Fiction

SPECIAL n° 4 (112 bis)

Anthologie de la science-fiction française

256 pages 5 F.

Fiction

SPÉCIAL n° 4

Anthologie de la
science-fiction
française

ÉDITIONS OPTA
96, rue de la Victoire, PARIS-9e

Ce n° : 5 F. Belgique : 66 FB. Suisse : 6 FS. Maroc : 575 FM.

© 1963, *éditions Opta.*

Sommaire

Nathalie Ch. Henneberg	La terre hantée	5
André Ruellan	Point de tangence	31
Michel Ehrwein	Les Voix dans le désert	38
Roland Topor	A point	55
Philippe Curval	Un soupçon de néant	61
Jean-Charles Pichon	La machine	79
Michel Demuth	L'homme de l'été	83
Claude F. Cheinisse	Les engins	112
Pierre Versins	Le chien	116
Claude Veillot	Encore un peu de caviar	123
Gil Sartène	Conformément au programme	142
Fernand François	La Vénusienne	173
Marcel Battin et Georges Gheorghiu	Heureux comme Dieu en France	175
Suzanne Malaval	Le temps des sortilèges	193
Daniel Drode	Dedans	205
Albert Ferlin	La prison	223
Jérôme Sériel	Le satellite artificiel	228
Gérard Klein	Un chant de pierre	237

ENTAMEE en 1959, la série de nos anthologies françaises se poursuit et en voici le troisième volume.

On y trouvera un éventail varié de thèmes et de tendances, qui toutes sont représentatives de cette science-fiction française qui apparaît de moins en moins dépendante de ses modèles américains.

Certains des auteurs qui figurent ici ont maintenant été consacrés par leurs romans ; d'autres font partie de l'équipe des romanciers de demain ; d'autres encore en sont à des débuts prometteurs.

Nathalie Henneberg, Gérard Klein, Philippe Curval, sont déjà des chevronnés. Pierre Versins aussi, bien que ses multiples activités l'empêchent d'écrire autant qu'il le voudrait. La nouvelle vague est représentée par Jérôme Sériel et l'avant-garde par Daniel Drode, l'auteur le plus controversé de la science-fiction française, le seul en tout cas qui cherche à lui donner un langage propre.

Michel Demuth, Michel Ehrwein, Claude Veillot et Gil Sartène sont ceux sur les futurs romans desquels nous misons avec le plus de certitude. Mais qui sait ce que nous donneront des talents originaux comme ceux de Suzanne Malaval ou de Roland Topor ?

Quelques absents de marque à ce sommaire : Francis Carsac et Jacques Sternberg notamment. Regrettons qu'ils n'aient plus guère le loisir d'écrire de nouvelles.

Et donnons à tous (ainsi qu'à ceux que nous ignorons peut-être encore) rendez-vous l'année prochaine, pour une quatrième anthologie encore plus substantielle.

NATHALIE CHARLES-HENNEBERG

La terre hantée

« J'AI fait encore ce rêve, » dit Liselys.

Conformément à leur code tacite, Chrys Maine demanda :

— « Quel rêve, ma chérie ? »

— « Oh ! » fit-elle, roulant sur ses oreillers sa tête pâle, dans un halo luminescent, « toujours la même chose, tu sais. On ne vivait pas sous la terre, mais là-haut. Il n'y avait pas de voûtes, mais une profondeur ardente, bleue à la limite de l'indigo, ruisselante d'or et d'argent. Mais sa lueur m'arrivait teintée d'un vert émeraude à travers le feuillage des myrtes et des lauriers. Tu me diras que je n'ai jamais vu de lauriers... »

— « Je n'ai rien dit. »

— « Tu as pensé, pour toi c'est la même chose, non ? » (Liselys n'était pas télépathe, mais sensitive, et parfois son acuité de perception effrayait Chrys.) « N'empêche, maintenant je sais comment sont faits les arbres : des thyrses de bronze qui s'épanouissent en chrysoprases, en tourmalines, en béryls vivants ! Et les fleurs : la prairie où je marchais était faite de lobélias bleus, d'iris mauves, de primevères... Les jeunes filles en mettaient dans leurs cheveux et celle qui menait la ronde portait une robe tissée de fleurs. Dans mon rêve, elle avait un visage aigu, étincelant, une bouche ravissante et triste et des yeux d'une transparence de source. C'était ma sœur, mon amie, et on l'appelait... comment donc ? »

— « Monna Lisa, » suggéra le garçon.

(Des livres antiques, pas même microfilmés, lui servaient beaucoup. La plupart des anciens tableaux étaient restés là-haut, dans les ruines des musées abandonnés. Mais il y avait des reproductions qui en donnaient une idée...)

— « Non ! » Liz triomphait — à peine. « Cela se passait encore avant. Je veux dire... Monna Lisa n'était même pas née. Les hommes de ce temps l'appelaient « la Primavera » — et « on » a découvert ça ! »

Chrys ne put s'empêcher de demander :

— « *On*... qui donc ? »

L'effet fut immédiat : Liselys se retira dans sa solitude et son silence, elle recula, interposa entre elle et le monde la grille plumeuse de ses cils. Chrys eut pitié de cette enfant prisonnière de leur alvéole en plastique bleuté, cellule ignifugée, insonorisée et pourvue de tous les perfectionnements auxquels donnait droit leur catégorie (habitat n° 719.842, 17e galerie). Il aimait sa femme, il eût voulu lui offrir tous les vergers de l'univers — et il ne pouvait que ressentir cette morsure aiguë, cette lancinante pitié...

Pour se donner une contenance. il s'approcha du viseur périscopique et l'alluma. La Cité surgit devant lui, dans sa majesté pétrifiée : la plus grande ville de la planète, forant l'écorce de celle-ci selon la forme d'un gigantesque entonnoir. Dans le scintillement rose des néons, les galeries avaient une nuance d'ocre et de sang séché, striée d'ombres violettes. Elles étaient bordées de blocs à alvéoles, creusées à même le quartz, le jaspe ou le granit et enrobées de plastique. Chacune de ces ruches à cent étages était elle-même une ville, desservie par des trottoirs roulants. Des taches sombres marquaient les réservoirs de chlorelles qui, en même temps que les installations chimiques, assuraient, suivant les slogans, « l'air le plus pur, sous les voûtes les plus sûres du monde ».

Les privilégiés — édiles et travailleurs scientifiques — logeaient dans les vingt galeries inférieures qui aboutissaient aux édifices publics. Tel était l'ordre, adopté dès les Jours Paniques.

Et tout au fond de l'entonnoir, il y avait les Ultimes.

Chrys regardait sur l'écran ce tableau trop connu, quand soudain il se produisit une chose étrange. Cette ville où il était né, dont il connaissait chaque étage — la Cité la plus puissante de la planète — lui apparut sous un jour nouveau. Devant lui s'ouvrait un cirque effrayant de majesté. Les galeries étaient des gradins — et les laboratoires, et le siège du gouvernement, une arène où allait se jouer un drame épouvantable. Ou encore, non — il savait que les Anciens situaient sous l'écorce terrestre le séjour des âmes mauvaises, leur lieu de supplices : l'enfer.

De spire en spire, de torture en torture, s'enfonçant toujours davantage, les paliers grouillants de monstres menaient — mais oui, justement — vers la fosse *ultime* où se trouvait le Mal. Un Voyant, pensa Chrys, avait visité ces degrés, guidé par un fantôme... Mais il ne se rappelait pas le nom du Voyant et n'était même pas sûr de le connaître. Il se secoua : cela n'avait aucune importance, ces délires d'un passé obscur.

La réalité était tout autre. Le cœur de la Cité — la demeure des Elus — se composait de palais de cristal. Ils entouraient une place hexagonale où une flamme rouge couronnait un socle de diamant.

C'était le symbole du noyau incandescent de la planète, source de toute énergie et de toute vie.

Elle avait un nom : le Soleil Intérieur.

Le timbre d'entrée modula sa petite mélodie douce. (« Le grésillement d'un timbre ne sera jamais une menace. Les citoyens du Monde Inférieur doivent vivre dans l'euphorie » : Article XXX... de l'annexe au Code Nouveau.)

Comme chaque jour à cette heure, paré de lowlon candide et de nickels étincelants, apparut celui que tout le bloc appelait « cher-docteur-tout-va-bien » — un très bel androïde ESP de l'Institut Psycho-Physiologique. Il annonça, rituellement, que tout allait « merveilleusement, sous les voûtes les plus sûres où l'Humanité s'était retirée depuis le dernier Conflit », il plaisanta avec Liselys et procéda à la cérémonie habituelle de piqûres, pétrissages et prises de sang.

Un peu plus tard, tandis qu'il passait sous le jet du désinfectant ses admirables mains d'androïde, Chrys lui posa la question également d'usage :

— « Comment va-t-elle aujourd'hui ? »

Et le second avertissement lui fut donné.

(Les robots biologiques ont-ils des défaillances ? Y eut-il un dérèglement des circuits ?) Durant un instant, la machine intelligente tourna vers lui son visage rosé — une perfection, des lèvres délicatement ourlées, un front bombé où deux boucles rousses se tordaient, en cornes de bélier. Le docteur « tout-va-bien » ne prononça pas un mot. Mais Chrys saisit — nette, rectiligne et dure — une pensée non humaine :

— « Usée. Finie. Au rebut. »

C'était si distinct que Chrys allait se révolter, crier... Mais la défaillance avait été brève, la machine reprenait sur un rythme apaisant, comme pour effacer le ratage :

« Bu sa potion... J'insiste : la malade a déjà bu sa potion et n'a pas jeté ses pilules. Bien sûr, personne n'est exempt d'incidents mendéliens, de mutations, etc. Il faut également tenir compte du conditionnement souterrain... »

Il souriait, brillait. Il avait l'air de plaindre, du haut de sa condition de mécanisme indéfectible, ces usines chimiques compliquées : les humains. Chrys était glacé. Il demanda :

— « Vous convenez donc que notre conditionnement « souterrain » n'est pas naturel et qu'on en souffre ? Alors ?... Ne pourrait-on pas lui faire quitter la Cité ? Pour une cure ? Oh ! sans moi — je ne demande rien pour moi ! Mais un peu d'air et de verdure libres ne lui feraient pas de mal, non ? »

— « Le 708e, » enregistra la machine.

— « Le 708e quoi ? »

— « A me poser la même question. En trois jours — et pour ce bloc, seulement. La réponse est non. Votre catégorie ? »

— « G. Travailleur scientifique. »

— « Cela nous épargne les explications inutiles. Vous savez que les ravages du Conflit ont rendu la surface de cette planète inhabitable. L'atmosphère — ou ce qui en tient lieu — contient 50 % de substances nocives. L'existence même de la vie y est improbable et la circulation y est strictement interdite. »

— « Alors ? »

— « Alors, achetez-lui un téléviz tridimensionnel. Il y a justement une émission sur les planètes du carbonifère. Un peu surfaite, mais... Votre femme n'a jamais vu la surface de la Terre, n'est-ce pas ? »

— « Non. » dit Chrys. Et ses ongles s'enfonçaient dans les paumes de ses mains. Non, NON ! maudite machine... Il se taisait, mais ses pensées de télépathe hurlaient : « Elle a dix-huit ans, elle n'a jamais vu le ciel libre, la terre libre, jamais respiré l'air où la verveine-citronnelle et la chimonanthe nocturne délient leurs parfums... Elle meurt aujourd'hui dans son étui de plastique — et c'est injuste, parce qu'elle rêve, inexplicablement, de clairières de jonquilles, se blesse au bleu des lobélias et connaît les noms des plantes mortes... Comment sait-elle que la glycine embaume la vanille — et l'étang tiédi au soleil, le miel ? Qu'il y a, là-haut, des aubes et des crépuscules ? Et que des jeunes filles au corps libre, aux cheveux tressés de fleurs, dansent dans les prairies en mordillant une branche d'églantine, comme dans le tableau d'un vieux maître, dont elle ignore le nom ? ».

L'habitant de la cellule 719.842 allait parler. Par bonheur, les androïdes, même supérieurs, ne saisissaient pas les bio-courants cérébraux. Celui-ci calcula :

— « 708 individus dans ce bloc. Femmes et enfants, principalement. Mettons, en moyenne, 500.000 par galerie et par jour. Mettons, par Cité... »

Chrys le secoua violemment, sans souci du mécanisme précieux :

— « 708 individus ont fait... quoi ? »

— « Mais, » répondit l'androïde, « rêvé de jardins qui n'existent pas. Ou de villes. Avec des canaux et des tours, comme sur les anciens microfilms — enfin, des villes en surface. De foules s'affrontant en chocs pleins d'éclairs ou de bêtes libres dans une forêt vivante. Bref, de choses qui ont été, peut-être, mais qui ne sont plus, n'est-ce pas ? C'est à examiner. Sérieusement. Il doit s'agir d'une épidémie nouvelle. Auquel cas... »

(L'élimination s'imposait. Chrys le savait.)

— « Mais, » fit-il, fixant de toutes ses forces cérébrales le centre cybernétique du robot, « ma femme n'a rêvé de rien ! »

— « Ni d'arbres ni de fontaines ? »

— « Bien sûr. Nous n'en avons jamais vu. »

Ni fontaines ni arbres. Chrys et Liselys étaient nés dans la Cité. Ils étaient seuls au monde, leurs proches ayant péri, comme 99 % d'humains, « par suite du Conflit ». (Personne ne savait au juste la date exacte du Désastre.) Les deux enfants avaient grandi dans le même bloc de la même galerie, et ils s'aimaient comme frère et sœur. L'orientation pro-génétique avait classé Chrys parmi les botanistes. Il était devenu « travailleur G » et leur mariage avait été autorisé, car les savants comptaient parmi les privilégiés de la Cité.

Il n'avait jamais su si Liselys était belle, car ils se ressemblaient. Comme tous les enfants de l'Ere Souterraine, ils avaient les cheveux brillants, d'un éclat métallique, et un teint de cire ; leurs muscles étaient longs et leur stature petite et fine. Cependant, à la différence de la plupart de leurs concitoyens, dont les iris étaient roses et les cils non pigmentés, leurs yeux luisaient comme une eau noire entre les cils veloutés, en aigrettes de roseaux.

Une amitié exclusive les liait, les faisant vivre à l'écart des Jeunes. Ils ne fréquentaient ni les Jeux ni les Visoramas. Les hommes battaient froid à Chrys, comme à tous les télépathes. Il n'avait qu'un ami, qui lui ressemblait par la structure mentale : Yan. Liselys n'avait pas de compagnes parmi les jeunes filles.

Ils étaient très heureux.

Puis un jour Liselys était tombée malade.

En ce temps-là l'humanité vivait sous la Terre. Elle avait été prospère, jadis, elle avait essaimé sur d'autres planètes. Puis était venu le Conflit. Il n'avait pas seulement ravagé l'écorce terrestre, mais perturbé les conditions physiques du globe : les ceintures magnétiques avaient été déplacées, suivant les uns ; suivant d'autres, elles avaient cessé d'exister. La couche atmosphérique avait disparu. Les rayons ultra-violets et cosmiques atteignaient le globe, de plein fouet. Et les hommes — le peu qu'il en restait — s'étaient enfoncés sous la terre.

Le peu... L'humanité décimée avait dû encore créer des lois sévères. Dans une ruche étroite presque toutes les abeilles sont ouvrières. Peu d'unions étaient autorisées, moins encore devaient être fécondes. Les faibles, les dégénérés — les déchets et les rebuts — étaient éliminés sans pitié. Entendons : les faibles qui ne pouvaient s'adapter.

Cette planète voguait donc, parmi d'autres, vivantes et peuplées — comme un « monde désert », un corps céleste abandonné. Au creux du globe subsistait ce qu'on appelle une « vie intelligente ». Les villes

étaient desservies par des machines infaillibles qui assuraient aussi les communications planétaires. Du moins le disait-on. Et un Conseil Ultime gouvernait.

Ce jour-là, comme toujours, à l'heure où s'allumaient les néons roses, Chrys quitta sa femme pour se rendre à l'Institut de Biologie Cosmique. Dès qu'il fut sur le trottoir roulant, la main large de son ami Yan, télépathe comme lui, se posa sur son épaule.

— « Tes pensées crient, » fit-il. « Liz ? »

Chrys lui exopsa l'incident du matin : la venue du robot-médecin, sa défaillance, la conclusion terrible : Liz classée dans la catégorie Z : Les rebuts. A éliminer ! « Oh ! » prononça Yan seulement. Il n'avait pas besoin de questions — il savait que cette décision signifiait la fin du couple. (Dans la pensée de Chrys Maine défilaient les galeries supérieures aux parois plombées, les crématoires à déchets, les fours, les flammes et les cendres — mais il ne pouvait y associer l'idée du corps léger de Liselys...)

Yan se pencha un peu ; il était plus grand que Chrys et plus musclé, ses parents étaient descendus depuis peu des Galeries Moyennes. Son teint bronzé était presque celui des radio-activés, mais il y avait dans ses yeux clairs une force inflexible.

— « Catégorie Z... » fit-il. « Aurait-elle rêvé aussi ? »

— « Tu sais donc qu'on rêve ? »

— « Oh ! » répéta-t-il. « Ce n'est pas nouveau. Cela doit venir... du dehors. D'abord, au Service Minéralogique, on s'est plaint que les enfants escaladaient la nuit des pics d'argent glacés qui — tiens-toi bien — réverbéraient une lune. Ils étaient en compagnie d'un certain Marco Polo — je veux dire, les enfants. Ou d'un certain Lermontov. Puis les zoologistes renchérirent : chez eux les nuits se passaient en courses folles sur d'étranges créatures à crinière flottante, à la poursuite de hordes sauvages ou de grands chats zébrés... Réveillés, les enfants et les jeunes filles parlaient d'une ville appelée Héroushalaïm — ou d'un homme nommé Shah Jehan... »

— « Ni toi ni moi nous n'avons jamais rêvé ! »

— « Non, » dit Yan. « Tu as remarqué que la maladie — si maladie il y a — s'attaque aux êtres faibles. J'ai bien peur que nous n'en fassions pas partie : ma famille a tant lutté pour sortir des Galeries Moyennes ! Tu as combattu le mal radio-actif... Et, en fait de jardins, nous avons le nôtre, n'est-ce pas ? »

Le trottoir roulant s'était arrêté devant le globe irisé qui coiffait les serres de la Section Botanique. Yan fit jouer la serrure magnétique et ils pénétrèrent dans ce que Maine n'avait jamais osé appeler leur jardin.

C'en était un pourtant. Bien sûr, la plus grande partie était consacrée aux cultures utilitaires : les algues. Mais il y avait le secteur expérimental. Ravagée, morte en surface, la Terre cherchait ses approvisionnements sur les planètes. Les végétaux cosmiques, avant d'aboutir à la Galerie Ultime, passaient par les serres de l'Institut.

Chrys pensa, pour la première fois, que ce n'étaient pas de vraies plantes, mais des usines à oxygène, à hormones. L'astéroïde Junon envoyait d'étranges cactées, auxquelles il devait son atmosphère sirupeuse : en forme de sacs de cuir, elles se classaient dans la catégorie des Stapélias. Sur Titan, les explorateurs s'étaient servis de ces fleurs pâles, des sortes de Faucarias, écloses au creux d'effrayantes mâchoides de caïmans ; leurs pétales étaient utilisés pour les greffes de tissus et même d'organes. Les Miltonias gazeux dont les geysers mordorés illuminaient Saturne étaient de véritables colonies d'antibiotiques. Et toutes ces créatures folles de mimétisme se déguisaient en éruptions volcaniques, en insectes géants, en lèvres et en plaies.

— « Heureusement, » dit Maine, « Liselys ne rêve pas de ces plantes-là ! Elle en deviendrait folle ! »

— « Alors, de quoi rêve-t-elle ? »

La pensée de Chrys formula nettement :

— « De la Terre. De ce qu'est pour elle la surface de la Terre. »

Et il transmit l'image qu'il pouvait rendre avec le plus de précision : la prairie où marche « la Primavera ».

Quelqu'un qui les eût observés à cette heure eût vu deux botanistes penchés sur un nouvel arrivage d'étuis, écartant la couche protectrice qui enveloppait quelque monstre inédit. Mais entre eux flottait — tangible et parfait — le visage aigu aux cheveux d'algue, aux yeux de source.

— « C'est donc cela, la Terre ! » murmura Yan.

— « Oui. Et aussi — tu l'as dit toi-même — les pics d'argent glacés, les déserts ardents où galopent les hordes, les villes — comme des nuées au soleil couchant. Du moins, *c'était* la Terre. Dans le passé. »

Le garçon bronzé leva brusquement la tête :

— « Qu'en savons-nous ? Nos calendriers mentent. Combien d'années — ou de siècles — que nul n'est monté là-haut ? Un jour, l'humanité s'est réfugiée sous les « voûtes sûres », puis les Portes ont été murées, en grande cérémonie, et les robots instructeurs ont débité aux générations toujours les mêmes fadaises, enregistrées sur leurs circuits : « Radio-activité, absence d'atmosphère, éternelle nuit. La surface de la Terre est morte et rien n'y subsiste. »

» Et si c'étaient des mensonges ? Si la Terre vivait... sans nous ? Comment se fait-il qu'aujourd'hui les enfants se promènent parmi les palais de marbre du Quattrocento, pénètrent au cœur des fresques botticelliennes, naviguent sur les caravelles de Marco Polo ?... Ils

n'en ont jamais entendu parler, non ? Et pour l'imaginer, il faudrait être des génies... »

— « Peut-être est-ce une communication télépathique avec les aînés... »

— « Qui ? Toi ou moi ? Ou nos pères, nés sous les mêmes voûtes ? Chrys, nous ne connaissons la Terre que par des microfilms usés et pâlis ! Je ne te parle pas à la légère, tu sais, il y a un moment que je m'intéresse au phénomène ! Une jeune femme, trop tôt disparue, m'a parlé d'une ville qui se situait à la place où affleurent maintenant les galeries d'En Haut, de ses cathédrales et de ses arènes. Un enfant m'a décrit la ruée des robots de métal étincelants au soleil près d'un lac mortellement bleu... cela s'appelait la Bataille des Anges... L'enfant aussi n'est plus, mais j'ai tout vérifié : ces choses ont existé autrefois : la ville s'appelait Rome ou Lutèce, le lac, la Mer Morte ou le lac de Tibériade... »

— « Alors ? Qu'en déduis-tu ? »

— « Alors, il faudrait supposer des communications avec des êtres très anciens — des êtres qui ont vu ces choses ! »

— « Les Ultimes ? »

— « Je ne vois pas pourquoi... »

(Ils évitèrent une zone dangereuse même en pensée...)

— « C'est insensé, » fit Chrys, débarrassant délicatement du terreau un orchis d'un blanc verdâtre. « La physique est une science oubliée de nos jours... la seule, pourtant, à traiter des questions du temps. J'ai lu, dans un vieux traité — pas même microfilmé — sur la dynamique quantique, que certains électrons remontaient la quatrième dimension... »

— « Tu veux dire que ces particules *revenaient en arrière ?* Qu'elles reconstituaient le passé ?... »

— « J'ignore si leur pouvoir est aussi grand. En tout cas, il faudrait supposer une communication établie entre nous et ces électrons — malgré toutes les parois et tous les interdits... »

Un silence.

Puis Maine constata :

— « Nous ne savons même pas ce qu'est une particule. »

Les prémonitions vont par trois. Ce soir-là, le trottoir roulant qui ramenait les deux jeunes gens à leur galerie fut bloqué durant un instant. Chrys, le plus réceptif des deux, sentit le premier une pensée violente et glacée les atteindre de plein fouet. Il se retourna. A leurs côtés un être blême, émacié — une sorte d'effigie de ire — se retenait à la rampe pour ne pas tomber. Maine distingua nettement sous la veste noire (qui, pour lui, devenait transparente) l'arme

meurtrière dans la poche droite et il sentit la crispation des doigts glacés. Il renvoya l'image à Yan, comme une balle. Juste au-dessus d'eux passait un discoïde argenté — seuls les privilégiés, les Ultimes, utilisaient ces légères machines planant sur la foule. Celle-ci était pilotée par une mince silhouette irisée.

L'homme à la rampe se déplaça de biais, comme un crabe dans un aquarium, sans doute chaque mouvement lui coûtait-il une peine immense. Il y avait en lui un vide, une plaie inguérissable, créée par l'absence — et la révolte, et la terreur. Chrys sut qu'il s'apprêtait à tuer. Comme la plupart des télépathes passifs, une si grande violence le paralysait, mais il vit avec soulagement Yan se ramasser, bondir, s'écrouler comme un rocher sur l'inconnu blême.

Tout cela prit une seconde. Le discoïde les avait dépassés. Le pilote se retourna et leur dédia un long regard de ses étranges yeux d'un bleu opaque. Maine entrevit une blancheur florale, une bouche sinueuse et — aux tempes — un bandeau de saphirs, surmonté de deux antennes de diamants : le signe des Ultimes.

Déjà Yan se relevait, abandonnant au sol un mannequin mou. Les Vigiles héliportés descendaient sur la voie. Leur chef souleva l'inconnu, examina le blanc de ses yeux et sa bouche noire, ouverte.

— « Je ne l'ai pas frappé, » dit Yan qui essuyait le sang au coin de ses lèvres. « Je me suis juste jeté entre lui et... il est tombé au même moment. »

Le policier se relevait ; son visage ne marquait aucune surprise, plutôt du dégoût.

— « Mort, » constata-t-il. « Oh ! ne vous en faites pas. Ces terroristes-suicide ne se lancent dans l'aventure que le poison dans les veines. Ils tuent et ils meurent. »

— « Pourquoi ? » demanda Maine. (Au fond de lui chantait la petite chanson des robots : « Tout va pour le mieux sous les voûtes les plus sûres... »)

— « Ah ! voilà, » fit un gros Vigile, en se curant les dents. « Ce doit être encore une histoire de disparus... »

On prit leurs sigles et leurs noms. Tout le monde les félicitait. Et c'est seulement en se séparant devant leur bloc que Yan formula :

— « Il avait l'air d'une de ces visions florales et lunaires. Si belles — et d'une telle cruauté... »

Mais pour la première fois de leur vie ils ne se comprirent pas : l'un n'avait regardé que le meurtrier, l'autre, sa victime possible.

♣

L'escalator emporta Maine vers son palier. On l'attendait sous la porte. Un personnage très ordinaire — le teint gris, une petite mallette et un sourire commercial. Chrys allait lui dire qu'ils ne man-

quaient ni de super-tonique si de brosses. Mais l'homme susurra :

— « Protection de la Santé Publique... »

La porte ouverte, il ajoutait :

« On vous a recommandé un téléviz multidimensionnel... »

Maine faillit le bousculer :

— « Ce n'est pas une façon d'agir ! Le porte-à-porte est interdit par l'annexe au Code des Temps Nouveaux... »

— « Nous savons cela, » dit le personnage. « Et autre chose aussi. »

— « Alors vous devez savoir que nos moyens ne nous permettent pas une telle dépense ! »

— « Pardon ! Ils ne vous autorisaient peut-être pas un téléviz ancien modèle. Mais nous avons plus et mieux. C'est un appareil d'une série expérimentale — une occasion exceptionnelle. Vous allez voir... »

Maine avait refoulé l'intrus vers la porte, mais tout en dévidant son petit discours, l'inconnu se coula entre l'épaule de Chrys et la paroi, comme s'il n'avait eu que deux dimensions. Sa mallette s'était entrouverte ; il en sortit une autre, ovoïde, assez semblable aux étuis interplanétaires et, probablement, à l'épreuve des rayons cosmiques. Il brancha une prise sur l'alvéole de Liselys et piaula :

— « Une pure merveille : circuits strictement individuels, accordés à vos bio-courants cérébraux. Vous pouvez choisir le programme que vous voulez et... aucune dépense d'énergie thermique intérieure. Pas d'électricité. Le fonctionnement est dû aux charges d'électrons. Conditions extraordinaires — d'ailleurs plus de mille familles de ce bloc ont souscrit... »

Justement. (La pensée de Chrys travaillait à une vitesse exceptionnelle.) Justement, c'était là que les choses clochaient : il n'avait jamais entendu parler de ce téléviz qui devait contenir — si l'ancien traité de la dynamique quantique disait vrai — une sorte de piège à électrons. Aucun de ses voisins ne s'était vanté de l'acquisition. Pourtant tout se sait dans un bloc...

« Je dois ajouter, » murmura le vendeur à son oreille, « que notre mode d'approvisionnement est strictement confidentiel... »

Un faible cri parvint de la cellule de Liselys. Maine s'élança, repoussant le vendeur. Liz s'était soulevée sur ses oreillers ; pour la première fois depuis longtemps, ses pommettes étaient roses. Ses traits exprimaient une angoisse délicieuse, un ravissement égaré. Elle dit en fixant le mur blanc :

— « Chrys... le jardin est là ! »

Il sut qu'elle avait pénétré dans son royaume privé qui n'était que frisson de lauriers, frémissement d'eaux vives, jeunes fantômes cueillant des lys aux sources de cristal. Lui, ne voyait rien. La cellule

blanche et bleutée était nue. L'ovoïde grésillait. Un souffle s'éleva près de lui :

— « Les ondes s'adaptent strictement au bio-courant individuel... »

Bien sûr, Maine garda le téléviz-miracle.

A minuit, deux Vigiles très doux vinrent chercher Chrys et Yan. Absorbée par ses visions nouvelles, Liselys ne s'aperçut même pas de leur départ. Un silence parfait régnait dans le bloc où chacun à cette heure hantait ses paradis privés. Un discoïde du Conseil conduisit les deux camarades aux Dômes dont la surface indestructible protégeait l'Ultime Galerie. Les portes s'ouvrirent, actionnées par leur champ magnétique propre, et les deux garçons eurent l'impression d'accéder à une planète différente.

Les plates-formes étaient en quartz pailleté d'or. Les maisons, vastes et basses, émergeaient de cénotes peuplés d'algues à formes étranges. L'air même enivrait. Il était fait de mille arômes. Tâtonnants, émerveillés, les deux botanistes reconnurent dans les jardins échevelés les végétaux rares de leurs serres. Les Aristolochia labiées, à bec cornu, venaient des Hyades et leur vaste robe de cire aux reliefs violets exhalait des parfums mortels. Les Cereus Altaïriens répandaient leurs chevelure d'argent et l'Aurore Boréale était une lueur de nacre dans l'ombre verte. Ces plantes étaient chez elles ici et, revenues à leur fonction ornementale et magique, elles s'apaisaient.

Autour de la place où ondulait un feu rouge, il y avait treize palais, comme il y avait treize membres du Conseil. Chaque édifice portait à son porche un nom redoutable et sacré. Les Vigiles accompagnèrent les deux camarades aux portes du palais central.

Mille légendes circulaient sur les habitants de la Galerie Ultime. Ils étaient tout-puissants, distribuant l'air et l'eau aux Cités, éjectant à leur gré les « rebuts » et dictant les lois. Ils étaient plus grands et plus beaux que les autres citadins, avec des cheveux et des yeux ayant une autre pigmentation. Il y avait aussi autre chose qui les mettait à part. En haut, unions et naissances étaient sévèrement limitées ; la Terre pouvait, bien sûr, être forée davantage, mais ses ressources s'épuisaient. En bas, la gérontologie avait fait des progrès énormes. Les Ultimes étaient peu nombreux. Se reproduisaient-ils ? Nul ne le savait. De bouche à oreille, les camarades ès sciences médicales de Chrys et de Yan, racontaient des énormités sur ces êtres dont presque tous les organes étaient greffés et d'origine non seulement humaine, mais — qui sait ? — végétale. Ces monstres se déplaçaient sous des gaines étincelantes et des cylindres semi-fluidiques... Leur pouvoir sur les cerveaux était sans limite.

— « Ce n'est pas étonnant, » avait avoué un endocrinologiste.

« Ils touchent à tous les règnes. Ils regardent avec les yeux d'anciens morts... »

Les Vigiles introduisirent Yan et Chrys dans une salle à ogives, à mosaïques vertes et bleues reproduisant l'harmonie d'océans et de forêts antiques. Les jeunes gens marchaient en silence, maîtrisant leurs pensées. A peine entrés sous les Dômes, ils avaient été frappés, éblouis : cet espace — luxe de privilégiés — prodigué, gaspillé, ces végétaux, ces eaux vives... Les mosaïques se composaient de pierres chantantes de Vénus (cette hantise des minéralogistes). Le long des murs dansaient les ombres à ailes et à griffes — oiseaux, insectes, hallucinations... Dans la salle turquoise régnait une pénombre douce, une harmonie faite de gazouillements et de frissons de jets d'eau. Les Vigiles avaient disparu. Yan et Chrys restaient seuls.

Au milieu de la pièce s'alluma, scintilla, prit forme une sorte de cylindre phosphorescent, bleu. Il avait la couleur des iris durs qui avaient fixé les deux jeunes savants — et ceux-ci comprirent qu'il s'agissait du même être. Pour se rassurer, Maine pensa à un cinéviz sans écran.

Le cylindre était vide. Cependant une voix parla — une musique.

— « Je suis Haô Ram, » dit-elle. « L'ordre des élections me place à la tête du Conseil Suprême. Vous m'avez sauvé la vie. Je veux vous remercier. Ma puissance est très grande. Je peux vous donner tout ce que vous désirez dans vos rêves les plus hardis : plaisirs, honneurs, richesses. Vous n'avez qu'à exprimer vos souhaits. Parlez. Demandez. »

Et les sources disaient la même chose, dans leurs vasques de chrysolithe. Et les pierres chantantes, et les fleurs...

C'était étrange, cette voix qui parlait dans ce vide, dans cette phosphorescence. Chrys pensa : « Ce n'est qu'un mirage, une illusion, cela ne peut être. Nous sommes descendus au royaume des mythes anciens : l'oiseau Rock ou Asfir a chanté, le djinn a jailli de son vase scellé et il va nous proposer trois souhaits fallacieux... » Yan, télépathe actif qui résistait mieux aux influences hypnotiques, put répondre :

— « Ce fut un plaisir que de vous sauver. Je vous demande pardon, habitants des Galeries Moyennes, mon camarade et moi ignorons les titres qu'on attribue aux membres du Conseil. Nous avons cependant une requête à vous adresser. La voici : Chrys a une femme malade, la femme qu'il aime. Nous vous demandons son salut. Est-ce trop ? »

— « Cette prière est vraiment raisonnable, » dit la voix harmonieuse. « Tout sera fait pour sauver la femme de votre camarade. Mais vous ne demandez rien pour vous ? »

— « Non, » fit Yan. « Ou plutôt si. Vous allez voir... »

L'atmosphère de la salle se fait tout à coup oppressante. Chrys

pensa que c'était comme de nager à de grandes profondeurs, dans une eau chaude, épaisse. Yan s'adossa à une colonne, sous la tunique en plastique sombre ses muscles se crispaient, ses yeux étaient presque blancs dans un visage de bronze — il était superbe. Il y avait comme un lien tendu entre lui et l'Inconnu, un lien qui était à la fois puissance et danger. Maine eût voulu prévenir son camarade qui en semblait inconscient. Mais les Ultimes sont télépathes eux aussi.

— « Voilà, » dit Yan, « cette jeune femme se meurt, parce qu'elle étouffe dans sa cellule. Elle rêve d'air libre, de paradis verts et bleus. Je suis sûr que, transportée hors des cavernes, elle guérirait. Je veux dire : à la surface de la Terre. Et nous en sommes tous là : nous mourons à l'abri de ces voûtes. Je vous demande une chose — une seule — pour elle et pour nous : pouvoir remonter là-haut. Est-ce en votre pouvoir ? »

« Silence, » pensa Chrys. « Un silence écrasant, matériel. » Il vit Yan esquisser un geste connu depuis leur enfance : une sorte de chiquenaude qui signifiait : « Nous avons joué et perdu. » Mais ils ne pouvaient agir autrement... La voix parla de nouveau, elle avait baissé et semblait rauque et plus humaine.

— « En mon pouvoir ? Non. Ni en celui de personne. Croyez-vous être les premiers à le demander, depuis que la Cité existe ? Aux premiers Ages Souterrains — les Portes n'étant pas encore murées — il y eut des révoltes terribles. Les foules se sont précipitées, écrasées, contre les parois de plomb. On a dû les réduire par le fer et le feu. Depuis, les Portes ont été murées, soudées — et c'est tant mieux : du moins nous sommes à l'abri d'une folie collective. Le dernier sceau a été posé... il y a longtemps. Ne me demandez pas s'il s'agit d'une décennie ou d'un siècle. A cette époque, pour la dernière fois, nos instruments de mesure décelèrent encore autour du globe une couche superficielle de particules ionisées et un froid de —180°. Aucune vie n'était possible. »

— « Et depuis ?... »

La Voix parut hésiter un instant, puis jeta :

— « Toutes les communications avec la surface sont rompues. »

— « Alors, » dit Yan ardemment, « vous êtes dans l'ignorance des phénomènes qui se sont déroulés là-haut ? Qui vous prouve que, depuis, les conditions physiques acceptables ne se sont pas rétablies ? Et que la Terre ne revit pas ? »

— « C'est impossible, » formula la Voix. Et les mots tombaient comme des gouttes de plomb. « Songez aux perturbations subies... La couche atmosphérique a cessé d'exister ; la surface de la Terre fut enveloppée de plasma ionisé, matière dont nous ignorons encore les propriétés. Même en admettant une évolution favorable, celle-ci devait être lente. Songez aux millions d'années qui se sont écoulées

jadis entre la formation de l'écorce terrestre et l'apparition de l'homme... »

— « Ce ne sont là que des spéculations, » dit Yan. « Vous n'êtes pas mieux fondés que nous, qui croyons au miracle possible. Voulez-vous des preuves ? En voici une : presque tous les enfants de la Cité rêvent de la surface de la Terre, avec une précision, une présence effrayantes. Ils errent dans ses villes, ils respirent ses jardins... tout cela, ils n'ont pu l'imaginer... cela doit exister quelque part dans l'espace ou le temps — et vous n'y pouvez rien ! »

Et ce fut de nouveau le silence. Chrys se surprit à se demander si la lueur bleue qui enfermait l'Inconnu était saphir ou aigue-marine. Il eût vu sans surprise apparaître, dans cette luminescence, comme dans les estampes très anciennes, l'ombre d'un mélèze ou d'un lys. Il essaya d'analyser le charme qui émanait de l'apparition : fait d'horreur et d'attrait, il trahissait la présence d'un être exquis, cruel et désespéré.

La voix parla de nouveau, avec lassitude :

— « Non, nous ne pouvons rien dans aucun des cas, » prononça-t-elle. « Ni pour le rêve rempli de sources et de fleurs... ni pour le reste — ce qui suit... inévitablement, je crois. Ce pourquoi les hommes tuent. Celui qui voulait m'attaquer n'avait pas d'autre raison. Cette discussion est stérile. Tous les phénomènes qui vous poussent à croire à une Terre vivante sont pour nous les signes précurseurs de la fin. Cela ne change rien à nos relations personnelles : vous m'avez sauvé la vie et je tiens à vous remercier. Tout ce qui est en notre pouvoir, je veux dire au cœur de la Cité, je vous l'offre. Réfléchissez, vous me répondrez plus tard. Mais je ne puis donner ce qui ne nous appartient pas et la surface de la Terre n'est plus aux hommes. »

— « Vous voulez dire ?... »

— « Il y avait autrefois une expression effrayante : « *terra incognita* ». Ou mieux encore : « *no man's land* ». Ne cherchez pas, ce sont des langues mortes. Cela veut dire une terre inconnue qui n'est à personne et qui, par cela même, appartient à tous. »

La Voix se tut. La lueur s'éteignit. Les Vigiles réapparurent et les reconduisirent à la 17e galerie, courtoisement.

— « Crois-tu que c'était une femme qui nous parlait ? » demanda Yan. L'ombre d'un rêve passa sur son beau visage. « Elle mentait si bien... »

— « Pourquoi dis-tu cela ? »

Il haussa les épaules :

— « La nature ne souffre pas le vide. Le « no man's land » cela n'existe pas. »

Lorsque Chrys remonta chez lui, l'aube allumait ses néons roses. L'alvéole 719.842/17 était vide, Liselys avait disparu.

A moitié fou, il appela Yan qui accourut. Il lui semblait vivre une hallucination, un délire lucide. Tout restait comme il l'avait laissé : les oreillers gardaient l'empreinte d'une tête abandonnée. Sur la table, l'appareil ovoïde ne grésillait plus.

— « La porte était fermée ? » demanda Yan.

— « Oui. Et j'avais la clef. D'ailleurs, Liselys ne pouvait se lever. »

Ni franchir le seuil. Ni entrer dans l'escalator. Et pourtant elle n'était plus là. Une idée affreuse lui vint : on l'avait peut-être enlevée, pour la mettre « au rebut »... Les jeunes gens se regardèrent, glacés. Mais le timbre d'entrée sonnait, comme toujours à cette heure, et la porte laissait passage au « docteur-tout-va-bien » — tout blancheurs et nickels. Si jamais un robot exprima consternation et stupeur humaines, ce fut bien celui-là...

— « La 1001e personne, » dit-il en reculant devant le lit vide. « Non, la 1021e... pardonnez-moi : mes circuits sont soumis à une forte dépression. »

— « Vous voulez dire, » fit Yan, marchant sur l'androïde, « que plus de 1000 personnes ont disparu ? »

— « Dans ce bloc, oui. Et c'est la panique. Ecoutez. »

Chrys neutralisa l'insonorisateur. En effet, une rumeur sourde, sans cesse croissante, montait du cœur de l'agglomération. On eût dit que toutes les cellules dégorgeaient une masse affolée, parmi les plaintes aiguës, le claquement des pas, les cris et les sanglots. Une femme gémit : « Mes enfants ! » Une autre modula sur un mode déchirant un nom d'homme. Et Yan et Chrys, glacés, comprenaient ce qui provoquait cette ruée : des gens, en s'éveillant, avaient trouvé vide leur alvéole, froide la place au lit, à leurs côtés, vide la chambre d'enfants ou le berceau...

Yan alluma le viseur et ils assistèrent au spectacle dantesque (oui, Chrys se rappelait maintenant le nom du Voyant). De tous les blocs, le long de toutes les galeries, coulaient des fleuves humains, gémissants, hurlants. Leur building n'était pas le seul à avoir perdu sa substance vivante. La foule envahissait les trottoirs roulants et les escalators, elle tourbillonnait aux carrefours comme un torrent en crue, puis s'élançait de nouveau et dévalait les gradins géants. Une foule couleur d'ombre et de sang séché sous les néons.

Yan dévisagea l'androïde :

— « Cela durait depuis un temps, ces disparitions ? Oui ? Personne n'a jamais su où ils partaient ? Et personne n'a cherché à savoir ? »

— « Si, » dit le robot. « Le Département des Affaires Publiques a ouvert une enquête... »

— « Et alors ? »

— « Alors, rien. Vous savez bien qu'on ne sort pas de la Cité. »

— « Non, » fit Yan. « Mais on y entre. La preuve... »

Il n'avait pas fini qu'on tambourinait contre la porte, en gémissant. Chrys alla ouvrir. Il y avait, sur le seuil, une loque grisâtre, un mannequin aux vêtements déchirés : le vendeur. Ses yeux égarés firent le tour de l'alvéole et il s'élança. « Briser la machine ! » criait-il. « La machine maudite ! » On se jeta pour le retenir et il en résulta une mêlée désordonnée — un tourbillon risible au cœur du cyclone. Ce corps maigre disposait d'une force étonnante — il se détendit comme un ressort et projeta le « docteur-tout-va-bien » contre la table où régnait la boîte ovoïde. Il y eut une explosion erte, rouge et bleue, une gerbe de feu...

— « Espèce de fou ! » cria Yan, maîtrisant l'intrus. « Vous avez détruit l'unique objet qui pouvait nous mettre sur la piste ! »

L'homme vacillait, il essuyait en ricanant stupidement une déchirure noire au-dessus de son orbite. Il murmura :

— « Une piste ? De qui ? Où ? Tout a disparu — et les machines aussi. Il ne reste aucune trace... rien... »

Le visage de Yan devint dur. Il secoua l'inconnu d'une rude poigne ; le corps tout à l'heure tendu se laissait aller comme une baudruche vide. « On ne joue plus, » dit le botaniste, fixant les pupilles ternes et qui louchaient. « Vous vouliez détruire ces appareils qui ont fait leur besogne, oui ? » Le silence de l'autre fut éloquent. « Des boîtes à désintégrer, » reprit Yan, oubliant son camarade, « des appareils à boire les êtres... D'où les teniez-vous ? Quels sont vos maîtres ? Parlez ou je cogne ! »

L'autre se recroquevilla, piaula :

— « Pitié ! Je ne sais rien ! Je ne suis qu'un pauvre type... On m'a donné des boîtes à placer et... Non, je ne sais pas si elles viennent des Galeries d'En Haut. Ni quelle est la substance qui provoque les rêves et... le reste. Je ne sais rien. Je n'ai jamais vu nos commanditaires. Ne me tuez pas ! »

Il aurait dû parler. Ou du moins, penser. Il eût appris à Chrys et Yan que des trafiquants (il y en avait toujours eu sur la Terre) avaient établi le lien dangereux entre la Surface et les rêves hantant l'humanité. Qu'ils avaient retrouvé ces très anciens appareils — pièges à particules — installés sur les premiers Spoutniks et Vénusiks, et construit les boîtes ovoïdes... Mais une terreur vitreuse noyait sa pensée et il se contentait de crier : « Je ne sais rien, ne me tuez pas ! » La foule qui suivait sa piste chaude battait les parois de l'alvéole 719.842 comme un raz de marée, et lorsque la porte en plastique fut enfoncée, Yan laissa tomber la loque grise qui fut emportée par le torrent.

⁂

Le reste fut un cauchemar. Les deux jeunes gens durent quitter le bloc ravagé qui brûlait. De nombreux appareils avaient, en explosant, provoqué des incendies dont personne ne s'occupait. Chrys et Yan dévalèrent les escalators — l'androïde les suivait en agitant sa trousse, preuve que ses circuits individuels se détraquaient. Ils traversèrent ainsi un champ de bataille : la foule en proie à la panique avait défoncé les parois des logis, brisé les appareils et le mobilier, tué les suspects. Elle appliquait une justice expéditive et sommaire.

Les deux camarades firent une brève halte à l'angle de la 20e galerie, où un émetteur hurlait des informations désordonnées. Les masses semblaient converger vers les Dômes. Les X, les Y, les travailleurs des catégories techniques avaient des comptes à demander aux Ultimes. Et la première clameur fouetta les voûtes :

— « A mort ! au poteau ! »

Maine et Yan prirent d'assaut un trottoir roulant qui descendit en vrille le long des terrasses rouges et des réservoirs à chlorelles. Chrys ne savait pas au juste où et pourquoi il suivait Yan.

— « Ils se dirigent vers le centre, » constata celui-ci. « Bien sûr, ils vont demander aux Savants, aux membres du Conseil, aux Ultimes, compte du fléau qui s'abat sur la Cité. Jusqu'ici tout était habituel, supportable à la longue : l'internement sous la terre, les lois limitant les naissances, l'élimination des déchets. Les choses les plus atroces sont acceptées, quand elles se répètent depuis toujours. Car nous ne savons pas quand cela a commencé, n'est-ce pas, Chrys ? Mais ce fléau... Je crois d'ailleurs que les victimes ont été judicieusement choisies : les femmes, les enfants... Tandis qu'on laissait survivre cette masse d'adultes. Les parois de lécite tiendront ce qu'elles pourront. Ensuite... »

— « Que veux-tu que cela me fasse ? » demanda Maine.

Liselys avait disparu. Liselys... Jusqu'ici, il avait marché, agi, mû par une incroyable force d'inertie. Il avait lu que jadis — oh ! il y avait des siècles ! — on avait effectué des expériences sur des morts décapités. Le cou tranché, le sang répandu dans les rigoles, ces têtes réussissaient à abaisser les paupières : elles vivaient. Ainsi était Chrys Maine. Sans désir, sans réflexion, sans pitié. Mais la perception subsistait. Et une sorte de mécanisme. Le choc avait été trop brusque — l'homme vivait. Si l'on peut appeler cela ainsi.

— « Regarde, » dit Yan.

Il lui montra, en bas, la foule faisant irruption dans le carré des Instituts et des Laboratoires. Une foule composée d'êtres morts — comme Chrys Maine. D'êtres qui souffraient et désiraient se venger.

Ils avaient envahi l'esplanade. Ils agitaient des armes élémentaires : des torches et des piquets arrachés. Bientôt apparurent des meneurs : ceux qui avaient trouvé dans quelques dépôts des lance-flammes et des armes thermiques. Cette foule ne pillait pas, ne

s'attardait pas. Elle demandait des comptes. A ceux qui l'avaient amenée et maintenue dans cet entonnoir rouge et noir où elle était lentement exterminée. Aux Savants, aux Ultimes qui auraient dû prévoir toutes les choses, et qui s'étaient contentés de dresser des parois en plastique entre les hommes et l'univers. Comme s'il pouvait y avoir des enceintes infranchissables. Comme si le Cosmos n'était pas Un.

Et toujours cette marée de cris, battant les « voûtes les plus sûres » :

— « Les Savants ! Les Ultimes ! »

— « A mort ! Au poteau ! »

Les robots-gardiens s'interposèrent dès la 30e galerie. On les brisa. Puis ce fut le tour des Vigiles, dont la plupart passèrent du côté des insurgés. Un conservateur fut saisi devant le service zoologique : il était sec et petit, avec une houppe de cheveux blancs, il tremblait pour ses écureuils uniques au monde, pour ses orvets de Vénus et ses tigres-dinosaures des Hyades. La foule le renversa et le traîna devant les cages où les bêtes intelligentes flairaient la mort et tremblaient. Ce fut le premier Privilégié tué et les hautes flammes rouges qui jaillissaient des galeries supérieures avaient toutes la couleur de son sang.

Quel que fût l'ennemi, son calcul se révélait juste : la Cité se détruisait elle-même.

— « Enlève ton insigne, » dit Yan (ils portaient tous les deux l'étoile des travailleurs scientifiques). Ils profitèrent d'une panne de trottoir roulant pour s'enfoncer dans le passage souterrain. Maine ne demanda pas : « Où allons-nous ? » Il le savait depuis qu'ils avaient quitté la 17e galerie. Un tunnel réunissait le Centre Scientifique aux Dômes, mais Chrys ne pensait pas que Yan en eût la clef. Il la vit entre ses mains — et comprit que son camarade se l'était procurée pour un autre usage, qu'il s'était révolté avant cette foule et avait vécu longuement avec la pensée de meurtre cachée derrière ses défenses mentales. Et pourtant il avait sauvé l'Etre aux lueurs bleues...

Sous le grand dôme irisé régnait encore un calme étrange. Sans doute les stations de conditionnement avaient-elles déjà souffert des mains des insurgés, car l'atmosphère était plus dense, saturée de parfums végétaux. Aucune silhouette ne traversait la place où vacillait la flamme sacrée. Au palais central, les Lithops ressemblaient toujours à des pierres précieuses et les Cattleyas à des lèvres d'enfants. Les créatures mystérieuses de Saturne ou des astéroïdes mêlaient leur chant au frisson des fontaines. Les pétales étaient ailes d'insectes, nuées et gouttes de sang.

Et elle était là.

En la voyant, les jeunes gens comprirent qu'ils ne savaient pas ce qu'étaient les filles de la Terre : étoiles et joyaux. Ils ne les avaient

jamais vues. Ni désirées. Les affections faites de pitié, de tendresse, d'habitudes douces, qui unissaient parfois les hommes et les femmes de la Cité, ni même l'amitié déchirante de Maine pour Liz, n'avaient rien à y voir.

La lueur bleue, scintillante, l'enveloppait et la protégeait. Son corps floral étincelait sous un ruissellement d'opales. Ses longs cheveux bleus lui tombaient aux chevilles. Il y avait eu jadis, dans les jungles de la Terre, une orchidée nommée Albane...

Ils ne l'avaient jamais vue de près. Pas réellement. Mais ils la reconnurent à ses yeux durs de pierre céleste, au timbre chaud et rauque de sa voix. Elle descendit d'un trône de saphir et vint vers les deux amis.

— « Je savais que vous veniez me chercher, » dit-elle. « Mais était-ce nécessaire ? »

— « La Cité s'est révoltée contre les Ultimes, » répondit Yan. « Des ilotes qui ont tout accepté et tout perdu marchent vers les Dômes et le règlement des comptes sera terrible. Ne pensez pas que nous sommes loyaux envers les Ultimes : ils ont rabaissé, abâtardi l'espèce humaine et livré la Terre à l'Inconnu. Mais nous venons vous chercher. Vous seule, Haô Ram. »

— « Tous ces reproches, » fit-elle, passant la main sur son front encerclé d'un bandeau où alternaient aigues-marines et turquoises, « je me les suis faits. Et d'autres. Avant vous. Mais les destinées du monde ne nous regardent plus. Tous les autres membres du Conseil se sont retirés au temple où nous prêtons serment. Lorsque la foule aura forcé les dômes, tout sera fini : ce ne sera sans doute pas la fin dernière de cette planète, mais en tout cas celle de l'humanité. »

— « Il n'est pas sûr que le peuple détruira tout, » opina Maine, sans conviction.

— « Ne comprenez-vous pas ? » Et ses yeux de ténèbres étoilées les défièrent. « Le Centre de la Cité a été foré si profondément que nous laissons presque affleurer le noyau incandescent de la Terre. Tous nos services, toutes nos machines utilisent son énergie — pratiquement, nous ne vivons que d'elle. Mais les Ultimes sont las... vous ne devinez pas ce qu'est une vie si longue qu'elle se confond avec l'éternité ? Oui, nous avons employé tous les moyens pour survivre, des transfusions et des greffes si monstrueuses que la calomnie la plus noire n'en a pas deviné le centième... Depuis longtemps, nous ne nous reproduisions plus et il nous fallait survivre : nous étions l'esprit et le sel de l'humanité. Quelle tentation d'en finir avec tout, en pressant sur un seul levier... »

— « C'est ce que vous avez décidé ? »

— « C'est ce qu'ils ont décidé. Moi, je suis restée ici, à vous attendre. »

— « Pourquoi ? »

(Ce n'était plus un dialogue, mais un combat à armes blanches. Chrys voyait les lames se croiser.)

— « Parce que vous désirez reconquérir la Terre. Je l'ai toujours rêvé, moi. »

— « Tout serait parfait, » dit Yan, « s'il y avait une issue dans la Cité. »

— « Il n'y en a pas, » dit l'étonnante jeune femme qui paraissait par moments effroyablement lasse, comme si des siècles avaient pesé sur ses épaules, puis, tout à coup, brillait d'un éclat glacé. « C'est à nous d'en créer une. Les Grandes Portes ont été murées, soudées. Mais ne vous êtes-vous jamais demandé comment parvenaient à vos laboratoires les récoltes cosmiques ? Ces plantes, ces animaux et minéraux ? »

— « Si, » dit Yan. « Toutes mes nuits... »

Elle lui accorda un regard étincelant.

— « Dépeuplée, abandonnée, la Terre continue à servir de centre solaire. Les étuis sont débarqués sur les astrodromes extérieurs, desservis par les robots, de très anciennes machines, datant d'avant le Conflit, aptes probablement à une ou deux fonctions seulement. Mais puisque ces envois nous parviennent, il doit exister une entrée — un passage... »

— « Vous nous conduirez, » fit Yan.

Rien d'autre ne fut dit entre eux ; tout était décidé. Dans le feu de leur débat, ils avaient tout oublié. Un fracas terrible, ébranlant les assises du Dôme, les ramena à la réalité. Soudain le jour bleu et vert s'éteignit. Dans les ténèbres opaques, Chrys se sentit ceinturé par le robot-médecin qui, face au péril, appliquait la Première Loi robotique : « Sauver tout être humain en danger. » Mais Haô Ram brilla, entourée de lumière bleue.

— « Suivez-moi, » dit-elle. « Votre vie en dépend. »

Elle appliqua son anneau en forme de serpent à l'interstice d'une dalle qui pivota. Un passage en spirale s'ouvrit. En haut, la première barre de fer s'abattait sur le lécite indestructible, le premier lance-flammes léchait d'une langue pourpre la paroi...

— « Tout droit devant vous, » fit Haô Ram.

Ils suivirent le couloir et débouchèrent sur une salle vaste comme un temple, où s'entassaient les reliques d'anciens voyages sidéraux : des capsules de fusées, des scaphandres de l'an 2000, des masques d'horreur. Haô Ram dit aux fugitifs de les endosser. Elle-même produisit une barrière luminescente qui semblait métallique. Les scaphandres antiques étaient pesants, chaque pas arrachait des tonnes. Yan et Chrys comprirent cependant leur opportunité, lorsque le couloir déboucha sur un plan incliné, encombré de robots de nickel et d'acier. Tous remontaient vers les Galeries Supérieures. Les fugitifs

apprécièrent leur déguisement : il leur permettait de se mêler à la foule de machines.

Ici les voûtes étaient encore « sûres » ; les parois insonorisées amortissaient les bruits extérieurs. Seuls le grincement des robots, le « ploc-ploc » produit par leurs chenillettes se déplaçant, de brefs sifflements de chaudière, rompaient le silence. Pour la première fois Yan et Chrys voyaient l'« envers » de la Cité.

La plupart des robots étaient de vieilles machines, non humanoïdes, mêlant le plastique et le métal ; leurs excroissances cubiques et trapézoïdes, leurs tentacules et leurs crochets surgissaient d'un conte d'épouvante. Chrys remarqua que la majorité ne remplissait qu'une ou deux fonctions définies et que le reste n'existait pas pour eux.

Les fugitifs s'insérèrent dans la rangée des machines qui ondulait doucement, comme au rythme d'une houle. Yan marchait le premier, semblable sous sa lourde armure à quelque guerrier des anciens âges, Haô Ram et Chrys le suivaient et l'androïde fermait la marche. Ils parvinrent ainsi au portillon contrôleur. A la lueur bleue que répandit Haô Ram, Maine voyait devant lui un boyau noir qui semblait sans fin, les murs faiblement scintillants (veines de quartz ou salpêtre ?) et le mouvement incessant du long serpent de fer. Tout à coup la file des machines s'immobilisa ; les signaux de contrôle clignotèrent. Une pince noire sortait du portillon et perforait les plaques. Chrys se rendit compte tout à coup de la qualité du silence : aucune machine ne pensait ! Nulle indication ne pouvait surgir.

Mais déjà Yan demandait poliment, en détachant les syllabes, à un robot de renseignement qui les précédait la destination de son équipe. Il y eut un léger flottement, puis la machine grinça, virevolta et leur fit face ; les jeunes gens virent qu'il lui manquait deux leviers et que sa lampe frontale était éteinte. Plus sensible que Yan, Maine fut saisi d'une épouvante froide à l'idée de tous ces monstres détraqués ou morts, qui se déplaçaient inlassablement autour de la Cité.

Un sifflement sortit enfin du coffre métallique :

— « Equipe de déchargeurs. Prime Galerie. »

Se branchant sur son circuit électronique, Yan prononça :

— « Au rebut. Rends-moi ta plaque. »

Au milieu d'une horreur vitreuse, Maine vit la machine piétiner, puis se plier. Sa fente pectorale cracha un morceau de métal ajouré et elle s'éloigna, vacillant comme un homme atteint. Les fugitifs arrivèrent au portillon. Personne n'avait bronché à l'acte arbitraire de Yan — pas même l'androïde. Il devenait leur chef. Il tendit la plaque à la pince enregistreuse qui la poinçonna — et l'« équipe » passa. Chrys s'arrêta à l'angle du couloir, il tremblait de tout son corps, il croyait avoir saisi une pensée désespérée émanant du robot condamné. Yan le poussa devant lui, sans rudesse.

— « Cesse tes enfantillages, » fit-il. « Oui, je l'ai envoyé au rebut.

Mais ce n'est qu'une machine — et l'on en faisait autant des hommes. »

— « Le sommes-nous vraiment ? Et je ne parle pas des infirmités... Mais j'ai vu cette foule... »

Le visage de bronze devint dur.

— « Tu ne comprends donc pas, » lança Yan, « que ce qui rend l'homme différent d'un mécanisme, eh bien, c'est la révolte ! C'est l'espoir, fût-il désespéré. C'est l'aptitude à se dépasser — ce qui t'a soutenu devant le lit vide de Liz, ce qui a amené Haô Ram parmi nous... Et notre présence ici, notre combat. Tu ne vas pas tout compromettre en plaignant les machines ? Viens. »

Chrys le suivit. La voie montait maintenant en pente raide. Les robots avaient des crochets pour se retenir au métal. Les hommes luttaient avec leurs mains écorchées, leurs ongles sanglants. A la fin, ils s'attachèrent aux courroies arrière d'un déchargeur. Le corridor se rétrécissait, beaucoup de rampes lumineuses s'étaient éteintes et l'aération devait être en panne, car une odeur lourde de rouille, de moisi et d'huile de graissage força les fugitifs à boucler leurs scaphandres. Et ce boyau qui semblait sans fin...

Yan demanda à une grue qui les dépassait à pleins gaz s'il y avait un arrivage — et de quelle planète. La réponse tomba, métallique :

— « On ne sait pas. Il y a longtemps qu'on ne sait pas. »

— « Mais, » dit Yan, « vous allez travailler ? »

— « Oui. Recevoir. Porter. Décharger. Centraliser. Répartir. Remonter. »

— « Mais vous savez au moins ce que vous répartissez ? »

— « Non. »

Chrys sentait au front une sueur froide : c'est sur le labeur de ces éléments inconscients que reposait leur vie et celle de la Cité ! Désormais la fin de celle-ci ne l'étonnait plus : elle aurait dû arriver depuis longtemps.

Ce fut à cet instant que les rangs des machines s'ouvrirent. Soutenue, convoyée par mille crochets et leviers, une lourde caisse descendait en sens inverse. Les fugitifs se collèrent au mur pour ne pas être écrasés. L'énorme étui passa, scintillant de faibles feux : pierres chantantes ou cristaux spatiaux ? Sur le couvercle en plexi, on lisait :

SECTION MINERALOGIQUE

La masse disparue, les robots reprirent leur position d'attente : ils étaient là, coude à coude, prêts à recevoir, porter, distribuer. Quelque part un mécanisme géant ouvrait un sas, précipitait les caisses... Le fleuve de fer, endigué, ne montait plus.

— « Mais, » fit Yan, secouant comme une loque un petit robot-dépanneur, « vous n'atteignez donc jamais la surface ? »

— « Jamais. »

— « Et aucun ne sort là-haut ? »

— « Il n'y a pas de circuits de sortie. »

Ils redescendirent, se frayant désespérément un chemin parmi la foule métallique. Haô Ram haletait, elle avait dû enlever son bandeau et ses beaux cheveux bleus se collaient à son front. Chrys fut le premier à s'apercevoir à quel point elle ressemblait à une fleur fanée : le teint un peu verdi, les tempes plissées, les paupières violettes. Yan voulut la soutenir ; elle s'écarta avec un étrange sourire, presque timide.

— « Toutes ces greffes, vous comprenez, » fit-elle faiblement, « ces injections d'hormones... cela se paie. »

Et l'odeur qui frappa les narines sensibles de Maine était celle d'une serre close, où se meurent les orchidées.

Tout à coup il comprit.

Elle était toujours belle, mais il n'aurait su préciser son âge. Des siècles, peut-être ? Les classes inférieures portaient un nom qui dérivait du mot latin « *proles* ». Elles se reproduisaient à une cadence menaçante. Mais pas les Ultimes. Aux linteaux des palais figuraient toujours les mêmes noms. Les greffes, les hormones végétales, toute une magie chimique nécessitait ces envois planétaires. Cette fille ravissante qu'ils portaient maintenant à tour de rôle avait été, peut-être, contemporaine du Conflit ?...

Elle s'épuisait visiblement. Ils la déchargèrent à terre, dans le coude du couloir. Elle délirait un peu, parla d'une mer couleur violette, d'un ciel de feu, puis prononça une ou deux fois : « Ar-Maï », le nom d'un être ancien, perdu au fond des âges — et qu'elle avait sans doute aimé. Le robot-docteur se révéla précieux ; il lui fit des injections à vider ses réserves. Revenue à elle, Haô Ram se souleva sur ses coudes. Ses pommettes rosirent. (Maine se rappela Liz.)

— « Ecoutez, » fit-elle, « nous sommes sots. Il y a une ouverture. Elle sert au circuit d'arrivage. Il s'agit de le stopper. Le pupitre des commandes est à la station-clef. Allez, Yan. »

— « Mais... »

— « Allez. Chrys me gardera. Prenez avec vous l'androïde : la station est peut-être contrôlée. »

Ils partirent et Maine resta. Sans protester : il était habitué. Car, en fait, il n'avait pas de jambes. Comme beaucoup de « déchets de la catégorie G », c'est-à-dire « récupérables », il circulait sur des prothèses, au moyen de transistors. Liz, elle, vivait depuis longtemps dans un poumon d'acier.

A cette heure où tout se détraquait, les transistors eux aussi menaçaient de mourir. Maine resta donc assis à terre, au chevet de Haô Ram, et comme elle commençait à étouffer, il prit sa tête sur ses genoux. Elle lui demanda :

— « La fin du monde, cela ne vous fait pas peur, non ? »

— « Depuis longtemps, je n'ai peur de rien. »

— « Moi, » fit-elle, « j'ai peur. Horriblement. Parce que j'ai déjà vu... » (Elle ne pouvait pas raconter, mais il lut dans sa pensée : « J'ai vu le ciel qui se replie comme un rouleau de parchemin — et les flammes qui dévorent la Terre... »)

Il la rassura :

— « Nous nous en sortirons. Yan fera tout pour cela. Yan... Le passage sera libre et nous remonterons à la surface de la Terre... »

— « Parlez-moi d'elle, » dit Haô Ram dans un souffle.

...Elle était née alors que les cieux étaient encore ouverts, avec leurs orages améthyste et leurs aubes de rose. Elle avait respiré l'air libre, couru sur les plages étales, où l'océan violet embaume l'algue, la marée et l'oranger. Elle avait cueilli dans les vergers des fruits lourds et dorés, dormi entre des bras lisses, baisé des lèvres fraîches. Et puis, sur son monde si riche, qui possédait tout — depuis la jungle ivre de parfums jusqu'au scintillement des lointaines nébuleuses — la folie s'était déchaînée, et le meurtre — et ç'avait été l'enfer. Maintenant elle mourait entre les bras de l'infirme radio-activé, dans l'âcre puanteur de la graisse et du métal, parmi les machines détraquées — dans une autre fin du monde. Chrys pensa qu'elle était digne d'entrer au Jardin de Liselys.

— « Là-haut, » fit-il, « il n'y a pas de voûtes, mais une profondeur indigo, ardente. Une lueur d'or et d'argent ruisselle à travers le feuillage des myrtes et des lauriers. On marche sur des iris ivres de parfums... »

— « Les hommes habitent des villes à flèches et à coupoles, » dit Haô Ram, haletante. « Les peintres peignent pour eux et les sculpteurs érigent des statues à leur image. Ce ne sont pas des ilotes évincés de la Terre par lâcheté ni des bêtes qu'on traque au fond d'un puits... »

— « Les hommes sont grands et forts, » poursuivit l'infirme. Toutes les jeunes filles sont belles. Elles tressent des fleurs dans leurs cheveux et nouent des rondes dans les prairies... »

— « Des fleurs... » dit Haô Ram. « J'aimais boire la rosée sur leurs pétales... » Un peu d'écume sanglante montait à ses lèvres — ce n'était plus une plante qui mourait, ni une lueur, mais une femme. Elle dit encore : « Donne-moi tes lèvres, Ar-Maï... »

Ses mains étaient glacées dans celles de Chrys, quand Yan revint, avec l'androïde. Ils traînaient des câbles, des crochets. Maine s'aperçut tout à coup qu'un silence nouveau, terrible, régnait dans la galerie. Pas seulement mental : la circulation des étuis et le balancement des treuils s'étaient arrêtés. Yan voulut soulever Haô Ram, mais son camarade le devança : il ne fallait pas qu'il sache...

— « Elle n'est pas si lourde, » dit-il, « et mes transistors tiennent. Toi, tu auras besoin de tes deux bras. »

— « Crois-tu... ? » commença l'autre, pour la première fois indécis.

— « Je ne sais rien. Il y avait ces boîtes à désintégrer. Et les êtres qui les plaçaient. Cela semblait venir des galeries d'En Haut. Une vie organique, sur la Terre ? Je ne crois pas. Mais quoi ? »

— « Plasma ionisé, » intervint l'androïde qui retrouvait sa faculté dès qu'on parlait science. « Particules lourdes, ce genre de choses... »

— « J'ai remorqué un étui à provisions, » reprit Yan. « Vitamines et concentrés, des réservoirs d'oxygène et quatre armes thermiques. »

— « On est parés, quoi ! »

— « Oui. Non. Je ne sais toujours pas ce que viennent faire là — même si les paradis privés s'expliquent — ces disparitions. Enfin, j'ai détraqué la centrale. Les robots-dépanneurs la remettront en marche d'ici peu, mais en attendant, cela nous laisse une porte ouverte derrière nous... s'il faut revenir en arrière. »

— « Mais nous ne reviendrons pas. »

— « **Non.** »

(Le monde derrière eux était mort.)

Ils remontèrent le couloir, dans ce grand silence, parmi les machines mortes. Les appareils de mesure révélaient une atmosphère raréfiée, glacée. Ils marchaient vers cette Terre qu'ils ne connaissaient pas — et le cadavre de Haô Ram, qui n'émettait plus de lumière, se faisait lourd entre les bras de Chrys.

Il y eut un dernier obstacle : un étui restait bloqué dans le sas. Destiné à la Section Botanique... A travers son couvercle en plexi, Maine vit une fée de dentelle, de nacre et de rubis roses, des étamines aériennes, un rostre d'or... Les treuils de dégagement étant paralysés, ils se mirent à trois pour déplacer ce cercueil de Belle au Bois Dormant. (Chrys avait déposé Haô Ram sur une plate-forme.) Ils tirèrent et halèrent — et il se produisit alors un incident fâcheux : la caisse leur échappa, lacérant les plaques de leurs scaphandres et leurs mains, jusqu'au sang ; elle roula et disparut à la sortie inférieure du sas et, lorsqu'ils se relevèrent après la secousse, le docteur-tout-va-bien n'était plus là. Il avait dû basculer dans le vide et ses débris gisaient quelque part au fond de l'abîme, dans le sein délicieux d'une fleur.

— « Il a bien fait, » dit Yan, penché sur le trou noir. « Notre Terre n'aura pas besoin de machines... elle attend les hommes... elle nous attend... »

Ils serrèrent leurs mains sanglantes. Mais Chrys n'était pas sûr que la Terre les attendît vraiment. Une maison vide est vite hantée.

Une planète est une proie si riche... Et Yan lui-même avait dit : « La nature ne souffre pas le vide... »

⁂

Ce fut en mettant le pied sur ce sol ravagé, sous un ciel indécis, piqué d'étoiles énormes et nues, qu'ils furent saisis, enveloppés, engloutis par ces masses qui savaient prendre toutes les formes (depuis une cathédrale gothique jusqu'aux pétales d'églantine où mord une jeune fille)... Ces couches de particules ionisées qui pénétraient par infiltrations et détruisaient la Cité souterraine... ces électrons, enfin, qui vivaient le passé de la Terre, *puisqu'ils remontaient dans le temps.*

Ces masses étaient vivantes.

Et carnassières.

ANDRÉ RUELLAN

Point de tangence

Ce soir, le vent heurte ses chaises de fer, et glisse derrière mes verrous ses pleurs d'enfant mort. J'ai déposé auprès de moi ma bonne et forte hache, et j'ai fait le Signe sur ma double porte aux ferrures ornées. Dans l'âtre ronflent les flammes vertes ; des flammes d'homme.

— « Allons, » dit la Voix, « essayez encore une fois d'enfiler cette aiguille. »

La Voix s'élève ainsi de temps à autre. Elle ne m'affole plus. Je sais qu'elle est née de mon délire, et qu'elle appartient à ma fièvre. Elle représente la face la moins nocturne de ce mal profond contre lequel je me débats. Elle en vient parfois à m'égayer un instant, si saugrenues sont les paroles qu'elle profère. Mais je me reprends sans tarder, car le danger m'environne.

Il y a bien longtemps que je suis reclus dans cette sombre bâtisse de montagne, parmi des meubles massifs dont les angles luisent faiblement à la lueur fuligineuse du suif. Maison sonore, maison des ténèbres, caravansérail réservé aux immobiles voyageurs.

« A la bonne heure ! » dit la Voix.

Il y a du sang sur ma hache.

Ce soir... pourquoi préciser ? Il fait toujours nuit, par delà mes vitres d'obsidienne que barde le nickel des auvents. Grinceur de nuit, le vent décharné ruisselle autour de mon pic, ainsi qu'un fleuve riche en épaves. Mais ce ne sont pas des débris qui viennent battre ma porte d'un incessant ressac. Porte maintes fois rompue, maintes fois réparée à la hâte après le nécessaire combat. Que n'ai-je le loisir de la murer proprement !

Ils sont maladroits et lents, se pressent les uns les autres, et j'ai vu dans cette purée de nuit morne leurs yeux blancs que ma hache fend comme verre. Les yeux brisés tombent en une pluie de fragments et découvrent le grand nerf optique en forme de fleur ouverte. Ils sautèrent alors çà et là sur les moignons noirs qui leur servent

de nageoires à vent, et rien ne saurait dire la hideur de leurs cris métalliques, la froide épouvante que dardent leurs faces éclatées. Mais toujours je les repousse.

A chaque assaut, je perds, hélas, beaucoup de mes forces, dont le capital me fut chichement imparti, et que ma pauvre nourriture ne répare point. Le moment viendra où, trop affaibli par cette lutte sans répit, je ne serai plus en mesure de leur tenir tête.

Ce soir, les émeraudes qui flambent dans l'âtre préparent de savants éclairages. Il fait moite, et il y a du sang sur ma hache.

Plus je songe à ma situation périlleuse, et plus je déplore ce mal qui vient s'ajouter à ma faiblesse, ce mal qui s'ingénie à me détruire par l'intérieur, dans le temps même où mes ennemis me traquent. Il faut que ce soit au plus fort de ma lutte qu'apparaissent autour de moi de singulières hallucinations, propres à accroître le danger en diminuant mon attention. Tantôt, la Voix se lance dans un discours dont je saisis malgré moi jusqu'aux plus fines nuances, et dont ma pensée discute le sens dérisoire sans que j'aie sur elle la moindre autorité. Tantôt, je suis envahi par une pénétrante odeur d'iode, à croire que tous les océans du monde se sont donné rendez-vous dans mon fortin solitaire. Ou bien ma vue se trouve soudainement accaparée par la présence fugitive d'une paroi blanche et luisante. Ou encore, je me crois couché sur le dos alors que je vais et viens devant l'âtre. Tout ceci me trouble à l'extrême, et la nécessité de sauvegarder mon existence constitue le seul rempart qui me garde de sombrer tout à fait dans la démence. J'apprécie mal l'ironie d'une telle situation. Parfois, je tente de retrouver un peu de ma vigueur ancienne en substituant à la conscience du présent les souvenirs en lambeaux que je conserve encore du passé. Quoique à-demi dissoute, ma mémoire a gardé certaines empreintes dont je reconnais rarement l'origine : débris de mon existence de jadis, ou rafales de songes issus du sommeil ?

Je crois que je vivais dans une cité pleine de tumulte, aux édifices noircis par la poussière et par les gaz toxiques. Il me semble voir encore ces gigantesques constructions se découper sur le ciel, ainsi que des pâtés d'encre et des gribouillages sur un pâle jus de lavis. Accoutumé par mes congénères à leur existence de ratures, je sais que j'ai longtemps rêvé de sortir de la page. Mais je désirais que ce fût du bon côté, celui qui peut faire espérer qu'on atteindra la page suivante. « Ils » vinrent alors, et me retirèrent du monde dans l'autre sens.

Cela commença par une longue chute. Laura, ma seconde existence, venait de rompre lâchement par une lettre confuse et inexplicable une liaison où elle avait contrefait avec une diabolique vraisem-

blance les gestes d'un amour profond et définitif. Le meilleur de moi-même, je l'avais cristallisé sur elle ; hélas, de mauvaises fées avaient présidé à sa naissance : elles avaient fermé son cœur à double tour, et jeté la clé dans un lac. Je me retrouvais soudain comme un homme qui vient de perdre au jeu toute sa fortune, et qui ne voit plus luire d'espoir ailleurs que dans le grand sommeil de la mort. Cette mort occupait toutes mes pensées ; son silencieux visage remplaçait désormais pour moi celui de l'enfant que Laura m'eût donné. Je ne pouvais encore me faire à l'idée que j'avais été pour elle un simple passant qui parlait d'orages inconnus.

Le vent du suicide retomba pourtant, me laissant plus abattu qu'après une grave hémorragie. Il me semblait que les oiseaux avaient perdu leurs ailes, que les chats ne savaient plus ronronner ; les femmes me paraissaient difformes et vénéneuses, et les hommes dansaient autour d'elles un absurde ballet qui les menait à leur perte. Des murailles infranchissables s'étaient élevées autour de moi sans que je m'en fusse rendu compte, stérilisant mes faibles efforts et me rejetant dans ma nuit. Cette écrasante dépression, ce désintérêt de tout, ne firent que s'aggraver avec le temps. Je n'avais de compensations que dans le sommeil, où mes problèmes se résolvaient magiquement au cours de rêves plus intensément vrais que la réalité, mais qui me faisaient d'autant plus durement choir au réveil. C'est à la fin de l'une de ces nuits que je m'éveillai dans un lieu étranger et que je « les » rencontrai.

Je crus tout d'abord que, loin d'être revenu à la réalité, je me débattais dans un nouveau songe devenu cauchemar. Mais si la différence qui sépare le rêve de l'état de veille n'apparaît pas comme évidente à celui qui dort (et encore m'est-il arrivé souvent de reconnaître un songe pour tel), cette différence ne peut échapper à celui qui reprend contact avec la vie matérielle. Ainsi, bien que le cadre qui m'entourait ne me rappelât rien de connu, et qu'il présentât à tous les égards des traits fantastiques et incroyables, force me fut de l'admettre pour vrai.

Le balancement qui m'agitait me fit tout d'abord croire que j'étais sur la mer. On m'avait couché sur une manière de brancard élastique, et ma position ne me permettait pas de voir autre chose qu'un ciel extrêmement sombre où luisaient faiblement des constellations inconnues. Un vent tiède et humide, chargé de pestilences, me fit lever le cœur et me conduisit à une conscience plus nette de ma situation. Saisi d'épouvante, je fis un brusque mouvement qui mit en danger mon équilibre ; je me raccrochai alors à ma civière, et je vis confusément l'apparence de mes porteurs. Quiconque a subi au cours d'un cauchemar une aussi repoussante vision ne l'oublie pas plus que la sensation de soulagement qui décharge la poitrine au réveil. Mais je savais déjà que ceci appartenait à la réalité, et cette

certitude m'ôta tout empire sur moi-même. Hurlant et me débattant, je touchai par mégarde l'être le plus proche de moi, et le contact de sa peau glacée qui pendait en longs plis m'évoqua ce que peut être un cauchemar à l'intérieur d'un cauchemar. En même temps, ma nacelle se mit à osciller plus dangereusement que jamais, découvrant sous mes pieds le vide énorme qui me séparait d'un sol affreusement lointain, où se découpaient vaguement des crêtes hérissées d'effluves rougeâtres sur des vallées de ténèbres.

Agrippé à mon fragile soutien, je m'enfouis le visage dans le tissu étrange dont il était fait, et qui faisait songer à la longue à une chair animée de battements réguliers. Je préférais encore cela à l'image qui était restée fixée sous mes paupières : celle de corps globuleux soutenus dans les airs par des appendices en forme de nageoires, animés de mouvements très rapides. Leur tête portait trois protubérances brillantes où passaient par instant des reflets d'un violet profond. L'ensemble pouvait se comparer au produit d'une métamorphose inachevée.

Mes mouvements incohérents avaient compromis la stabilité du convoi, car le vent nauséabond s'enfla avec un sifflement de plus en plus aigu. Risquant un regard au-dessous de moi, je vis que nous perdions rapidement de l'altitude, si rapidement qu'une chute mortelle me sembla inévitable. Pourtant, les efforts de mes porteurs se montraient efficaces, à tel point que je frôlai bientôt les sommets lumineux aussi légèrement qu'une feuille morte tombant dans un air immobile.

A cet instant, ils me lâchèrent tous ensemble, et je tombai parmi de hautes graminées tranchantes qui me blessèrent en plusieurs endroits du corps. Me relevant avec peine, je dressai la tête vers le ciel : le vol sombre et silencieux se perdait déjà dans les hauteurs, en un instant gommé par la distance et la noirceur de l'air, mais plus encore par les lumières proches que distillait le terrain environnant. Car ce que j'avais pris pour des effluves électriques était en réalité produit par une multitude de pâles feux d'artifices en miniature : de temps à autre, l'un des épis supportés par ces tiges singulières éclatait sans un son, éparpillant autour de lui une poussière fluorescente qui retombait mollement alentour, nimbant ainsi la crête de cette clarté bizarre qui avait retenu mon attention quelques instants auparavant. Je me mis en marche dans un halo rouge, prenant garde à ne pas inhaler ce pollen que le vent faisait tourbillonner, à chaque rafale.

Ce qui pouvait se tapir au fond des vallées ne m'engageait pas à y descendre. Je suivis la crête, qui accusait une pente assez forte. Bientôt, je laissai derrière moi la zone des plantes au pollen lumineux. Cela me soulagea, mais ralentit ma progression, laquelle se faisait à présent à l'aveuglette. Le sol était devenu dur et nu, et je pensai qu'aucun obstacle ne me dissimulerait désormais aux recherches des

nageurs du vent s'ils s'avisaient de revenir en force. Une seule image occupait mon esprit : celle d'un refuge dans lequel je pourrais les braver. Tandis que je gravissais péniblement la pente de plus en plus forte, je précisais en moi-même la nature de ce refuge : comme un voyageur perdu au fond d'une région inhospitalière, et qui rêve d'une auberge chaude à la cuisine bien pourvue, je me voyais tout près d'un fortin facile à défendre, où je pourrais me barricader si l'on m'attaquait.

Le fortin fut sous mes yeux. Sa masse sombre se dressait à l'extrémité de la crête rocheuse, laquelle se terminait avec lui, sur le vide. Existait-il avant que j'y eusse songé, et ma pensée avait-elle devancé mes pas, ou bien était-ce elle qui l'avait forgé de toutes pièces, par une télurgie aussi mystérieuse que le monde où j'étais tombé ? Du gouffre de la vallée montait un nuage plus noir que les ténèbres ; je reconnus en lui un vol d'êtres ailés, et je pénétrai sans plus attendre dans la bâtisse.

« Maintenant, décrivez-moi ce que vous voyez, » dit la Voix.

Je ne lui réponds jamais. Si j'avais la faiblesse d'attribuer, une seule fois, à mes hallucinations un support réel, je consommerais ma propre perte.

« Ce fortin sur un pic, » poursuit-elle, « et cette nuit constante, et ces djinns monstrueux, ne voyez-vous pas que ce ne sont là rien d'autre que symboles, que formes inventées dont vous tentez de vêtir vos conflits profonds ? Revenez à la réalité, et cessez de prononcer le nom de cette femme. »

Je n'ai rien décrit, et pourtant la Voix s'exprime comme si je lui avais répondu ; il n'y a rien de surprenant à cela, puisqu'elle résonne en moi-même, et que le sens de ses paroles se nourrit de mes pensées et de mes perceptions. Rien n'est plus effrayant que le délire. Il est heureux que ses phantasmes me laissent de longues périodes de repos. Un verre empli d'un liquide limpide se matérialise devant mes yeux. Auprès de lui flotte une main amputée de son bras, dont les doigts tiennent un petit disque blanc. D'un geste rapide, je repousse ces visions insensées, car je viens d'entendre au-dehors, le long de mon épaisse muraille, le frôlement qui annonce toujours un nouvel assaut.

Il y a du sang sur ma hache. Je vais la souiller de nouveau en frappant leurs faces abominables.

J'ai toujours su que cette maladie de l'esprit causerait ma perte. Je défendais encore désespérément l'accès de ma retraite, lorsque le délire m'a pris traîtreusement : j'ai senti une vive douleur au pli du coude, douleur que mes ennemis ne pouvaient m'avoir infligée. Et, presque aussitôt, une torpeur profonde s'abattait sur moi. Ma dernière

vision de la réalité fut celle de ma bonne hache qui tombait à mes pieds, cependant que les corps ovoïdes se ruaient vers moi dans un crissement de soie froissée.

Je viens de reprendre conscience — si je puis dire — dans une pièce aux murs blancs, celle-là même dont mon cerveau malade m'imposait souvent des images fragmentaires. Elle ne présente bien entendu rien de commun avec mon univers d'origine, celui dont on m'avait arraché pendant mon sommeil, et sans doute est-ce le spectacle insoutenable que m'offrent ceux qui m'ont repris, qui m'a rejeté définitivement dans le monde de ma démence.

Non, ce n'est peut-être pas définitif. Une forme sombre vient de traverser rapidement la pièce, au ras du plafond, se heurtant au globe lumineux qui en occupe le centre, et le ciel noir à travers les vitres montre toujours ses constellations inconnues. Je suis — ou je crois être — étendu sur un lit peu confortable. Tournant la tête sur l'oreiller, j'ai un mouvement de recul : un homme vêtu de blanc me fixe avec un horrible sourire.

— « Je crois que vous allez mieux... » dit-il.

Il parle avec la Voix. Tout s'organise. La folie a gagné du terrain, et je ne puis échapper à un environnement qui n'existe que dans mon esprit. Quelque part, derrière un mur, s'élève le bruit de talons frappant un dallage. Cette fantasmagorie a perfidement emprunté à mon univers d'origine quelques-uns de ses éléments. Comment n'en serait-il pas ainsi ? Il faut bien que tout cela se construise à partir des matériaux accumulés par ma mémoire.

— « Reposez-vous encore, » reprend la Voix. « Nous sommes sur le bon chemin. »

Le sourire s'accentue, me glaçant plus encore que l'aspect des nageurs du vent. L'homme se déplace à reculons, se fond dans le mur, tandis que s'élève un rire plus proche du hurlement d'un chien à l'agonie que d'une voix humaine. Ce qui se déroule en réalité autour de moi doit être d'une inconcevable horreur pour que mon esprit le remplace prudemment par de telles images.

Je me suis levé, et j'ai jeté un regard à travers les vitres. Ces constellations, que je ne reconnaissais pas, je puis à présent leur donner un nom : voici la Grande Ourse, voici Cassiopée, et là-bas le carré de Pégase. A hauteur de Terre, voici, au-delà des murs et des arbres, la Ville, ma ville peut-être. J'appartiens à ce monde. J'y ai toujours appartenu. Ce que je prenais pour la réalité n'était que délire, et les perceptions que je qualifiais d'hallucinatoires représentaient en fait les lambeaux de lucidité qui me reliaient encore au bon sens.

Alors, pourquoi cet homme qui traverse les murs, pourquoi ce rire hurlant ? Sombres transitions peut-être sur le chemin de la guérison.

Laura ne viendra pas me rendre visite à l'hôpital. Le médecin lui a demandé de venir dans son bureau : elle s'est dérangée à contre-cœur et s'est, paraît-il, montrée odieuse durant tout l'entretien. Elle a prétendu que j'étais déjà un aliéné à l'époque où nous nous rencontrions, et qu'elle gardait de cette période de sa vie le souvenir d'instants radicalement perdus.

Comme il me rapportait ces paroles, le psychiatre m'a regardé avec attention durant un long moment. Au plafond, la lumière s'est mise à décroître d'intensité, tandis que tout se fondait autour de moi dans une grisaille fétide. Seuls les yeux du médecin brillaient comme les prunelles d'un félin. Sa voix est venue jusqu'à moi ainsi qu'un courant d'eau froide au travers d'une immensité désertique.

« Je ne suis pas d'ici, » déclare la Voix. « Je suis d'une planète lointaine que tu connais pour y avoir séjourné. Une planète au soleil presque éteint, où la moindre forme de vie doit lutter sans cesse pour ne pas disparaître. Une certaine structure du continuum mettait ton monde en coïncidence avec le nôtre, sur deux plans différents : il nous fallait un moyen de passer de l'un à l'autre et nous n'en possédions pas.

» Nous ne pouvions franchir que la moitié du chemin. Quelque chose en toi nous a servi de pont sur l'autre moitié de l'abîme, et c'est par cette porte, que tu as ouverte, que ma race tout entière va peupler un système solaire plus clément. Ce n'est pas dans le but puéril de t'informer que je te dévoile un processus déjà engagé ; c'est que nous avons besoin que cette porte reste ouverte. Pour cela, tu dois reprendre l'état mental spécial où nous t'avons trouvé, et ne plus le quitter. Tu resteras ici, au point de tangence de deux univers, et nous entretiendrons par des méthodes infiniment nombreuses ta vie et ton délire. L'organisme de ceux de ta race s'est révélé facile à manœuvrer ; d'autres portes s'ouvriront bientôt. »

Le médecin est parti. Je reste seul avec la froide lumière qui ruisselle autour de moi, froide comme tes lèvres qui ont oublié mon nom, Laura. Les paroles que je viens d'entendre sont-elles le reflet de la vérité, ou bien est-ce le récit de ta visite qui m'a rejeté dans mes hallucinations ? Si l'amour est une suprême force de connaissance, j'ai peut-être atteint par toi des domaines que méprise la raison. Alors, je dois désormais faire l'apprentissage d'une rétine qui voie deux mondes ennemis. La victoire de l'un ou de l'autre ne me concerne pas. Je ne suis plus qu'un corridor obscur au long duquel le vent de l'espace jette ses pleurs d'enfant mort.

MICHEL EHRWEIN

Les Voix dans le désert

I

LAHN fut le premier à se laisser glisser le long de l'étroite échelle. Il s'écarta de quelques pas pour faire place aux suivants : ses bottes aux lourdes semelles qui lui faisaient des pieds informes s'enfonçaient jusqu'à la cheville dans la poussière. Jaunâtre, terreuse, doucement vallonnée, celle-ci faisait penser plutôt au sable d'une grève peu fréquentée. *Un mélange de sable, de cendre et de pierre ponce...*

Son regard revint vers l'échelle, comme l'homme qui le suivait mettait pied à terre. Par la vitre du casque, Lahn aperçut deux gros yeux bleus saillants : Skjoenberg, le commandant de l'expédition, qui vint se placer à côté de lui pour surveiller la descente de ses hommes (*Un... Deux... Trois... Quatre...* — et eux deux : six en tout). Machinalement, son pied droit allait et venait, élargissant en un minuscule cratère aux bords instables le trou qu'il avait creusé, faisant se lever une brume dorée ; le regard quittait l'échelle et le chapelet humain, revenait se poser, comme aspiré, sur le sol.

— « Je sais à quoi vous pensez, chef, » fit Lahn (il avait dû, sans le vouloir, forcer la voix, comme s'il entendait faire traverser à ses paroles la double paroi de leurs casques et les deux mètres de vide qui les séparaient, car il vit Skjoenberg lever précipitamment la main gauche pour ajuster la puissance de son récepteur). « Vous vous demandez à quoi ça pouvait bien ressembler avant que les gaz de nos tuyères n'aillent faire voltiger le paysage. L'effet n'a pas dû se faire sentir bien loin : vous le verrez, votre fameux sol vierge ! »

Les autres prenaient pied, s'agglutinaient autour d'eux en silence, chacun s'apercevant qu'il était confiné dans le métal et le plastique comme dans une prison.

— « A vous, Lahn, » fit Skjoenberg. « Faites-nous les honneurs de l'endroit. »

C'était vrai. Lui, Lahn, il avait déjà fait une fois le voyage, il était allé sur la Lune et il en était revenu. Il avait été le premier homme

sur la Lune et, après, au lieu de rester bien tranquille sur la Terre comme il en aurait eu le droit, à jouir de la renommée et des avantages matériels attachés à cet exploit, il avait demandé à être de la seconde expédition, celle dont les membres, véritablement, poseraient le pied sur la Lune, alors que lui n'avait pas quitté l'étroit espace de la capsule. Il était en quelque sorte leur « guide », mais un guide qui ne connaissait guère mieux qu'eux le pays qu'il les emmenait visiter...

— « Faites comme chez vous, » grogna-t-il en manière de plaisanterie. « Ne vous gênez pas pour moi. » Il tendait l'oreille, en quête des Voix...

Leur fusée s'était posée — sans dommages — au fond d'un cratère circulaire, de près d'un kilomètre de diamètre, à deux cents mètres environ du bord sud. Le souffle des réacteurs avait creusé sous elle un second cratère profond d'un mètre et aux bords relativement abrupts. Alentour, le sol avait été nivelé par un vent comme il n'avait pas dû en souffler là depuis des millénaires ; ils devaient découvrir par la suite que les effets s'en étaient fait sentir jusqu'aux bords du cratère, dont une partie avait été soufflée vers l'extérieur. Les vibrations du sol dues au choc avaient de même, dans un rayon beaucoup plus grand, égalisé la surface, les grains de poussière n'étant, en l'absence de la moindre humidité, agglomérés que par leur propre poids, inférieur encore à celui qui aurait été le leur sur la Terre.

L'un des hommes se baissa, ramassa un peu de poussière dans le creux de sa main, la laissa filer entre sa paume et ses doigts repliés. Deux ou trois l'imitèrent, avec leurs gros gants qui les rendaient malhabiles. Ils restaient là, tous les six, indécis de la conduite à tenir, de la direction à prendre. Ils n'iraient pas très loin, pour leur première sortie, et ils avaient d'abord d'autres travaux à mener à bien avant de songer à l'exploration, mais ils se trouvaient dans une cuvette où la vue était limitée, et le bord en était tout proche, et la pente douce, et ils se sentaient si légers malgré leurs scaphandres...

Skjoenberg donna le signal d'un geste vague, et tous se mirent en route, serrés autour de lui, troupeau sur la pente.

Une plaine ridée, jaune et grise, coupée de veines blanches qui n'étaient peut-être qu'un jeu du soleil et des ombres. Point de grand accident de relief à proximité, tous les détails molletonnés par la poussière. Mais l'horizon barré, fermé par des montagnes à l'est, à une distance difficile à apprécier : massifs blancs comme la neige, sans le scintillement humide qui *est* la neige. Ils étaient arrivés en haut du versant en déclenchant à chacun de leurs pas de minuscules avalanches qui grossissaient, n'en finissaient pas, venaient mourir cent mètres en arrière en laissant un sillage de fausse vapeur.

— « Une planète morte, » dit quelqu'un dans les écouteurs de Lahn.

« Morte », « cadavre ». Gris, jaune, sec. Squelette.

Ils étaient plus perdus que ne le furent jamais les hommes au sommet d'un pic jusque-là inviolé, plus que les marins naufragés. Plus loin que n'avaient jamais été des hommes d'autres hommes. Si loin qu'à six ils se sentaient seuls.

Toujours, Lahn écoutait, sans résultat. Pour la première fois le doute vint l'effleurer.

Il leur restait six jours — six jours de la Terre, six fois vingt-quatre heures — avant que la nuit ne vînt les entourer où ils étaient.

II

Avant eux, avant Lahn, mais après bien des fusées d'essai, une fusée du même modèle que la leur, les inévitables perfectionnements en moins, et tout aussi lourde, s'était posée à cent kilomètres de là. A bord, outre les instruments destinés à transmettre aux laboratoires de la Terre le maximum de renseignements sur les conditions régnant à la surface lunaire, se trouvaient deux chenillettes à moteurs électriques télécommandés. Elles étaient porteuses de caméras de télévision, également télécommandées.

Tout avait d'abord fonctionné à merveille. La fusée ne s'était pas écrasée à l'arrivée, et s'était posée bien droite sur ses béquilles. Son précieux chargement n'avait pas souffert du double choc par quoi avait commencé et fini sa course, et accomplissait correctement son office. Des dizaines de compteurs de ceci et de cela chiffraient, et les émetteurs gazouillaient de concert. La nuit vint alors au bout d'une centaine d'heures, la longue nuit de la Lune qui dure quatorze jours, et retarda d'autant l'entrée en scène des chenillettes qui allaient intervenir dans la seconde phase des observations.

Elle prit fin comme elle avait commencé, brusquement, sans plus d'aube que de crépuscule, et les thermomètres connurent en sens inverse la soudaine variation qu'ils avaient enregistrée. Un large panneau du flanc de la fusée se rabattit, allant toucher le sol et se convertissant en rampe inclinée : sur cette rampe descendirent, l'une derrière l'autre, malhabiles, hésitantes et brutales dans leurs évolutions, les deux chenillettes hérissées d'objectifs et d'antennes.

Les premières heures, elles restèrent à croiser autour de la fusée, ceux qui les dirigeaient depuis une base lointaine devant s'exercer à les faire manœuvrer sur ce terrain plus sec, plus léger, plus inconsistant qu'aucun à la surface de la Terre, et où régnait une gravité bien moindre qui diminuait l'adhérence des chenilles et brusquait les manœuvres. Les savants penchés sur les écrans eurent ainsi une

première vision du site où s'était opéré l'alunissage et purent constater que la fusée paraissait bien solidement assise sur ses jambes et ne risquait apparemment pas de s'effondrer.

Ensuite, les « pilotes » s'enhardirent. Les cercles qu'ils faisaient décrire à leurs engins devinrent de plus en plus grands. Ces derniers ne paraissaient pas se trouver mal du changement de terrain et, si l'on continuait à redouter pour leurs mécanismes les effets pernicieux de la poussière qui risquait de s'infiltrer à l'intérieur par des joints dont l'étanchéité pouvait ne pas être parfaite, leur fonctionnement ne laissait pour l'instant rien à désirer. Les accumulateurs qui fournissaient l'énergie aux moteurs et à l'appareillage de télévision étaient rechargés en permanence par des cellules photo-électriques pendant le jour, et les réserves de courant qu'ils possédaient étaient suffisantes pour assurer la marche de l'ensemble pendant un mois, c'est-à-dire bien plus que la durée de la nuit lunaire.

Ce fut pourtant la nuit qui eut raison des deux véhicules. Ou, sinon la nuit, quelque chose qui lui était lié.

Pendant quatorze jours, les chenillettes-robots avaient opéré sous l'éclat du soleil. Elles avaient exploré en tous sens les alentours de la fusée dans un rayon de deux kilomètres, sans cependant parvenir jusqu'aux bords du cratère qui les enfermait. Le sol ne présentait aucun obstacle qui eût entravé leurs évolutions, hormis une crevasse assez large et profonde pour ne pas être comblée entièrement par la poussière, et où la chenillette II avait bien failli faire une chute qui lui aurait été certainement fatale. Vint la nuit, au cours de laquelle l'exploration devait continuer, sur un rythme plus lent, à la lueur des projecteurs. Les bords du cratère furent franchis. Les chenillettes filèrent à petite vitesse à la surface de plaines monotones, rampèrent au flanc de collines, peinèrent sur les contreforts de monts baptisés de noms d'astronomes, vinrent buter et se cabrer contre des à-pics. Elles contournèrent de traîtresses crevasses ouvertes en travers de leur route, et on s'aperçut sur la Terre qu'on n'avait pas pensé à les équiper des instruments nécessaires à en mesurer la profondeur. Des kilomètres de films s'alignaient dans les laboratoires, sur des rayons d'armoires, qui étaient la mémoire de leurs yeux sans regard. Des kilomètres de bande magnétique gardaient le souvenir de tout ce que les instruments qui les truffaient, elles et la fusée, avaient ressenti.

Et cela arriva : les chenillettes ne répondaient plus aussi parfaitement à la télécommande. Le phénomène était ressenti pour l'une et pour l'autre, moins cependant pour la I que pour la II, qui avait été touchée la première. Il avait commencé à se manifester chez celle-ci d'une manière anodine, au cinquième jour : une manœuvre exécutée avec une fraction de seconde de retard, un changement de direction qui ne s'était pas effectué aussitôt l'ordre donné à partir

du pupitre de commande. Quelques minutes après, le même incident s'était reproduit : la II refusait de tourner à gauche, ou du moins se faisait prier. Les fronts des savants s'étaient faits soucieux : on parlait de panne à voix couverte... C'est à ce moment que la chenillette numéro un se mit à son tour à donner des inquiétudes à ceux qui veillaient sur elle : elle stoppa net, son moteur arrêté. Rien d'anormal n'apparaissait par ailleurs sur les nombreux cadrans et instruments qui contrôlaient son fonctionnement : les batteries elles-mêmes, comme sur l'autre véhicule, étaient presque à pleine charge. Deux heures plus tard, alors que l'on renonçait à comprendre et que l'on se mettait à désespérer de la voir reprendre vie, alors que l'opérateur abaissait pour la centière fois la manette de contact, elle reprenait sa route comme si de rien n'était. Ce, à l'ébahissement général.

— « Le froid, » accusèrent certains. « Le froid de la nuit lunaire, le froid de l'espace. Zéro absolu, ou presque... Contraction... Les batteries... Modification de la conductibilité, de la résistance des métaux... Action sur les isolants... Ionisation d'un résidu indécelable d'atmosphère... »

— « La poussière, » maintinrent d'autres, s'en tenant à l'élément le plus facilement accusable. « Rien à voir avec la nuit ou le froid. Coïncidence... Toutes les grosseurs : depuis le gravier jusqu'à la poudre impalpable... Soulevée par les chenilles... Les plus fines particules restent très longtemps en suspension... Phénomène de répulsion électrique... Attraction... Se dépose sur la chenillette... Pénètre partout... Action mécanique... Les isolants attaqués... »

— « Et comment expliquez-vous que l'action paraisse cesser au bout d'un certain temps, qu'un moteur puisse se remettre en marche ? » reprenaient les contempteurs du froid.

— « Et vous ? » rétorquaient leurs adversaires. « Allez-vous nous dire qu'il y a eu un réchauffement qui a remis les choses plus ou moins en ordre ? »

Et pendant que tous discutaient, les chenillettes tombaient en panne et repartaient, tournaient à gauche ou à droite ou ne tournaient pas, les projecteurs s'éteignaient sans raison tandis que les caméras demeuraient immobiles sur les tourelles ou prenaient des vues selon les angles les plus imprévus. Une chenille de la II se bloqua, les freins serrés à fond, et elle se mit à tourner sur place comme un insecte captif. Les images que transmit la I pendant une période où les projecteurs restaient en service étaient balayées de lignes blanches inexplicables...

En soixante-dix heures, ce fut fini, totalement fini. Les deux chenillettes restèrent aveugles, sourdes, muettes, paralysées, aussi inutiles dorénavant que deux blocs de matière inerte. D'elles, il ne restait

aux savants que ces films et ces enregistrements que l'on faisait repasser sans trêve, que l'on étudiait, que l'on disséquait mètre par mètre dans l'espoir d'y découvrir le secret, la *cause* de l'échec.

... Et, les chenillettes hors d'usage, les émetteurs à bord de la fusée qui avaient continué à fonctionner durant tout ce temps donnèrent à leur tour des signes de faiblesse. Le processus, une fois commencé, se déroula à peu près de la même façon : des inégalités dans la qualité de la transmission, des arrêts inopinés suivis d'une remise en marche spontanée, l'un après l'autre les divers appareils « lâchaient ». Quand le jour revint, ce n'était plus qu'une modulation incompréhensible, un râle, qui parvenait de la Lune. Soleil, lumière et chaleur : des microphones avaient été disposés à même le sol, pour enregistrer le craquement des roches brutalement dilatées par un rayonnement intense que ne tempérait aucun vent, aucune humidité, aucune atmosphère même. Mais en vain : aucun écho n'en parvint à la Terre.

Ce fut la première expédition sur la Lune. Ensuite vint le tour de Lahn.

III

Pendant six mois, les laboratoires avaient travaillé sur les renseignements fournis par l'expédition-robot au si bref destin, les avaient triturés de toutes sortes de manières pour en extraire la quintessence et même un peu plus, par de subtiles extrapolations. Au bout de ce temps, on proclama à son de trompes que rien, *a priori*, n'interdisait une expédition humaine sur la Lune. Bien sûr, il subsistait un risque, mais on ne connaîtrait précisément l'étendue de ce dernier qu'*après*. On enverrait d'abord un homme seul, qui ne sortirait pas de la fusée, ne resterait que quelques heures, quelques jours au plus, et reviendrait ensuite se faire examiner sur toutes les coutures par les médecins et faire part au monde de ses impressions. Si tout se passait *normalement*, c'est-à-dire, en fait, s'il restait en lui le moindre souffle de vie quand on ouvrirait la capsule à son retour, il lui serait loisible de terminer son existence comme rentier en effeuillant à l'intention des journalistes et, par eux, des populations, les lauriers symboliques dont son front serait ceint. Comme c'était sur Lahn que le choix s'était finalement porté et qu'il était marié et père de deux charmantes petites filles, il était prévu, en outre, que, si tout ne se passait pas *normalement*, l'Etat prendrait soin de sa famille.

Lahn partit, gonflé à bloc, mais néanmoins sûr et certain de laisser sa peau dans l'opération. Le départ, d'abord, avec le risque d'avoir quelques os cassés par le choc, quoiqu'il fût ficelé comme

une momie et emballé plus soigneusement qu'une porcelaine de Chine destinée à être jetée d'un second étage dans la rue, et le risque d'explosion au sol, aussi, non négligeable. Le voyage, ensuite, avec derrière son dos l'énorme pétard que constituait la fusée et que chaque mise à feu d'un élément risquait de faire sauter. L'alunissage, qui, en dépit du système de freinage et des amortisseurs, offrait de remarquables possibilités d'écrasement. Une bonne dose d'inconnu avant le nouveau départ, puis nouvelle mise à feu et adieu à la Lune. La rentrée dans l'atmosphère, avec de bonnes chances d'être grillé vif s'il ne manœuvrait pas avec toute l'adresse désirable, avec le risque — réduit mais indéniable — que le parachute ne s'ouvrît pas et que la fusée allât s'écraser sur un coin quelconque de la planète, et finalement la possibilité que, s'il tombait dans le Pacifique comme le plan le prévoyait, il fût noyé. Pourtant, il partit, décidé à faire aller les choses *normalement* le plus longtemps possible.

Et il arriva sur la Lune vivant et en bonne santé, et ceux qui étaient restés sur la Terre, au moins aussi inquiets que lui du succès de l'opération, l'entendirent proclamer dans la radio par sa propre voix.

Il se posa dans la Mer du Nectar, près du cirque appelé Cyrille, et se disposa à passer dans les meilleures conditions possibles les quelques jours où il resterait sur la Lune. Son premier soin, après l'extinction des réacteurs, fut de se dégager de ses liens et de faire quelques pas dans l'étroit espace de la capsule pour se dégourdir les jambes et rétablir la circulation. Ce faisant, il s'arrêta un instant devant le tableau des commandes qui était à sa disposition pour mettre en marche les caméras de télévision en couleur disposées tout autour de l'appareil qui lui donneraient une vue de l'extérieur. Il regarda les écrans, et fut déçu de la grisaille qu'il y aperçut. Il eût souhaité une touche vive, çà et là, non pour égayer le paysage mais pour lui conférer quelque chose de vivant, d'humain ou simplement de moins rébarbatif, de moins inaccessible, pour avoir moins l'impression d'être un prisonnier, un prisonnier d'un genre spécial, que l'on protégeait contre l'extérieur. De quelque côté, vers quelque écran qu'il tournât son regard, c'était le même *refus* du sol de paraître un tant soit peu accueillant, la même hostilité...

Il revint à ses appareils. Il y en avait un grand nombre autour de lui, qu'il aurait à surveiller au moyen d'une profusion de cadrans et de voyants (jusqu'au plafond, il y en avait !) ; certains avaient fonctionné depuis le départ, d'autres devaient être mis en marche par lui. Des premiers, certains étaient déjà en panne ! Les résultats des observations, des mesures effectuées par ces appareils étaient transmis par radio en code. Le rôle de Lahn se limitait ici à s'assurer de

leur bonne marche et à rester en liaison en phonie avec la base. Son vrai rôle, c'était d'aller sur la Lune, et d'en revenir.

⁂

Il allait et venait comme un ours en cage, trois pas dans un sens... trois pas dans l'autre... trois pas... trois pas..., analysant en lui les sensations que provoquait la gravité moindre, à laquelle, pour la première fois et premier de tous les hommes il était exposé. Il y retrouvait un peu de celles qui l'avaient assailli lorsqu'il flottait dans l'espace sans pesanteur, le même vague écœurement, le manque de coordination dans les mouvements (il s'était fait plusieurs « bleus » en se cognant, à la suite de gestes dont il avait mal mesuré l'amplitude), et le choc incessant du sang dans la tête, l'impression d'être saoul depuis des jours et des jours...

Deux jours. Quarante heures exactement. Au-dessous du cadran de la pendule murale, il y avait un voyant où des chiffres apparaissaient et changeaient chaque fois que la grande aiguille passait à midi. Quarante-neuf, maintenant. Encore combien ?

— « Comment vous sentez-vous ? » lui demandait-on d'en-bas. « Pas trop fatigué ? »

On lui avait appris à prendre lui-même sa tension, son pouls.

— Ça va, ça va. »

⁂

Soixante-dix-sept. Il ne dormait pas plus de cinq, six heures à la suite : l'absence d'alternance des jours et des nuits. Il passait ses veilles dans un demi-rêve, une ligne d'un livre qu'il lisait (on lui avait constitué une bibliothèque de romans policiers, pas de science-fiction, non) évoquant un souvenir de sa vie passée, à partir duquel il brodait, brodait sans trêve jusqu'à divaguer. Dès le premier jour, il avait coupé les écrans de télévision, où rien ne bougeait, ne laissant en service que celui sur lequel il apercevait un secteur de la Terre, suspendu mystérieusement vert au-dessus de la grisaille ambiante. Il se contentait de coller de temps en temps son œil à l'unique hublot que comportait la fusée et qui était muni d'un système optique élargissant le champ de vision jusqu'à près de 180° : mais rien, là, qui ne fût semblable à ce qu'il apercevait déjà aux premières heures, en l'absence de vie, de mouvement, du moindre souffle de vent.

...Il avait dormi, il était maintenant bien éveillé. *et cependant défilaient dans sa tête des images, des mots, des pensées qu'il s'effarait de ne pas reconnaître.*

Lambeaux d'images qui subsistaient derrière ses paupières même

quand il fermait les yeux. Voix qui ne parlaient pas à ses oreilles, mais résonnaient directement au plus profond de son esprit, et qui ne formaient pas de phrases, comme si la moitié de leurs paroles, venant de très loin. étaient emportées par le vent. Idées incongrues sorties de nulle part.

Des villes. Des maisons, des rues, des villes, des routes.

Il les voyait, et en même temps il savait qu'elles n'existaient pas, plus, pas encore. Il les apercevait à la fois florissantes et en ruine, orgueilleuses dans leur aurore et écrasées sous des montagnes. Les rues emplies d'une foule bruyante et bigarrée étaient celles d'une cité industrieuse, mais aussi, désertes et encombrées de gravats, celles d'une ville morte. On élevait de fiers édifices surmontés de clochetons à l'architecture fine comme une dentelle dont le sommet touchait les nuages et qui n'étaient que monceaux de débris. L'air était parcouru d'une multitude d'engins volants dont les trajectoires allaient s'entrecroisant sans que jamais ils se heurtassent, au-dessus de rues jonchées de cadavres jusqu'au seuil des maisons. Des forêts aux vertes frondaisons où luttaient les lianes. Des troncs morts s'étayant l'un l'autre.

Une grande plainte, une grande souffrance, un grand désir de vie qui ne trouvait à s'exprimer que dans le désespoir.

Folie. Rêve. Il parvint à secouer les liens de l'engourdissement qui le gagnait, se leva, but un verre d'eau, se passa un linge humide sur le visage, s'approcha du miroir encastré dans la paroi...

Il ouvrit la bouche pour crier... Non, pas lui. Rien qu'une fraction de seconde, les traits qu'il aperçut lui parurent être d'un autre. Ces yeux brillants d'excitation, cette bouche *appartenaient* à un autre. Après quoi il se vit, lui, Lahn, avec son visage de tous les jours, les traits un peu plus tirés, peut-être, qu'avant son départ, mais bien lui, Lahn, avec sa barbe de trois jours.

Folie. Ce visage, c'était quelque chose qu'il connaissait bien et à quoi il pouvait se raccrocher comme à une rampe sûre.

Folie. Au bout de combien ?

Quatre-vingt-huit heures.

Il alla appliquer son œil contre le hublot, et là, pour la première fois, il remarqua un changement dans l'apparence du paysage. Les ombres des pics s'étaient allongées, chaque bosse, chaque ride du sol était soulignée. La nuit allait venir.

— « Comment vous sentez-vous ? »
— « Je rentre. »

IV

Ils avaient regagné les abords de la fusée, Skjoenberg les avait fait ranger sur deux rangs, face à face, deux à droite, deux à gauche, lui debout entre eux au pied d'une petite éminence. Lahn s'avança, tenant à deux mains le drapeau qu'ils allaient planter. Derrière lui, les caméras de télévision comptaient ses pas et, tout au fond d'elles, une foule innombrable de la Terre surveillait ses gestes.

Skjoenberg prit le drapeau, le planta aussi verticalement qu'il put dans le trou qu'ils avaient dégagé à la pelle et le maintint tandis que Lahn s'agenouillait et ramenait la poussière autour de la hampe. Le commandant parla, et pas seulement pour eux, les cinq autour de lui, mais pour des millions d'hommes qu'il ne voyait pas et qui avaient les pieds dans leurs pantoufles. Sa voix qui résonnait toute proche dans leurs écouteurs tandis qu'ils se tenaient au garde-à-vous, d'autres l'entendaient voilée, chuintante, couverte de crachements, et s'extasiaient encore à la prouesse technique. Ce qu'il dit, l'oubli l'emporta, ces mots des conquistadors de tous les âges dans le cœur de qui sommeille et rêve le paysan.

— « Surmenage, » avaient diagnostiqué les médecins au retour de Lahn. « La solitude jointe à la fatigue. Dans quelques jours il ny paraîtra plus. »

« Si, » avait pensé l'intéressé, « il y paraîtra toujours quelque chose. »

Pourtant, il n'avait plus entendu les Voix. Il avait mal dormi, les premières nuits, dans l'attente du rêve rebelle, et on lui avait fait prendre un somnifère. Il s'était alors écroulé d'un sommeil de bête, obscur. Avant de sombrer, le soir, et au réveil, quand on se meut sur le terrain peu sûr de la demi-conscience, il avait cherché à les retrouver. Plus tard, le sommeil normal lui étant revenu, il lui était arrivé de s'éveiller en pleine nuit, tous ses sens en éveil, et d'écouter, d'écouter... un meuble qui craque, une voiture qui passe dans le lointain, les pas sur le trottoir et qui vont s'éloignant, imprécis comme une suggestion, d'un ivrogne. Jamais les Voix. Jamais elles. Pendant le jour, il avait hanté les endroits calmes : le versant d'un coteau, derrière sa maison, où il allait s'étendre à l'ombre en mâchonnant un brin d'herme et en regardant défiler les nuages aux contours inconstants, la forêt où il s'avançait jusqu'à se perdre, une église. Jamais. « Le surmenage. » Il repartirait, il serait de la prochaine expédition : il y avait quelque chose qu'il était seul à connaître et qu'il ne pouvait expliquer sous peine de devenir la proie des psychiatres et sur quoi personne ne pouvait lui donner d'explication satisfaisante. Cette fois, on ne pourrait incriminer la solitude. Et si les Voix se manifestaient à nouveau, et pas seulement à lui, aux autres...

il saurait déjà un peu ce que c'était, il pourrait leur dire, et à eux tous, ils trouveraient...

Skjoenberg recula de quelques pas, Lahn se redressa recula, également... Skjoenberg salua... En un instant, le groupe s'anima, s'effrita, cessa de paraître partie intégrante du paysage, se condensa à nouveau très vite en un bloc. Chacun sentait confusément le besoin de la proximité des autres, comme si un peu le chaleur en pouvait résulter. Lentement, ils revinrent vers la fusée, et les spectateurs les virent grossir sur l'écran, sortir l'un après l'autre du cadre, tandis que le plastron d'un scaphandre continuait à avancer vers eux.

Le bagne.

Etranges bagnards que ces hommes. Sans perdre une minute — chacun de leurs instants valait des millions — ils enfournaient des poignées de poussière dans des sacs, fouissaient profondément vers la roche solide, mesuraient des températures, des pressions, promenaient le Geiger comme des aveugles leur canne, opéraient des visées et des mesures d'altitude, amoncelaient les notes, parlaient, parlaient à la radio...

Soixante heures passées. La première partie de leur mission pouvait être considérée comme remplie. Par un plan incliné, ils firent descendre jusqu'au sol, avec mille précautions, une chenillette, d'un type un peu différent de celles qui les avaient précédés : en fait, c'était un véritable engin de transport pour deux hommes et qui ne comportait que les instruments nécessaires à sa conduite sur un terrain inconnu — et recélant peut-être des pièges — et un poste de radio pour maintenir le contact entre ses occupants et ceux restés à la fusée. Son rôle : amener deux des explorateurs auprès des chenillettes et de la fusée de l'expédition précédente, pour essayer de découvrir la cause des diverses pannes qui leur étaient survenues.

Lahn eût souhaité être un de ces deux-là, mais les ordres en avaient disposé autrement. Il dut rester et les regarder partir.

Cinq heures s'écoulèrent avant qu'arrivât le message annonçant qu'ils avaient atteint l'épave d'une des chenillettes et qu'ils se disposaient à l'examiner. Dans la fusée, les quatre autres, débarrassés de leurs scaphandres, faisaient cercle et écoutaient. Et très vite, ils surent : sur la chenillette, toutes les pièces en matières d'origine organique avaient disparu, comme rongées, le caoutchouc, les matières plastiques. Le métal, le verre, le quartz étaient intacts. Lahn frissonna, sans savoir pourquoi, ou plutôt si, songeant aux Voix et aux spectacles de désolation qu'elles lui avaient suggéré. De telles destructions, le froid seul ne pouvait être tenu pour responsable, disait Skjoenberg. Et Lahn, silencieusement, l'approuvait.

— « Peut-être l'action d'un agent chimique, s'ajoutant à celle du froid... »

C'était ce que suggéraient également les commentaires de la Terre. Et nul ne songeait plus à accuser la poussière.

V

Profitant d'un moment de repos dans la journée, Lahn s'était éloigné quelque peu de la fusée. Il n'était cependant pas seul : dans ses écouteurs, il continuait à suivre le rapport de l'équipe de la chenillette, qui avait maintenant atteint l'autre véhicule-robot. Mêmes observations, mêmes effets dus sans doute aux mêmes causes : les isolants électriques disparus, les fils mis à nu... Il imaginait l'éclat rouge du cuivre qu'aucune oxydation ne venait ternir, dans la pénombre des carters

Et ce fut comme si un vent se levait, et lui apportait les bribes d'une conversation lointaine, entre deux inconnus qui ne se savaient pas écoutés. Ou comme si lui était revenu le son d'un écho renvoyé inlassablement par les parois d'un cirque et qu'une oreille humaine enfin capte. Ou comme si quelqu'un rêvait, et qu'il s'immisçait dans son rêve, pénétrait par effraction à ce niveau où les idées et les mots, cessant de faire bon ménage, luttent et font grincer et gémir les parois de leur prison trop étroite. Et le vent de mots s'enflait, et la conversation de ses compagnons était reléguée au second plan, ne faisait plus qu'un fond sonore aux Voix...

C'était un appel qu'elles lançaient, et une histoire étrange qu'elles racontaient, un récit bancal, haché, où des milliers d'entités plaçaient leur mot, se coupant la parole l'une l'autre, avec des redites et des rabâchages. Un récit qu'illustraient, sur l'écran gris de la plaine, des images qui se voulaient cohérentes et qui se disloquaient au bout d'une minute ou deux, dont les bords s'effrangeaient, dont la texture vacillait, incertaine et pafois difforme. Comme les ouragans dévastateurs s'engouffrent dans une vallée, le torrent des pensées sans support se ruait en tourbillonnant dans l'esprit de Lahn.

« Nous sommes les habitants défunts de la Lune... »

« Vois nos villes au temps de leur splendeur... »

« Vois-les dans la ruine... »

« Vois les visages de nos femmes... »

« Nos jardins, nos fleurs... »

Un globe dérivait dans l'espace, qui n'était retenu prisonnier d'aucun soleil. Il filait entre les étoiles, sans jamais se prendre au jeu des planètes, transperçant le cœur des galaxies comme une flèche, puisant

le peu de chaleur qui lui était nécessaire à cent mille brûlots et non à un seul, traînant avec lui son atmosphère qui s'étirait en arrière comme une chevelure d'azur. Et il y en avait des milliers comme lui de par les univers, séparés les uns des autres par des étendues d'espace et de temps, leurs trajectoires ne se recoupant jamais, semblables en leur nature et divers en leurs détails, plus libres que les vents, plus libres que les galaxies que leur destin pousse à s'écarter sans cesse l'une de l'autre comme les gouttes de lumière d'un bouquet de feu d'artifice avant de les précipiter de nouveau dans une commune fournaise... Ils étaient la Vie. La vie était présente en chaque point de chacun d'eux, grouillante et forte et joyeuse. Depuis le fond des mers où rampaient les crabes sous le regard de lourds poissons paresseux jusqu'aux sommets où l'air était si pur et où les animaux paissaient avec délices une herbe grasse ; plus haut encore, dans l'air même, empli du vol des oiseaux chanteurs aux couleurs éclatantes auxquels *les hommes* venaient se mêler, portés par leurs longues ailes diaphanes qu'aucune tempête ne menaçait jamais de briser...

« Regarde... *Regarde !...* »

Lahn fermait les yeux, résistait, luttait contre les sensations qui l'assaillaient. Mais une brume s'interposait entre la vitre de son casque et le décor environnant, s'étirait en une silhouette vacillante. Un visage prenait forme, toute la partie supérieure d'un corps dominée par deux ombres jumelles palpitantes : les ailes ! Deux bras se tendaient vers lui, d'autres le saisissaient par-derrière, allaient l'emporter dans leur vol... Il était trop lourd, ses pensées même étaient trop lourdes en comparaison de celles qui voltigeaient autour de lui à sa rencontre. Alors, sans que ses pieds quittassent le sol, on le menait vers une ville qui se dressait à peu de distance et dont il voyait luire les tours sous le soleil. La ville venait à lui : en un instant il y était rendu, et cependant il conservait l'impression d'en avoir vu apparaître les détails les uns après les autres : la forme des toits et leur couleur, la ramure des arbres et les fruits qu'ils portaient, les silhouettes des habitants qui passaient lentement, jusqu'au mortier des joints des premiers murs dont il avait approché. On le guidait le long des rues...

« Vois : ceci était une de nos habitations... »

Il pénétrait dans une pièce doucement éclairée, jugeait d'un coup d'œil du moelleux des divans. Un murmure d'eau atteignait ses oreilles : celui du ruisseau qui coulait au milieu d'une cour ombragée.

« Un laboratoire de nos savants... »

Il n'osait faire un geste, de peur de heurter un seul des instruments fragiles dont il était entouré.

« Un palais de nos princes... »

Le marbre et l'ébène s'élevaient à sa gauche et à sa droite. Tout

au fond d'une salle immense, il croyait distinguer une silhouette élancée, assise droite contre le dossier d'un trône.

« Nos femmes, nos enfants, nos frères... Tous morts... »

Ils tendaient vers lui leurs mains en gestes d'amitié, le caressaient, élevaient des guirlandes et des bouquets. On le menait par des rues et des couloirs pour lui emplir les yeux du spectacle d'une richesse et d'une joie partout présentes, dans des jardins au sable finement ratissé et le long d'escaliers frais. D'une terrasse, on lui montrait l'étendue de la ville à ses pieds et, au loin, une autre ville, encore une autre...

« Toutes pareilles, toutes aussi belles, et partout sur la planète. »

...Le globe errant était pris au piège d'un soleil et de son tourbillon de planètes, sans air et stériles comme toutes celles dont le destin est d'être liées éternellement à une étoile et qui sont condamnées à le demeurer, stériles, à moins que la Vie ne fonde un jour sur elles de l'Espace. Sa course se ralentissait, devenait incertaine et irrégulière. D'énormes marées, des tremblements de terre se manifestaient à sa surface, dévastateurs. En proie à plusieurs attractions contradictoires, le monde naguère heureux hésitait... Lahn le vit enfin se diriger lentement, puis de plus en plus vite, vers une des plus petites planètes, à travers le récit que les Voix lui faisaient.

« Regarde : voici qui devrait intéresser un habitant de la Terre... »

Il voyait. Les deux mondes semblaient se jeter l'un vers l'autre. Le petit venu de l'espace passa près, tout près du gros, à le toucher, si près que d'indescriptibles bouleversements eurent lieu à leur surface. Un continent entier, sur la planète sans vie, vacilla sur ses assises et bascula dans les flots. *Sur la petite planète...*

« *Regarde : voici la fin.* »

Comme une écharpe, l'atmosphère s'enroula autour de la grosse planète, entraînant en une monstrueuse aspiration ce qui se trouvait à la surface. Lahn vit s'enlever, *tomber,* ailes rompues, membres ballants, les gracieuses silhouettes qu'il avait vues évoluer, suivies de tous les animaux des airs, du sol et des mers dont l'eau s'était vaporisée par suite de la baisse de pression. Il vit des branches d'arbres brisées prendre le même chemin, et pensa à toute la poussière invisible, aux spores et aux animalcules qui devaient les accompagner. Il vit les maisons, les palais se déchirer, les toits voleter comme des feuilles mortes. En quelques minutes, ce fut la fin d'un monde.

« *Et voici le commencement.* »

Sur la Terre, tout cela qui vivait trouvait place, au creux des océans vides et au flanc des collines, sur les rivages brûlants et dans les étendues glacées des pôles. Des animaux meurtris retrouvaient une tanière, des hommes découvraient un sol différent du leur et où ils auraient désormais à vivre, avec leurs souvenirs. On parlerait longtemps, dans l'avenir, du jour où un continent entier avait été

englouti et où des hommes dépositaires d'une très antique et très hermétique sagesse s'étaient répandus de par le monde.

Les Voix ramenaient Lahn vers la Lune, où les débris s'amoncelaient et, parmi eux, les cadavres disloqués de ceux qui n'avaient pas été enlevés et qui avaient péri par asphyxie ou par écrasement.

« Vois... Souviens-toi... Compare... Et pense que du cataclysme dont tu as été le témoin est née ta race... »

Les ruines ajoutées aux ruines, la mort à la mort. Des épaves arrachées à la Lune continueraient pendant longtemps à planer dans l'espace avant de retomber sur la Terre, et l'homme se poserait pendant longtemps des questions au sujet de ces objets portant l'empreinte d'un *travail* et venant du ciel.

Les siècles passaient, le temps coulait désormais sans heurts sur la planète ravagée. Les blocs de pierre se fendaient et s'effritaient peu à peu, sous l'effet des alternances de froid et de chaud que plus rien ne tempérait. Les monceaux de décombres s'affaissaient lentement ; des fiers obélisques fauchés et brisés dans leur chute, il ne subsistait qu'un monticule allongé de gravier gris ; des places et des jardins, que des étendues arides parsemées de débris anonymes. Les cadavres des bêtes et des gens, qu'aucune putréfaction ne menaçait plus, s'étaient ratatinés et étaient doucement revenus à la *poussière*. Et sur le cadavre d'un monde, l'espace avait tiré son linceul de poussière, patiemment et avec mille soins, comme on borde un enfant à la lisière du sommeil.

Et les Voix, que venaient-elles faire dans tout cela ? Elles s'étaient tues dans sa tête, et avaient emporté en se retirant tout leur arsenal de charmes et de visions. Lahn vit qu'il s'était écarté de la fusée de quelques centaines de mètres. D'où il se trouvait, il pouvait apercevoir un de ses compagnons qui gravissait l'échelle. L'envie le prit de le rejoindre, de rejoindre les autres ; il ne lui vint pas à l'esprit qu'un seul mot prononcé dans son casque l'aurait mis en contact par la radio avec eux.

...Et les Voix revinrent. Elles étaient restée silencieuses un moment, comme pour juger de l'effet de leur démonstration. Maintenant, elles revenaient à la charge, mais leur ton était différent. Ce n'était plus celui de la défaite, celui qui sert à dépeindre un cataclysme gigantesque, une agonie, c'était celui qui sied à la proclamation d'une victoire, dans la joie.

Elles se pressaient, volubiles, c'était une foule excitée qui l'entourait à présent et qui s'apprêtait à le faire complice d'un grand secret.

« Nous sommes vivants !... Vivants !... Nous vivons !... »

Vivants. Et lui voyait l'immense étendue terne qui prenait naissance à ses pieds pour ne finir qu'à l'horizon, sous le ciel noir, et son esprit s'insurgeait contre cette révélation. En un instant, ils furent

debout devant lui, et leurs visages étaient ceux de gens reposés par une bonne nuit et bien nourris par une bonne chère.

« Nous vivons !... Ce que tu vois de nous n'est qu'un reflet, une image sans consistance qui n'est pas notre vraie apparence, mais nous n'en vivons pas moins ! »

L'eau, l'air sont une chose, et la Vie en est une autre. Si, sur la Terre, elles sont liées au point que l'une soit inimaginable sans l'autre, s'il en est de même sur d'autres Mondes, s'il en *fut* ainsi, en d'autres temps, sur la Lune, ce n'est pas une règle générale dans l'univers. Où la vie a été, elle *reste*, même quand il n'y a plus d'atmosphère pour entretenir une respiration, plus d'eau pour humecter des cellules, même quand les jours deviennent torrides et les nuits glaciales, car la Vie est autre chose que tout cela, elle est l'essence des soleils et le cœur des galaxies, le souffle de la lumière et le fruit de l'espace. Elle ne naît nulle part et ne meurt pas.

« Nous vivons ! »

Des molécules innombrables éparses à la surface lunaire, s'étendant au flanc des cratères et s'entassant au fond des crevasses. Voilà ce qu'étaient les Voix, tout ce qui restait de vivant. Mais encore douées de mouvement ! (Elles se bousculaient pour raconter.) Entraînées dans une migration continuelle autour de leur globe à la suite du jour, redoutant la trop grande chaleur comme le trop grand froid, se maintenant sur le croissant de sol encore chaud du choc des rayons qui viennent de le quitter, se repaissant de cette chaleur et sans répit talonnées par la nuit. Quelle aubaine quand, dans leur marche en avant, elles étaient tombées sur les chenillettes et la fusée, repaires d'une douce chaleur, mines de molécules organiques où elles avaient trouvé un aliment facile !

Ayant fait leur premier repas depuis des millénaires, elles avaient reçu la première visite de Lahn. Leurs sens aiguisés avaient pénétré son esprit, et elles étaient devenues *les Voix !*

Il imaginait une plaine, mouvante dans l'obscurité, montant à l'assaut des véhicules et de la fusée, s'étendant sur eux comme une couverture sombre, menée par une faim immense. Il eut *presque* peur, il eut *presque le temps d'avoir peur...* Elles devaient agir vite, pour le garder à elles.

Elles exhumèrent en un instant toutes les ruses, les astuces, les roueries d'une race sans âge, les tentations que l'on peut offrir à un homme et les pièges que l'on peut lui tendre retrouvèrent dans leur mémoire l'art des Circés et des Cléopâtres, la ferveur des Pénélopes et la science des filles, ressuscitèrent le secret des passions et des folies.

— « J'ARRIVE ! » hurla-t-il, et il partit en courant, d'immenses foulées qui le faisaient avancer de vingt mètres, vers la nuit.

VI

— « Il arrive, » dit Skjoenberg.

Mais Lahn ne vint pas. La longue nuit lunaire s'établit, prit fin. Par le plus grand des hasards, ils découvrirent le scaphandre dix jours plus tard. *Vide.*

Skjoenberg, agenouillé, se demandait ce qui avait pu pousser un homme à s'éloigner autant, et à ouvrir le hublot de son scaphandre, alors que sa réserve d'air n'était même pas épuisée. Il se demandait aussi *où* était l'homme : les différentes pièces du lourd costume tenaient encore ensemble...

Quelque chose encore venait le tourmenter. Des pensées insolites, fugaces, qui lui étaient venues alors qu'ils étaient cantonnés dans la fusée, dont il n'avait fait part à aucun de ses hommes, et qui l'assaillaient de nouveau maintenant. Il dit, presque malgré lui, à ceux qui l'observaient :

— « N'entendez-vous rien ? »

Chacun d'eux sut son secret découvert.

ROLAND TOPOR

A point

La fusée s'immobilisa devant le hangar. Les volets se relevèrent pour libérer le toboggan. Quelques secondes plus tard, les cent cinquante mille cercueils s'entassaient pêle-mêle sur l'aire de déchargement. Les deux transporteurs quittèrent la cabine et vinrent rejoindre Yan qui avait assisté à l'opération. C'était son premier arrivage ; Hal, pour qui c'était monnaie courante, était resté dans le fort en tête-à-tête avec une bouteille.

Le premier transporteur s'approcha de Yan et lui serra la main.

— « Alors, c'est vous le nouveau ? Ce n'est pas trop dur ? »

Yan lui répondit en souriant :

— « Vous êtes mes premiers clients. Question travail, je n'ai pas à me plaindre. »

Il serra également la main du deuxième transporteur.

« Vous avez une guerre ? » demanda-t-il en désignant le hangar du pouce.

— « Non, épidémie. »

Les trois hommes s'acheminèrent vers le fort. A mesure qu'ils s'en approchaient, les accents déchirants d'une marche funèbre se faisaient plus distincts. Le plus âgé des transporteurs hocha la tête.

— « Si Hal continue comme ça, il va devenir complètement cinglé. »

Ils pénétrèrent dans la salle des cartes. La musique à pleine puissance leur vrilla les tympans. Au centre de la pièce, Hal, une bouteille vide à la main, pleurait à chaudes larmes.

— « Il est complètement saoul, » expliqua bien inutilement Yan, « et c'est comme ça depuis que je suis là... »

Ce qu'il ne dit pas, c'est que la conduite de son compagnon commençait à lui devenir si insupportable qu'il lui fallait toute sa volonté pour ne pas céder à la tentation de boire, de boire pour l'oublier. L'ivrogne passait le plus clair de son temps à écouter des marches funèbres, à boire et à pleurer. De quoi détruire le moral du plus optimiste.

D'un pas décidé, le jeune homme alla à l'appareil totalson, et d'un geste rageur coupa le contact.

— « Il y a un arrivage, Hal, » hurla-t-il dans l'oreille du pochard.

Hal promena autour de lui un regard hébété, où brilla cependant une étincelle d'intelligence quand il se posa sur le plus vieux des transporteurs.

— « Hello, Bertie, combien cette fois ? »

— « Hello, Hal, cent cinquante mille. Il y a la place ? »

C'était la question rituelle.

— « On va voir ça. »

Hal se mit péniblement en marche vers la carte du continent quatre. Elle était constellée de petites épingles de signalisation de toutes les couleurs.

Il pointa son index sur un espace vierge.

— « Ici, ça vous convient ? »

Les transporteurs n'avaient pas l'air enthousiaste.

— « La promiscuité avec les Arcturiens ne nous paraît pas du meilleur goût. Sans compter que nous ne raffolons pas non plus des Gambiens qui sont à deux pas... »

Hal grommela quelque chose où il était vaguement question de « racistes » et de « préjugés ridicules ».

Ils se mirent finalement d'accord pour un emplacement neutre, sans voisin gênant. Une heure plus tard, les papiers signés, la fusée repartait, laissant face aux cadavres les deux gardiens de cimetière, du plus grand cimetière existant au monde : une planète.

. . . . . .

C'est pour son sol bien meuble et sa situation favorisée dans la galaxie que Greta avait été choisie par la commission de 7589 comme « lieu où devraient dorénavant être inhumés tous les habitants de la galaxie, sans distinction de race, de religion ou d'origine ». Cette décision avait pour cause la dangereuse accumulation des cadavres sur les planètes du système. Cadavres dont la décomposition menaçait jusqu'à la vie des habitants. Petit à petit les morts en étaient arrivés à paver littéralement le sol, sans égard pour les cultures. Bien sûr on avait essayé de favoriser au maximum les incinérations, mais outre les nombreuses religions basées sur le culte des ancêtres qui avaient lutté ouvertement contre cette solution, le rythme des morts devenait tel que l'atmosphère des planètes était continuellement empuantie, au grand détriment du tourisme local. Greta fut donc rebaptisée Gin-Ga (patrie de ceux qui ne sont plus), la commission décida de subvenir à l'entretien de deux gardiens, et les guerres, les épidémies, les suicides et les morts naturelles se chargèrent de fournir le lot d'émigrants nécessaires à la mise en valeur d'une si belle entreprise.

. . . . . .

L'acheminement des corps dura une semaine. Yan et Hal avaient à leur disposition, outre le matériel de transport nécessaire, une équipe de robots parfaitement efficaces et travailleurs.

Dans la quinzaine qui suivit, il y eut deux arrivages de Gambiens (cent mille et cinq cent mille) qui donnèrent fort à faire aux deux hommes. Paradoxalement, Yan en arrivait à espérer les arrivages, car pendant le travail qui s'ensuivait Hal restait généralement sobre, et ne recommençait de boire qu'en période d'inactivité.

Aussi fut-il ravi de voir se poser, juste après l'acheminement du second convoi gambien, une escadrille de cinq fusées. Il sortit pour assister au déchargement, mais ce n'était cette fois-ci que des familles martiennes venues se recueillir sur les tombes de leurs disparus. Yan leur indiqua l'emplacement et mit les appareils réglementaires à leur disposition.

Il ne pensait plus les revoir, aussi fut-il tout surpris lorsque, quelques heures plus tard, une délégation des familles pénétra dans le fort.

Comme à son habitude, Hal était complètement ivre, et la marche funèbre de Schmitt-Hauser donnait à plein rendement. Yan ne jugea pas utile de couper l'audition.

« Ils croiront qu'il s'agit d'une délicate attention, » pensa-t-il.

Il préféra en effet ne pas irriter Hal qui, depuis quelque temps, devenait de plus en plus sombre et maussade.

En tout cas, la délégation ne parut même pas remarquer la musique et se dirigea, raide comme un piquet, vers Yan. Un officiel, le torse barré d'une écharpe verte, s'adressa à lui sans préambule.

— « Les tombes ont été profanées, » dit-il, la voix tremblante d'émotion.

Yan ne sut quoi répondre. L'autre se méprit sur son silence.

« Les tombes ont été profanées, » répéta-t-il, « je vous somme de vous expliquer, sinon... »

Yan se passa la main sur le front Il était moite de sueur.

— « J'y vais, » dit-il, « je vais aller voir. »

Il sortit. Dehors, l'orage qui avait menacé toute la journée nait d'éclater. La pluie tombait continuellement en une seule longue rafale, comme si les océans des autres planètes, échappant à leur pesanteur, se déversaient sur Gin-Ga.

« Fichu temps pour un pèlerinage, » songea Yan.

Il s'engouffra dans un petit appareil de reconnaissance et fonça vers le continent huit, traditionnellement réservé aux Martiens.

Durant tout le trajet, le temps ne changea pas. A croire que toute la planète avait besoin d'être nettoyée et que ce jour-là était précisément celui du ménage.

Au lieudit « le Martien qui meurt », Yan descendit de son aéro.

Pendant dix longues heures, il parcourut des rangées de tombes surmontées du bizarre signe courbe. Pas une n'était intacte.

Quand il regagna le fort, les Martiens étaient partis. Hal cuvait son vin pendant que le totalson détraqué répétait sans cesse la même phrase musicale : tata...taata, tata...taa...

Yan secoua son compagnon. Il eut un mal fou à lui faire comprendre ce qui se passait. Mais finalement il y parvint.

Hal alla se passer de l'eau froide sur la figure. Quand il revint, son visage avait une expression étrange.

— « Je ne dois pas être drôle tous les jours, pas vrai, petit ? »

Yan marmotta quelque chose. Il ne comprenait pas où Hal voulait en venir. Celui-ci alluma une cigarette.

« Vois-tu, je dois te paraître complètement détraqué. Un vieux fou qui se saoule et qui pleure comme tous les ivrognes. Mais si tu savais pourquoi... »

Yan se rendit soudain compte qu'il ne savait rien de son compagnon de tous les jours. Il en éprouva une sorte de remords.

— « Tu ne m'as jamais rien dit... »

— « Je sais. Mais maintenant... Ma femme était enterrée ici. »

— « Etait ? »

— « Oui, était, quelque part sur cette fichue planète. Elle est morte comme ça. » Il fit claquer son pouce contre son index. « Je l'aimais. Je n'ai pas pu supporter de la savoir enterrée à des millions de kilomètres, quelque part sur une terre étrangère. J'appris qu'un gardien était mort. J'ai posé ma candidature. Je n'ai pas eu de mal à me faire engager. Pendant quelque temps, j'ai été plus heureux de la savoir près de moi, et puis... ça ne m'a pas suffi non plus. J'avais besoin de la voir, je sais que ça peut te paraître monstrueux, mais une irrésistible envie de la déterrer pour la voir me prit. La voir. La *voir.* »

— « Alors ? »

— « Alors, un jour, j'y ai été. Oh ! je l'ai vue, mais ce n'était plus qu'un squelette. »

Yan ne comprenait pas.

— « Mais... »

— « Oui, tu veux dire que ça te semble normal. Pourtant, il y a une chose que je ne t'ai pas dite ; je l'avais fait embaumer... »

Une expression d'incrédulité passa sur le visage de Yan.

— « Embaumer ? »

— « Oui, par le meilleur embaumeur qui existe du nord au sud. Tu ne comprends pas ? »

— « Non, je... *oh !* »

— « Voilà, moi non plus. »

— « Mais pourquoi n'avoir rien dit ? Les autorités... »

— « Qu'est-ce que j'aurais pu leur dire aux autorités ? Que j'avais déterré ma femme ? C'est la pire des infractions. On m'aurait exécuté avant de m'entendre. Non, j'ai préféré boire, pour ne plus chercher à comprendre. »

— « Mais maintenant ? »

— « Ah ! maintenant c'est différent. »

Hal brancha le spacephone.

— « Passez-moi la Terre, » demanda-t-il.

Puis ses yeux se posèrent sur une bouteille à moitié pleine. D'un geste bref il l'envoya éclater sur le mur.

Naturellement, le lendemain, une fusée de la police larguait une équipe d'inspecteurs de la brigade spéciale.

Le seul résultat de l'enquête fut la reconnaissance des dégâts causés par les profanateurs. Peu de continents, voire de concessions, leur avaient échappé. Mais pour ce qui était de trouver les coupables : néant. La fusée de police repartit en laissant sur place, à tout hasard, un jeune inspecteur.

La vie reprit son cours. Les Gambiens firent de nouvelles livraisons. Cinq cent mille, puis un million de corps. L'épidémie faisait rage chez eux. L'inspecteur repartit à son tour.

Yan s'aperçut que Hal recommençait à écouter des marches funèbres, et un jour il le surprit en train de déboucher une bouteille. Lui aussi avait envie de boire. Il avait l'impression que la nuit était pleine d'étranges choses grouillantes et grignotantes. Il n'osait plus sortir le soir et accueillait la moindre visite avec soulagement.

Ce matin-là, c'étaient encore des Gambiens. Cinq cent mille. Yan avait conservé l'habitude de regarder la manœuvre de déchargement, aussi était-il présent, s'émerveillant de la précision avec laquelle les cercueils venaient s'entasser les uns sur les autres.

Comme pour le détromper, il y eut un incident. Deux cercueils dévalèrent ensemble le toboggan. Ils se heurtèrent en mbant et le couvercle d'un des cercueils sauta. Le cadavre roula sur le sol.

Les deux transporteurs se précipitèrent hors de leur cabine et réparèrent sur-le-champ.

Yan rentra à pas lents vers le fort. Par chance, Hal était encore à jeun.

— « Assieds-toi, » lui demanda Yan.

— « Qu'est-ce qui se passe ? Tu es blanc comme un os. »

Yan se força à allumer une cigarette. Il eut du mal tant ses mains tremblaient.

— « Dis-moi, depuis que tu es gardien de cimetière, tu dois t'y connaître en morts ? »

— « Qu'est-ce que tu me chantes ? Quand un mort est mort, je ne vois pas ce qu'il reste à savoir de plus. »

— « Précisément, quand un mort est mort, est-ce qu'il gémit quand il se cogne ? »

— « *Hein ?* »

Yan lui raconta ce qu'il venait de voir.

— « Je l'ai distinctement entendu gémir. Et les deux Gambiens avaient une telle frousse que j'aie remarqué quelque chose qu'ils ont immédiatement recloué le couvercle. Qu'est-ce qu'on fait ? »

— « On va voir, » répondit simplement Hal.

Mais son calme n'avait rien de rassurant.

Les deux hommes attendirent le départ de la fusée. Puis ils prirent un cercueil au hasard et l'emmenèrent dans le fort. Le Gambien faisait son possible pour ressembler à un cadavre mais un traitement énergique ne tarda pas à ranimer chez lui l'instinct de conservation. Il agitait ses tentacules dans tous les sens pour se protéger, de dégoûtants sanglots lui sortaient du fond de la gorge. Il parla toute la nuit.

Hal tenait sa vengeance. Il incinéra les cinq cent mille cercueils.

⁂

Toute la vérité ne fut révélée que bien plus tard.

Les Gambiens avaient la détestable habitude de manger leurs morts. N'en ayant donc pas à exporter, ils jugèrent logique de s'exporter eux-mêmes pour profiter de ceux des autres. Il faut dire que c'étaient de grands amateurs de viande faisandée...

PHILIPPE CURVAL

Un soupçon de néant

Un gouffre blanc absorba les ordures et la vaisselle-illusion.

L'homme se leva de son fauteuil et palpa la paroi verte des murs : la pièce disparut, les cloisons s'effacèrent, le déglutisseur s'évanouit ; il ne subsista plus que l'espace, l'espace brut, sans dimension aucune, vierge de toute définition.

— « Je m'appelle toujours Carlos Rodriguez, » murmura-t-il.

Personne ne lui répondit et cela le rassura.

Il aimait cet appartement, s'y sentait à l'aise et pouvait y marcher dans toutes les directions tant qu'il lui plaisait ; aucun appel tactile ne venait interrompre le balancement de ses deux bras le long de son corps, aucune incitation visuelle ne l'obligeait à diriger son regard vers un point précis.

Carlos était las, très las. Pourtant il ne souffrait pas du mal du siècle, il s'était évadé de ce monde, dans le vide, dans l'absence. Il aimait se sentir vivant au centre de lui-même, sans qu'aucun des artifices de la société moderne vînt briser cette coquille immense dans laquelle il se complaisait : l'univers.

Ce n'était pas un fœtus comme les autres, il avait une ambition : celle de n'être plus, de supprimer un à un ses cinq sens afin de ne plus rien sentir. Ce qui l'intéressait, c'était cette surprise géante que lui offrirait le néant à perpétuité.

Une seule chose le gênait encore : son nom. Ces consonances exotiques lui déplaisaient fort, ce relent d'alcôves depuis longtemps disparues, ce patronyme pour danseur mondain datant de quelques millénaires chatouillaient désagréablement l'amour-propre de son néant. Ce qui lui aurait plu, c'eût été un nom du genre de : Rien, Niente, Nada, Nothing, ou alors de : Personne, Nobody, Ninguno — non, pas Ninguno, Carlos Rodriguez, Carlos Ninguno, c'était encore ce même relent de tango.

S'il ressentait comme une blessure les souvenirs qui s'attachaient à ce patronyme, c'est que la danse représentait pour lui le parfait exemple d'une agitation sans emploi, d'un conditionnement à des rites illusoires dans lesquels entraient nombre d'obligations fausses et contrai-

gnantes. Cependant la force lui avait manqué jusqu'à présent pour effacer cette marque infamante. Il lui avait fallu fournir tant d'efforts pour abattre les barrières qui le séparaient du nirvana qu'il n'avait pas eu le temps de s'occuper de ce point de détail qui maintenant demeurait son unique obsession. Il devenait urgent de réduire à néant cette incidence qui le liait encore au réel. Certes Carlos aurait pu décider de se nommer autrement ou même de ne plus s'appeler du tout ; rien ne l'en empêchait. Il avait depuis longtemps rompu avec ses amis, ses parents, ses relations, bref avec toute personne qui aurait pu l'interpeller ; mais il devinait qu'il fallait une décision légale, s'il ne voulait plus jamais éprouver ce remords consistant à remâcher solitairement son nom au milieu de son désert-appartement.

Carlos Rodriguez s'apprêtait donc, pour la dernière fois de sa vie, à pénétrer dans le monde qui cernait les contreforts de son univers zéro. Il dirigea sa main dans le vide. Un mouvement tourbillonnaire léger s'empara de l'espace et bientôt les quelques éléments indispensables à une vie sociale sommaire se déployèrent le long des quatre murs, d'un vert indécis, qui se dessinaient : la nourrice, la vidéo, un fauteuil de Hamp et un petit réchaud à alcool avec une casserole en or ; le disque du laveur s'encastra aussi dans le décor.

A cette vue, Carlos eut un sursaut : il n'éprouvait pas le besoin de se laver, ni de raser la barbe inculte qu'il laissait pousser depuis plusieurs mois, contrairement aux usages, ni de rogner les ongles qu'il portait fort longs, ni de décaper son épaisse crasse ; c'était pourtant un devoir. Il se dirigea à regret vers le laveur et ne se déshabilla pas, car il était nu : son isolement et la tiédeur de son néant ne l'incitaient pas à porter des vêtements superflus qu'il aurait fallu choisir malgré son absence de goût et son désir de ne pas s'engager, même pour les moindres choses. Le choix était le pire des dangers, c'était la première incitation à vivre, le premier piège auquel il avait succombé avant de connaître la tranquillité définitive.

Une poussière humide et rose jaillit du disque et s'écrasa avec force sur son corps peu habitué aux caressse de l'eau, même pulvérisée. Carlos tressaillit. « C'est la dernière fois, » pensa-t-il. Les fines aiguilles de l'ondée artificielle pénétrèrent les pores de sa peau ; l'eau se colora de bleu, de vert, puis de violet, de noir enfin. Il regardait ces transformations spectaculaires de l'œil le plus indifférent. Le noir s'ocella en larges taches huileuses et le processus coloré inverse défila jusqu'à ce que l'épiderme de Rodriguez fût redevenu d'un rose agressif.

Carlos aurait dû se sentir délassé ; il n'en était rien. Sa fureur au contraire croissait à mesure qu'il subissait l'assaut du laveur. Maintenant des ponceuses extra-douces limaient sa barbe, des pinces délicates ciselaient ses ongles, des compositeurs électroniques étudiaient le parfum qui lui seyait le mieux, des masseurs polissaient sa peau, châtiaient ses muscles afin de les rendre plus aptes à des déplacements

fort fatigants. Il aurait voulu contraindre cette machine forcenée à ne nettoyer que l'essentiel, mais il ne pouvait rien contre la loi : il fallait qu'il fût lavé, paré, maquillé, s'il voulait paraître dans un lieu public. Chacun était libre de se complaire dans sa saleté et dans son désordre mental tant qu'il demeurait chez lui, mais s'il manifestait la moindre velléité de se produire dans le monde, il ne lui était épargné aucun des « conforts » que la vie moderne prodiguait à ses fervents. Sa silhouette sociale se décantait de la gangue de crasse dont elle était entourée. Carlos était rasé, étrillé, parfumé ; les maquilleurs allaient se mettre à l'œuvre.

— « Je ne veux pas ! Je ne subirai pas ce dernier affront ! » cria-t-il.

Et il fit mine de s'éloigner du faisceau du laveur. Un réseau de filaments brillants le ceintura et le maintint solidement devant la machine. Son visage fut entièrement recouvert d'onguents verts, ses paupières furent maquillées d'or, ses cils furent ornés de postiches, scintillants comme des fils de cristal, qui mesuraient bien quatre centimètres. Ses cheveux abondants furent laqués d'une matière écailleuse et noire. Son cou fut cerclé d'un serpent d'or, son corps fut peint en un mauve acide, ses ongles des pieds et des mains furent vernis d'un vert dont la nuance s'alliait à celui de son visage. Des pistils délicats enchâssèrent une émeraude liquide dans son nombril.

— « Monsieur Rodriguez, auriez-vous l'obligeance de nous dire ce que vous comptez faire aujourd'hui ? C'est essentiel pour que le tailleur électronique conçoive les vêtements qu'il vous faut mettre, » dit une voix suave.

La rage le tenait. Au sein de son isolement, il avait peu à peu oublié l'horreur des machines civiques. Décidément il préférait encore endurer l'envoûtante personnalité de son nom de famille plutôt que de subir la contrainte du laveur.

— « Je ne veux rien faire ! Laissez-moi ! Rien, vous dis-je, je ne veux voir personne, laissez-moi ! » Il trépignait.

— « Ce n'est pas possible, Monsieur Rodriguez, il vous faut vivre désormais. Le gouvernement a besoin de vous, » reprit la voix.

— « Je n'ai rien à voir avec le gouvernement, je n'en veux plus ! » hurla Carlos.

— « Mais c'est impensable, Monsieur Rodriguez, vous êtes conditionné. Sans que votre conscience intervienne, vous avez fait appel à nous aujourd'hui sous un prétexte quelconque : c'est parce que vos six mois de Raisonnement Séparé sont achevés. Allons, soyez raisonnable, sans cela vous serez soumis aux psychosondes. »

Une terreur panique s'empara de Carlos. La mémoire lui revenait : certes il n'était pas fou, bien sûr qu'il dépendait du monde ! Sa conscience sociale intégrait des éléments sains à cette sorte de psychose qu'il avait entretenue depuis qu'il jouissait de ses Vacances Totales.

Pourtant il avait oublié sa personnalité. Il tenta une dernière diversion :

— « Je veux donc que le tailleur conçoive un habit spécial pour me permettre de changer de patronyme. »

— « Il n'en est pas question, Monsieur Rodriguez, » susurra la voix. « Votre nom est définitif, vous le savez bien : c'est celui du directeur des forces de police du système social solaire. »

Carlos caressa d'une main distraite sa manche en soie d'algue. Puis il regarda son vêtement dans le miroir qu'il avait fait surgir d'une simple pensée : l'uniforme lui seyait bien. Deux manches amples lui partaient des épaules, les jambes de son pantalon moulant naissaient à la hauteur de l'aine, ceinturées par deux serpents de jade, une prothèse de plaxaine rouge lui maintenait le sexe, le reste de son corps était nu. Les insignes de sa fonction étaient enchâssés autour de ses pectoraux. Une étrange fierté montait en lui : c'était une importante charge que celle de directeur des polices solaires. Il savait qu'on ne lui restituerait pas toutes ses attributions avant quelque temps ; son esprit s'était égaré trop loin dans le domaine de l'irresponsabilité pour que le gouvernement prenne le risque de lui confier des pouvoirs si étendus. Cette fois il avait frôlé les psychosondes et cette pensée le fit frémir ; lors de son prochain Raisonnement Séparé, il prendrait des précautions, sans quoi il risquerait de devenir un « Inculte ».

Les implants psychotiques avaient su cette fois reprendre le dessus sur un fâcheux atavisme récessif, mais il craignait, d'après sa dernière expérience, que son conditionnement ne pût lutter efficacement contre les velléités profondes de son être quand il les libérait.

— « Monsieur Rodriguez, j'ai une proposition à vous faire, » dit une voix venue de nulle part.

Carlos se retourna brusquement : il n'y avait personne.

« Vous ne pouvez pas me voir, Monsieur Rodriguez, je suis nettement ailleurs. Par contre mes offres sont bien réelles. »

— « Qui donc êtes-vous ? »

— « Cela n'a aucune importance ; ce qui compte, c'est l'affaire que je veux débattre avec vous. »

Carlos appuya son index contre la bille enchâssée dans son pouce et disparut de l'univers visible :

— « Et maintenant que nous sommes à armes égales, de quoi s'agit-il ? »

— « J'ai un chargement de Lidi et il faut que je l'écoule rapidement. Vous savez que cette substance ne se conserve que très peu de temps si on veut qu'elle soit active. Passé un délai d'un mois, elle ne cristallise plus les rêves. Je voudrais simplement obtenir votre accord tacite, cela me facilitera le travail. »

Rodriguez n'avait jamais entendu parler du Lidi ni de ses étranges propriétés, néanmoins il demanda :

— « Si je ferme les yeux, que me proposez-vous en contrepartie ? »

— « Un an de Vacances Totales en plus. J'ai des appuis très sûrs à la direction centrale électronique, il m'est facile de fausser la mémoire des tabulateurs. »

Carlos eut quelques secondes d'hésitation. L'offre était tentante ; il tremblait à l'idée de se replonger dans le néant. Pourtant il saisit rapidement sa micro-arme de dessous son aisselle droite et tira vers le point précis qu'il venait de détecter. La bulle-piège explosa.

Il avait brillamment franchi la première épreuve. Mais celle-ci était grossière. Il savait que des traquenards plus subtils l'attendaient. Rodriguez s'incarna à nouveau dans le monde visible, il plaça ses deux mains dans l'induit et glissa le long des rampes de force jusqu'à son poste de la sept millième villa. Il s'introduisit dans la sphère-bureau.

Sous l'effet de loupe de la boule transparente, son corps devint immense ; planté dans le décor de la plaine aride et noire, il ressemblait à une colossale sculpture anthropomorphe.

— « Villa sept mille trois, » appela-t-il, « que dois-je faire en attendant que mon instruction soit terminée ? »

— « Vous ne connaîtrez pas le planning de la situation solaire. Les critères sociaux, après votre première épreuve positive, vous attribuent le droit de superviser toutes les affaires courantes de police avec avis majoritaire 5. »

L'imitation parfaite d'une sonnerie de réveil post-féodal résonna. La demi-heure de Raisonnement Séparé quotidienne commençait.

Il frôla un point de la sphère et le tain d'une glace recouvrit la surface concave. Carlos se regardait dans ce miroir de sorcière inversé ; il n'avait pas à craindre l'incursion des sondeurs, ni du coordinateur de Freud. Il se faisait horreur : ce maquillage, ces vêtements de carnaval pour exhibitionniste pervers, ce bureau solitaire et vide, ces responsabilités qu'il entrevoyait, comment pouvait-il supporter tout cela après les six mois d'inconscience qu'il avait vécu dans le ravissement ?

— « Vous ne pouvez faire autrement, Monsieur Rodriguez, vos implants psychotiques vous y obligent. Il n'y a qu'un moyen d'y surseoir et de regagner votre univers fœtal, c'est de ratifier les propositions que je vous ai faites, » dit une voix à l'accent insolite.

« Ce n'est pas possible, » songea Carlos, « on n'a pas le droit de me tendre des traquenards durant mon Raisonnement Séparé ; les bulles-piège ne peuvent pas fonctionner. »

— « Ce n'est pas un traquenard du gouvernement, Monsieur Rodriguez. Cette fois je vous renouvelle l'offre de tout à l'heure en mon propre nom. On connaissait mes intentions et l'on voulait savoir si

vous aviez eu vent de ce qui se trame dans le monde social solaire. On pensait ainsi faire d'une pierre deux coups en vous donnant l'occasion de vous racheter si vous étiez complice, en même temps que l'on vous prévenait contre moi. Mais on ne vous révélait qu'un minimum d'informations. Vous vous en êtes bien tiré... Non ! ce n'est pas la peine de prendre votre micro-arme, je viens. »

Et la silhouette d'un homme dont le corps, moulé dans un collant rouge, avait d'harmonieuses proportions se précisa peu à peu dans la sphère. Un sourire engageant naquit sur son visage masqué par un loup noir.

— « Comment... comment pouvez-vous ? » balbutia Carlos. « Les parois de mon bureau sont infranchissables pour toute personne qui n'y est pas synchronisée. »

— « Il y a bien des choses que vous ne savez pas, Monsieur le directeur des polices solaires, et cela n'est pas dû au fait que toutes vos fonctions ne vous ont pas été restituées. »

— « Mes services sont cependant très efficaces, » répondit Carlos, vexé. « Il ne peut pas y avoir tant de choses incontrôlées durant mes vacances ; le gouvernement ne l'aurait pas permis. »

L'homme vint s'allonger à côté du policier. Ce dernier eut un léger recul.

— « Ne vous effrayez pas, Monsieur Rodriguez... Alors, acceptez-vous ? Un an de Raisonnement Séparé, cela vaut tout de même la peine. Je vous demande seulement de fermer les yeux en échange. »

Carlos réfléchit rapidement. L'idée de s'isoler du monde durant un an le séduisait comme un vertige ; mais après cette année, qu'adviendrait-il ? Sa décision était prise : sa main effleura une portion de la sphère. L'étranger le regarda avec un étonnement amusé.

« Vous avez eu tort, Monsieur Rodriguez, c'était peut-être votre dernière chance ! Mais nous nous reverrons certainement. Souvenez-vous de mon nom : Le Fantôme. »

La machine de défense se mit à agir impitoyablement : le corps de l'homme se couvrit d'une mince pellicule nacrée sous laquelle son maillot collant, puis son épiderme parurent se dissoudre. Sa chair fondit, découvrant les muscles qui à leur tour se désagrégèrent, laissant une sédimentation autour des nerfs et du système sanguin ; celui-ci se liquéfia et coula en flaques noires sur le sol, laissant apparaître le squelette qui se désarticula bientôt et fut empilé très soigneusement pour être expédié, par les rampes de force, jusqu'à la réserve osseuse solaire.

Carlos eut un sourire léger ; il était satisfait de ne pas avoir cédé à des propositions troublantes qui dissimulaient certainement un piège d'un nouveau genre imaginé par le gouvernement pour détecter les tendances « incultes » chez les membres influents de la société. Pourtant il lui apparaissait comme inconcevable que l'on ait pu intervenir

illégalement durant son temps de Raisonnement Séparé. Les événements devaient être d'une extrême gravité pour que l'on eût recours à de pareils procédés. Il regrettait presque de ne pas avoir cédé à la tentation...

⁂

La sonnerie du réveil tinta de nouveau.

Les rapports des villas de la bande des sept mille cent à sept mille trois cents commencèrent à affluer. Le sélecteur comparé classait et dégurgitait à Rodriguez une vision précise des principaux événements solaires dans le cadre de la haute police :

Une série de crimes dus à des Sphormes sur Jupiter ; on retrouvait les victimes avec les deux yeux énucléés. Abordage du vaisseau *Galatée,* en liaison entre la Terre et Mars, dû à l'action probable d'une petite section d'Incultes non surveillés, etc. Carlos donnait des ordres à propos de ces problèmes, après s'être fait préciser les derniers résultats des enquêtes. Un fait l'intriguait : il n'y avait aucune note concernant le trafic du Lidi, qui devait pourtant entrer dans la sphère de ses compétences.

Lorsqu'il eut terminé ce travail de dépouillement, il éprouva le besoin de contacter son suppléant pour lui demander des détails sur les affaires expédiées durant son absence. Il palpa une portion de la sphère :

— « Caution, s'il vous plaît ? »

Ce dernier apparut en projection dans la sphère-bureau.

— « Bonjour, Rodriguez, comment allez-vous ? Il paraît que vous avez frôlé les psychosondes après vos dernières vacances. Il faut faire attention, mon vieux ! Je sais bien que notre boulot nécessite une telle intégration sociale que, lorsque nous nous défoulons, cela va plus loin que les autres, mais vous auriez intérêt à conserver un peu plus de self-contrôle la prochaine fois. »

— « Ce n'est pas cela dont je veux vous parler, Caution, » dit Carlos agacé. « Je voulais seulement avoir des renseignements sur les événements récents. »

— « Ne vous fâchez pas, Rodriguez, c'était plutôt par amitié que je vous donnais ce conseil... Enfin ! La seule histoire véritablement exceptionnelle dont nous ayons eu à nous occuper se rapportait au trafic de Lidi, et ce n'est pas terminé. »

— « Comment se fait-il que le sélecteur ne la mentionne plus ? »

— « Je ne sais pas si je dois vous en informer, » murmura Caution. « On ne vous a pas encore confié le planning. »

— « C'est indispensable. On a essayé de me suborner une nouvelle fois, durant mon Raisonnement Séparé. »

— « Durant... C'est impossible ! » dit Caution ; mais devant l'air assuré de Rodriguez, il poursuivit : « Cette affaire a débuté il y a

quatre mois environ. C'est à cette époque que l'on a entendu parler pour la première fois du Lidi. Ce nom était inconnu sur la liste des drogues et stupéfiants divers dont la nomenclature comprend environ quatre-vingt mille fiches ; on ne sait d'ailleurs pas exactement à quoi cela ressemble, ce qui n'en facilite pas la recherche, mais on connaît son effet : cette drogue possède le pouvoir de façonner les rêves, de leur donner une réalité. L'expérience ne réussit pas souvent, rarement même, mais vous devinez le danger si l'on permet aux individus de propager leurs cauchemars dans notre civilisation aux rouages parfaits. Le système social solaire ne peut supporter aucune dérogation à ses lois, autrement c'en est fait de lui et de notre confort... Le premier fait qui attira notre attention fut la découverte d'une rue dans la zone alpha de Mars. »

— « Une rue ? Qu'est-ce que cela ? » dit Carlos avec stupéfaction.

— « C'est vrai que vous ne pouvez pas savoir de quoi il s'agit. Il nous a fallu faire de longues recherches auprès de la machine-mère pour connaître la signification de ce que nous avions trouvé : imaginez-vous une portion du désert qui aurait été empierrée mécaniquement sur une longueur de trente mètres, flanquée de villas cubiques en *torchis*, un mélange de boue et de fibres végétales, ou en *plâtre*, une matière très friable et très sale, et bordée de *magasins*, sortes de grottes fermées par un mur transparent dans lesquelles se trouvent un amas de nourriture ou d'objets hétéroclites. Il y a aussi des *réverbères*... »

— « Assez ! » hurla Carlos. « Je ne comprends rien à ce que vous racontez ! Et à quoi sert ce grotesque assemblage ? » ajouta-t-il d'une voix plus calme.

— « Il paraît que les hommes vivaient là durant la période post-féodale ; ils avaient formé un labyrinthe gigantesque avec ces rues et ils couraient à l'intérieur... »

— « Cela ressemble de loin à ce que l'on sait de l'existence des Incultes. Mais comment avez-vous pu recouper cela avec le Lidi ? »

— « Des rumeurs incroyables circulaient ; les coordinateurs s'en étaient fait l'écho et la somme de ces informations incontrôlées nous ont amenés à croire qu'elles étaient fondées. Par ailleurs nous savions qu'Holmes, un Specteur majoritaire, avait circulé dans la zone alpha quelques semaines auparavant : il a été soumis aux psychosondes... »

— « Holmes, aux psychosondes ! »

— « Vous le connaissiez ? Le malheureux est mort rapidement sans révéler grand-chose. Il nous a seulement dit qu'il avait créé cette « rue » sous l'influence du Lidi. Inutile de vous dire que le gouvernement est extrêmement inquiet : on ne sait pas comment Holmes connaissait l'existence des « rues »... »

— « Mais avez-vous des renseignements sur les importateurs de la drogue ? » questionna Carlos.

— « Aucun pour le moment, » dit Caution avec anxiété. « Nous comptons un peu sur vous : en effet, nous avons constaté que les trafiquants s'adressent de préférence aux membres des hautes sphères de la police ; c'est pourquoi le gouvernement a amorcé la bulle-piège que vous avez si bien déjouée. Le résultat ne s'est pas fait attendre : vous avez été contacté. Dorénavant il vous faudra accepter les propositions que les ennemis du peuple vous feront... »

— « Mais comment saurai-je si ce n'est pas un piège ? » demanda Carlos.

— « Il n'y aura plus de bulles. Je viens de recevoir les ordres : vous êtes réintégré dans vos fonctions de directeur de la police... Bonne chance, Rodriguez ! » ajouta Caution dont la silhouette commençait à s'effacer.

— « Une dernière question, » dit Carlos d'un ton plus autoritaire. « Comment se fait-il que Holmes soit mort ? Les humains que l'on soumet aux psychosondes deviennent des Incultes, ils ne meurent pas. »

— « C'est effectivement incompréhensible ; je dois vous préciser que le gouvernement n'a pas fait d'enquête à ce sujet. »

— « Je vous remercie, Caution. Il faudra que nous sortions ensemble un de ces soirs. »

— « Avec plaisir, Rodriguez. Je vous emmènerai dans la nouvelle villa de plaisance ; on y trouve des créatures à plusieurs bouches qui sont... divines. De plus, ce n'est pas cher : une semaine de travaux forcés seulement ! »

— « Faites-moi signe, » dit Carlos en souriant. « J'ai hâte de connaître ces plaisirs. »

Il se retrouva seul dans la sphère ; cette conversation lui avait appris des choses très extraordinaires. Depuis qu'il était directeur de la police (depuis quand ? il ne savait le dire), il avait assumé le train-train quotidien sans y réfléchir. Le SSS (1) était parfait, ses rouages si bien huilés que nul ne pouvait s'évader du cycle de vie qui lui était imposé ; nul ne le souhaitait d'ailleurs. Les derniers sursauts de révolte des extra-terrestres encore mal intégrés étaient considérés comme négligeables. Les rares troubles ne se fomentaient plus que dans les mondes extérieurs relatifs : bien que l'on entendît peu parler des Incultes, ils vivaient, on ne sait comment, hors des villas, sur les quelques morceaux de planètes ou les quelques astéroïdes qu'on leur avait assignés. C'étaient des sauvages : les psychosondes les avaient déconditionnés ; ils ne jouissaient plus des privilèges des citoyens du système social solaire. Carlos eut une moue de mépris en pensant à ces pauvres hères qui ne pouvaient se réfugier dans la nourrice chimique, qui n'avaient plus le droit de travailler, vivaient des maigres

(1) SSS : Système Social Solaire.

ressources du sol et qui, paraît-il, faisaient l'amour librement, comme des bêtes.

Le souvenir de ses Vacances Totales lui revint : il revivait ces instants de liberté inconditionnelle, l'étrange névrose qui l'avait saisi. Il frissonna de plaisir. Puis il eut honte ; il se conduisait comme un Inculte. Comment pouvait-il abdiquer, même une seconde, sa condition d'homme social au point de se laisser aller à de semblables rêveries ? L'anathème du Raisonnement Séparé suffisait déjà pour que l'individu n'eût pas à subir la marque infamante de son passé dans la vie courante.

Le bureau-sphère éclata comme un ballon ; une voix dit :

— « Votre travail est terminé pour aujourd'hui. La villa sept mille n'existe plus jusqu'à demain. Vous êtes prié de vous diriger au centre pour la vidange quotidienne de vos excréments. »

***

C'était le moment de la réunion amicale obligatoire. La pénombre régnait dans la grande sphère dégravitée. Les hommes devisaient, soit allongés sur la surface concave, soit assis dans l'espace ; le globe des fêtes ressemblait à un gigantesque sulfure à l'intérieur duquel les humains retombaient lentement vers le sol comme autant de flocons de neige artificielle.

Carlos s'entretenait avec Poirot, des stupéfiants, et Maigret, des mœurs, sur l'affaire du Lidi ; il désirait savoir s'il y avait eu d'autres exemples de créations spontanées semblables à celle de Holmes. Ses deux confrères lui révélèrent que Callaghan, un Specteur minoritaire, avait créé deux *gangsters,* asociaux post-féodaux, pour qu'ils s'entretuent à l'arme blanche. On s'était aperçu que les deux hommes n'existaient pas en ne retrouvant pas leurs traces au fichier civique. Ce fonctionnaire était mort sans aveu après avoir subi les psychosondes. Wens, un autre Specteur, avait cristallisé un *lupanar,* maison de plaisir préhistorique dans laquelle les créatures femelles possédaient encore leur self-contrôle ! Wens n'avait pas survécu aux psychosondes. Jusqu'à présent on avait pu neutraliser ces nouvelles en introduisant un filtre moral dans les diffuseurs qui déversaient, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les informations dans les villas privées ; mais il semblait qu'un certain dérèglement s'introduisait dans le déroulement harmonieux des jours planifiés de la civilisation sociale solaire.

Carlos quitta le globe des fêtes, très ébranlé par ces événements ; il ne pouvait s'empêcher d'y rattacher sa propre aventure. Il décida de parcourir quelques kilomètres dans le désert noir pour examiner à fond la question. Il savait que ces promenades étaient sévèrement interdites, mais il s'accordait cette fois le droit à la réflexion individuelle, en supposant que le directeur des polices solaires pouvait

se permettre des dérogations sans importance aux lois fondamentales du SSS. La nuit grise et cendreuse limitait l'horizon à quelques mètres devant lui. Carlos marchait d'un pas d'automate et ne remarqua pas l'homme revêtu d'une cape noire qui venait d'apparaître à son côté.

— « Si vous ne voulez toujours pas favoriser nos importations de Lidi, Monsieur Rodriguez, vous pourriez néanmoins tâter de cette drogue. Je vous assure qu'elle permet de merveilleuses créations ; nul poète, nul artiste ne peut se vanter d'en avoir réalisé d'aussi belles. »

Carlos fut tellement surpris par cette agression mentale qu'il ne sut comment réagir. Il balbutia :

— « Savez-vous que j'ai déjà neutralisé Le Fantôme ? »

— « C'était un ami très intime. Mais rassurez-vous, il n'est pas mort, vous avez seulement assassiné l'une de ses projections. Vous pouvez vous adresser à moi avec la même confiance que vous l'auriez fait à lui-même. Je me nomme Mandrake. »

Le directeur de la police, comme les fois précédentes, s'apprêtait à réagir immédiatement pour ne pas subir la tentation. Il se rendait compte maintenant qu'il n'avait jamais voulu réfléchir aux offres de ces étrangers de peur d'y céder. Il saisit son commueur et le dirigea vers Mandrake. Ce dernier fit un geste de la main, soulevant sa cape d'un mouvement gracieux, et Carlos se retrouva suspendu dans l'espace, la tête vers le bas, pressant la détente de son commueur : une portion du sol se liquéfia.

« Ce n'était pas la peine de vous livrer à de semblables exercices, Monsieur Rodriguez. Vous devez supposer que nos moyens sont plus efficaces que ceux du SSS, sans cela nous n'entrerions pas en lutte ouverte avec lui. »

— « Descendez-moi de là, » hurla Carlos en gesticulant. « Vous n'avez pas le droit ! »

— « Hélas, vous devrez m'écouter jusqu'à la fin dans cette position, sans cela je devine que nous n'aurions jamais le temps de vous informer complètement de la situation — votre conditionnement est trop efficace. Voici donc ce que nous allons faire pour vous, Monsieur Rodriguez : nous allons vous faire remonter le temps jusqu'à vos dernières Vacances Totales, vous allez les revivre et, tous les jours, à une heure différente, l'un de nous viendra vous entretenir sur le Lidi et vous parler de ses possibilités, afin de créer en vous un conditionnement secret. »

— « Mais pourquoi faites-vous cela, dans quel but ? Dites-le moi et je pourrai peut-être vous aider sans passer par ces extrémités, » plaida Carlos.

— « C'est tout à fait impossible, je ne peux rien vous dire. Pour que notre action soit efficace, il faut que vous ne sachiez rien. Moi-même, je me suis trouvé un jour « Mandrake », plein de souvenirs

mais sans aucun passé, et depuis j'ai exécuté les ordres que l'on m'a donnés.

Carlos se demandait comment il allait se tirer d'embarras : il ne fallait pas qu'il revive son Raisonnement Séparé ou c'en était fait de lui ; il savait qu'il aurait droit aux psychosondes s'il faisait preuve d'un soupçon de déconditionnement ; le coordinateur de Freud ne pardonnait pas.

— « Je préfère alors absorber du Lidi ce soir-même, » dit-il à Mandrake. Il savait que tous les hommes qui avaient pris de la drogue ne critallisaient pas leurs rêves et jouait sur cette possibilité afin d'échapper à la menace que l'étranger faisait peser sur lui.

— « C'est mieux ainsi, Monsieur Rodriguez, mais je ne vous conseille pas de nous mentir ; tenez vos promesses car vous ne pourrez pas vous soustraire à notre filature, nous tenons trop à vous. » Et Mandrake lui tendit une sorte de fruit ovale dont la surface était granuleuse comme si elle avait été recouverte d'une fine poussière de diamant. « Vous n'aurez qu'à y percer un trou à chacune des extrémités et boire le jus qu'il contient... »

⁂

Carlos se réveilla le lendemain dans sa villa privée ; il regarda autour de lui et constata que rien n'altérait le décor habituel : toujours la vidéo, la nourrice, le fauteuil de Hamp, le laveur et le petit réchaud à alcool flanqué d'une casserole d'or. Un flux de joie monta en lui. Ainsi il n'était pas de ceux qui projetaient leurs rêves dans la réalité après avoir absorbé du Lidi. Le Fantôme, Mandrake et leurs acolytes ne pouvaient plus rien contre lui. Il plaça ses mains dans l'induit et glissa le long des rampes de force jusqu'à son bureau. L'univers était gris et trouble, quelques formes jaillissaient du néant, des tourbillons lumineux en altéraient parfois la grisaille ; puis le mouvement s'apaisa : il approchait. Le désert redevint visible ; la sphère était un point très éloigné qui grossissait lentement au centre de la plaine aride.

— « Ce n'est pas possible ! » cria Carlos.

A mesure qu'il se rapprochait de son bureau, il distinguait plus nettement, grossi par la loupe de la villa sphéroïde, le corps et le visage de Carlos Rodriguez déjà installé à son poste de directeur des polices du système social solaire.

Il ne savait plus que faire : les rampes de force le dirigeaient sûrement vers son double. Ainsi il avait rêvé de lui et son rêve vivait ! D'ailleurs était-il son rêve ou était-il lui-même ? Nul ne pourrait jamais lui répondre. Carlos réfléchissait à toute vitesse : s'il pénétrait dans son bureau, il entrait en même temps sous le contrôle des coordinateurs de Freud. La police serait informée, le fichier civique serait compulsé et il ne s'écoulerait pas longtemps avant que son double

et lui-même soient soumis aux psychosondes. Il ne restait plus qu'une solution : s'échapper, fuir vers les Terres maudites, là où vivaient les quelques Incultes autorisés à demeurer sur la planète mère.

Ces lieux déshérités n'étaient pas contrôlés. Il y avait des millénaires que le système solaire ne craignait plus d'invasions hostiles ; le cerveau central était si parfait, la police tellement bien informée que les risques étaient nuls. Les Incultes n'étaient pas dangereux, les humanoïdes s'intégraient progressivement au SSS ; ce n'était plus nécessaire de surveiller tout le territoire désertique des planètes, des satellites et des astéroïdes pour maintenir la Civilisation dans une sécurité absolue.

Carlos s'engagea dans le désert avec un profond sentiment d'amertume : il avait conscience de son acte et de sa grandeur d'âme, il savait qu'il sacrifiait pratiquement sa vie pour cet être qui vivait dans son bureau et dont il ne devinerait jamais s'il était lui-même ou le fils de ses cauchemars. Un soleil blanc et rond desséchait la plaine noire. Déjà de cuisantes brûlures rougeoyaient sur la poitrine et le ventre dénudés de Rodriguez ; ses pieds, peu accoutumés à la marche, étaient gonflés et recouverts d'ampoules. Il savait qu'il n'atteindrait jamais le but qu'il s'était proposé et s'apprêtait à renoncer : à se coucher sur le sable et à mourir.

Un étrange appareil en forme de croix, composé d'un long cylindre et de deux lames plantées perpendiculairement en son centre, vrombit dans le ciel blanc. La chose descendit lentement, en diagonale, et se posa sur le sol en soulevant un tourbillon de sable. Carlos éternua, toussa, cracha, maudissant cet objet inconnu qui venait troubler sa mort. Un homme surgit par une petite ouverture sur le flanc de l'appareil et marcha vers le moribond.

— « Je crois que je suis arrivé à temps, Monsieur Rodriguez, » haleta l'étranger. « Je viens pour vous sauver d'une agonie certaine. C'est mon métier, ne me remerciez pas, » ajouta-t-il avec un sourire franc. « Je me présente : Jim-la-Jungle. » Et il tendit une main ferme vers l'ex-directeur de la police.

— « Qu'allez-vous faire de moi maintenant ? » gémit Carlos.

— « Vous pouvez facilement deviner ; il n'y a qu'une sorte d'hommes qui ont le pouvoir de vous aider et par la même occasion de s'opposer au système social solaire : les Incultes. »

⁂

Flash Gordon soutenait de sa main gantée de rouge les pas chancelants de Carlos Rodriguez ; Raoul et Gaston suivaient de près, prêts à intervenir à la moindre défaillance. Ils avançaient tous les quatre dans la grande salle de marbre bleu qui servait de vestibule à l'amphithéâtre de l'assemblée générale. Carlos ne savait toujours pas ce

qui l'attendait. Aucun de ces personnages insolites ne lui avait fait la moindre confidence ; ils paraissaient tous limités dans leurs actes et leurs paroles par des consignes très strictes. Prince Vaillant lui avait seulement précisé qu'il devait être confronté avec le grand conseil des Incultes.

La porte cyclopéenne, lourdement chargée de pierreries, s'ouvrit sans bruit. Quinze cents hommes, vêtus d'une gandoura de silice, étaient assis sur des trônes d'or. Celui qui semblait le plus âgé prit la parole :

— « Avance sans crainte, Carlos Rodriguez. Nous devrions te haïr, nous, les Incultes, pour tes fonctions de policier suprême. Mais nous pensons que tu n'es pas responsable de tes actes, ni même de ta situation. Avant de pousser plus loin cet entretien, nous voudrions savoir si tu as conscience de tes origines ? »

— « Je suis un fils du système social solaire, » affirma Carlos avec une certaine pompe.

— « C'est là ton erreur et ce fut la nôtre, » rétorqua solennellement le patriarche. « Mais il est inutile de poursuivre ce dialogue de sourds. Il faut que tu saches avant tout quel est notre but, quels sont les moyens que nous allons employer pour y parvenir, et tu comprendras qu'il est impossible que tu sois de notre monde... »

— « Serait-ce l'autre Rodriguez qui est le vrai ? » interrompit Carlos d'une voix anxieuse.

— « Là n'est pas la question. Mais écoute plutôt. » Le président fit un signe de la main. « Que les Images sortent du palais. »

Sans mot dire, Flash Gordon, Raoul et Gaston franchirent la porte d'un seul bond léger de quarante mètres. L'énorme battant se referma silencieusement.

« Que Gordima prenne la parole maintenant. C'est notre historien, » ajouta le patriarche à l'intention de Carlos.

Un homme de haute stature, que sa gandoura de pierre ennoblissait encore, se leva majestueusement et discourut ainsi :

— « Il faut te dire, Rodriguez, que nous considérons comme un bienfait d'avoir subi les psychosondes. Depuis des millénaires, il n'existait plus que le système social solaire, aux rouages si parfaits qu'ils écrasaient toute personnalité et transformaient l'être humain en un robot sans âme, dénué de liberté individuelle. La grande machine du gouvernement, le cerveau central, sous la pression d'un certain nombre de membres influents, a créé, depuis plus d'un siècle maintenant, les psychosondes afin d'éliminer tous les hommes en qui subsistait, malgré un conditionnement achevé, une petite étincelle empêchant de les normaliser tout à fait. C'est à ces humains qu'étaient dus les derniers soubresauts, les derniers dérèglements d'une machine sociale sur le point d'aboutir à l'atroce perfection que nous connaissons. Le

gouvernement pensait qu'il suffisait d'exclure tous ces rebelles et de les rejeter dans les grandes Terres désertes pour éliminer tous les aléas d'un disfonctionnement futur. En un sens il avait raison : en effet, depuis l'invention du coordinateur de Freud et des psychosondes, il n'y a pas eu de trouble notable au cœur du SSS, sauf quelques réactions sporadiques de la part des extra-terrestres que l'on ne désespère pas de normaliser. »

Gordima prit sa respiration, sourit et continua son discours :

« Mais ce fut aussi une erreur, car les Incultes survécurent malgré les énormes difficultés qu'ils rencontrèrent. Notre royaume était celui de la pierre et du sable, c'est de ces éléments que nous tirâmes nos ressources. Mais je passerai rapidement sur l'histoire, ou plutôt l'aventure, de notre peuple ; sache seulement que nous nous regroupâmes peu à peu sur ce coin de terre, pillant de temps à autre les bastions extrêmes du SSS, abordant quelques-uns de leurs astronefs isolés, et que nous finîmes par constituer une civilisation parallèle dont chacun des membres est libre de faire ce qui lui plaît. Il y a un an environ, lorsque nous fûmes sûrs de nos positions, nous décidâmes que le SSS avait vécu et résolûmes d'entreprendre sa destruction, afin que tous les êtres humains retrouvent le véritable sens de la vie.

» Notre armement était dérisoire. Nous ne possédions aucun moyen de noyauter certaines individualités à l'intérieur du système social, car nous savions que l'intrusion d'un seul d'entre nous serait infailliblement découverte et risquerait d'entraîner notre perte. Par ailleurs nous étions informés de la perfection du conditionnement humain et nous n'avions pas découvert le moyen de l'entamer, ni par le raisonnement ni par la force. Aussi décidâmes-nous d'agir par la ruse en cherchant à implanter des éléments de trouble au cœur du SSS.

» Il y a plusieurs dizaines d'années que nous utilisons le Lidi ; tous mes frères en sont fanatiques. C'est une manière idéale de créer qui dépasse de loin tous les procédés et les subterfuges artistiques exploités jadis. Tous les objets, toutes les machines fabriqués par nos rêves sont malheureusement inutilisables ; notre culture est trop récente pour que nous puissions imaginer des armes de façon assez réaliste pour qu'elles soient efficaces contre celles du système social. Par contre, nos créations vivantes sont douées de propriétés fort valables : en premier lieu elles nous obéissent comme à des maîtres, en second nous pouvons les doter de pouvoirs que nous sommes loin de posséder. Mais là encore nous échouions sur un écueil : il est difficile de diriger ses rêves et nous parvenions seulement à une approximation des personnages que nous désirions, aussi eûmes-nous recours à un système...

» Sur la haute montagne de grès qui jouxte notre assemblée, nous avons découvert les ruines d'une grande bibliothèque post-féodale. Il nous suffisait de choisir les livres dans lesquels l'auteur décrivait

les prototypes humains que nous désirions faire vivre, de nous imprégner totalement de leur description, d'absorber une bonne dose de Lidi, et le lendemain nous avions un homme de plus prêt à démanteler les rouages du SSS.

» Nous envoyâmes d'abord un spécialiste du nom de Gosseyn qui sut glisser de nouvelles fiches dans le cerveau civique ; l'adresse de ce héros était telle qu'il les dota tous de postes importants dans la police. Nous nous proposions de noyauter intégralement cette fonction. Auparavant nous avions créé une petite armée de policiers, en les choisissant parmi les plus subtils dans la littérature spécialisée, et le choix était vaste... »

— « Mais alors ! » hurla Carlos Rodriguez.

— « Je devine les questions qui se pressent dans ton esprit, mais je voudrais auparavant que tu écoutes la relation de nos tentatives jusqu'à la fin ; c'est essentiel pour que nous puissions éclaircir ton cas, » dit Gordima d'une voix à la fois sévère et attentionnée. « Ainsi nous plaçâmes nos rêves qui se nommaient : Lemmy Caution, Inspecteur Wens, Sherlock Holmes, Hercule Poirot, etc., aux postes clefs de la police, espérant que ces personnalités intelligentes, fruits d'une époque reculée, éduquées par nos soins, perturberaient rapidement la mécanique parfaite du SSS. Hélas, il n'en fut rien ! Toutes ces figurines avaient trop le sens de la responsabilité et celui du devoir pour lutter contre un système social qui leur paraissait légal et, malgré les ordres que nous leur avions donnés, elles subirent un conditionnement rapide et devinrent partie intégrante du monde que nous haïssons.

» Après ce premier échec, il nous fallait entièrement reviser nos conceptions. Nous sentions que l'idée d'utiliser des personnages de roman pour pervertir le SSS était toujours très valable, mais nous avions choisi un mauvais atout. C'est alors que notre actuel président... » (Gordima s'inclina vers le patriarche ainsi que les autres membres de la société inculte, d'un seul mouvement, ample et pompeux.) « C'est alors que notre président, » reprit-il, « eut une inspiration géniale qui nous vaudra, nous le croyons, la victoire finale.

» Les héros de roman sont trop parfaits, trop bien définis pour qu'il soit possible de modifier profondément leur caractère, mais les personnages des « bandes dessinées », ces petits livres d'images dont la vogue fut immense au XXe siècle (bien qu'il y eût de nombreux exemples de leur célébrité au cours des âges, au quatrième millénaire entre autres), s'ils sont doués de pouvoirs prestigieux, supra-humains, ont une conscience malléable, un caractère qui n'a pas de réalité. Il ne nous suffisait plus que de rêver ces nouvelles entités en modifiant légèrement leur sens moral, tout en conservant les aptitudes qui les rendaient si chères à nos yeux. Nous créâmes près de trois cents modèles dont nous fîmes, en reproduisant chaque archétype une centaine de fois, une armée très présentable.

» Cependant la guerre n'était pas notre but, je te l'ai dit. Aussi formulâmes-nous trois sortes de consignes précises à nos Golems.

» Premièrement : essayer de vendre ou de donner du Lidi à tout être humain, chaque fois qu'il était possible de le faire sans risquer d'être découvert.

» Deuxièmement : contacter tous les policiers que nous avions sertis à l'intérieur du SSS afin de chercher à les déconditionner à l'aide du Lidi.

» Troisièmement : saborder l'organisation du monde solaire par tous les moyens (nous tenions en réserve cette dernière éventualité).

» Je dois te dire que si les deuxième et troisième directives donnent actuellement d'excellents résultats, la première est un échec. La raison en est simple : les hommes nés à l'intérieur du SSS et conditionnés par lui ne peuvent cristalliser leurs rêves sous l'influence du Lidi. »

Gordima respira un long moment. Carlos le regardait avec une telle intensité que l'historien en eut pitié :

« Toi, Monsieur Rodriguez, tu n'es pas un personnage de roman, ni de bande dessinée, tu n'es pas un Inculte, tu n'es pas déconditionné et pourtant tu as su cristalliser ton rêve en te reproduisant toi-même. Il faut nous dire pourquoi... »

Carlos était allongé sur un vaste lit de pierre ponce recouvert d'une fourrure en mica. Il n'avait pas pu donner une réponse à l'assemblée ; la raison en était simple : il ne la connaissait pas Il réfléchissait : lors de son Raisonnement Séparé, il avait failli rejeter complètement son conditionnement, mais il s'était vite repris ; c'était impossible d'invoquer cet égarement passager pour admettre le fait qu'il était le seul dans son cas à réagir au Lidi.

Pourtant trois points l'intriguaient énormément : à la fin de ses Vacances Totales, Carlos se souvenait qu'il ne souhaitait plus qu'une chose, se débarrasser définitivement de son nom. Mais la position de fœtus qu'il avait prise pouvait expliquer cette vicissitude.

Ensuite, lorsqu'il avait mis bas son rêve, la seule chose qu'il eût su reproduire, c'était lui-même ; et Carlos ne se souvenait pas d'avoir jamais rêvé d'autre chose.

Enfin, quand Mandrake lui avait affirmé qu'il ne possédait pas de souvenir d'enfance, Rodriguez s'était aperçu qu'il n'en détenait pas non plus.

L'ex-directeur de la police se leva et se dirigea d'un pas sûr à travers les dédales de la cité babylonienne des Incultes.

Le président, allongé sur un lit de feuillages fossiles, se faisait masser par une femme d'une beauté surhumaine, à peine vêtue d'une

cape tissée en toile d'araignée. Il fit un geste très doux pour repousser la créature.

— « Vous reviendrez tout à l'heure pour achever vos soins, mon image préférée, » dit-il en souriant.

La femme disparut derrière une tenture de nacre, après avoir fait quelques pas d'une démarche souple et aérienne.

« Ce n'est pas l'une des moindres prérogatives de notre civilisation, Monsieur Rodriguez, que de pouvoir jouer avec nos rêves d'une manière... très réaliste. Mais je présume que tu es venu pour une tout autre raison. »

— « Peut-être, Monsieur le président, mais ce n'est pas certain. Je crois que je peux vous donner une réponse précise au sujet de mes origines. Mais je ne vous la porterai que demain, après avoir bu du Lidi, » répondit Carlos d'un ton songeur.

— « Cela est bien simple, si tu penses que tu peux réellement résoudre ton problème de cette manière. Nous verrons ainsi si tu sais rêver à autre chose qu'à toi-même. »

— « Je le crois, Monsieur le président. »

Et Carlos prit le fruit râpeux que lui tendait le patriarche. Il marcha longuement dans les jardins de poussière, seul sous la lune, cette vieille lune qui brillait toujours d'une lueur d'argent patinée par le temps.

Il s'allongea sur son lit et rêva à son créateur.

⁂

Lorsqu'il se réveilla, un inconnu le regardait. Il était petit, légèrement chauve et pourvu d'une forte moustache ; son air était maussade :

— « Vous aviez raison, Carlos Rodriguez, vous étiez bien imaginaire ! Je me présente : votre créateur, Philippe Curval. »

Puis j'ajoutai d'une tout autre voix :

« C'est malin de m'avoir rêvé ! Maintenant il va falloir que je vive aussi dans ce monde absurde où je t'ai fourré. »

JEAN-CHARLES PICHON

La machine

De la plaine montait le halètement sourd de la machine qu'il ne voyait pas. Ce n'étaient pas les rochers qui la lui cachaient cependant, là, juste au-dessous de lui, énorme, presque aussi haute que la colline. Simplement, il était aveugle.

Il ne l'avait pas toujours été : cela datait des jours de l'épouvante, auxquels il avait survécu — ses yeux, non. En ce temps-là, il n'y avait pas de machine comme celle qui ronronnait tendrement dans la plaine. Les machines qui existaient alors, personne ne les craignait. Elles semblaient dociles, impuissantes en tout sauf en cela pour quoi elles étaient faites. On appuyait sur un bouton ou sur un bras et elles accomplissaient pour l'homme le travail que l'homme méprisait. Les hommes étaient nombreux en ce temps-là, non des milliers ni des millions, mais des milliards à ce qu'on disait, bien qu'il fût difficile de croire qu'un si grand nombre d'hommes eût disparu ainsi, sans laisser de traces, sans une plainte en somme. Non : ils n'avaient pas eu le temps de se plaindre.

L'aveugle, parfois, pensait qu'il était le seul survivant et, parfois, que ce n'était pas possible qu'il fût le seul. Il pouvait y en avoir quelques centaines, quelques milliers comme lui, encore, ici ou là, aveugles, sourds, paralysés ou bien culs-de-jatte, réfugiés dans les mines et les montagnes, prostrés, terrorisés, se cachant... « Et nous ne parviendrons jamais à nous joindre ! » Mais autrefois déjà il en était ainsi. « Nous vivions dans des villes, dans les maisons de ces villes, non pas proches l'un de l'autre, mais collés l'un à l'autre, terriblement ensemble sans jamais nous rejoindre. On nous avait formés comme des hommes seuls, par l'école et par mille croyances qui étaient dans les livres, par les récompenses et les punitions — l'émulation, disaient-Ils — et par l'exigence de « gagner sa vie ». Qu'Ils étaient donc forts et habiles !

» Les machines ne sont venues que plus tard, après que le climat convenable, pendant des siècles sans doute, eut été préparé. Ils n'auraient pu imposer les machines à des hommes libres, comme les Grecs par exemple, non plus qu'à des tribus unies et fortes comme

le peuple d'Israël... Mais, à la fin, tout de même, nous avons été mûrs pour les machines. Parce qu'Ils avaient besoin de nous pour les créer. Il fallait que nous fussions nous-mêmes les artisans de notre perte. De pauvres imbéciles, égoïstes, isolés et créateurs de monstres. Comme cela s'était donc vite fait... à partir de la première machine ! Un peu plus de trois siècles... Et comme nous étions heureux, chaque fois que nous en avions inventé une, un peu plus compliquée, un peu plus dangereuse que les autres, une qui, plus que les autres, nous échappait... Nous le reconnaissions : « Nous ne » savons pas grand-chose, mais ces forces que nous ignorons nous pou- » vons les domestiquer. » Nous étions aussi orgueilleux de notre ignorance que de notre habileté. Même celui qui voyait le danger (et en discutait parfois avec beaucoup de passion) un instant plus tard il maniait le volant ou l'interrupteur de ses machines personnelles avec une totale inconscience. Et personne ne s'est trouvé là pour dire notre stupidité ! Ou, s'il s'en est trouvé, on les a enfermés, « guéris » comme on disait, avant qu'ils ne se fissent entendre. Parce que toute notre éducation portait en germe la condamnation de l'homme — la portait évidente comme un visage ses yeux... »

C'était là ce qu'il pensait. Il ne pensait rien d'autre depuis des mois et depuis des mois il ne faisait rien d'autre que penser — dans l'attente de la fin qui devait venir sans qu'il sût comment, comme étaient venues l'épouvante et la mort des hommes. Il pressentait seulement que cette chose, sous lui, était la mort, que l'immobilité de la chose prouvait qu'on le savait là et que le bruit le guettait. Il restait étendu à plat ventre sur le sol d'une espèce de grotte, sa face et ses yeux inutiles tout contre le sol, mais les oreilles désespérément ouvertes.

Peu importait, en fait, qu'il fût couché ou debout : ce n'était chez lui qu'une réaction atavique, d'un temps antérieur à l'horreur, quand sous forme d'obus et de bombes la mort descendait du ciel. Maintenant elle ne venait plus du ciel mais de partout. « Et même alors nous n'avons pas compris, nous n'avons pas admis que nous faisions fausse route. Nous avons continué de créer des machines et de nous en féliciter. Aucun être dans l'univers n'a désiré, voulu sa perte avec la force et la persévérance que nous y avons mises ! Nous en étions au point d'appliquer des principes, d'utiliser des énergies dont nous ne savions pas les effets. Il fallait que nous en fussions là ! »

Debout ou couché, qu'importait ! Mais il importait de ne pas faire un geste. L'homme sentait le Milieu partout autour de lui, sachant que s'il levait un doigt tout se mettrait en action pour le détruire. La mort viendrait sans qu'il la sente venir — comme elle était venue pour les autres. Il était patient ; la machine plus que lui. Mais il avait l'intelligence.

Ils ne viendraient pas à bout de lui si facilement. Non : il ne se laisserait pas avoir ! Deux fois par jour, à l'aube et au crépuscule, une sorte de brouillard épais enveloppait la montagne, la grotte... Naturellement, ce n'était pas un brouillard, mais autre chose — qui le nourrissait et l'abreuvait. La première fois qu'il y avait goûté, il s'était souvenu de Moïse et de la manne dans le désert. Il croyait que cette « bouillie » naissait de la machine, quand on la nettoyait peut-être, ou quand elle se nettoyait elle-même, car il était peu probable que Quelqu'un s'en occupât... Mais qu'importait cela aussi ? L'engin de mort le nourrissait et le faisait vivre. C'était assez pour qu'il en rît tout seul parfois.

Puis, brusquement, le rire lui restait dans la gorge. Il ne se rappelait pas clairement : l'avait-il rêvé ? « L'avons-nous lu dans un livre ? Nos pères ou nos grand-pères avaient créé jadis des machines comme celles-là. Leur fonction était de nourrir les hommes, car il fallait que les aliments fussent abondants et que chacun en eût sa part. On ne travaillait plus pour vivre, alors, mais pour servir l'Etat, qui consentait en retour à tous les citoyens le droit de durer à son service et de ne pas mourir de faim... Plus tard, les Autres, nous les avons servis de même, comme des esclaves. Pourquoi ne voulons-nous pas mourir ? A quoi donc tenons-nous si fort ? » Depuis qu'il se croyait seul au monde, il ne pensait plus « moi » mais « nous, les hommes ». Cela ne lui arrivait jamais autrefois.

« Nous, les hommes, nous avons... » Il se rappelait le temps où il avait lui-même travaillé dans la brousse. Il tenait un comptoir là-bas. Il avait vendu lui-même des machines, en pièces détachées, à des sauvages — le dernier espoir des hommes en vérité — qu'il était fier de rendre pareils à lui, stupides et orgueilleux comme lui — et condamnés. Un sorcier de tribu, un jour, il l'avait entendu adjurer ses fidèles de tenir et de résister contre toute espérance « Mourir pour mourir, mourons libres ! » Il l'avait dénoncé lui-même bientôt après, et le sorcier était mort, mais non pas libre : conformément aux lois.

« Nous avons fait tout ce qu'il fallait pour tuer l'espoir. Nous ne nous sommes pas laissé une porte de sortie... » Il pensait à l'amour aussi, à ses cinquante amours gâchées, à toutes les filles savantes, adroites, mécaniciennes, qui mieux que lui savaient construire, diriger moteurs et machines. Il ne devait pas les oublier, les femmes : elles n'auraient pas été contentes. « Nous les hommes et les femmes, à un certain moment, nous nous sommes fermé toutes les portes. Cela n'est rien. Des jours encore nous pouvons tenir, nous tiendrons... »

Il n'espérait aucun salut, il ne cherchait plus de solution. Il n'attendait même rien à proprement parler. Il était immobile et il pen-

sait : « Mais pourquoi suis-je, pourquoi sommes-nous si malheureux ? » Malheureux de vivre ? C'était absurde. « De quoi encore avons-nous peur ? Que pourrait-il nous arriver de pire ? » Mais non, la mort ne pouvait pas être pire !

Il attendait, ne sachant pas que déjà il était absent, mort ; ne devinant pas que la Machine, comme l'invention de ses pères, avait pour but de le nourrir, pour seul but de l'empêcher de finir. Car les enfers n'ont pas de fin.

MICHEL DEMUTH

L'homme de l'été

I

Ce jour-là était le premier de l'été au Pays de Sthine. Les troupeaux de Kbreks qui avaient passé les montagnes la veille descendaient maintenant vers les pâturages immenses qui bordent les affluents du Jomone. Du village principal aux hameaux laitiers, ce n'était qu'une sombre savane de cornes souples, de mufles gonflés tendus vers l'herbe de plus en plus haute tandis que la horde avançait.

Les Kbreks, durant l'hiver et le printemps, demeuraient par-delà les monts, dans la Jungle des Epaves, vivant des racines basses, des extrémités de lianes serpentines et de tubercules gorgés d'eau, luttant contre la diversité dangereuse des fauves.

...Au hameau de Hayne, Grand-Père Hayne se levait.

⁂

Une longue minute, debout devant la fenêtre qui venait de s'ouvrir, il contempla le déferlement des Kbreks. Les grands animaux ne renversaient ni ne piétinaient rien. Leurs chefs, nombreux et placés aux endroits-clés, les canalisaient et les regroupaient tout en protégeant efficacement les granges des humains et les réservoirs d'eau juchés sur les éminences.

— « Ils sont encore plus que l'année dernière ! » dit Naura qui venait d'apparaître.

Elle se tenait sur le seuil et regardait au dehors par-dessus les larges épaules de son père. Le haut de ses joues était rose comme les ongles de sa main, refermée sur le chambranle de la porte.

— « Au moins six mille, » approuva-t-il. « L'été sera chaud ! »

— « La sécheresse ? »

Il comprit qu'elle craignait pour ses plants de fleurs. Un essai qu'elle faisait pour la première fois avec les boutures très rares ramenées de la Cité par son mari.

— « Je ne crois pas... Si cela devait être, et les Kbreks le sentent, ils continueraient leur route plus au nord. »

— « Peut-être le feront-ils, papa ? »

Il secoua la tête.

— « Ils auraient pris le couloir du Jomone, pour cela. »

Durant tout le reste de la matinée, ils ne parlèrent plus de la migration. Dunk, le mari de Naura, était absent depuis trois jours. Il était parti avec l'équipe qui, chaque année, était chargée, justement, de surveiller les Kbreks pendant leur voyage.

Grand-Père s'était assis sur la margelle du Puits-à-liqueur. Il s'amusait à cueillir les Sdrasses poussant entre les pierres et à les jeter vers la porte de la grange. Les herbes dures se hérissaient en plein vol et se plantaient dans le bois à leur arrivée.

Bientôt lassé du jeu, il retourna au spectacle des Kbreks. C'était du chemin qu'on voyait le mieux. On embrassait même un certain arc du paysage, depuis le village jusqu'au coude du Luisant qui allait se jeter bien plus loin dans le Jomone.

La maison Hayne avait été bâtie en hauteur pour cette raison par un ancêtre de Grand-Père, un certain Sébastien Hayne qui était venu du sud... Comme les troupeaux à présent. Elle était négligeable sur le plan architectural et, en tout cas, bien plus laide que ses voisines Mais elle commandait un éventail remarquable de terrains bien irrigués, de vergers et de plantations. Tout cela ayant été conquis de haute lutte, les armes à la main, par Sébastien Hayne. Le temps des Guerres Territoriales était passé mais nul traité n'avait repartagé les conquêtes. C'était un bien pour Grand-Père mais une malédiction pour Lotti, par exemple, que ses voisins devaient souvent aider et qui ne tarderait pas à s'embaucher au village.

« C'est ça, le Pays de Sthine ! » songea Grand-Père. Puis il rit à son adresse : il pensait exactement comme s'il eût connu nombre d'autres pays. Mais, en vérité, il était né dans celui-ci et n'en avait pas bougé depuis, sauf pour aller à la Jungle des Epaves, une fois ou deux.

Il leva ses yeux petits et noirs vers le ciel jaune où défilait un groupe de nuages bordés de gris. Du côté de l'ouest, le soleil qui s'était levé se gonflait et se déformait par un effet d'optique saisissant. Il se reflétait en orangés veinés de sang dans les eaux du Luisant et sur les dos en sueur des Kbreks. Ceux-ci se faisaient moins nombreux, le gros du troupeau était déjà plus loin, au-delà des hameaux. Grand-Père se redressa et aperçut certaines bêtes pataugeant dans les herbes immenses, levant la tête avec un regard nostalgique vers les montagnes. De l'autre côté se trouvait leur véritable pays et elles le regrettaient.

Grand-Père grommela machinalement : la caresse du soleil se

faisait plus chaude, trop chaude. Il montait de la terre une brume blanche toute chargée d'odeurs.

— « Que faire ? Peut-être un petit coup de râteau dans les vergers ? »

De la fin du printemps au début de l'automne, cette question revenait souvent. Grand-Père n'était plus capable de gros travaux et les petits, en cette période, disparaissaient. Ce qui était mûr, ou presque, ne serait récolté que bien plus tard, à l'époque où l'on mangeait du Kbrek bouilli aux choux. Il n'y avait rien à planter et les vergers n'étaient pas tous les jours envahis de Sdrasses.

Il se leva et se dirigea vers l'entrée de la salle commune dans l'intention de demander du travail à sa fille. Mais il n'avait pas fait trois pas qu'il la vit sortir en hâte, s'essuyant les mains à son tablier, le visage épanoui. Elle était très jolie, ainsi, avec ses nattes blondes et ce curieux corsage citadin qui lui allait aussi bien que possible.

— « Voilà Dunk, papa ! Voilà Dunk ! »

Ils mirent une main sur le côté de leur visage. Oui, c'était bien la silhouette de Dunk, dressé sur son Guantre. Deux autres cavaliers l'accompagnaient. Après un moment, Grand-Père reconnut Dod et Sil Carmus, les fils du vieil Edige Carmus, gouverneur du Pays de Sthine.

— « Eh, fillette ! Je me demande ce qui peut amener ces garçons par ici ! »

Naura n'écoutait pas. Elle agitait la main et riait.

Les trois cavaliers traversèrent un petit pré imbibé d'eau par la proximité d'un ruisseau, rejoignirent le chemin et commencèrent à monter vers la maison. Dunk portait un curieux coffre en travers de sa selle, attaché par une courroie de cuir au pommeau décoré. Le fardeau devait être très lourd car le jeune homme le maintenait en place des deux mains, en tenant les rênes en bas.

Naura se précipita vers les arrivants, suivie lentement par son père. Des images surgissaient dans l'esprit de celui-ci, souvenirs de cette même scène, répétée depuis six ans. Mais, du plus loin qu'il se souvint, son gendre n'était jamais revenu avec un coffret.

II

Tout en avalant précipitamment le dessert, Dunk ne quittait pas des yeux son butin. Dod Carmus exposait avec calme les circonstances de la découverte.

— « Comprenez bien, monsieur Hayne... De tout temps des

objets, des appareils ont été trouvés dans la Jungle des Epaves, mais ils étaient toujours très petits. La taille du coffret de Dunk est exceptionnelle ! »

— « Le coffret de Dunk ? Je ne vois pas de quel droit sa trouvaille peut appartenir à mon gendre ! »

— « Voyons, vous savez bien que la Loi Elémentaire joue seule pour les épaves... Nous nous contenterons de rapporter le signalement du coffret à notre père et il pourra venir l'examiner s'il le juge utile. »

— « Je suis certain qu'il fera ainsi, » dit Grand-Père. « Excusez-moi, jeunes gens, mais tout ce qui vient de la Jungle des Epaves n'a jamais eu ma confiance. Je me souviens, en particulier, de ce petit moteur que Gantold Lotti avait récupéré là-bas. Il l'a gardé trois mois et il est mort de fièvre radioactive pour n'avoir pas eu la précaution de l'examiner intelligemment. »

Dunk, qui n'avait encore rien dit, trop occupé à la contemplation de son trésor, releva la tête :

— « Une exception, p'pa ! Vous citez toujours des exceptions ! Nous avons détaillé ce coffret sous tous les angles et il ne présente pas le moindre danger. »

Grand-Père devint rouge et frappa la table du poing.

— « Gamins ! Vous êtes des gamins ! L'avez-vous seulement ouvert ? »

Les trois jeunes gens s'entre-regardèrent, étonnés.

— « Non, » avoua enfin Dunk. « Nous avons essayé mais pas un seul outil ne convient. »

— « La trousse de notre père fera l'affaire ! » assura Sil Carmus.

— « Et ensuite ? Que savez-vous du contenu ? Rien, n'est-ce pas ? »

Dunk ne se mettait pas facilement en colère. En fait, rares étaient ceux qui pouvaient se vanter de l'avoir vu crier ou menacer. Cette fois, pourtant, son visage blêmit et ses lèvres tremblèrent un peu. Il se contint à temps et parla très vite, d'une voix étouffée :

— « P'pa, je ne comprends rien à votre attitude... Nous suivrons tous vos sages conseils mais votre acharnement à ce propos a quelque chose d'inquiétant. »

Comme s'il réalisait sa propre conduite devant les paroles de son gendre, Grand-Père hocha la tête, toussota puis dit :

— « Excuse-moi, Dunk... En vérité, cette histoire ne regarde que toi. »

Il se leva et quitta la table. Un instant, sa silhouette se découpa sur l'éblouissante lumière de midi puis il s'en fut vers son refuge préféré, à l'ombre d'une des vieilles granges.

— « Tu l'as peut-être vexé, Dunk, » murmura Sil Carmus.

— « Non. Grand-Père ne se vexe pas aussi aisément. Il n'a rien d'un freluquet. »

Naura ne savait que penser. A son esprit de femme, toute la scène était apparue comme un cauchemar qui semblait se poursuivre, à présent, tandis que son mari se levait à son tour et s'approchait du coffret. Il posa une main sur l'un des côtés, pinça l'arête entre le pouce et l'index.

— « Grand-Père a tort de s'inquiéter... Ceci est du bois, du bois très ancien. Je n'ai encore jamais entendu parler d'un appareil en bois ! »

Dod Carmus s'était mis en devoir de peler son cinquième fruit. La lame de son couteau allait et venait avec dextérité.

— « A ton avis, Dunk : que va-t-on trouver là-dedans ? »

— « N'importe quoi... Des films. ou des bijoux. Le livre de bord d'un Vaisseau, même ! »

Le silence se fit total. Au dehors, la torride journée grésillait de la vie d'innombrables insectes.

— « Formidable, » souffla Dunk entre ses dents. « Aussitôt qu'il est fait allusion, soit aux Vaisseaux, soit aux Extérieures... plus personne ne participe à la conversation. »

Dod déposa le minuscule noyau du fruit qu'il venait de terminer au centre de son assiette.

— « Ecoute, Dunk. Tu as toujours été assez léger sur ce plan-là. Mais il s'agit de choses sérieuses... Nous savons comme toi que les Vaisseaux et les Extérieures sont des choses réelles, qui font partie de l'univers au même titre que cette maison, que cette table. Pourtant, nous estimons normal de ne pas nous en occuper. Une fois pour toutes, il y a sans doute très longtemps, nous avons rejeté de nos esprits ce dont nous ne voulions pas. »

— « Tu n'as aucune preuve de cela, Dod. »

— « C'est vrai... Mais je me plais au Pays de Sthine et... je ne voudrais pas aller ailleurs. »

Dunk haussa les épaules et se remit à flatter le coffret comme s'il se fût agi d'un animal. Naura commanda l'éjection des couverts et le nettoyage de la table tandis que les frères Carmus se levaient.

— « Alors, Dunk ! Tu gardes le coffret et nous en avertissons notre père. »

— « C'est d'accord. »

— « Nous t'apporterons la trousse cet après-midi. »

⁂

Grand-Père était couché dans l'herbe, au pied de la grange qui serait détruite au cours de l'hiver. Pour un moment, il s'était amusé à narguer un buisson de Sdrasses, taquinant les racines du pied.

Mais tout divertissement le lassait vite. Dans la période d'été, il n'était sauvé de l'ennui que par sa prodigieuse faculté d'invention. Il était resté un enfant et enrichissait ses rêveries irrationnelles de son expérience et de bribes de réalité, prises parmi les plus belles. Bien qu'il eût quitté la table, il s'estimait certain de connaître la suite de la conversation entre son gendre et les Carmus. Une simple déduction, basée sur le non-conformisme bien connu de Dunk, suffisait pour cela.

« Il a dû leur chuchoter quelques mots à propos des Vaisseaux et des Extérieures, » songea Grand-Père. « Il ne perd jamais une occasion de le faire... Cette question doit le tourmenter... J'espère qu'il n'ennuie pas ma Naura avec cela ! »

Il était facile, en pensée, de toucher aux Vaisseaux et aux autres choses, aux concepts innombrables contenus dans le seul mot d'Extérieures. En parole, ç'eût été presque impossible...

L'après-midi était chaud, parcouru quelquefois des balancements parfumés d'un vent qui avait franchi les montagnes. Portait-il avec lui le relent des marais de fleurs de la Jungle des Epaves ?

« Ça y est ! » songea Grand-Père. « Tu y es arrivé à ce que tu voulais ! La Jungle des Epaves, hein ? Tu veux absolument y penser parce qu'avec le coffret, Dunk, les Vaisseaux et... Oui, cela forme un tout, une zone toute proche de nous et que nous répugnons malgré tout à toucher. »

Au loin, très loin, un Kbrek hurla, d'autres lui répondirent. La horde s'était perdue, dispersée et disséminée dans les prairies d'herbe riche, entre les veines douces des ruisseaux. Les yeux fermés, Grand-Père imagina le ciel au-dessus de lui et du Pays de Sthine, un ciel jaune et pur, qui durerait tout l'été et bien longtemps après. Avec l'hiver, il se remplirait de nuages, la brume y lancerait des réseaux. Sur ces réseaux, le soleil coulerait des reflets.

« Eh là ! Sais-tu ce que tu es en train de faire ? » interrogea une moitié de l'esprit de Grand-Père. « Oui. Je prends les mesures de la réalité, j'essaie de les coller à mes yeux ! » répondit l'autre. « Pourquoi ? »... « Parce que j'ai peur de quelque chose... Quelque chose qui m'obligerait à la quitter et... » « Quoi d'autre ? » « Je ne veux pas... *Je ne veux pas !* »

Etonné par la violence de ces échanges intérieurs, Grand-Père ouvrit les yeux, cligna des paupières dans un millier d'éclairs. Des éclairs venus de l'herbe, d'un bout de ruisseau, d'un pan de toit où clignotaient des tuiles de céramique colorée, d'une arête vive. sur le bord du Puits-à-liqueur.

Il referma les yeux, laissa peser sa tête sur une touffe d'herbes qui frémissaient doucement, incommodées par ce contact et par l'odeur de l'eau parfumée dont Grand-Père faisait un considérable usage, chaque matin.

Il courut de nouveau après la réalité, la rattrapa sous la forme du Puits-à-liqueur. Qu'était cette construction au milieu de la cour ?

Ludwig Maillard avait conçu le Puits. Les Pommes-à-liqueur poussaient sous terre. Ou plutôt elles étaient les tubercules d'une plante quasi-microscopique qui se fanait aux premiers rayons du soleil. Ludwig Maillard avait trouvé le moyen de faire pousser les Pommes dans une cave de plastique et de placer au-dessus un système de pressoir. Le jus-liqueur recueilli était aspiré jusqu'au Puits lui-même et il ne restait plus qu'à le boire. Dans l'obscurité, les tubercules continuaient de pousser, inlassablement.

« Pourquoi ?... Pourquoi penser à cela ? »

C'était stupide. Autant évoquer, alors, les murs de la maison, l'écurie des Guantres et l'entrée du village, avec l'ancienne demeure Dustern, à droite. A propos, ce Dustern, on ne savait pas où...

Très vite, Grand-Père passa au sommeil et au rêve véritable. Mais, tout comme le retour de Dunk n'avait pas été un retour comme les autres, ce rêve ne fut pas un rêve comme les autres...

III

Il se nommait Hayne, Raphal Hayne, et il était debout, jambes écartées, au-dessus d'une trappe ouverte. Infiniment loin en-dessous, il y avait la surface bigarrée d'une planète. Il se penchait, s'agenouillait, tenait fermement les bords intérieurs de l'ouverture, et le métal était froid à ses paumes. A bien y regarder, on surprenait sur le monde, déroulé par le vol de l'astronef, les détails de la topographie, du pittoresque, des climats devinés. Parfois, des masses de pluie en formation recouvraient des mers grisâtres, ou bien la pluie tombait vraiment et la forêt, sous elle, se noyait d'émeraude et de trous végétaux. L'esprit aidait l'homme et les odeurs qu'il ne pouvait percevoir lui venaient quand même. Des champignons, des racines... Des céréales au fumet de poussière blonde, des voies de terre et des fientes d'animaux... Des troupeaux...

Raphal Hayne était Vigie Numéro Un du « *Présider Atgrid* » et c'était sa tâche de se tenir ainsi, cramponné, agrippé comme un insecte en perdition au-dessus des nouveaux mondes. Celui-ci se nommait Salius, depuis quelques minutes, depuis l'instant où Raphal lui-même avait eu l'honneur de le baptiser. Il était grand par rapport à ses voisins, le seul propre à recevoir les hommes dans un rayon de trois années-lumière. Il tournait loin de son immense soleil orangé, assez incliné sur son orbite pour connaître le jeu toujours renouvelé des saisons. Et Raphal Hayne soupira comme le Vaisseau glissait

toujours plus près du sol, de continent en continent. L'homme devait donner d'autres noms, encore. Et comme une grande presqu'île verte et montagneuse défilait sous la trappe ouverte, œil à vif de l'astronef, Raphal Hayne songea à une femme... Sthine.

Le Pays de Sthine...

Grand-Père se débattit au creux de son sommeil. Il n'était pas Vigie Numéro Un, il n'était pas... Ce rêve était trop tangible. Il se retourna et en trouva un autre, tout aussi dur de couleurs, de sons, d'odeurs et de pensées étrangères.

Il se nommait Carl Hayne. La pièce était petite, trop petite pour contenir tant d'hommes. Il était placé au fond, entre l'Intendant Darescho et le Responsable des Titres. Ce dernier était un grand bonhomme sec aux yeux enfoncés sous les orbites, luisants comme deux étoiles. Il parlait de la distribution des terrains et, en fait, c'était cela que désignait le terme « Titres ». Carl Hayne, lui, était un de ses assistants. Il approuvait le Responsable sur tous les points de son plan. Oui, un monde conquis se refermait sur une société particulière. Pourquoi ? Parce que les distances étaient trop grandes entre les systèmes, et les Vaisseaux trop lents malgré la Surpropulsion Entière.

Le Responsable disait qu'il y avait lieu de couper les liens entre Salius et ses voisins immédiats, de faire de la planète une « Unité Volontaire ». Et ces paroles étaient approuvées par tous, par les délégations de fermiers, les gouverneurs de Pays, celui de Sthine, celui de la Cité et celui d'Aurèle.

Non seulement il fallait isoler Salius des grouillants essaims stellaires mais veiller à cet isolement était aussi nécessaire.

Que disait le Responsable ? Le Code... Oui, évidemment, le Code. Une loi de défense, en quelque sorte, une répétition de l'emprise religieuse qui avait marqué un certain âge de l'humanité, combien de siècles auparavant.

Je dois suivre le Code ! Je dois agir...

Je ne suis pas Carl Hayne ! Mon nom est André Hayne ! André ! On m'appelle Grand-Père... Mais ce n'était pas encore cela, il n'était pas encore Grand-Père. Il dévalait les années et il était, tout à coup....

Il était Sébastien Hayne et c'était le temps des Guerres Territoriales. Un été... Les herbes de la prairie étaient hautes et douces et, à leur base, des insectes lents fouissaient la terre qui se mélangeait aux graines. Le vent passait et n'apportait pas de fraîcheur. Sébastien

Hayne était étendu, immobile et vibrant dans le même temps. Il savait que, s'il se redressait, il pourrait voir le lit à sec du Jomone, avec juste un filet d'eau parmi les cailloux blancs et morts. Le Pays de Sthine souffrait d'un été excessif. Mais les Guerres continuaient...

Une main levée, là-bas, dans la spirale fauve d'une touffe d'herbes froissées ! Sébastien Hayne lève son arme et il se plaît à faire bouger le canon noir sur le fond du ciel jaune. Droit sur l'ennemi, ou à côté. L'aura, l'aura pas ? Dudgard Lotti se dresse. Il est fort, bougrement fort. Son visage porte un rien de brutalité et ses cheveux ruissellent dans son cou, roux et épais.

Tire, Sébastien Hayne ! Il tire... Désormais, le domaine Lotti ne suscitera plus que de la pitié.

Les herbes bougent, les herbes s'inclinent, se tressent et se dénouent. Les hommes de Hayne sont là et leurs bouches grimacent. Certains se mettent à boire et leurs dents scintillent d'horrible manière.

Fini pour aujourd'hui, les amis !

Je suis André Hayne... Grand-Père !

Il s'éveilla et vit les Sdrasses à ses pieds, l'ombre de la grange désaffectée. L'écho du cri de Kbrek se prolongeait... Grand-Père se leva, poursuivi par les trois réalités de ses rêves. Il fronça les sourcils et voulut les chasser... Il y parvint sans effort mais le Code demeura.

« *Nulle culture extérieure, tant humaine que non-humaine, ne doit entraver la mise en valeur et l'évolution sociale d'une planète !* » A pas lourds, Grand-Père gagna la salle commune. L'endroit était plongé dans une fraîche pénombre. Le paysage, vu par la grande fenêtre, prenait ici valeur d'image coloriée, attrayante et non-agressive.

Naura s'était assoupie dans la chaise ancienne qui ne s'adaptait plus très bien aux mouvements du corps. Elle frémit et ouvrit les yeux.

— « Tu rêvais ? » demanda-t-il, avec un secret espoir.

— « Non... Non, pourquoi ? Je ne peux pas continuer de dormir quand quelqu'un pénètre dans la pièce où je me trouve. J'aurais pu vivre aux premiers temps du Pays de Sthine ! »

— « Oh ! tais-toi, veux-tu ? »

Elle pinça les lèvres en considérant son père. Elle ne cachait pas son inquiétude et il s'en aperçut.

« Tout cela, » soupira-t-il, « tout cela... n'est rien. »

— « Mais qu'as-tu depuis le retour de Dunk ? Tu as été agressif, tenace, presque méchant... Et maintenant... »

Il étendit la main dans un geste apaisant, prit un pot transparent

sur une étagère et sortit pour tirer de la liqueur au puits Il revint et mélangea la boisson rouge à de l'eau fraîche.

— « Maintenant, Naura, je... je voudrais te donner quelques explications. C'est à propos de ce rêve qui... »

— « Quel rêve, papa ? »

— « Oh !... Celui que j'ai fait il y a un instant. » Il but une gorgée. « Je crois qu'il signifie quelque chose, Naura, mais quand je veux en savoir plus, tout... tout se dilue comme la liqueur dans l'eau. »

Naura sourit, gentille et agaçante.

— « Tu sais, avec les rêves, il en est presque toujours ainsi... »

— « Pas cette fois ! »

Il avait élevé la voix et ses deux mains se serraient convulsivement sur son verre. Après quelques secondes, il se mit à parler lentement.

IV

Dunk galopait dans l'océan des herbes qui se refermait derrière lui avec des hésitations de vagues tropicales. Les tons allaient du vert sombre au jaune aigu, plus clair que celui du ciel et plus acide qu'une pomme pas mûre.

Il songeait au coffret et aux frères Carmus, ainsi qu'à tous les points dont on lui avait interdit l'approche depuis sa tendre enfance. « Ne parle pas des Vaisseaux et encore moins des Extérieures ! » « Ne touche pas à ces histoires, Dunk, elles ne pourraient t'apporter que du malheur ! »

Etait-il une chose que l'on pouvait défendre à un homme sans qu'il répondît ?

Les Kbreks apparurent, disséminés dans le grand pâturage, les pointes des feuilles recourbées contre leur flanc épais. Ils étaient tranquilles dans l'après-midi, ayant rejeté la fièvre de la migration. Pourtant, ils ne mangeaient pas. Leurs têtes levées se balançaient parfois, semblant perdues dans une incertaine quête. Dunk fit stopper son Guantre et se dressa sur les étriers. Il n'était venu par ici que pour surveiller le mouvement du troupeau. En effet, il arrivait parfois à certains Kbreks de se perdre dans les zones cultivées et il fallait alors les rabattre vers le gros de la horde ou les tuer, plus simplement.

Cette fois, aucune des deux solutions ne serait à mettre en pratique. La tête de la horde s'avançait vers les rives du Jomone, entraînant les jeunes nés pendant le voyage et les femelles gémissantes. Il n'y avait pas d'attardés ni de malades.

Mais il y avait autre chose... Un fait nouveau, un peu inquiétant,

déroutant surtout : les Kbreks ne mangeaient pas et ils étaient silencieux. D'ordinaire, à chaque migration, le premier acte des gros animaux était de se jeter dans les riches prairies et de s'y remplir la panse jusqu'à frôler la mort par indigestion. Les cris, les hurlements et les appels faisaient partie du cérémonial. Cette fois, rien de tout cela. Dunk avança jusqu'à proximité d'une bête particulièrement énorme, un mâle célibataire aux cornes dures, taillées pour le combat d'hiver. Le Kbrek ne montrait pas les dents, se désintéressait de la nourriture fraîche et abondante qu'il piétinait. Ses yeux à facettes clignaient au rythme de ses paupières veinées de noir, son mufle se gonflait et se dégonflait spasmodiquement. « Ma parole ! » songea Dunk. « Il est dérouté ! » En tout cas, ce qui se passait au sein de la horde était anormal. L'attitude de tous les Kbreks était calquée sur celle du mâle pesant.

« Si demain ils n'ont pas trouvé leur gîte, il sera grand temps de s'inquiéter ! »

Dunk tourna bride et galopa vers la maison. Ce ne fut qu'en arrivant qu'il découvrit la haute silhouette du Gouverneur Carmus. Celui-ci se tenait dans la cour, auprès de Naura et de Grand-Père. Dunk avait un peu espéré que son retour à la ferme dissiperait le malaise provoqué par le comportement des Kbreks. Mais il n'en fut rien. Les visages absorbés du Gouverneur et de Grand-Père et les yeux inquiets de Naura montraient bien que les ennuis ne faisaient que commencer.

⁂

Carmus était impressionnant, au premier abord, avec son sage d'oiseau rapace et ses gestes violents. Mais pour ceux qui le connaissaient (et c'était le cas de toute la population du Pays de Sthine), il apparaissait un tantinet ridicule. En fixant ses doigts, ses lèvres minces et son nez, on découvrait une foule de tics et de manies. Carmus était pourtant depuis trois années un excellent Gouverneur, en ceci qu'il n'avait tenté aucune réforme, ayant constaté que tout allait pour le mieux dans le pays.

— « Voyons, Dunk, » dit-il (il joignait les mains et fixait le sol), « vous connaissez mieux les Kbreks que moi et je vous fais confiance quand vous me dites que leur comportement n'est pas normal. Mais je ne comprends pas que vous établissiez un quelconque rapport entre ce fait et le coffret que vous avez rapporté de la Jungle ! »

Il alla jusqu'à l'objet incriminé et tapota sur le couvercle.

« Je ne sais ce qui vous arrive à tous, mais il serait temps de retrouver un comportement d'hommes sensés. Jour après jour, quelqu'un ramène une trouvaille de là-bas et il n'arrive jamais rien de grave ! »

Grand-Père tressaillit et leva la main.

« Je sais, je sais, » fit Carmus, « mes fils m'ont dit que vous aviez argué du cas Lotti. Mais si mes renseignements sont exacts, Gantold Lotti fut toujours un satané hurluberlu capable de se noyer dans une fiente de Kbrek. Non, permettez-moi de vous le dire : tout cela ne tient pas debout ! Vous, Dunk, vous vous tourmentez à propos de la horde et vous, Grand-Père... »

— « Eh bien, oui, » lança Grand-Père, « j'ai fait un rêve qui était loin d'être naturel ! C'était bien la chose la plus étrange que j'aie jamais éprouvée. Tout était réel, avec des sons, des couleurs et des odeurs. Vous ne m'enlèverez pas cela, Gouverneur ! »

— « Admettons ! Il peut y avoir là un phénomène psychique et dans ce domaine nos connaissances sont si limitées que... Mais le Code, ça, Grand-Père, c'est totalement invraisemblable. Vous dites que vous n'aviez jamais eu connaissance de cette loi avant aujourd'hui et vous la récitez à présent comme un poème d'enfance. »

Grand-Père eut un sourire sardonique et psalmodia :

— « *Nulle culture extérieure, tant humaine que non-humaine, ne doit entraver la mise en valeur et l'évolution sociale d'une planète.* »

Il s'arrêta, rencontra le regard de Dunk. Son gendre était pâle. Il lui sourit d'un air rassurant.

L'attitude de Carmus se fit embarrassée. Il n'avait pas souhaité que l'on en vînt à parler de choses de ce genre, il l'avait même redouté. Bien sûr, à présent, reculer serait plus dangereux. En soupirant, il déclara :

— « Alors, mettons les choses au point. Dunk a découvert ce coffret dans la Jungle des Epaves et l'a rapporté. Il en est propriétaire et jouit sur lui de tous les droits. Dans la même journée, vous, Grand-Père, faites un songe et le Code vous vient ou vous revient en esprit. En dernier lieu, Dunk déclare s'inquiéter au sujet de la horde des Kbreks et il voit un rapport entre leur manque d'appétit, leur désarroi et ce coffret de vulgaire bois.

» Tout cela, voyez-vous, semble remonter du fond des âges. En fait, ce sont les Extérieures qui vous tourmentent, les Vaisseaux et toutes ces formes fabuleuses de la réalité. »

Le Gouverneur se tut et fit le tour des visages. Grand-Père paraissait têtu et mystérieux, refermé en tout cas sur ses concepts. Naura penchait sa jolie tête et prêtait plein intérêt au dialogue. Quant à Dunk, son expression était un mélange curieux de scepticisme et d'ironie à demi voilée.

« Oui, » fit Carmus, « je me vois obligé d'en parler. Vous vous conduisez comme des enfants à l'orgueil naïf mais vous allez tomber de haut, de très haut. Chacun sait d'où nous venons, qui nous sommes et où nous désirons aller. Nous sommes issus d'une civilisation trop vaste pour être embrassée d'un seul élan de l'esprit : la civilisation

des hommes, étendue sur les étoiles, essaimée de monde en monde, chaque monde étant une cellule et chaque cellule étant trop loin de sa voisine pour connaître ses besoins, ses sentiments, ses espoirs.

» Nous sommes une race jeune, formée à partir d'un équipage de pionniers débarqués ici il y a longtemps, et nous voulons plier la nature à nos désirs, faire de Salius un jardin accueillant, pratique et beau en même temps ! Voilà... Cela ne vous suffit-il pas ? »

Le silence, pendant quelques secondes, fut plein du vol tiède d'insectes perdus. Puis le visage de Grandd-Père s'élargit en un sourire triomphant.

— « Tout à fait d'accord, Gouverneur, tout à fait... Et même si j'ai l'air d'un vieux fou en disant cela, je suis certain, à présent, que mon rêve n'en était pas un, pas vraiment du moins.

» Ces pionniers débarqués ici sont venus dans un Vaisseau, n'est-ce-pas ? Alors, c'est sur ce Vaisseau que je me suis trouvé, en songe. Il s'appelait « *Président Atgrid* » et mon nom, à moi, était Raphal Hayne. Ensuite, j'ai été Carl Hayne et j'ai participé à une réunion administrative qui devait décider de l'application du Code. Pour finir, Sébastien Hayne ! Et ça, Gouverneur, vous ne pouvez pas le réfuter. Les Guerres Territoriales sont relativement proches de nous et tout le monde sait que mon ancêtre s'appelait Sébastien et qu'il s'est taillé la part du lion au détriment de Lotti.

» Rien de cela ne va à l'encontre de vos paroles, Gouverneur, bien au contraire. Je continue donc à penser que j'ai effectué une sorte de... de remontée des âges et qu'il m'appartient d'accomplir une tâche. »

— « Le Code ? » demanda Carmus.

— « Oui, le Code. » Les yeux noirs de Grand-Père ne furent plus que deux fentes sous les paupières à demi-closes. « J'ignore la raison de tout cela, » poursuivit-il, « mais j'ai la certitude qu'il me faudra agir contre quelque chose pour préserver autre chose. »

Le Gouverneur haussa les épaules.

— « Grand-Père, je vais être forcé de vous présenter au docteur Marger. Ces symptômes sont ceux de l'aliénation à idée fixe. »

Une vague de rougeur parcourut le visage de Naura. Elle serra convulsivement un bout de sa robe entre ses doigts. Jamais auparavant elle n'avait entendu Carmus dire d'aussi violentes paroles.

— « Moi, » intervint Dunk, « je propose d'ouvrir le coffret. »

Carmus approuva du menton. Il avait posé sa trousse sur la table et il la reprit en silence, l'ouvrit et examina le contenu d'un air perplexe. Les outils scintillaient, divers et merveilleux. Ils pouvaient se diviser ou s'emboîter pour mille travaux, gratter omme des insectes ou pousser comme des Kbreks.

Les yeux du Gouverneur allèrent du coffret à la trousse et vice-

versa, puis il se décida et sortit une simple tige à laquelle il adapta un petit réflecteur de métal blanc.

— « Découpage par vibration, » expliqua-t-il.

Avec lui, Naura, Dunk et Grand-Père se penchèrent sur le coffret énigmatique, baroque et inoffensif à la fois. L'opération ne fut pas longue. Il y eut un sifflement puis un déclic. Le couvercle se rabattit. Le jour tomba à l'intérieur et révéla les ombres et les reflets d'une petite machine.

— « C'est maintenant, » murmura Grand-Père, « que le mystère commence. »

V

Cela pouvait servir à tout. C'était noir, peut-être en métal ou en une quelconque matière plastique. La forme était celle d'un cylindre trapu nanti d'une foule de petits appendices. Sur ceux-ci étaient fixés des cristaux, des tigelles ou des bobinages de fil coloré. Il n'y avait nulle vibration, nul ronronnement ou échauffement tendant à mettre en évidence une activité interne.

— « Cela ne marche pas, » dit le Gouverneur.

— « Rien ne nous le prouve, » rétorqua Dunk.

Grand-Père prit un pas de recul.

— « Gouverneur... J'attendais mieux de vous. Cet engin pourrait être radioactif. »

Carmus désigna sa trousse sans quitter des yeux la machine.

— « Ne parlez pas sans savoir. S'il y avait la moindre trace de radiation, nous aurions entendu un véritable concert de clochettes. J'ai là des instruments en permanence. »

— « Ce que je me demande, » dit Dunk, « c'est si nous en savons assez pour extraire ce truc du coffret. »

— « Certainement ! »

Et Carmus prit la machine à deux mains. Il tira, l'ôta de son enveloppe de bois et la redéposa sur la table.

— « Plus lourd que je ne croyais ! » grommela-t-il.

Sans attendre, il commença un examen visuel détaillé. De temps à autre, il touchait du doigt un point précis, s'arrêtait sur un bobinage et paraissait suivre d'invisibles circuits.

Grand-Père était moqueur et indépendant et Dunk non-conformiste, mais les deux hommes considéraient les gestes de Carmus avec le respect dû à la connaissance technique.

Ils durent attendre longtemps. A la fin, le Gouverneur releva la tête et dit :

— « Grand-Père, je serais tenté de vous donner raison. Cette machine est d'un montage assez complexe et c'est bien la première du genre découverte sur Salius mais... je crois que je touche à l'explication. »

— « Et c'est ? »

— « L'appareil tire son énergie du soleil. C'est un procédé que l'on utilise dans la Cité et, dit-on, au Pays d'Aurèle. En tout cas, ici, il ne peut être enrayé. Cette machine est faite pour fonctionner indéfinitiment et si j'en juge par le métal dont elle est faite, sa résistance est considérable. Quant à son utilité...»

Dunk et Grand-Père tendirent des visages avides.

« Je l'ignore, ou presque, » acheva Carmus. Il éleva une main en un geste de défense. « Je vous en prie, je ne peux tout de même pas définir en quelques minutes le pourquoi et le comment d'une machine inconnue. Pour vous satisfaire, je dirais qu'il peut s'agir d'une sorte d'émetteur à court rayon d'action. Par court rayon, j'entends 10 000 à 15.000 kilomètres. »

— « Tant que cela ! » s'écria Dunk « Mais cet engin vaut une fortune. Nous pourrions l'utiliser pour communiquer les nouvelles, pour avertir de l'approche d'un orage ou pour... »

— « Impossible ! » coupa le Gouverneur. « Laissez-moi achever et vous dire que la transmission des paroles me semble impossible... Tout au moins d'après ce premier examen. »

Il prit un outil en forme de disque et l'appuya contre le cylindre noir. Une pastille rouge s'alluma, puis s'éteignit, s'alluma de nouveau.

— « On dirait... on dirait un cœur ! » fit Naura.

De fait, les gestes de Carmus ressemblaient à ceux d'un médecin de la Cité, précis et détachés, froids.

— « C'est un peu cela, » dit-il, « la machine pulse des ondes à intervalles réguliers. Cependant, il y a quelque chose... » (les doigts promenaient l'outil sur le métal, allaient et venaient, autonomes et inquiétants) « quelque chose de curieux. Les trains d'ondes sont dirigés à la verticale. Ils montent droit vers l'espace ! »

Le visage de Grand-Père se plissa en un effort intense de réflexion. Quand il trouva, la satisfaction et la fierté firent briller ses yeux plus fort que jamais.

— « Ça ne se peut pas, » dit-il, « que faites-vous du plafond ?... Enfin, de la couche qui renvoie les signaux radio ? »

Un peu d'étonnement put se lire sur le visage de Carmus. Mais il ne dit rien. Il avait du tact et détestait blesser les gens.

— « Les ondes hertziennes, Grand-Père. Oui, dans la Cité, nous avons un unique émetteur de signaux radio mais... Ceux de cette machine sont différents. En théorie, ils sont un peu comme ceux qu'utilise Louis-L'Image à Brise-Village. »

Tout le monde connaissait Louis Dorgonne et son extraordinaire

appareil capable d'envoyer des images sur huit kilomètres de distance. Grand-Père se rappela l'écran gris et Louis, affairé aux réglages difficiles.

— « C'est encore un transmetteur d'images ? » s'exclama-t-il.

— « Non... Du moins, je ne crois pas. Mais ce qu'il émet n'est pas réfléchi sur le plafond ionisé. Oh... Je ne suis sûr de rien, comprenez-moi. Je ne peux pas faire plus que ne me le permet notre culture. Nous sommes une société jeune et vieille à la fois. Nous disposons de certaines choses perfectionnées et d'autres, plus élémentaires, nous manquent. Les Extérieures et les Vaisseaux sont pour quelque chose dans tout cela, soyez-en certains mais... mieux vaut ne pas nous en occuper. »

Dunk fit la moue et du mépris apparut dans ses yeux.

— « Gouverneur, je vous admire pour vos connaissances ais pas pour la façon dont vous vous en servez. Je pense que nous ne gagnerons rien à nous conduire en sauvages et à fuir des révélations qui s'offrent à nous. C'est une chance que j'aie découvert cet appareil et qu'il m'appartienne et je ne veux pas la laisser passer. Peut-être... peut-être pourrai-je entrer en communication avec un Vaisseau. »

— « Dunk Donnys, » dit solennellement Carmus, « je ne peux vous suivre sur ce terrain. Je ne regrette qu'une chose, c'est que la loi ne me permette pas d'emporter cette machine. »

Il se mit en devoir de replier sa trousse puis il salua Naura et les deux hommes, jeta un dernier regard à l'énigmatique émetteur et quitta la maison.

Ils entendirent s'éloigner le galop de son Guantre. Dunk alla jusqu'au seuil : l'après-midi mourrait dans les élancements de lumière du soleil. Le Puits-à-liqueur était plein d'obscurité et seuls quelques rares Kbreks étaient en vue, dans la direction du Jomone.

Grand-Père vint rejoindre son gendre et lui attrapa le bras.

— « Fiston, il me semble que tu ne l'as pas fait exprès mais... le gibier que tu as levé est plutôt colossal !

Cette nuit-là, Dunk quitta le lit conjugal et vint s'asseoir sur la margelle du puits. Il ne fut pas surpris de découvrir son beau-père, les yeux fixés sur le ciel nocturne. Pendant un très long moment, ils ne dirent mot. Ils se satisfaisaient de l'éclat coloré des étoiles. On découvrait, en été, un soleil derrière chaque autre. Les rouges étaient en majorité, minuscules, pareils à des baies ou glauques et entourés d'un halo. Les jaunes et les blancs, ainsi que les orangés, se groupaient et se déroulaient en guirlande d'un horizon à l'autre. On appelait cela la Chaîne d'Aventure. Dunk avait toujours pensé

que ce nom avait un étroit rapport avec les Extérieures. A présent, il croyait même cerner ce rapport, entrevoir des images de Vaisseaux.

— « Grand-Père, à votre avis... à quoi ressemble un Vaisseau ? »

— « Si j'en juge par mon rêve, c'est vaste, sombre et pas très confortable. »

— « Mais vu du dehors ? »

— « Je suppose que cela doit évoquer une flèche... A moins que... oui, à moins que cela n'ait pas de forme. Je veux dire que dans le vide, la ligne importe peu. C'est la place qui doit compter, le logement, la partie réservée au matériel et celle des moteurs. »

Dans l'ombre bleue, Dunk approuva.

— « Sûrement... Ce doit être énorme. »

— « Les Extérieures le sont encore plus ! » Grand-Père fit entendre un drôle de petit rire. « Enorme, ce n'est même pas le mot ! Songer qu'il y a tant de mondes autour de nous, tant de terres et d'hommes ! »

— « Cela m'a toujours tourmenté, » fit Dunk.

— « Je sais, fiston. Tu en as le droit en cet instant mais tu ne l'avais pas auparavant, pas avant d'avoir trouvé ce drôle d'engin. On agit quand il le faut, on pense quand il le faut, autrement on s'use le caractère à vouloir des choses impossibles. »

A nouveau ils se turent, promenèrent leurs yeux dans les nuées stellaires.

— « Côme, Aldance, Byzance, Erethria, Justus, Maximius, Valus... »

Grand-Père tendait l'index et désignait les points de clarté.

« Mansour, Brunehilde, Pagdor... »

— « J'ignorais ça, » dit Dunk.

— « Quoi ? »

— « Que vous saviez les noms des mondes. »

— « De quelques-uns seulement. »

Tout à coup, cela se produisit. Grand-Père bondit sur ses pieds.

— « Regarde ! Regarde ça ! »

Il n'y avait pas de feu, pas de trace. Rien qu'un reflet glacé qui bougeait, descendait sur le fond des soleils et s'inclinait vers l'horizon. On n'aurait su dire si l'objet était grand comme une montagne ou petit comme un caillou.

— « Vous croyez que...? »

— « Bien sûr ! Bien sûr ! »

L'appareil ne brillait plus. Il avait dû toucher le sol, quelque part du côté de la Jungle des Epaves. Mais malgré cela, la nuit était habitée, tachée, colorée par quelque chose de nouveau.

— « Qu'allons-nous faire ? » demanda Dunk.

— « Nous ne pouvons pas partir à sa recherche maintenant, fiston.

C'est peut-être idiot mais il vaut mieux aller nous coucher. Demain, nous partirons de bonne heure quoique... »

Grand-Père grogna de façon indistincte la fin de sa phrase. Comme ils regagnaient la maison en se retournant à chaque pas, il dit :

« Oui... C'est plutôt lui qui viendra à nous. »

⁂

Grand-Père se coucha et, pour quelques minutes, sa tête roula sur l'oreiller comme, peut-être, roulaient les Vaisseaux entre les mondes. Finalement, il trouva le sommeil. Et, avec le sommeil, vint un étrange rêve. Sans images sans sons et sans odeurs. C'était plutôt une présence persistante à l'intérieur des pensées libérées par le subconscient, un leitmotiv sans rien d'inquiétant... Simplement impératif.

Le Code...

La loi de préservation d'autonomie. Une sorte de mission déléguée à un homme. Un rôle de chien de garde...

« *Nulle culture extérieure, tant humaine que non-humaine, ne doit entraver la mise en valeur et l'évolution sociale d'une planète !* »

Il se devait d'agir contre quelque chose, ou quelqu'un... Lui, André Hayne, Grand-Père.

⁂

Tiré du sommeil, il se débattit aux portes de la réalité puis s'éveilla, pour de bon. Le matin pâle vibrait des hurlements de centaines de Kbreks en folie. Précipitamment habillé, il saisit au passage la vieille carabine qui n'avait pas servi depuis longtemps et sortit.

Dunk sellait déjà les Guantres. Sans mot dire, il désigna les pâturages du côté du Jomone : les Kbreks revenaient. Normalement, ils auraient dû trouver un gîte, comme chaque année, un creux bien abrité des vents qui aurait permis aux femelles de mettre bas en toute sécurité. Mais, maintenant, ils quittaient les terrains qui leur étaient coutumiers et se rabattaient vers la maison Hayne.

Dunk rentra dans la salle commune et revint avec un Viseur. Là-bas, les bêtes hurlaient toujours, secouant la tête dans des élans de rage. Il observa le relâchement de la formation, le manque de chefs aux points vitaux. Les femelles venaient en arrière et les petits derniers-nés encore plus loin.

La horde tout entière se déploya en éventail, moutonna sur les prairies. L'allure se fit plus rapide, la débandade plus visible encore.

— « Allons-y ! »

Grand-Père et Dunk traversèrent la cour et continuèrent dans l'herbe haute. Le soleil ne s'était pas encore levé. Un côté du ciel

était écarlate, un autre violet sombre. Le calme du moment rendait plus effrayants et insolites les cris des Kbreks.

— « Ils ont l'air perdus ! » fit Grand-Père.

Ils arrêtèrent l'élan de leurs montures au sommet d'un mamelon tout couvert de fleurs mauves. Une large bande de Sdrasses les séparait de l'avant-garde de la horde.

— « A présent, » mumura Dunk, « j'en suis certain ! »

— « De quoi ? »

— « La machine, p'pa ! La machine qui est à la maison... Elle a une influence sur les Kbreks. »

Grand-Père inclina la tête.

— « Hier, quand tu as émis cette idée, je l'ai trouvée un peu folle. Mais à voir le comportement de ces animaux... »

Il se tut et se mordit les lèvres

— « Il faut les détourner, » fit Dunk, « sans cela ils emporteront la maison dans leur ruée. »

Grand-Père arma sa carabine et visa longuement. Il y eut un chuintement, une traînée blanche... Un des animaux de l'avant-garde, un mâle massif à robe claire, s'abattit, foudroyé.

Les deux hommes s'approchèrent doucement, tirèrent plusieurs fois coup sur coup. Les Kbreks n'étaient pas des brutes mais ils possédaient un instinct grégaire hypertrophié. Pour briser leur avance, il fallut attendre de voir tomber le douzième animal. Il se produisit alors un flottement certain dans l'immense troupe. Des cornes s'agitèrent, des pieds frappèrent le sol, impatients et indécis. Puis quelques mâles prirent le commandement et s'engagèrent sur la voie que leur désignaient les hommes, à grand renfort de cris et de coups de carabine.

Le flot lourd et ravageur s'orienta de manière à passer au large de la maison. Le bruit des sabots et des griffes était pareil aux pluies d'automne.

— « Rentrons, maintenant, » dit Grand-Père.

Dunk fut sur le point de demander : « Pourquoi ? » Mais il ne le fit pas. Bien sûr, qu'il fallait rentrer ! Ils descendraient de monture et ne travailleraient pas, ce matin. Ils attendraient celui qui devait venir. Ils s'asseoiraient dans la cour, à leur place favorite sur la margelle du Puits, et regarderaient du côté de la Jungle des Epaves, guettant un événement formidable.

VI

La matinée était très avancée. L'ombre oblique du toit passait maintenant à quelques pas du Puits. Les prairies s'étaient muées en

étangs de lumière et les ruisseaux se révélaient en furieux flamboiements. Au ciel d'été, il n'y avait pas de nuage, seulement l'incendie du soleil que l'on n'osait regarder en face.

Grand-Père levait pourtant la tête, fermait presque complètement les yeux et songeait. Etait-il possible que, derrière ce mur jaune, il existât une profondeur noire et étrangère ? Etait-il vrai qu'au-delà de l'été visible et torride se tenait un hiver, un grand hiver figé et plein de lumières, puis d'autres étés, tous différents ?

Cela confondait l'imagination et ramenait des souvenirs infus. C'était vaste et un peu terrifiant, semblable à un plongeon vers un lit de mousse.

Sur le seuil d'ombre, Naura était immobile. Elle voyait que les hommes attendaient et elle attendait avec eux. Tout le Pays de Sthine semblait d'ailleurs ne faire que cela. C'était le second jour de l'été et jusqu'au dernier, il n'y aurait pas beaucoup de travail. Des graines dormaient dans le sol, des épis séchaient dans les granges... Entre ces deux choses, il y avait le temps pour la sieste et le vol tiède de la paresse.

— « P'pa... Si c'était une météorite ? «

— « Tu dis cela et tu ne le penses pas. Une météorite est plus rapide à l'arrivée. »

— « Vous... vous croyez qu'il va reprendre la machine ? »

— « Certainement ! »

— « Mais elle m'appartient, c'est une épave, comme tout ce qu'il y a dans la Jungle. »

Grand-Père étendit la main. Un relent de sucre montait du fond du Puits, là où la liqueur se formait en gouttes écarlates.

— « Ecoute-moi, fiston, il me vient des tas d'idées étrangères et j'aime mieux t'en faire part maintenant. Ce rêve, hier matin, semble avoir déclenché quelque chose en moi, quelque chose que j'ignorais. »

Il prit un temps avant de continuer, dans les bouffées d'air tiède venues du paysage.

« Supposons que cet appareil que tu as découvert soit vraiment une espèce d'émetteur, comme l'a dit le Gouverneur. Supposons qu'il ait été chargé de lancer un simple signal, de minute en minute, de manière à dire : « Je suis là ! A cet endroit exact ! En ce point de la planète Salius ! »

» Supposons aussi que des Vaisseaux passent et repassent autour de nous, sans cesse. Des Vaisseaux pour la guerre, pour le commerce et pour la découverte. Les Extérieures sont immenses et sans doute faut-il des cartes pour s'y reconnaître, des repères... Comme cet appareil. Imagine-toi dans un Vaisseau, fiston, traversant des infinités de noir mêlé de lueurs. Il faut que tu atteignes une certaine lueur, peu différente des autres. Alors, comme tu passes à proximité d'un mince croissant vert, dans le système d'un soleil orange et banal,

tu entends un certain signal. Des appareils l'enregistrent, le classent. Désormais, tu sais où tu es par rapport à ton point de départ et à ton but.

» Il peut arriver que tu participes à une guerre, que ton Vaisseau soit endommagé, presque privé de direction. Tu entends ce signal, venu du sol d'une planète, et tu sais alors que tu peux te poser à proximité de l'émetteur, que là le terrain est ferme, sans trop d'animaux, d'entités destructrices ou hostiles.

» Car il n'est pas facile d'aborder une planète. Le sol n'est pas toujours ferme, prêt à supporter la charge d'un Vaisseau, les insectes ne sont pas toujours petits ni le ciel clément. »

Grand-Père se tut. Son visage était extraordinairement tendu sur ses pommettes et ses yeux, grands ouverts, ne cillaient pas.

« Parfois, » reprit-il, « le Vaisseau s'écrase, se déchiquète ou flambe après l'explosion de ses moteurs. Il demeure des débris, des restes, des épaves. Longtemps après, les habitants de la planète peuvent passer par là et recueillir ces épaves. Il peut arriver aussi, une fois, qu'un objet ne soit pas une épave. »

Naura avait quitté le seuil pour venir jusqu'au Puits. Elle posa une main fine sur le bras de son père et demanda :

— « Papa... que t'arrive-t-il ? Tu es bizarre... Et comment peux-tu savoir tout cela ? »

Tiré de sa rêverie, il tressaillit et découvrit le visage de sa fille. Il lui sourit :

— « Rien de tout cela n'est grave, Naura. »

Semblant le contredire, un Kbrek isolé se mit à hurler, galopa pour rejoindre le gros de la horde. Celle-ci n'en finissait pas de piétiner puis de tourner en rond. Les cornes oscillaient, les mufles grognaient. Aucune bête ne mangeait.

« Je viens de dire des choses, » fit Grand-Père, « que je ne comprends pas bien moi-même, mais celle-ci, oui, je peux la concevoir. »

— « Laquelle ? » demanda Dunk.

— « Les Kbreks fiston. Si cet appareil est ici depuis longtemps, ils ont pu être sensible à sa présence, à son émission. Les années ont passé et ils en sont arrivés à s'orienter par rapport à lui, tout comme les grands Vaisseaux, là-haut. Quand ils émigrent de la Jungle à nos pâturages, ils continuent de savoir où est leur vrai pays parce que l'appareil s'y trouve et qu'il lance toujours ses signaux. Une création artificielle a réussi à modifier le comportement d'une race, involontairement. Toi, Dunk, tu as apporté l'appareil ici et tu as du même coup ôté leur moyen de repère aux Kbreks. Leur affolement est compréhensible... »

Grand-Père se tut encore une fois et il allait reprendre, mais sa

bouche resta close. Naura fit entendre comme un soupir d'étonnement. Dunk fit un pas en arrière.

Un petit homme venait d'apparaître en haut du chemin. Il se tenait au seuil de la cour, avec son ombre à ses pieds. Sa veste courte et son pantalon étaient blancs, éblouissants sous le soleil. Son visage et ses mains étaient maigres et bruns et l'on pouvait constater qu'il avait chaud aux gouttelettes de sueur brillant à son front. D'un geste qui devait lui être machinal, il lissa ses cheveux puis déclara :

— « Bonjour ! Mon nom est Aël Macherette et j'arrive de Simonius ! »

⁂

Durant une minute, Grand-Père ne put prononcer un mot. Enfin il se dressa, tendit la main et dit :

— « André Hayne... Vous êtes ici au Pays de Sthine, sur le monde de Salius ! » Il se tourna à demi. « Voici ma fille, Naura, et mon gendre, Dunk Donnys. »

Le nouveau venu toussota.

— « J'ai peur, monsieur Hayne, que ces définitions sociales ne me soient inconnues. Monsieur Dunk Donnys est-il votre frère d'alliance ou autre chose de ce genre ? »

Un instant, la colère effleura Grand-Père. Cet étranger était bien discourtois ! Non, simplement étranger.

« J'ai été désigné par les Compagnies au sujet du phare-balise installé sur ce monde et sa trace m'a mené jusqu'ici... Qu'en est-il exactement, monsieur Hayne ? »

— « Nous l'avons, mais... Attendez un moment. Vous arrivez ici et nous ne savons rien de vous. Nous... nous n'avons jamais été contactés par les Extérieures, et les Vaisseaux comme les mondes nous sont mystérieux... »

— « Extérieures ? Vous voulez parler de l'espace, sans doute. Rien d'étonnant. Les navires qui passent au large de votre planète sont en général irréguliers... Commerçants ou Croisés. Vous n'avez pas d'importance, pour eux. Mais les Compagnies, maintenant qu'elles sont au courant, feront le nécessaire. La Galaxie est vaste, mais la marchandise à vendre est considérable, et une planète-cliente de plus n'est pas à dédaigner. »

Sous le soleil, Grand-Père, Dunk et Naura fixaient sans comprendre encore ce petit homme bronzé qui semblait avoir passé sa vie dans un torride été. Il parlait vite, de choses énormes. Tout cela paraissait sans réelle importance pour lui. Ses doigts s'agitaient parfois pour prouver, appuyer un mot, ses bras s'étendaient pour dire : « Galaxie », montaient vers le ciel jaune pour peser la « marchandise ».

— « Nous serions mieux à l'intérieur, ne croyez-vous pas ? »

L'étranger acquiesça mais il examinait le sombre rectangle de la porte avec suspicion. Grand-Père se permit un coup d'œil interrogateur.

— « Sur Simonius, nos demeures sont tout à fait différentes... Je veux dire que les Compagnies se chargent de la répartition exacte des matériaux par rapport au rang de l'individu et que celui-ci... »

Il continua de parler, très fort et très vite, intarissable et détaché de son sujet. Et le plus invraisemblable était que personne ne l'écoutait vraiment.

— « Le voici ! » s'écria-t-il en apercevant l'émetteur noir, toujours posé sur la table.

Il s'en approcha, sortit un scintillant buisson d'appareils griffus d'une poche de sa veste. Son examen se prolongea, patient et mécanique.

— « Apparemment, » déclara-t-il enfin, « rien n'est endommagé. Mais il faut comprendre que les Vaisseaux des Compagnies ne pouvaient plus faire le point avec exactitude. J'ai eu énormément de mal, pour ma part, à poser convenablement mon mininavire. »

Il rangea ses outils et, se désintéressant soudain de l'émetteur, fit des yeux le tour de la pièce. Son nez se fronçait un peu, aspirant l'atmosphère et rejetant du mépris. On sentait qu'en tous temps, cet homme aurait semblé, comme à présent, porter un scaphandre.

Ils l'observaient dans ses allées et venues. Il venait des Extérieures mais il n'apportait rien de fabuleux. Aucun reflet des phares stellaires, aucun écho de grondement entre des rocs enneigés. Pourtant, il était comme pétri d'été, de chaleur d'après-midis entiers, de midis éblouissants. Seulement il avait dû brunir et se tanner sans s'en rendre compte, sans même s'apercevoir qu'il faisait jour.

Il grommela, fit face à Grand-Père et dit :

« Il y a un point ennuyeux. Le pays où était installé le phare-balise a connu, évidemment, quelques atterrissages malheureux et des épaves devraient s'y trouver en grand nombre. Je dis bien : devraient, car, en fait, il n'y en a guère. » Il tendit la main comme Grand-Père menaçait de l'interrompre. « Ne dites rien ! Je sais ce qu'il en retourne : combien il est facile de cueillir un écran par-ci, une plaque par-là. Seulement, les Compagnies de Simonius pratiquent la récupération et *jamais...* » (il pointa un index vers le plafond) « elles ne voudront admettre la perte de tout ce que vous avez récupéré. Donc... une certaine indemnité vous sera sans aucun doute demandée. »

Grand-Père resta silencieux. Dans les yeux de Dunk, il y avait de l'effarement.

« Bon, » reprit l'étranger, « nous autres, sur Simonius, dormons beaucoup. » Il sortit comme un sorcier un petit appareil de sa poche.

« La rotation de votre monde est à peu près équilibrée mais... Voyons. vous avez un certain indice de radioactivité ambiante. » Il sortit sur le seuil, renifla le paysage, fixa un Kbrek comme s'il eût compté l'hypnotiser et rentra. « Aucun doute là-dessus, cette radioactivité provient de guerres passées... »

Grand-Père et Dunk sursautèrent et pâlirent. L'homme de Simonius sourit.

« N'ayez crainte... Je fais allusion à des guerres *très* anciennes. Vos ancêtres pionniers se sont posés sur une planète ayant déjà connu la civilisation. Non-humaine ou humanoïde, je veux dire. Vraisemblablement détruite par ses propres conflits... D'où ces traces de radioactivité, un peu fortes encore mais sans danger.

Il sourit encore. Cela évoquait une grimace.

« Maintenant, pourriez-vous me désigner un endroit où il me soit possible de dormir ? »

— « Mais oui, » fit Naura.

La femme revenait en elle. Ce curieux retour à la réalité par les détours de l'intuition. Elle montra à l'homme de Simonius le chemin de sa chambre (celle de Grand-Père) et s'offrit à le guider.

— « Non, non... Je préfère m'installer tout seul. Messieurs... »

Il s'inclina puis tourna les talons.

VII

— « Quel satané petit bonhomme ! » dit Naura.

Elle déposa sur la table un grand pot de liqueur. Pour une fois. Grand-Père en but un plein verre, pure.

— « Qu'allons-nous faire à son sujet, » fit Dunk, « et que veut-il dire avec ces Compagnies ? »

— « Ne te tourmente pas, bon sang ! Il n'est pas de ce monde, c'est tout. Il est peut-être futile, inconséquent et un peu idiot, mais ce qu'il amène, c'est l'écho du dehors... Tout au moins, une partie de cet écho. Pas celle que nous attendions et c'est pour cela qu'elle nous heurte. »

Il s'assit devant la fenêtre. Au dehors, le crépuscule du second jour d'été approchait. Un nuage bleu tentait d'atteindre le haut du ciel et il s'y fondait au fur et à mesure à de surprenantes gammes dorées.

« Oui, nous comptions entrevoir les montagnes d'ailleurs, les mers, les pays, les jungles, les ville mille fois plus grandes que notre Cité... Et tout ce que nous avons ce sont des mots à propos d'organisations sociales : Commerçants, Croisés, Irréguliers... Nous apprenons avec

un infini bonheur que nous sommes une planète-cliente en puissance.

» Ah ! Il ne mâche pas ses mots, le petit diable ! Pour lui, ils sont des réflexes, rien de plus. Et il nous débite tout cela, à nous qui n'avons jamais vu les étoiles que depuis nos prés et nos forêts ! »

Naura soupira, baissa la tête et dit :

— « Je pense... je pense que nous allons être malheureux. »

— « Tout dépend de notre conduite à partir de maintenant, » fit Grand-Père. « Je ne sais pas pourquoi mais ce Code est demeuré en moi. Je *sais* qu'il est une valeur établie, sûre. Et je vais même vous dire plus : je *sais* que Aël Macherette de Simonius a tort et que nous, de Salius, avons raison, pleinement raison ! »

« J'ai raison, raison... raison ! »

Grand-Père étendit le bras et rencontra le sol froid de la salle commune. Il avait installé là son petit lit pliant qui lui servait parfois quand il dormait dans les faubourgs de la Cité, à l'occasion des Trois Fêtes. La nuit bleue et grise promenait un peu de sa clarté au travers de la fenêtre. Les prés, si on le voulait bien, ressemblaient à de la neige, telle qu'il en tombait une fois par hiver, en gros flocons. Les étoiles étaient énormes, effroyablement proches.

« Il y a un peu d'elles ici, » songea Grand-Père. « Un être qui se moque du ciel nocturne, vu d'ici ou d'ailleurs, qui dort pesamment mais qui a voyagé plus vite que les comètes blanches. » Et la sensation était là, la certitude d'une présence différente. Une tache noire sur du blanc, posée avant de repartir.

« J'aurais tant voulu que cela ne se passe pas ainsi ! Nous l'aurions tous tant voulu ! »

Grand-Père jeta, cracha la pensée amère comme une scorie vers les quatre angles de noir du plafond. Les astres étaient au ciel mais ils pouvaient aussi bien être là, dans cette pièce, la salle commune, au-dessus de la table et des meubles, de l'émetteur noir. Il les chercha. Ils étaient dans l'esprit de chaque homme. Il ferma les yeux, mais ne l'eût-il pas fait qu'il aurait quand même tenu le butin... Les chaînons d'étoiles. Ceux qui se rassemblaient et traversaient l'hémisphère nord de Salius : la Chaîne d'Aventure.

Et bien d'autres endroits : des couloirs enflammés débouchant sur des amas d'astéroïdes glacés.

Des planètes géantes dotées de tant de satellites que le silence obligatoire du vide semblait bourdonner de leur cosmique activité...

Des étoiles prisonnières de nébuleuses, cherchant leurs planètes dans les tourbillons du gaz vert.

Des systèmes à soleil quadruple, d'autres qui se désintégraient,

s'écartaient devant une nova pour être pris dans le filet de naines blanches à l'extraordinaire constitution...

Des morts, des naissances...

Des civilisations jetées entre les gouffres, des races semblables qui s'ignoraient toujours parce qu'une faille du continuum les rejetait l'une après l'autre dans le temps.

Des villes de feuilles, des rochers agressifs...

Des jours sous un ciel bas, lourd comme une peau, des nuits incandescentes au centre galactique...

Ainsi, Grand-Père revint à Aël Macherette...

L'homme brun qui avait vécu le perpétuel été des soleils mis à nu.

...Et au Code.

Raphal Hayne sautait le premier dans l'herbe haute et verte, Carl Hayne tenait une liasse de feuillets, Sébastien Hayne une grenade.

André Hayne, Grande-Père, avait la certitude.

Loi de préservation des Autonomies planétaires ou Code. Il émergea dans la réalité :

Il fallait tuer Aël Macherette !

Il se leva, traversa la pièce au sol frais et prit une carabine au râtelier de bois.

« Il faut tuer Aël Macherette ! »

L'homme de Simonius dormait dans la chambre de Grand-Père. Ce serait relativement facile de grimper, d'abord sur le fronton de la porte puis, de là, sur le rebord de la fenêtre.

Grand-Père sortit et arma sa carabine.

— « Posez ça, mon vieux ! »

Dans l'ombre, Aël Macherette se redressait. Il avait dû attendre, accroupi contre la margelle du Puits. Il ne souriait pas et sa main droite était crispée sur une arme minuscule au canon fin comme une aiguille.

— « Avancez, » reprit-il, « jetez-la à mes pieds ! »

Grand-Père obéit. La carabine atterrit avec un bruit sec. L'homme de Simonius la repoussa du pied, plus loin.

— « Je ne désirais qu'une certitude, voyez-vous, et je l'ai. » Il Il tendit l'index. « Tenez, asseyez-vous, là, sur la margelle, juste en face de moi ! »

La seconde d'après, ils se fixaient, séparés par le disque obscur du puits.

— « Voyez-vous, monsieur Hayne, » dit Aël Macherette, « il y a encore de nombreux mystères que les Compagnies cherchent à

éclaircir... L'un des moindres n'est pas celui du Code. Nous, gens de Simonius, avons réussi à rejeter cette barrière encombrante loin de notre monde. Mais sur l'immense majorité des autres, elle subsiste. Comment les Généticiens des premiers temps obscurs de l'expansion stellaire ont-ils pu imprimer le Code dans le subconscient de quelques individus ? Comment ont-ils pu, surtout, le rendre transmissible ? En faire un héritage biologique ?

» Nous ignorons tout de cela et croyez bien que ce n'est pas faute d'avoir cherché. Cependant, nous savons que, sur chaque planète comme celle-ci, des hommes sont « marqués ». Lorsqu'il se produit un événement inhabituel qui risque d'amener une intrusion dans l'autonomie de leur monde, ces Gardiens sont mis en alerte. Leur sommeil est troublé de songes étranges, véritables réminiscences accompagnées d'évocations physiologiques. Plus le danger se précise, plus le sens de leur mission se raffermit... Mais je vous explique tout cela et vous savez mieux que moi ce qu'il en est, n'est-ce pas ? Car vous êtes un de ces chiens de garde, monsieur Hayne, et votre fille le sera après vous, et ses enfants ensuite, à moins... »

— « A moins ? »

Grand-Père avait la bouche sèche, presque douloureuse. Mais il sentait sa main glisser sur la margelle, de plus en plus proche des touffes de Sdrasse.

— « A moins que nous n'intervenions efficacement. Votre réaction est automatique. Elle est, en fait, un réflexe injecté dans la population de Salius et qui contamine toute tentative de progrès. Nous, nous agissons avec réflexion. Ainsi, tout à l'heure, me suis-je posté ici, sachant très bien que vous sortiriez pour me supprimer... »

L'homme de Simonius se leva et se dandina comme s'il eût souffert de courbatures Puis il se rassit. Il souriait, évoquant irrésistiblement et bizarerment un poisson séché dans un brasier de soleil.

« Sans doute, » reprit-il, « les chiens de garde, ici, sont-ils nombreux, très nombreux. Il y a longtemps que la première vague de pionniers s'est établie et les enfants ont succédé aux enfants, la progression arithmétique a joué. Peut-être y avait-il dix Gardiens au début, peut-être y en a-t-il plus de cent mille à présent ? Mais je vous le dis, nous avons pour nous la force et la détermination ! »

L'index de Grand-Père, puis le pouce, se refermèrent sur une pousse de Sdrasse. Il avait toujours affectionné ce petit jeu qui entretenait les après-midi d'inaction, en été. On lançait l'herbe sauvage et elle se hérissait, se figeait en plein vol, devenait plus dure qu'un stylet et se plantait dans le but...

« Maintenant, » dit Aël Macherette, « ma première besogne en ce monde va être de vous supprimer. Nous ne sommes ni des tueurs ni d'atroces pirates sadiques, monsieur Hayne. Nous ne sommes

nullement lancés dans une conquête impossible. Simplement nous essayons d'établir sur plusieurs... »

Il pressa la détente de son arme ultra-fine au moment où le plant de Sdrasse l'atteignait, projeté par le geste désespéré de Grand-Père. Le frisson de douleur qui parcourut son bras fit détourner le jet de lumière. Une portion de la margelle s'effrita et croula en poussière.

Au sol, l'homme de Simonius se mit à geindre. L'air quittait avec peine sa gorge transpercée. Maintenant que son métabolisme n'était plus affecté par la vitesse, la pousse de Sdrasse redevenait normalement molle. Curieux et terrible spectacle que cette herbe semblant surgie du cou où la vie battait ses dernières secondes.

Grand-Père se redressa. La nuit était fraîche mais il sentait des ruisselets de sueur se former à ses tempes et à son front.

Il promena les yeux, d'abord sur les étoiles, puis sur le paysage.

« *Nulle culture extérieure, tant humaine que non-humaine, ne doit entraver la mise en valeur et l'évolution sociale d'une planète !* »

Il avait commis son premier acte de violence. Aël Macherette avait parlé le réflexe injecté à propos de ce Code et sans doute avait-il raison car, en cette seconde, Grand-Père n'aurait su trouver de justification à la loi de défense.

Y avait-il de la sagesse à fermer un monde à tout apport des Extérieures ?

Il se mordit les lèvres dans son désir de trouver. Il chercha dans ses connaissances et dans son intelligence, plus profond qu'il ne l'avait jamais fait.

Chaque monde devait engendrer une société différente. Les meilleures arriveraient plus vite à la maturité et... C'était *cela* la réponse. Les étoiles étaient un terrain d'essai, la vie était une épreuve de *sélection !*

De tout temps, l'homme avait œuvré, s'était battu contre lui-même pour cette raison. Son adaptation l'avait haussé à la tête des espèces vivantes de son monde d'origine. A cette époque, il avait suffit qu'il formât un tout.

Mais maintenant, l'homme affrontait *des milliers* de mondes ! Il ne pouvait pas former un tout pour s'y adapter et il était nécessaire qu'il fût divisé en autant d'humanités qu'il y avait de mondes. Quand chacune de ces humanités aurait dominé son milieu, alors la réunion serait possible ou, tout au moins, la communication.

La conquête des étoiles était une entreprise infiniment plus longue et plus importante qu'on ne l'avait prévue. Le but se trouvait au bout d'un hallucinant chemin de temps et il était tout à fait impossible de deviner seulement sa nature.

Grand-Père s'imagina l'Univers comme une salle emplie de cages, et dans chaque cage il y avait des hommes. Mais si on regardait unité par unité, on voyait qu'ici, l'éclairage était fort, là, presque

inexistant, là encore qu'il faisait froid. Une cage torride, une cage petite, une grande et ainsi de suite...

Et les hommes devaient faire face et dominer, ici l'éclairage fort, là le manque de lumière, là le froid, le chaud, l'exiguïté, l'immensité...

Quand il regarda à ses pieds, Grand-Père vit que l'homme de Simonius était mort.

« Notre cage à nous » pensa-t-il, « est verte et douce. Il ne faut pas, non, il ne faut pas que le voisin qui a déjà échoué vienne contrarier notre avance. »

Un souffle de vent apporta l'odeur caractéristique des roseaux qui bordaient le Jomone. Un Kbrek hurla. La horde était encore affolée. Elle le serait tant que l'émetteur-balise ne serait pas remis en place.

« Demain » pensa encore Grand-Père, « j'irai détruire le Vaisseau de Macherette ! »

Bien sûr, d'autres viendraient mais Salius ferait front.

Grand-Père ramassa sa carabine et rentra dans la maison.

CLAUDE F. CHEINISSE

Les engins

Il m'arrive parfois de penser, les jours de cafard, que la Guerre dure depuis... depuis toujours. Oh ! bien sûr, je me souviens — — ou je crois me souvenir — du temps des talons-aiguilles et des robes du soir... bien sûr, il me remonte parfois à la mémoire, avec une amertume de renvoi, le sable tiède d'une plage de vacances, dans la lumière dorée d'un soir d'août, la carafe de lait et le journal devant la porte, à l'aube, et la douceur du premier baiser... Mais qui me prouve, au fond, que ces souvenirs, je ne les ai pas inventés ?

En tout cas, il n'y a pas de raison pour que la Guerre ne continue à perpétuité. D'après le Communiqué, nous ne cessons de remporter des victoires décisives. Encore un effort, affirme-t-il, et c'est fini. Mais on vient encore de réduire les rations...

Et ces grandes victoires se passent toujours à l'autre bout du monde : un combinat industriel ennemi est volatilisé (jamais ceux de notre côté : Pittsburgh, c'était un... euh, un accident. Et Detroit, je ne l'aurais jamais su si maman... si je n'avais reçu, quelque temps après, le sec petit avis officiel...). Une division ennemie est rayée de la carte des opérations par un Engin (jamais une division alliée...) Pour autant que je sache, il n'y a même pas de front, aucun endroit où nous soyons en contact avec les Autres. La Guerre se passe à coups d'Engins, à travers des océans ou des étendues de terre brûlée. Il paraît que c'est plus économique que le combat rapproché, que les Autres vont bientôt être affamés, réduits à capituler après avoir renversé leur régime. Nous, nous sommes riches et ne manquons de rien : le rationnement, c'est une simple précaution pour éviter le gaspillage...

Au fond, je dois convenir que je ne suis pas trop malheureuse : j'ai la chance de ne pas travailler dans une usine souterraine, et, puisque je suis moi-même Officier de renseignements (et, de plus, dans une base d'Engins), les Renseignements militaires m'épargnent leurs tracasseries. Bien sûr, je n'ai pas le droit de sortir de la Base : les Engins sont bien trop secrets, même le colonel est prisonnier ici jusqu'à la fin de la Guerre (si elle finit un jour..) Mais je

n'en ai nulle envie : qu'irais-je faire ailleurs ? Et puis je n'ai plus de vêtements civils et, si elles me voyaient dans mon uniforme de la Woman Auxiliary Air Force, les travailleuses des usines souterraines pourraient me lyncher. Du moins, tel est le bruit qui court.

Le pire, dans ma condition présente, ce sont encore les Engins. Non pas tant de les voir arriver, dans ce profond grondement qu'on sent dans les os avant de l'entendre, de les voir se ruer vers la Base et labourer la piste avant de s'immobiliser, parfois intacts, le plus souvent cruellement déchiquetés. Pas même de les voir, parfois, exploser sur la piste, ou percuter le sol à côté de la base. Non. Ce qui est effroyable, c'est leur départ. Les gosses, les pauvres gosses qui partent à la mort là-dedans, qui laissent retomber sur eux-mêmes le couvercle du cercueil.

On chuchote (et c'est mon travail d'Officier de renseignements de contrôler la source de tels chuchotis, de les dénoncer pour antipatriotiques), on chuchote que les Engins pourraient être entièrement automatiques, non pilotés : ce ne serait qu'un problème d'équipement électronique (et il paraît que nous sommes très forts dans ce domaine, plus que les Autres). Mais ce serait coûteux. Plus qu'un pilote humain. Et il est admis, établi, qu'aux accélérations terrifiantes des Engins, seul peut résister un organisme jeune. Très jeune : passé dix-sept ans, on est trop vieux pour les Engins.

Je n'ai encore jamais vu un pilote d'Engin atteindre cet âge, et occuper la place d'instructeur qu'on leur promet. En moyenne, ils font trois missions. Et ils le savent.

Ce n'est pas à l'arrivée qu'on s'en rend compte. Ils sautent eux-mêmes de l'Engin fumant, sans attendre l'arrivée de l'équipe de sol, tout glorieux dans leur blouson de plastique noir orné d'un éclair doré. Ils roulent des épaules conquérantes, et vont au mess boire du whisky (il n'est pas rationné pour eux). Ils lorgnent en sifflant les filles de la base. (oh ! le plus souvent, cela ne va pas plus loin : ils sont si jeunes, et si timides... j'ai tellement pitié d'eux qu'il m'arrive souvent, le soir, au mess, de confier à l'un ou à l'autre la clef de ma chambre. Ils s'apaisent voracement, égoïstement, et, après, s'endorment dans mes bras, d'un sommeil agité de cauchemars horribles.)

Mais au départ... au départ, c'est bien un enfant, un enfant pâle et résigné, qu'on harnache dans l'habitacle étroit de l'Engin, avant de refermer le couvercle. Un enfant qui a peur de mourir, mais que le respect humain paralyse, qui ne peut pas crier : « C'est fini, je ne joue plus ! » Car ils sont volontaires (ou du moins, endoctrinés, conditionnés, ils croient l'être). A tout moment, ils pourraient abandonner, prendre place dans une équipe de rampants. En fait, ce n'est jamais arrivé : le bureau psychologique est très fort. On leur explique qu'on compte sur eux, qu'on les admire, que le pays a les yeux

fixés sur eux. Que « se dégonfler » est impossible pour un vrai homme, et qu'il n'y a pas plus viril qu'eux, les pilotes d'Engins. Ils ont quinze ans. Ils continuent. Jamais bien longtemps.

Habituellement, pour le retour des Engins, je suis avec l'équipe de sol : mes fonctions me permettent d'aller où je veux sur la base. Nous nous tenons dans des jeeps, devant la Tour, au pied du grand radar qui guide les Engins dans leur descente, depuis bien au-delà de la stratosphère. Avec moi, il y a le médecin, des pompiers bardés d'amiante, et Shrimp.

Shrimp est mon adjoint. Un dur de dur. Je me méfie un peu de lui. Il a grande envie de passer Officier de renseignements en chef. Ce n'est pas lui qui se poserait des problèmes. Pour lui, notre Cause est sacrée, et chez les Autres il n'y a que des Salopards. Pour lui, la victoire est proche : il n'y a qu'à mettre le paquet. D'ailleurs, on aurait déjà gagné sans ces vendus du Congrès. Des traîtres, ou au mieux des défaitistes.

La sirène de la Tour donne un coup bref : Engin signalé. Les pompiers mettent leur casque, le bouclent. Les conducteurs des jeeps démarrent. Trois coups de sirène : l'Engin n'a pas répondu aux signaux automatiques d'identification. Alerte. Sauf nous, la Base se vide dans les abris. Simple routine : il arrive souvent que l'appareil qui répond aux signaux « Frend or Foe » (1) soit en miettes, comme toute autre partie de l'Engin.

Comme d'habitude, je sens le grondement avant de l'entendre. Il s'amplifie, devient intolérable, avant même que l'Engin soit visible. Bon signe : si l'Engin était ennemi, et visait la Base, nous n'aurions rien entendu avant d'être désintégrés. Maman n'a dû se rendre compte de rien, là-bas, à Detroit.

L'Engin devient enfin visible : un petit point lumineux. Il suit avec exactitude la trajectoire définie par le radar de guidage. L'avant encore incandescent, il frôle la piste, y rebondit, va s'échouer deux kilomètres plus loin, pas loin de nous. Les jeeps bondissent en avant. Shrimp a tiré son colt hors de l'étui, l'arme d'un coup sec : *l'Engin n'est pas un des nôtres.*

Oh ! peu de différences. Le cône un peu plus aigu, les dérives plus en flèche. Mais il n'y a pas à s'y tromper. D'ailleurs, la trappe qui vient de s'ouvrir n'est pas à la même place que celle des nôtres. A côté de moi, Shrimp jure entre ses dents. Absurdement, je pense que les Engins — celui-ci comme les nôtres — ont exactement l'allure de ces fusées dont nous abreuvaient les films de science-fiction, avant la Guerre, ces fusées qui devaient nous ouvrir l'Espace, ou au

(1) Ami ou Ennemi.

contraire débarquer sur Terre un jour, avec à bord des Etres venus d'ailleurs...

C'est bien le moment de rêver ! La jeep freine en catastrophe le long de l'Engin ennemi. Shrimp saute, l'arme au poing, sans cesser de viser la trappe qui s'entrebâille très lentement.

Puis tout se passe très vite : sous la trappe, une forme se précise. Shrimp tire deux fois. La trappe retombe.

Mais ce membre inerte qui pend au dehors, ce n'est pas un bras humain.

PIERRE VERSINS

Le chien

« Tu ferais mieux de me chercher une femme !... »

Les mots ont résonné dans la pièce close que par habitude j'appelle mon bureau. J'ai mis un bon moment à comprendre que c'était le chien qui avait parlé. J'ai demandé alors :

— « Pourquoi me dis-tu ça ? »

— « Parce que c'est la vérité, tiens ! » a-t-il répondu. « Depuis un quart d'heure, tu penses à haute voix, sans t'en rendre compte. Des os et de la soupe, j'en ai soupé... Maintenant, il me faut une femme, une chienne si tu préfères. »

— « Mais... »

Je suis resté, ma phrase en l'air, et je ne l'ai pas laissé retomber. Je venais de me rappeler que les chiens ne parlent d'ordinaire pas, l'esprit de l'escalier, quoi. J'ai pris mon trousseau de clefs ur un meuble et je suis sorti très vite, enfermant l'animal à double tour. Il n'a pas protesté.

Dans le couloir, j'ai réfléchi. Qu'est-ce donc qui se passait ? Des complications, naturellement, je les attire. Depuis que j'avais ce chien chez moi, deux mois tout ronds, il n'avait jamais qu'aboyé et gémi. Il était tout affectueux et japotant en diable, beaucoup de qualités, pas chapardeur, bien éduqué et propre. Que demander de plus ? Il ne lui manquait que la parole et pour ça, maintenant, il l'avait, la parole, ou c'est moi qui devenais cinglé.

J'ai pris une résolution, je suis sorti et j'ai cherché le vieux qui me l'avait vendu. Un type à coucher sous les ponts. Je l'ai trouvé une heure après, l'ancien propriétaire, et je lui ai raconté l'histoire.

— « Ah ! » m'a-t-il dit sans pour autant se faire de la bile, « il a parlé, mon bon clébard ? Il a pas perdu l'habitude, un bon point pour mézigue. J'avais eu peur... »

Je l'ai interrompu :

— « Si vous vous expliquiez plus clairement ?... »

— « Tu parles ! Oh ! pardon, je veux dire... C'est un bon chien, pas vrai ? Alors, vous allez le garder ? Y ferait pas de mal à une mouche et si vous y expliquez bien, y parlera pas devant les per-

sonnes, y vous fera pas honte. Rien qu'à vous qu'y parlera si vous le prenez par les sentiments... Y m'avait promis pourtant qu'y dirait jamais rien devant vous. On sait pas, vous comprenez ? Faut croire qu'il a pas pu tenir parole, que ça le démangeait qu'on y réponde. Les chiens, vous savez, ça a bon cœur, ça aime bien les gens, ça les écoute, et, ma foi, çui-là qui les comprend, les gens, qu'y peut y répondre, ça le gêne de pas pouvoir rien dire, allez ! Vrai, je pensais, moi, qu'y tiendrait pas le coup. Le silence, c'est bon pour les hommes qu'y z'ont trop l'habitude de gueuler tout le temps sans que ça veuille dire grand-chose. Mais eux, les chiens, y savent pas causer et y voudraient bien. Alors, pour un qui sait, faut pas y chercher misère, pas ? »

— « Mais expliquez-vous, que diable ! »

— « Vous énervez pas, vous énervez pas, mon bon monsieur. Je vais tout vous dire. Mais y faut me promettre une chose, que vous y ferez rien, à mon chien... »

Là, j'ai eu une phrase malheureuse, que le vieux par bonheur n'a pas relevée.

— « Je vous l'ai acheté, *votre* chien, non ? » ai-je dit.

— « Que vous y ferez rien de mal, » a-t-il poursuivi sans interruption, « que si vous voulez plus de lui, vous me le redonnerez. On crèvera un peu pus la faim, nous deux, mais y sera pas malheureux, comme ça, lui, pas ? Y trouvera à qui parler, hein ?... Oh ! je vous rendrai l'argent, je l'ai encore. J'ai pas pu le dépenser, ça m'aurait fait mal au cœur et puis, j'aurais eu l'air de l'avoir volé. Pour un qu'a jamais pus de cent sous en poche depuis des ans... Bon, si vous voulez savoir... Mois, vous savez, mon bon monsieur, j'ai pas toujours été une cloche, j'ai fait des études, des vraies, dans mon jeune temps. C'est pas pasque je suis miteux, au jour d'aujourd'hui, que j'ai toujours été pareil. Je sais lire, hein ? »

— « Quel rapport ? »

— « Ça vient, ça vient... Qu'on soye un clochard ou un monsieur, c'est du pareil au même, pas vrai, puisqu'on sait lire tous les deux. Eh bien, c'est de là que tout est venu. Un jour, j'ai trouvé dans une poubelle un livre, ah ! un chouette livre que c'était là ! Bien sûr, il y manquait des pages et la couverture et il était sale, sans ca on l'aurait pas jeté, oui ? Alors, j'ai ramassé le livre, tenez, le v'là, je l'ai encore. Je l'ai lu tout entier et je m'en relis quand ça me prend, un petit bout par-ci par-là. Ça s'appelle « *L'homme et sa destinée* » et c'est d'un nommé Lecomte du Noüy, un bon type souvent mais un jésuite, à en pas douter, comment qu'il écrit. Moi, vous comprenez, le bon Dieu, j'ai rien contre, sauf qu'il aurait pu me donner un peu pus de chance, ça fait rien. Mais les jésuites, là, je peux pas les piffer. Y z'ont une façon de se comporter dans l'existence qui me convient pas. Remarquez que chacun, y fait ce qu'y veut, hein ?

Oui, oui, j'y viens, j'y cours... Donc, je lis le livre et puis je le relis un peu mieux et puis je le lis une fois encore pour voir si j'ai bien compris. Y a bien des pages qui manquent mais ça gêne pas dans l'ensemble. Et alors, j'ai trouvé le clébard. Il était mioche, deux jours peut-être, et y flottait dans la Seine. Y vivait encore. Quand on a vu tant de morts que moi, on sait reconnaître les vivants Je l'ai repêché, le chiot, je l'ai réchauffé et je l'ai apporté à un pote à moi qu'a une grande bringue de chienne qui venait juste de pondre ses petits, une belle portée. Il a tété comme un bon bougre, le clébard, que c'en était un spectacle à pas manquer pour un billet de métro l'hiver... J'ai campé chez le copain un bon bout de temps et le chiot, il a grandi, il a grossi. Et moi, je lisais mon bouquin. »

— « Mais quel rapport, bon Dieu ? »

— « Attendez, soyez pas si pressé ! Si vous faisiez mon métier, vous apprendriez à être patient, mon bon monsieur. Je lisais donc mon bouquin et plus je le lisais, plus je me disais que ça devait être faisable. Tenez, voyez l'endroit, c'est au chapitre huit du livre trois : la somme considérable de connaissances qu'un enfant peut accumuler durant ses premières années... Et puis pus loin, la page d'après : un enfant de trois mois peut parfaitement apprendre. Il ne s'agit pas d'être sévère, mais patient et obstiné, plus obstiné que lui... Vous voyez ? »

— « Euh, pas précisément. »

— « Eh bien, vous allez voir. J'ai pensé, à force de lire ça et de le relire et de le rerelire, que si un môme pouvait apprendre à trois mois, pourquoi un chiot de trois mois, qui est bien plus malin, sans offense, pourquoi y pourrait pas apprendre, lui aussi, et même mieux, puisqu'il est plus malin ? J'ai commencé, dès que le clébard a été sevré, je l'ai pris avec moi et je suis allé à la campagne, pour qu'on risque pas de se foutre de moi si ça ratait. Eh bien, mon bon monsieur, ça a pas raté. J'ai eu de la patience, j'ai été obstiné, et j'ai appris lentement à parler au clebs. Je le tenais sur mes genoux, la tête bien tournée contre moi, et je lui racontais des choses, doucement, en ouvrant bien la bouche pour qu'y voye comment que ça se passe. Oh ! pour de l'obstination, j'en ai eu, plus que lui. Même quand y me pissait sur les jambes, je le lâchais pas. Y faut dire pour être juste qu'il a mis longtemps à dire papa, mais il y est arrivé, puis il a dit maman, et puis le reste a suivi. Et si vous me croyez, mon bon monsieur, ce clebs qu'a pas trois ans maintenant, y sait déjà causer comme une grande personne. J'y ai parlé aussi des étoiles, des planètes, du soleil, de l'histoire de France et de la géographie, j'y ai appris tout ce que je savais. Et si je vous l'ai endu, il y a deux mois aujourd'hui, c'est pasqu'il avait faim et que, cultivé comme il est à cette heure, il avait honte de fouiller dans les poubelles. J'ai eu beau lui expliquer que j'étais moi aussi instruit et tout, sans

m'en faire pour ça d'être un traînard, il a rien voulu savoir, la foutue bête, et y se serait laissé crever de faim. »

— « Et alors ? »

— « Alors ? Ben, c'est à vous de le dire, ce que vous allez faire. Moi, je vous ai tout expliqué le pourquoi du comment... »

J'ai pris un ton docte pour dire :

— « Je vais le faire examiner. »

— « Pardon, vous dites, mon bon monsieur ? »

— « Je dis : je vais le faire examiner par un ami qui est un grand spécialiste en psychologie animale. »

Il a bondi, le vieux. Il m'a attrapé aux épaules et il a crié :

— « Ah ! faites pas ça, monsieur, faites pas ça ! C'est pas un chien de cirque, c'est un bon bâtard qu'a jamais cherché des crosses aux hommes. Pourquoi qu'on y en chercherait, alors ? Non, mon bon monsieur, rendez-le moi, je vois bien que ça vous cause du tracas. Moi, j'y suis bien habitué, forcé pisque c'est moi qui y ai appris à causer. Je le reprendrai et je vous donnerai votre fichu argent que j'ai encore là. Et tout le monde sera bien content. Il a que moi, en somme, ce clébard, pour le défendre... »

A cet instant, le chien est arrivé en boitillant. Il nous a expliqué qu'il avait sauté du premier par la fenêtre. Alors, moi, je n'avais plus rien à dire et je suis parti. Non, je n'ai pas repris l'argent.

Quand je me suis retourné, ils étaient encore là, immobiles, le chien et le vieux, à me faire des signes.

Ça, c'était la partie folle de l'histoire. Maintenant, à la partie sérieuse... si l'on veut.

A quelque temps de là, ayant à peu près tout oublié, je rencontrai mon ami Fraysse sur le pont des Arts. Fraysse est un de ces savants peu rentables qui passent leur temps à découvrir la poudre, les cratères de la Lune, etc. Il n'est du reste pas exclu qu'ils en arrivent, ces gens-là, qui sont de bonne compagnie souvent, à inventer enfin, après avoir accompli le périple complet de l'Histoire des Sciences au pas redoublé, quelque chose qui ne l'ait pas été avant eux.

C'est ce qui, d'après Fraysse, lui était advenu. Il avait le visage fermé, et c'est tout juste s'il daigna me reconnaître et faire un brin de chemin sur les quais en ma compagnie généralement recherchée, pourtant.

— « Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? » lui demandai-je au bout d'un silence appréciable.

— « Laisse-moi, je t'en prie... »

— « Mais encore, dites-moi, quelle bizarrerie... »

Il se fâcha presque.

— « Oh ! toi et tes citations du Grand Siècle ! Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher. »

— « Bon, bon, je n'insiste pas. Je m'en voudrais d'insister. Insister est du reste inutile, n'est-ce pas ? Donc, je n'insisterai pas... »

Je le connais, les citations fines et à propos lui paraissent pédantes, il se renfrogne, mais une bien grosse plaisanterie, basée par exemple sur l'inepte et toute-puissante répétition, cela le met en joie. Donc, il se dérida et s'arrêta net au coin du pont Saint-Michel.

— « Es-tu capable de garder un secret ? » tonitura-t-il.

— « Moi, sans doute, » répondis-je, « mais probablement pas eux tous... »

Et j'englobai du geste les gens qui nous entouraient et dont certains tournaient le visage vers nous d'un air déjà intrigué.

— « Tu as raison, » convint-il plus bas. « Allons à mon hôtel, je t'invite. »

— « Un héritage ? »

— « Pas exactement. Une invention présentée au ministère de la Guerre... »

Je sifflai admirativement.

— « Fichtre ! Et... retenue ?... »

— « Retenue. Et payée. Pas tant que ça, les temps sont durs, mais enfin, il y a aussi la satisfaction d'avoir travaillé pour son pays, n'est-ce pas ? »

J'acquiesçai, l'esprit ailleurs. Nous arrivions à son hôtel, dans une petite rue quelque part entre Saint-Michel et la rue Saint-Jacques. Il rafla, en habitué, une bouteille de Sancerre et deux verres derrière un comptoir et me pilota jusqu'à sa chambre, au second.

— « Je m'étonne, » dis-je soudain, lorsque nous fûmes installés, « que tu puisses parler de ces choses... »

Il me coupa :

— « Mais je ne peux pas en parler ! C'est ça, le terrible ! Une partie, du moins, car il y a plus embêtant, à mon point de vue. Les autres, ils n'ont pas l'air de s'en faire. »

— « Bon, » dis-je alors, « je ne te demande rien. »

— « Oh ! toi, ce n'est pas la même chose. Et puis, ça se saura un jour ou l'autre. Ils sont trop bêtes, aussi ! Quand je pense qu'ils ont failli mettre une annonce dans les journaux... »

Je haussai les sourcils et, par extraordinaire, il me regardait.

« C'est vrai, » fit-il, « il vaudrait mieux que je commence par le début. »

Il engloutit un bon tiers de son verre, fit claquer sa langue en connaisseur, vanta le Sancerre un instant et se lança :

« Voici : tu sais, ou tu ne sais pas, que depuis deux ans je m'intéressais à la glotte... »

— « A la...? euh, continue. »

— « A la glotte, à la langue, au palais, aux dents, enfin, à l'appareil phonique, qui permet d'émettre des sons et de les moduler. J'avais comme but principal de permettre aux muets de parler. Mais le principal... »

Il eut un geste évasif.

« Bref, c'est l'accessoire qui l'a emporté. Les muets ne parleront pas, en tout cas pas avant longtemps, mais certains animaux parleront. »

— « Tiens ! » m'exclamai-je. « Ça me rappelle... »

— « Plus tard, tes souvenirs d'enfance choyée. Et je sais que les animaux parlent... c'est-à-dire correspondent. Moi, quand je dis : parler, c'est parler comme nous, s'exprimer à l'aide de mots-codes, de symboles accessibles au plus grand nombre. Donc, certains animaux parleront. J'ai dû fouiller non seulement la linguistique, mais encore la phrénologie, la neuro-psychiatrie et la théorie de l'information. Un boulot du tonnerre de Brest, tu peux m'en croire, mais j'en suis venu à bout. Résultat : par une action à la fois chimique et médicale — je te passe les détails — suivie d'un entraînement progressif, j'ai réussi à faire parler un chien, d'abord... »

— « Ha ! » fis-je, « ha ! »

— « Ne ris pas, c'est très sérieux. »

— « Mais je n'en doute pas, et je ne riais pas. »

— « Bon. Malheureusement... »

— « Malheureusement, » achevai-je, « tu l'as perdu. Et c'est pour le retrouver que tes mirlitaires voulaient mettre une annonce dans les journaux. »

Il me regarda intensément quelques secondes.

— « C'est presque ça, » dit-il enfin. « Sauf que je ne l'ai pas perdu. Il s'est échappé, disant — c'est fou ce que le simple fait de pouvoir parler développe l'esprit de logique — disant qu'en tant que premier de sa race, il avait droit à des égards et n'entendait absolument pas servir de cobaye plus longtemps. C'est bête, mais je m'y étais attaché. J'en ai fait parler d'autres par la suite, bien sûr, mais ce n'est pas la même chose. »

— « Ah ! » dis-je, un peu inquiet. « Tu en as fait parler d'autres ? Et ils ne se sont pas échappés, ceux-là ? »

— « Oh ! pas de risque. Ils sont au camp de... dans un camp militaire, je veux dire. »

— « Je vois. »

Je laissai passer un silence, pour montrer à quel point je voyais. Puis :

« Eh bien, mon vieux, je crois que j'ai une bonne surprise pour toi. »

— « Bonne ? »

— « Oui, ton clebs, je pense, a été le mien pendant deux mois. Je l'avais acheté à un vieux clochard... »

Je racontai toute l'histoire. Il m'écoutait sans broncher. Quand j'eus terminé :

— « Eh bien, ton bonhomme t'a monté un bateau. Ce vait être ce clochard qui rôdait autour de mon labo à Fontenay. Il aura attiré mon chien avec Dieu sait quelles promesses. Et le chien, il t'a dit qu'il s'appelait Ric ?... Alors qu'il s'appelle, en réalité, Rac. Déjà le sens du camouflage intelligent... »

Il s'extasiait. Je jetai un beau baquet d'eau froide sur son enthousiasme :

— « Oui, et ainsi, pas besoin de changer l'initiale de son linge. »

— « Idiot !... Alors, où est-il, cet enfant terrible ? »

Là, j'hésitai, me demandant si ce n'était pas lâcheté de ma part, que de livrer la pauvre bête. Après tout, si Ric... ou Rac... avait décidé de se camoufler en chien de modèle courant...

— « Mais que veux-tu en faire ? Ou, plus exactement, tes mirlitaires, qu'en feront-ils ? Je ne vois pas bien l'utilité... »

Il se récria :

— « Oh ! mais je ne veux pas donner celui-là aux militaires ! Ils en ont d'autres, bien assez, et le moyen d'en avoir plus encore... Rac, vois-tu, est un peu un phénomène, bien sûr, mais c'est un chien avant tout et — je ne sais pas s'il s'est montré à toi sous ce jour — mais figure-toi qu'il a des dispositions très nettes pour la chasse. Et la chasse, pour moi, tu sais... »

Il laissa passer un long silence, puis se leva.

« Allons le chercher, » dit-il. « Tu te rends compte ? Pouvoir chasser avec un chien qui saura discuter et préparer un plan d'attaque avec moi, comme d'homme à homme ?... »

Il n'était plus nécessaire de lui demander à quel usage les mirlitaires destinaient ces animaux savants...

CLAUDE VEILLOT

Encore un peu de caviar

Mlle MOREAU avait l'air tout drôle, ce matin. Comme elle allait vers le fond de la classe pour préparer l'appareil de projection on a bien vu qu'elle avait comme une envie de pleurer.

— « Aujourd'hui, les enfants, » a-t-elle dit, « nous allons parler de la Terre. »

Tout le monde a fait « Ah ! » pendant qu'elle allait tirer les rideaux pour plonger la pièce dans l'obscurité. Tout le monde sauf Herbert, qui a pris l'air excédé de celui que tout ça embête. Bien sûr, lui, il redouble la classe. Alors, il sait déjà.

— « Vous allez voir, » a chuchoté Herbert, « ça n'a rien de rigolo. C'est tout à fait comme Bis-bis. »

Le projecteur s'est mis à ronronner. Herbert disait vrai. C'était tout à fait comme Bis-bis : une boule qui tournait dans le vide, une grosse boule verdâtre.

— « Je vous ai déjà expliqué que la Terre est une des neuf planètes du système solaire, » dit Mlle Moreau en essayant de reprendre sa voix de maîtresse d'école, sa voix de tous les jours. « Elle est séparée du Soleil par 149 millions de kilomètres. Elle tourne autour de lui en 365 jours un quart et elle fait un tour sur elle-même en vingt-quatre heures... »

— « Si elle tourne autour du Soleil, comme nous, comment ça se fait qu'on ne peut pas la voir ? Comment ça se fait qu'on ne nous l'a jamais montrée au télescope ? » a demandé Tina avec sa petite voix.

Tina a deux petites queues de cheveux toutes raides derrière les oreilles, avec des nœuds roses. C'est pour ça qu'on l'appelle la Môme Tresses. Tina pose toujours des tas de questions.

— « Il ne s'agit pas de ce soleil-ci, ma chérie, » a répondu Mlle Moreau doucement. « Ta maman et ton papa ont déjà dû t'en parler. Il s'agit d'un soleil très, très lointain, une belle étoile jaune à des milliards de milliards de kilomètres d'ici... »

— « Peuh ! Une étoile de deuxième magnitude, » dit Herbert. « C'est papa qui m'a expliqué. Une bougie, à côté de Sirius. »

On voyait bien qu'il répétait sans comprendre mais tout de même, les petits, les moins de sept ans, lui ont jeté un coup d'œil respectueux.

— « C'est vrai, Herbert, » a dit Mlle Moreau. « Il y a beaucoup d'étoiles plus grosses et plus brillantes. Mais il n'y en a pas de plus belle. »

Sur l'écran est apparue une autre boule, plus petite, qui tournait autour de la première. Des pointillés se sont posés en sautillant pour matérialiser son parcours.

« Ceci est la Lune, » a encore expliqué Mlle Moreau. « C'est le satellite de la Terre. Elle tourne autour d'elle en vingt-sept jours... »

— « C'est comme Bis-bis, alors ! » s'est exclamée Tina.

Herbert a fait « Pfff ! » d'un air méprisant. On a vu Mlle Moreau sourire dans la pénombre.

— « Pas tout à fait, » a-t-elle répliqué patiemment. « La Lune et la Terre, c'est une petite boule tournant autour d'une grosse. Tandis que Biskupik et Biskupik-bis sont deux grosses boules de dimensions équivalentes, chacune tournant autour de l'autre. »

— « Ça, je sais, » a enchaîné Tina avec assurance. « J'ai pu regarder Bis-bis, l'autre jour, dans la lunette de papa. Au début de la soirée elle était, heu... à gauche... »

— « A l'ouest, » a corrigé Mlle Moreau.

— « Oui, à l'ouest. Et puis, petit à petit, elle est montée dans le ciel. C'est une grosse boule, oh ! Une très grosse boule. »

La dernière fois que Mlle Moreau a voulu nous expliquer la Terre, ça a fait pareil. Au début, on était intéressé puis au bout de cinq minutes on a parlé d'autre chose. La Terre, c'est si loin... Près de neuf années-lumière, m'a dit papa. C'est tout là-bas, dans les étoiles. On n'ira jamais dans les étoiles, alors pourquoi parler de la Terre ?

— « C'est vrai, mademoiselle, que sur Bis-bis il y a des fleurs, comme ici ? »

— « Ah ! la, la, c'qu'elle est bête ! » n'a pu s'empêcher de lancer Herbert en faisant racler ses pieds par terre. Il grimaçait en direction de Tina et faisait claquer son pupitre. Mlle Moreau a dû se fâcher.

— « Herbert, tu n'es pas gentil du tout, et je dois ajouter que tu n'es pas non plus très malin. Quand on redouble, c'est un peu trop facile de faire étalage de ses connaissances. Il n'y a pas de quoi plastronner. »

Herbert a baissé le nez. Il agace beaucoup Mlle Moreau. Une fois je l'ai entendue parler de lui au capitaine Boulanger. Elle disait : « Ce petit Américain fanfaron et stupide... » Le capitaine a ri en disant :

— « Chère Annie, comment pouvez-vous encore raisonner selon... » (il employait de drôles de mots) « selon des concepts aussi archaïques ? Américains, Anglais, Français, Russes, Italiens. Yougo-

slaves... Vous croyez vraiment que cela peut encore avoir une signification quelconque dans notre situation ? »

— « En tout cas c'est bien à eux qu'on doit d'être là, non ? »

— « Comment ça ? »

— « Eh bien, le Vaisseau, ce sont bien les Américains qui l'ont construit, oui ou non ? »

Le capitaine lui a posé doucement une main sur l'épaule.

— « Vous êtes amère, Annie, parce que vous vous sentez coincée ici. Coincée pour toujours, sans doute. Vous n'avez pas encore accepté cette idée, n'est-ce pas ? »

— « Non, c'est vrai, je ne l'ai pas acceptée. Je crois que je ne l'accepterai jamais. » Ses yeux étaient pleins de larmes. « Je sais ce que vous allez me répondre : je suis une volontaire. Quand les Etats Associés ont décidé la construction et l'envoi du Vaisseau, ils n'ont obligé personne à embarquer. »

— « Et si les Américains ont participé à la construction du Vaisseau pour la plus grosse part, ils n'ont pas été les seuls. Le Vaisseau, c'est l'œuvre de tous les Terriens, Annie, vous le savez bien. C'est pourquoi l'équipage et les groupes scientifiques ont été recrutés dans toutes les nations capables d'en fournir. C'est pourquoi nous parlons tous l'interlingua et cela depuis si longtemps que vous ne vous en rendez même plus compte. Ça n'est pas une expédition américaine, Annie. Ça n'est même pas une expédition internationale. C'est une expédition terrienne, tout bonnement. »

— « Bien sûr, vous avez raison et je suis une sotte. Mais si vous saviez, parfois... »

Elle avait tourné ses yeux vers la fenêtre :

— « Regardez ces baraques minables... On dirait le marché aux puces ! Après dix ans sur Biskupik, voilà ce que nous sommes devenus : des clochards qui végètent. Nous n'avons pas réussi, il faut bien l'avouer. Nous n'étions pas préparés à ça. Nous nous étions entraînés à parcourir glorieusement la galaxie, mais pas à planter des clous, ni à bêcher un potager. Séparés de nos semblables, coupés de la technologie terrestre, privés de l'impulsion collective de toute la race, nous ne sommes même pas parvenus à imiter correctement la vie quotidienne du terrien moyen. Nous sommes 1.200 spécialistes provenant de toutes les disciplines, nous avons une cinquantaine de génies parmi nous, mais nous vivotons misérablement dans une forêt vierge avec la conviction puérile que tout cela est provisoire, que c'est un mauvais moment à passer et que nous en sortirons bientôt. Je crois que nous mourrons tous de cette illusion. »

— « D'autres l'ont dit avant vous, Annie. Les plus réalistes d'entre nous préconisent l'oubli complet de la Terre et demandent qu'on entreprenne l'étude sérieuse de Biskupik pour une installation définitive. Ils combattent ce qu'ils appellent notre géocentrisme. Ce

géocentrisme que vous pratiquez encore en enseignant le globe terrestre à des enfants qui ne l'ont jamais vu... et ne le verrons probablement jamais. »

— « Je sais tout cela, » a admis Mlle Moreau. « Mais ces impulsions ne sont pas raisonnées, vous le savez bien. Elles sont purement sentimentales, presque viscérales. »

— « Nous tous qui avons connu la Terre sommes condamnés à souffrir ce tourment, » dit encore le capitaine Boulanger. « Seules, peut-être, les générations suivantes en seront affranchies. »

Puis Mlle Moreau en levant la tête, a vu que j'étais resté dans la classe :

— « Hervé, pourquoi n'es-tu pas en récréation ? Va-t'en rejoindre tes petits amis. »

Comme je sortais, elle a repris sa conversation avec le capitaine, mais cette fois je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils se disaient. Ils devaient employer une de ces langues compliquées que les grandes personnes parlent parfois entre elles. Ça devait être... Comment appellent-ils ça ? Du français. Ça ressemblait aux phrases que papa et maman se disent parfois entre eux quand ils ne veulent pas que je comprenne. Mais il n'y a pas que le français. Les parents d'Herbert ont encore une autre langue, et ceux de Tina encore une autre. A croire que chaque grande personne a une langue à elle. A quoi ça sert, puisque avec l'interlingua tout le monde peut tout dire à tout le monde ?

— « Eh bien, Hervé, tu ne m'écoutes pas ? Qu'est-ce que j'étais en train de dire ? »

Zut ! L'image a changé. Sur l'écran on voit maintenant des arbres, mais ce ne sont sûrement pas des arbres d'ici. Ils sont trop petits. Il n'y a qu'à voir les gens qui passent dessous... En levant la main, ils pourraient presque toucher les premières branches. Et puis ces gens sont drôlement habillés. Au lieu de porter des pantalons avec des petites bottes, les dames ont des espèces de tabliers bouffant tout autour d'elles, avec des dessins dessus, des ronds, des rayures... On voit leurs jambes. C'est un peu ridicule il faut dire, et Herbert étouffe un petit rire. Ça doit être encore des images de la Terre.

— « Alors Hervé ? Tu ne réponds pas ? Qu'est-ce que le printemps ? »

La porte en s'ouvrant m'a tiré de ce mauvais pas. Le capitaine Boulanger se découpe en silhouette dans l'ouverture. Il ne dit rien. Il y a comme une grande tension dans son immobilité.

Machinalement, Mlle Moreau a arrêté la projection et est allée ouvrir les rideaux. Dans le jour grisâtre, les traits du capitaine, sous sa visière fatiguée, ont l'air très graves et comme ankylosés par l'émotion.

— « Que se passe-t-il ? » a dit Mlle Moreau nerveusement.

Le capitaine s'est avancé jusqu'au vieux tableau noir en matière plastique, tout usé par les craies synthétiques.

— « C'est Penn, » dit-il. « Il revient. »

Aussitôt il y a eu un grand brouhaha dans la classe, un bourdonnement de bavardages fébriles. Mlle Moreau, toute blanche, debout devant le capitaine, n'a même pas tourné la tête pour nous faire taire.

Le colonel Penn revient de Bis-bis. Alors, ça c'est une nouvelle.

La barbe du colonel Penn était déjà longue quand il est parti, l'année dernière, mais maintenant... Oh ! la, la, elle lui arrive presque à l'estomac. Et elle est toute blanche. Ses cheveux aussi sont très longs. Ils sortent de dessous sa vieille casquette et roulent en boucles derrière ses oreilles. Ils sont nombreux, à la colonie, à avoir laissé pousser ainsi barbe et cheveux.

J'ai couru à travers la ville dans l'espoir d'arriver le premier au terrain, mais il y avait déjà bien du monde devant moi. Les gens sortaient précipitamment de toutes les maisons. On voyait des officiers qui dégringolaient les escaliers de bois en achevant d'enfiler leur tunique rapiécée.

— « Les enfants, les enfants... » criait derrière nous Mlle Moreau. Mais bien sûr, personne ne l'écoutait. Je me demande si même un kangourou-tigre surgi de la sylve et apparaissant à l'entrée de la rue nous aurait arrêtés.

Jamais je n'avais vu tant de monde à la fois. Il y avait au moins cinq cents personnes. Je sais bien que papa rira quand je lui dirai ça. Il raconte que là-bas, sur la Terre, il y a des millions de millions de millions de gens. Si c'est vrai, je me demande où on peut bien les mettre. Il dit aussi que ces millions de gens vivent dans des cités immenses, avec des maisons qui font parfois deux cents mètres de haut, presque aussi hautes que les arbres de la sylve. Il appelle ces cités des métropoles.

— « Ici, » a-t-il dit une fois, « ça n'est certes pas une métropole. Tout au plus un bidonville amélioré ou, au mieux, un village du vieux Far-West. »

Je ne sais pas ce que ça veut dire. Les grandes personnes font toujours allusion à des choses qu'on ne connaît pas. Ce que je sais, c'est que même dans les métropoles de papa on n'a sûrement jamais été aussi excité que lorsque la fusée-cargo du colonel Penn s'est posée sur le terrain.

Le terrain a été défriché pas loin de la ville. C'est de là que les fusées-cargos partent pour le Vaisseau avec les équipages de relève. C'est là que je suis venu plusieurs fois en compagnie de maman, pour attendre papa quand il avait fini sa période dans l'espace.

L'herbe a déjà commencé à repousser et des lianes rampent partout. L'équipe d'entretien a pourtant nettoyé le terrain au brûleur la semaine dernière. Mais la sylve envahit tout. En ville aussi il faut empêcher les plantes de tout envahir. L'autre jour, la maison des parents de Tina a craqué et s'est soulevée un peu. Une grosse racine avait poussé juste dessous.

Les réacteurs de la fusée-cargo venaient de s'arrêter quand je suis arrivé. Je me suis faufilé entre des dizaines de jambes jusqu'à ce que je rencontre le dos de Tom Cossak qui s'est retourné et m'a attrapé par le cou :

— « Pas plus loin, Hervé ! C'est défendu ! »

J'ai vu qu'il faisait sa période de police. Il avait le brassard bleu. D'autres brassards bleus formaient la chaîne avec lui pour empêcher les gens d'approcher.

Une buée s'élevait du sol humide autour de la vieille fusée.

— « C'est à peine croyable, » dit quelqu'un, « de penser que cette ferraille a pu aller jusqu'à Bis-bis et en revenir. »

— « Tout de même, elle a été reconditionnée. Ils ont travaillé cinq ans dessus. »

— « J'avais une vieille Renault, autrefois. Même en la reconditionnant, je ne me serais pas attaqué aux vingt-quatre heures du Mans. »

C'est alors que la porte du sas s'est ouverte et que j'ai vu la barbe du colonel Penn. J'ai pensé aux histoires que me raconte parfois maman, les histoires de la Terre. Le Père Noël, ça doit être quelque chose comme le colonel Penn.

Les gens autour de moi n'ont pas crié, ni applaudi, ni rien. On voyait qu'ils étaient bien trop émus. Le major Ivan Sokolov, qui a présidé le Comité de Gestion pendant tout le temps de l'absence du colonel, s'est avancé d'un pas égal vers la fusée-cargo. Tout se déroulait très lentement et pourtant personne ne semblait s'impatienter de cette lenteur. L'air était comme chargé d'attente.

— « Dighbee, qui est dans le Comité de Gestion, m'a dit qu'ils avaient perdu du monde, là-bas, » murmura quelqu'un derrière moi. « Mais il paraît qu'ils ont retrouvé des types du canot n° 7. »

— « Après dix ans ? Allons ça ne tient pas debout ! »

Le major Sokolov avait escaladé la petite échelle métallique. On le vit étreindre le colonel Penn, puis d'autres silhouettes dans l'ombre du sas.

Soudain, la voix du colonel a retenti très fort, comme s'il était déjà au milieu de nous. Il parlait dans le micro de piste. Papa a dit plus tard que son discours n'était pas de ceux qui passent à la postérité.

— « Eh bien, mes camarades, nous voici revenus parmi vous. Nous avons eu quelques ennuis, là-bas, en face. Vous savez peut-être

déjà que Langtree et Bordeneuve sont restés sur Bis-bis. Ils sont morts. Mais l'expédition n'a pas été inutile. Nous avons retrouvé le canot n° 7. »

Le silence sur le terrain était à couper au couteau. On pouvait percevoir alentour l'infime bruissement des pousses des radicelles et des germes se frayant leur chemin dans l'humus de la sylve.

— « Sur ses quarante occupants, trente-neuf ont succombé au cours des ans. Mais l'un a survécu. Nous l'avons ramené. Il est sain et sauf. C'est Piotr Hovcar, le biochimiste. »

Il y a eu un cri terrible dans la foule, un cri reflétant une émotion si insupportable, une joie si effrayante qu'il m'a fait dresser les cheveux sur la tête. Personne, apparemment, n'avait prévu que le rescapé pouvait être marié et que sa femme se trouverait sur le terrain.

⁂

— « Il y a quelque chose qui ne colle pas dans le récit de Hovcar, » a dit papa. « Logiquement, il n'aurait pas dû survivre. »

— « Et pourquoi donc ? » a demandé maman. « Penn a bien dit que Biskupik-bis était une planète semblable à celle-ci ! Selon lui, c'est positivement sa sœur jumelle. Deux planètes identiques qui se tournent autour, à trois millions de kilomètres l'une de l'autre... »

— « C'est vrai, mais tu oublies une chose. Quand nous avons abandonné le Vaisseau en orbite autour de Biskupik, nous étions quarante nefs de sauvetage et cinq fusées-cargos. Sept nefs se sont perdues corps et biens dans l'espace, cinq se sont écrasées, mais il y en a quand même eu vingt-sept à se poser ici intactes. Et les fusées-cargos s'en sont également tirées. Tout ça représente plus de 1.500 personnes. Voilà pourquoi nous avons survécu... Parce que nous étions nombreux, que nous disposions de tout le matériel voulu et que nous avions les fusées-cargos pour retourner au Vaisseau chaque fois que nous le désirions.

» Un seul canot a dérivé vers Biskupik-bis à la suite d'une fausse manœuvre : le numéro 7. Hovcar dit qu'ils firent un atterrissage très dur. Près de la moitié d'entre eux ont été tués en touchant le sol. Les autres sont morts les uns après les autres, enlisés dans les marécages, dévorés par des plantes carnivores ou simplement minés par les fièvres, ou encore par le désespoir. Hovcar est resté six ans tout seul sur cette sacrée planète. Six ans, tu imagines un peu ! »

— « Et alors ? Tu n'as jamais lu *Robinson Crusoe ?* »

— « Très mauvais comme comparaison. Bis-bis n'est pas une île terrestre idyllique où un homme peut trouver par aubaine tous les produits qui lui sont nécessaires. D'ailleurs, même Robinson Crusoe ne s'en tirait que grâce à l'épave du navire qui l'avait amené, alors que Hovcar ne pouvait en aucun cas retourner au Vaisseau. Non,

s'il y a des Robinsons, c'est nous, à la rigueur. Des Robinson suisses. Mais Hovcar tout seul sur Bis-bis, c'est un homme plongé vivant en enfer. Tu sais qu'il y a des moustiques de vingt kilos, là-bas ? C'est comme ça que Bordeneuve est mort, m'a dit Penn. Et tu sais qu'il y a des lianes-pieuvres ? C'est l'une d'elles qui a vidé Langtree de tout son sang. »

Je suis allongé dans la soupente et j'ouvre mes oreilles toutes grandes. Depuis mon lit, ç'a été facile de grimper. Le mur de rondins n'arrive pas jusqu'au plafond. Il y a là un faux grenier où papa a remisé des vieilles caisses, des bouquins et des provisions. Dans le plancher raboteux, un nœud a sauté et je les vois par le trou qui finissent de boire leur café.

Il paraît d'ailleurs que ça n'est pas du vrai café. Pour les grandes personnes, le vrai café c'est celui qui pousse là-bas, sur leur Terre. Or, le stock amené par l'expédition Biskupik est épuisé depuis longtemps. On n'en trouverait plus un grain dans les cales même si là-haut, sur son orbite, on démontait le Vaisseau pièce par pièce. Mais les botanistes ont découvert dans la sylve une plante dont les graines ressemblent à du café. Maman dit que ça peut faire illusion.

— « En tout cas, Piotr Hovcar est revenu vivant. Ça c'est un fait. »

— « Je l'admets, » dit papa avec un sourire. « Je ne suis pas sectaire à ce point-là. »

— « Est-ce que c'est mieux pour lui ? Est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu qu'il meure là-bas, en face, comme tous ceux du numéro 7 ? »

Les yeux de papa se sont faits très tristes et très doux. Par-dessus la table, il a attrapé la main de maman.

— « Ce retour, ça t'a fichu un coup, Minne. Tu devrais te réjouir de voir un des nôtres revenir vivant après si longtemps. Tu devrais penser à la joie d'Helga Hovcar. Au lieu de ça, on dirait que tu patauges en plein cafard. »

— « C'est vrai, Georges. J'y suis jusqu'au cou. Je... j'ai peur de ne pas pouvoir tenir. Tu comprends, revoir Piotr Hovcar, à peine changé, ça m'a ramené d'un coup à dix ans en arrière... Plus, même. Je me suis revue à la base d'entraînement... Tu sais que Hovcar m'a fait la cour, à cette époque-là ? Pourtant, il ne parlait ni le français, ni l'anglais. C'est moi qui lui faisait répéter ses leçons d'interlingua... »

— « Tu ne m'avais jamais raconté ça, » dit papa en faisant semblant d'être très en colère.

— « En le revoyant, tout à l'heure, des tas de souvenirs sont remontés en vrac à la surface de ma mémoire. Depuis dix ans, je les avais enfouis en moi, je croyais les avoir anesthésiés. Il ne s'agit pas de Hovcar lui-même, bien entendu, mais de tout ce que sa réapparition a réveillé. Et je me suis revue telle que j'étais il y a

dix ans : une volontaire folle d'enthousiasme, dévorée de curiosité, éclatant d'orgueil... Tous les journaux parlaient de nous : « *Les volontaires du sub-espace* », « *Les colons galactiques* », « *Les pionniers de l'espace-temps* », « *La May-Flower du cosmos* »... Nous avions beau être deux mille, ils nous avaient presque tous interviewés les uns après les autres... Puis il y a eu cette effervescence des derniers préparatifs, les fusées-taxis qui nous emmenaient vers le Vaisseau, les derniers slogans de la radio : « Le temps est vaincu... Grâce au sub-espace ils couvriront en trois mois la distance que la lumière met neuf ans à parcourir... Ils raconteront à vos arrières-petits-enfants les merveilles de Sirius. de Procyon et d'Altaïr... »

» Oh ! Georges, à ce moment-là je croyais avoir tout accepté. Rester des années dans l'espace, ne plus jamais revoir les miens, ne plus retrouver, au retour, la Terre que nous connaissions, la trouver changée même de plusieurs siècles... Oui, j'avais admis tout cela parce qu'au fond de moi j'avais une paisible certitude : un jour, tôt ou tard et de toute façon, nous reviendrions. Ça n'était pas très pressé, ça pouvait même attendre très longtemps. Il suffisait simplement de savoir que c'était possible... »

Par le trou du plancher, je ne vois que le haut de la tête de maman. Il y a des fils blancs parmi ses cheveux noirs. Est-ce que maman est vieille ? Trente-cinq ans, ça me semble beaucoup, à moi, mais pour une grande personne il paraît que c'est encore jeune.

Sa voix s'est faite âpre. Elle a tapé du poing sur la table comme un homme :

« Bon Dieu, Georges, comment avons-nous pu nous faire prendre dans ce piège à rats ? Comment n'avons-nous pas vu que ce Vaisseau dont nous étions si fiers n'était qu'un bout de ferraille dans le ciel, une limaille, une poussière, rien ! Comment avons-nous pu nous laisser impressionner par cette malheureuse sphère d'acier, ses trois cents mètres de diamètre, ses centaines de milliers de tonnes et ses trente-deux ponts concentriques ? Comment avons-nous pu être assez présomptueux pour ne pas prévoir l'inattendu : après trois mois de sub-espace, un Vaisseau qui émerge comme prévu dans les parages de Sirius... et tombe en panne. En panne, comme une vieille Ford. Une panne définitive, irrémédiable. »

— « Tu sais bien qu'elle n'est pas irrémédiable. »

— « Je n'y crois plus, Georges, plus du tout. Oh ! j'y ai cru longtemps, j'ai voulu y croire très longtemps et très fort. Quand le colonel Biskupik nous a réunis à bord, la première fois, il y a dix ans, et qu'il a annoncé qu'on pouvait trouver la panne mais qu'il y avait des risques de désintégration, quand il a expliqué que toute l'expédition s'installerait sur la planète pendant qu'une équipe minimum resterait à bord, alors là, oui, j'y ai cru désespérément. Et puis l'équipe de dépannage est rentrée et une fusée-cargo a

emmené la relève... Et puis celle-ci est revenue à son tour, et ainsi de suite... Puis le colonel Biskupik est mort et Penn a pris sa place... Puis Brücker est mort, puis Mary McDougall, puis le commandant Kozintsev, puis le professeur Morgenstein, puis Donald McDougall, puis la petite Cordelier... As-tu compté les tombes dans la clairière, Georges ? Moi je l'ai fait. Il y en a deux cent trente-neuf. Ça fait beaucoup, en dix ans, sur un total de 1.500. »

— « Vu sous cet angle-là, évidemment, ça semble assez pessimiste. Ce qui est amusant pourtant, c'est que le total est toujours de 1.500, à peu de chose près. »

Maman s'est tue un instant. Puis elle a eu un petit rire qui était presque gai.

— « C'est pourtant vrai, Georges. Les enfants... Plus de deux cents enfants sont nés ici. L'homme est incorrigible. »

— « L'homme est increvable, » a rectifié papa. « Je ne me fais pas de souci pour l'homme. »

Ils ont ri ensemble et c'est à ce moment que le cri a éclaté dehors. Il a jailli de la nuit avec une telle force qu'on eût dit qu'il vrillait nos murs. C'était si affreux que j'ai écrasé ma bouche au creux de mon bras pour ne pas crier à mon tour. Quand il s'est arrêté, il sonnait encore dans ma tête.

Maman s'est dressée, les lèvres blanches :

— « Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? Une bête ? »

J'ai senti comme des picotements glacés entre mes omoplates. Ça n'était pas une bête. Cette voix, je l'avais déjà entendue l'après-midi sur le terrain. C'était la voix toute déformée d'Helga Hovcar.

⁂

Personne ne m'a vu. Tandis qu'ils se rassemblaient devant la maison de Piotr Hovcar, j'ai traversé le sentier en me piquant les pieds sur les cailloux. J'étais en pyjama et je n'avais pas eu le temps de mettre mes souliers, mais il n'était pas question que je rate quoi que ce soit.

Je me suis hissé le long du tronc de l'arbre à farine qui surplombe l'entrée. Le projecteur n'éclairait pas si haut. A l'abri de la nuit, je me suis glissé le long des branches et plusieurs cosses ont éclaté, répandant sur moi leur blancheur poudreuse.

Papa s'est avancé d'un pas ferme dans le rond du projecteur. Il est courageux, papa. C'est toujours lui qui avance le premier. Il était dans la première fusée. Pas quand la colonie s'est posée, non, mais bien avant, quand il a fallu explorer. C'est maman qui m'a raconté : le colonel Biskupik savait qu'il y avait une atmosphère sur cette planète, et il savait aussi que la pesanteur y était les neuf dixièmes de celle de la Terre, mais il fallait quand même faire des

reconnaissances. La première fusée de prospection, c'est papa qui la commandait. Ils se sont posés et ils ont exploré pendant des jours et des jours. Ils étaient trente et c'était papa qui les commandait tous. Pendant ce temps, à bord du Vaisseau, les autres attendaient. D'après maman, je n'étais pas encore né, en ce temps-là. Ça doit être pour ça que je ne me rappelle pas. Ce sont des histoires d'autrefois mais c'est pour dire que papa est courageux.

Il a frappé un bon coup à la porte et a crié :

— « Hovcar ! C'est moi, Sidaner. Que se passe-t-il ? »

On n'entendait rien à l'intérieur et tout était éteint. Autour du projecteur, ils étaient une quinzaine qui s'étaient habillés à la hâte avant d'accourir. Les plus proches voisins.

— « Il vaudrait mieux enfoncer la porte, » a dit Sean Finney. « Ça ne rime à rien d'attendre, plantés là. »

Comme il disait cela, il y a eu une brève bousculade derrière le projecteur et le colonel Penn s'est avancé à côté de papa. En même temps, la porte de la maison Hovcar a commencé de s'ouvrir.

— « Hovcar ! » a appelé le colonel Penn d'un ton angoissé.

J'ai trouvé sa voix exagérément tendue, car enfin Piotr Hovcar franchissait son seuil d'un pas tranquille et ne semblait pas du tout inquiet. Il était sans veste, les bras nus, et souriait d'un air interrogatif.

— « On a entendu un cri, » dit papa. « Est-ce que Helga...? »

Puis il s'arrêta car Helga venait d'apparaître à son tour, une mince écharpe jetée sur ses épaules. Hovcar tourna la tête vers elle :

— « On dirait que tu leur as fait peur, » murmura-t-il d'une voix douce chargée d'un affectueux reproche.

Helga eut un sourire confus.

— « Je ne sais comment m'excuser. J'ai eu... J'ai fait un rêve. Un cauchemar affreux... »

— « Elle s'agitait tellement en dormant que cela m'a réveillé, » expliqua Hovcar. « J'ai voulu la calmer et alors, avant d'ouvrir les yeux, elle a poussé ce cri.. »

— « Je suis désolée, » répéta Helga. « Je ne sais comment dire... Ça doit être l'émotion de cette journée, le retour... »

Elle semblait hésiter entre le rire et les larmes. Elle cacha son visage contre l'épaule de son mari.

— « Voilà comment votre femme vous accueillera si vous devez vous absenter dix ans, » plaisanta Hovcar.

Il y eut quelques rires. L'atmosphère était beaucoup moins tendue, on sentait comme un soulagement dans l'air après l'insupportable tension.

— « Bon sang, Helga, quelle voix ! » dit Sean Finney. « L'équipe de service a dû t'entendre de là-haut, sur le Vaisseau. Le lieutenant McKay a dû en tomber de sa couchette. »

Ils ont commencé à se disperser. Et alors, tout est arrivé tellement vite que j'ai eu l'impression que les trois choses se passaient à la fois. Hovcar a entouré de son bras nu l'épaule de sa femme, papa s'est avancé vers eux comme pour leur dire bonsoir et le commandant Penn a tiré.

Le pistolet thermique fait un bruit très caractéristique, le chuintement violent d'un gaz sous pression. Mais on eût dit que c'était des deux corps que jaillissait ce sifflement furieux. Piotr Hovcar et Helga, frappés de plein fouet par le jet de chaleur, étaient restés soudés l'un à l'autre. Puis ils se mirent à fondre sans un cri.

Je ne trouve pas d'autre mot : ils se mirent à fondre. J'ai déjà vu fonctionner un pistolet thermique. Une fois, papa a tué un kangourou-tigre qui venait manger les moutons dans l'enclos, près de l'arroyo. Le jet fait un trou noir et la bête tombe. C'est tout.

Mais là, Hovcar et Helga fondaient. Sans se séparer, ils se sont affaissés lentement, ils sont devenus tout mous. J'ai vu un œil et des dents glisser dans une masse pâteuse et les deux corps ont commencé à se répandre littéralement sur le sol.

Papa avait fait un bond en arrière. La seule expression qu'on pouvait lire sur son visage, c'était une stupéfaction intense, l'air de quelqu'un qui n'arrive pas à croire ce qu'il voit. Puis il s'est précipité vers le colonel Penn qui continuait à diriger le jet de chaleur sur les deux corps.

— « Bon Dieu, colonel... »

— « N'approchez pas de *ça*, Sidaner. N'approchez pas, si vous voulez m'en croire. »

La voix du colonel Penn était dure, tendue, mais pas du tout hagarde. Il semblait au contraire totalement maître de lui si bien que tous, subjugués, ne songèrent pas à faire un geste.

Ils étaient d'ailleurs bien trop occupés à regarder ce qui se passait par terre. Et ce qui se passait était incroyable. Ce qui avait été Hovcar et Helga s'était répandu au milieu des vêtements carbonisés et cela bougeait. Cela formait une masse informe, palpitante, comme douée de vie, qui ondulait fébrilement, fuyait le jet thermique, se rétractait quand il la frappait, lançait des pseudopodes dans la direction opposée comme pour s'arracher à cette chaleur mortelle.

Sautillant pour éviter le moindre contact tournant sous la lueur du projecteur, le colonel Penn réduisait peu à peu cette gélatine rampante qui devenait noire et grumeleuse sous le jet torréfiant du pistolet.

Une partie de la chose s'était fractionnée et, avec une lenteur frénétique, tentait de s'éloigner vers la zone d'ombre. Implacablement, le rayon la poursuivit, la traqua, se fixa sur elle jusqu'à complète carbonisation. Bientôt, sur le sol cuit, il ne resta rien d'autre que

des fragments de matière calcinée que le colonel s'acharna encore à asperger jusqu'à leur totale volatilisation.

Puis ils restèrent tous là immobiles, comme frappés de stupeur, se regardant sans mot dire sous la lueur blanche du projecteur.

— « Par l'Espace, colonel, qu'est-ce que c'était ? » demanda Sean Finney, blanc comme un linge.

Le colonel glissait lentement son arme dans son étui.

— « Ce n'était pas Hovcar, n'est-ce pas ? »

— « Non, ce n'était pas lui. Et ce n'était pas Helga non plus. »

— « Pas Helga ? » s'est exclamé maman, qui n'arrivait pas à retrouver ses couleurs. « Mais alors, où est Helga ? »

Le colonel Penn secoua la tête.

— « Je mentirais si je disais que je n'ai pas eu de soupçons. Mais ces soupçons, je les ai écartés presque inconsciemment. En un sens, je suis coupable. Ce qui est arrivé est ma faute. Mais c'était impossible à croire. J'ai refusé tout bonnement de le croire. J'ai effacé ça de mon esprit et j'ai ramené Hovcar parce que... parce que c'était simplement Hovcar, que ça ne pouvait pas ne pas être lui. »

— « Si vous ne nous dites pas de quoi il s'agit, il n'y a aucune chance pour qu'on en comprenne seulement un brin, » interrompit Sean Finney. « J'ai l'impression que ça ne serait pas mal si la colonie pouvait en savoir un peu plus, vous ne trouvez pas ? »

— « J'avais l'intention de faire une communication, de toute façon. Mais, à mes yeux, ça n'avait pas un caractère d'urgence. Il ne s'agissait pas de Hovcar, voyez-vous. Ça n'est que tout à l'heure que j'ai compris, que la vérité m'a sauté aux yeux. Oui, c'est quand... quand Hovcar a serré Helga contre lui que j'ai vu ce que je me refusais à croire. »

La branche vibre sous moi comme si quelqu'un secouait le tronc de l'arbre à farine. Mais ce n'est pas l'arbre qui tremble, c'est moi. La sueur coule le long de mes côtes et j'ai un peu mal au cœur. Je tremble comme ça depuis que ça a commencé, depuis que le colonel Penn a sorti son pistolet thermique.

Et je tremble parce que moi aussi j'ai vu ce que le colonel a vu avant de tirer : Piotr Hovcar a passé son bras autour de l'épaule d'Helga, et alors le bras est entré dans l'épaule. Oui, c'est bien ce que j'ai vu. Hovcar souriait à papa qui s'avançait vers lui, et en même temps, sans qu'il semble s'en apercevoir, son bras nu s'incrustait dans le dos nu d'Helga. Ça ne saignait pas, ni rien. Simplement, les deux chairs semblaient s'absorber mutuellement et déjà le poignet d'Hovcar avait presque entièrement disparu dans l'épaule d'Helga quand le colonel Penn a commencé à tirer.

⁂

Tout le monde n'a parlé que de ça, à la récréation. Tout le monde a parlé du caviar. Hier, personne n'avait jamais entendu ce mot-là, et maintenant il n'est pas question d'autre chose.

— « Mais qu'est-ce que c'est, du caviar ? » demande Tina d'une petite voix plaintive.

— « C'est quelque chose qui se mange », explique Herbert, l'air toujours important. « Quelque chose qui se trouve là-bas, sur leur Terre. »

— « Et il y en avait aussi sur Bis-bis ? »

Herbert hausse les épaules avec dédain :

— « Le colonel a dit que ça *ressemblait* à du caviar. Il n'a pas dit que c'en était. Mon père a raconté que le colonel tient ça renfermé dans une boîte à double couvercle. C'est comme un tas de toutes petites boules noires collées ensemble. Et ça bouge ! »

Herbert ne raconte pas de blague. J'ai entendu papa en parler, moi aussi. Le colonel a fait un exposé dans la salle des conférences. Presque tout le monde est venu. On aurait bien voulu entendre, nous aussi. Herbert et moi, on a tourné autour du hangar, on a essayé de regarder à travers les planches, mais le lieutenant Le Garrec est sorti et nous a dit d'aller jouer.

— « Exactement du caviar, » a raconté plus tard papa à maman. Quand Penn a parlé de ce... de cette chose, et surtout de ce qu'elle pouvait faire, on l'a à peine cru. Alors, il a sorti la boîte qu'il a ramenée de là-bas, tu sais, une de ces boîtes d'échantillon dont se sert le service de zoologie. A travers la double vitre on a vu ça, cette espèce de grenaille gluante. Oui, on dirait vraiment du caviar. Il y en avait à peu près un demi-kilo.

» Penn a expliqué qu'il était tombé là-dessus vraiment par hasard. Il observait de loin un petit animal, une sorte de gerboise, quand il a vu ce paquet de gélatine se laisser tomber du haut d'une branche. La gerboise a été positivement absorbée. Penn l'a vue se liquéfier, disparaître. Elle a été absolument digérée par ça. Mais il a vu mieux. Ou pire. Il y avait une deuxième gerboise dans les parages. Alors, le « caviar », lentement, s'est retransformé... Ecoute-moi bien... s'est retransformé en gerboise. Il lui a poussé une oreille, puis deux, puis une queue, puis deux yeux... Tu comprends ? Un mimétisme absolu. La fausse gerboise s'est approchée de la vraie et hop ! »

— « Quoi, hop ? » a demandé maman d'une voix altérée.

— « La fausse a bouffé la vraie. Elle lui a sauté sur le dos et a commencé à se répandre comme de la confiture. L'autre a tout juste eu le temps de pousser un couinement. A la fin, il n'y avait plus de gerboise du tout. Seulement un peu plus de caviar. Penn l'a ramassé dans sa boîte et a décidé que l'expédition Bis-bis avait assez duré. »

Je ne voulais pas me montrer car papa aurait sûrement interrom-

pu son histoire, mais j'aurais bien voulu voir la tête de maman. Sa voix était toute changée. Je crois vraiment qu'elle avait la frousse.

— « Mais alors, Georges, est-ce que tu crois... »

Elle n'a pas fini sa phrase. Papa a repris :

— « Des histoires comme ça, c'est dur à avaler. Même les biologistes ont dit à Penn qu'il n'avait pas dû bien observer, qu'il avait dû confondre. Alors Penn s'est mis en rogne. Il a dit : « Vous voulez une démonstration ? Vous allez l'avoir. » Il a regardé partout autour de lui, à ses pieds, puis tout à coup il s'est précipité. Il est très adroit, tu sais. Il a attrapé la blatte du premier coup. Ensuite, il a pris sa boîte il a fait glisser le couvercle du dessus et il a laissé tomber le gros insecte sur la deuxième plaque. Puis il a refermé le couvercle. « J'opère ainsi, messieurs, parce que je ne veux courir aucun risque. J'ignore totalement de quoi cette chose est capable. »

» Il a tiré la deuxième plaque. La blatte est tombée au fond. Et alors, à travers la vitre, on a vu. On a vu exactement ce qu'avait pu voir Penn sur Bis-bis : le paquet de gélatine a encerclé la blatte, l'a recouverte, et puis il n'y a plus eu de blatte du tout. »

— « Mais, Georges, » s'est exclamée maman, « tu ne l'as tout de même pas vu se transformer. Ça n'est pas devenu une autre blatte. »

— « Eh bien, justement, si. Quand Penn a mis un deuxième cancrelat dans la boîte, le « caviar »... a cessé d'être du caviar. Et ç'a été plus beau encore que l'histoire de la gerboise, parce que cette fois il s'est fractionné, et chaque fraction est devenue un petit cancrelat. Inutile de te dire que la *vraie* blatte n'a pas fait long feu. Tu comprends, Minne ? Cette chose-là mange quelque chose, et elle *devient* ce quelque chose. Elle absorbe une gerboise, et si une autre gerboise se présente elle *imite* celle qu'elle vient d'assimiler pour piéger l'autre. Elle se tape un cancrelat et elle se fractionne en autant de cancrelats que sa masse peut en fournir. »

La voix de maman n'était qu'un souffle :

— « Alors, Piotr Hovcar... »

— « C'est ce que Penn s'était refusé à supposer, et comment pourrait-on lui donner tort ! Pourtant, je te l'avais dit, logiquement, Hovcar ne pouvait pas survivre seul sur Bis-bis. Et il *n'a pas* survécu. »

— « Mais, Georges... »

— « Je sais, je sais, on l'a vu descendre de la fusée, on lui a parlé, on lui a même fait des embrassades... Et Helga s'y est laissée prendre aussi bien que nous. »

— « Mon Dieu, fallait-il donc la tuer, elle aussi ? »

— « Ne te méprends pas. Quand Penn a tiré, Helga n'existait déjà plus. Pourquoi crois-tu qu'elle a poussé ce cri, quelques instants auparavant ? C'était le cri de la gerboise, le dernier sursaut de la

blatte. A ce moment-là, le pseudo-Hovcar commençait à l'absorber, voilà la vérité. »

— « Je pense que c'est vrai, je crois ce que tu dis, mais je n'arrive pas à le concevoir. Même en admettant que ce... cette matière puisse assimiler des bestioles, des insectes, puisqu'elle arrive à les imiter, comment croire... Enfin, tu as vu Hovcar sortir sur le pas de sa porte... Tu as entendu Helga... »

— « Ça n'était plus eux, Minne, mets-toi bien ça dans la tête. Penn pense que cette chose, cet être ou quoi que ce soit, n'est rien d'autre en soi qu'un peu de gélatine vivante, mais qu'elle est capable de s'identifier absolument à tout ce qu'elle ingurgite. Et pas seulement sur le plan physiologique. Quand elle avale la gerboise, non seulement elle peut prendre l'apparence extérieure de la gerboise, mais elle *devient* véritablement une gerboise, elle *sait* tout ce que savait la gerboise. Rien de plus, mais rien de moins. Et quand elle a absorbé Hovcar, un jour, sur Bis-bis il y a des années peut-être, elle a su tout ce que savait Hovcar. Rien de plus, mais rien de moins. Elle a donc su qu'il y avait d'autres êtres comme Hovcar sur la planète voisine, toute une colonie bonne à manger. Elle a su ce qu'il fallait faire pour être emmenée par Penn à bord de la fusée de reconnaissance. Elle a su aussi que si elle voulait... absorber toute la colonie, elle devrait le faire progressivement, unité par unité, sous peine d'être découverte et détruite. »

— « Il faut... il faut tuer ça, » a dit maman d'une voix enrouée. « Il faut brûler ça tout de suite, pulvériser cette chose et qu'on n'en parle plus jamais. »

— « C'est ce qu'on va faire. Mais les biologistes ont demandé un sursis pour l'examiner. Ils sont fous de curiosité. C'est Della Rocca qui s'en occupe, pour le moment. Demain, ils la détruiront. »

— « Demain, c'est bien tard, » a dit maman.

***

Cette fois, ça va mal. Tandis que je courais dans la rue en pente, j'ai entendu deux fois déjà le chuintement d'un pistolet thermique. Ça venait de chez Carmelo Della Rocca, le papa de Tina, où j'avais vu entrer les hommes au brassard bleu. J'espère que Tina n'y était pas.

On ne l'a pas vue à l'école, cet après-midi. Mais Mlle Moreau n'a pas eu le temps de s'en inquiéter. Le cours d'arithmétique était à peine commencé quand le capitaine Boulanger a fait irruption, suivi du docteur Namara et de deux « brassards bleus ».

Comme je venais de lancer une boulette de papier mâché contre le tableau noir, Mlle Moreau m'avait puni et mis au piquet sous le préau. C'est pourquoi ils sont entrés en trombe dans la classe sans me voir. Le capitaine était tout blanc, les narines pincées.

— « La petite Della Rocca est-elle là ? »

— « Je ne l'ai pas encore vue, » a dit Mlle Moreau. « Je pensais qu'elle avait un peu de retard. »

Elle a pâli soudain :

— « Il lui est arrivé quelque chose ? »

Sans répondre, le capitaine s'est tourné vers les deux policiers :

— « Trouvez-la ! Et rappelez-vous : ne la touchez surtout pas. Tirez à vue. »

Mlle Moreau s'est précipitée vers lui.

— « Que se passe-t-il ? Vous êtes fou ! »

Il a braqué vers elle son pistolet thermique, nerveusement :

— « Ne m'approchez pas, Annie. Pas avant que nous ayons fait les tests. Excusez-moi, c'est indispensable. »

Je n'ai pas attendu qu'ils me découvrent. Je suis allé à l'autre bout du préau et je suis passé par le trou dans le grillage. Il fallait que je trouve Tina pour l'avertir. Je ne veux pas qu'on lui fasse du mal.

.. ..

— « Ben oui, quoi ! »

— « Mais, Tina, tu es folle ! J'ai entendu papa et maman en parler Je n'ai pas bien compris tout ce qu'ils ont dit mais je sais que c'est quelque chose de très mauvais. Tu n'aurais pas dû. »

— « Quelle blague ! Le caviar, c'est très bon. Dès que j'en ai eu mangé, j'ai su. »

— « Tu as su quoi ? »

— « Tout. J'ai tout su. »

— « Mais ils te cherchent, Tina. Ils veulent te faire du mal. »

— « C'est parce qu'ils ne savent pas. Tu vas aller leur dire, toi. Tu vas aller leur dire que nous ne voulons pas leur nuire et qu'il faut continuer l'expansion »

— « Ecoute, Tina, tu ne savais pas que ce que tu faisais était mal. Tu vas venir avec moi et on leur expliquera. »

— « Non. S'ils me voient ils me brûleront sans m'écouter. Je le sais. Mais toi, tu vas y aller. »

— « Oui, Tina, oui, je leur dirai que tu ne savais pas. »

Elle s'est approchée et m'a caressé la joue.

— « Tu es gentil, Hervé. Tu es le plus gentil de tous. Tu veux bien que je t'embrasse ? »

Elle m'a pris dans ses bras et m'a serré très fort. J'ai eu peur, tout d'un coup, parce que sa bouche sur ma joue, ça faisait comme un tas de petites bêtes piquantes. J'ai poussé un cri car j'avais l'impression que sa figure entrait dans la mienne, que ses bras coulaient dans mon cou et que j'étais en train de mourir.

Mais ça n'a pas duré. Je me demande pourquoi j'ai crié. Maintenant je n'ai plus peur du tout. Je *sais*. Nous sommes libre et l'expansion continue. Ils ont un Vaisseau cosmique qui tourne autour de la planète. Ils n'arrivent pas à le dépanner parce qu'ils sont 1.200 individus à confronter péniblement leurs diverses intelligences. Mais quand nous ne serons plus qu'un, quand nous aurons fondu toutes ces connaissances disparates en une seule intelligence, une pensée unique, alors nous pourrons facilement remettre en marche le Vaisseau. J'ai souvent entendu papa déplorer qu'il n'y ait pas de nexialiste à bord, parce que c'est une science qui intègre toutes les autres. Eh bien, ce sera le nexialisme intégral.

Sur la Terre, il y a des millions et des milliards d'entités. Je le sais. Papa l'a dit, et le papa de Tina aussi. Des millions et des milliards d'intelligences. Quand nous les aurons toutes absorbées, nous serons Un et nous serons universel. L'univers nous appartiendra. Pourquoi ne veulent-ils pas comprendre cela ? Pourquoi veulent-ils nous brûler alors que nous apportons la liberté ?

Voilà la maison. Maman se précipite sur le seuil, suivie de papa. Leur visage est défait par l'angoisse.

— « Hervé, où étais-tu ? Nous étions si inquiets. Ne reste pas dehors, mon chéri. Il se passe de terribles choses... »

Tous deux m'ouvrent grand leurs bras et je m'y blottis. Papa, maman, comme je les aime. Je les aime encore plus qu'avant. Je veux faire partie d'eux plus qu'avant, encore bien plus, totalement.

Papa et maman hurlent quand mes bras commencent à se répandre sur eux, mais ça ne va pas durer. Ne criez pas. Ne criez pas, je vous en prie. Bientôt, vous *saurez*.

GIL SARTÈNE

Conformément au programme

I

GOMEZ, le front buté, la mâchoire tendue en avant, poussa la porte de la baraque en rondins, sans doute une ancienne cabane de bûcheron transformée en poste de guet.

Sur le mur de gauche, des pin-up découpées dans de vieux magazines de cinéma étaient éclairées par les reflets du feu. Comme si les gars pouvaient encore s'intéresser à des femmes de papier.

— « C'est pour ce soir ? » grogna dans l'ombre une voix familière.

— « C'est pour ce soir, Rico. »

— « Sapristi ! Il doit faire un froid de canard... »

Gomez ne discerna rien d'intelligible dans les chuchotements du groupe d'ombres agglomérées près du foyer. Pas grand-chose de spécial, pensa-t-il. Râles d'usages : ne pas paraître tendus, tous les nerfs crispés par l'euphorie d'agir. Le tonnerre résonna assez loin, et la pluie s'abattit à torrents, se déversant par la porte mal fermée. Il s'approcha du feu, y regarda ses mains par transparence.

Ses yeux s'accoutumaient à la semi-obscurité. Ils rencontrèrent le regard de Rico. Le petit Antillais avait son visage des grands jours, la peau parcheminée des bonzes. Une des cigarettes de l'amas humain commença à osciller.

— « Gomez, je suppose ? Commandant Prades, *Coordinateur.* »

Il serra la main tendue dans la lumière.

« J'imagine que vous avez été plus ou moins informé de votre rôle. »

— « La *Haute Autorité* a eu le bon goût de me faire savoir que j'allais mourir, mais sans pousser la complaisance jusqu'à m'indiquer comment ! »

— « Le scénario est le même que pour Reyès, la semaine der-

nière : nous organisons la diversion, vous vous faites accrocher par une *Unité Mobile* pour pénétrer dans le *saint des saints.* »

— « Vivant, de préférence ! »

— « Mort, vous n'avez plus aucun intérêt pour nous. Enfoncez-vous bien ça dans le crâne. Peut-être un de vos camarades ici présents se préoccupera-t-il de vous faire une sépulture de martyr, mais ne comptez pas trop sur nous pour les honneurs funèbres ! »

— « Reyès la semaine dernière, le Colonel Savom il y a quinze jours, un autre le mois d'avant, moi ce soir, vous consommez, Commandant ! »

— « Non, Gomez, cette fois vous avez toutes les chances... »

— « Vous avez de ces mots ! »

— « ...Les chances de réussir. »

— « On ne te parle pas d'en réchapper, sois juste ! » lança Rico.

— « Fichez-nous la paix, Rico ! »

Rico sortit discrètement, un sourire hachant sa figure de macaque. Il poussa la porte d'un coup de pied puis rentra, trempé, se reboutonnant avec ostentation.

— « Allez-y de votre topo, Commandant. On sait bien que ce zèbre répète un numéro de singe savant pour gagner sa vie, après la victoire. »

— « La ferme, Rico ! Laisse parler ces messieurs. »

Un gros paysan en treillis l'avait empoigné par le col et le forçait à se rasseoir.

— « Vous attaquez une Unité avec la moitié des hommes. Vous battez en retraite en tiraillant. L'Unité Mobile vous poursuit. Moi et les autres on reste au pied du pont et on fait sauter le bidule. Les autres Unités actives du coin rappliquent aussitôt. Vous vous couchez et faites le mort. »

— « Et j'attends gentiment qu'on m'assaisonne ? »

— « Vous vous ferez embarquer, s'ils voient que vous n'êtes qu'évanoui ; c'est arrivé souvent. Une fois dans la place, à vous de vous débrouiller pour faire le plus de dégâts possibles. »

— « Et si je ne trouve rien à mettre en l'air ? »

— « Vous trouverez : les deux cabines d'analyse sont juste à côté des centres neuro-moteurs. »

Les hommes s'agitaient, se profilant sur la lumière. Gomez reconnut le petit Radon, le demi-frère de Reyès, Ben Khalfa, et quelques autres qu'il avait tous plus ou moins rencontrés au mess ou dans les commandos.

— « A quelle heure appareille-t-on ? »

Le Commandant déboutonna sa vareuse pour dégager sa montre-bracelet.

— « Dans quelques minutes. Les autres lancent une attaque du côté de Fort-Novo. »

— « On les entendra ? »

— « Sinon, on ne bouge pas. Il faut bien les occuper d'une manière ou d'une autre. »

La foudre se mit à craqueter juste à ce moment. Les faces des hommes se tournèrent vers le battant de la porte avec des grimaces ; mais ce n'était pas de la bonne humeur.

Gomez n'avait pas bougé. Il alluma placidement une cigarette et s'adressa au Coordinateur qui se tenait sur le pas de la porte :

— « Fermez ça, on gèle. Vous avez déjà organisé les deux groupes ? »

— « Non. Choisissez vous-même. »

— « Rico avec moi, il portera le F.M. Ben Khalfa choisira les hommes de votre section. Radon maniait passablement les explosifs, il me semble... »

Le visage du petit Radon s'éclaira, comme toutes les fois qu'il était question de faire sauter quelque chose. Gomez et lui avaient quelques souvenirs communs du temps où ils incendiaient les villes. Vieux procédé : faire appel à ce genre de trucs pour réveiller une ancienne camaraderie.

— « Est-ce que tout le monde est équipé ? »

Un mouvement d'agitation dans le groupe, qui pouvait passer pour un acquiescement. Le canon d'un fusil lança un éclair pendant que son propriétaire, un courtaud, faisait cliqueter la culasse. Khalfa, accroupi dans son coin, changeait les piles de son bazooka.

— « J'espère que cette saleté d'engin voudra bien se décider à marcher. Avec cette cochonnerie de temps poisseux, on ne peut pas trop compter dessus. »

— « N'importe comment, je me charge de l'U M., » palpita Radon.

— « Vous excitez pas comme ça, vous l'avez pas encore, » grommela une voix bourrue.

Gomez sortit son paquet de cigarettes et le fit passer à la ronde. Un briquet battit, illuminant la tête de Rico, plus tordue que jamais en un sourire sardonique révélant la mince balafre qui le défigurait.

— « En silence, pour la dernière... »

Il y eut un bruit d'explosions dans le sous-bois, et le bavardage ininterrompu d'une mitrailleuse éclata, tout près, semblait-il, l'écho étant rabattu vers la cabane par le vent d'ouest. Les hommes s'étaient figés. Rico moucha la flamme de son briquet-tempête et referma doucement le couvercle.

⁂

La pluie traçait dans les sous-bois des rigoles caillouteuses. Le type au parabellum s'efforçait de faire dégorger une de ses chaussures, s'appuyant de la main sur un tronc dégoulinant.

Rico marchait en tête, faisant clapoter la boue avec ses lourds godillots. Derrière lui venaient Radon et les autres, serrés dans leurs pelisses gluantes. En arrière-garde, Gomez et Prades chuchotaient, suivis à courte distance par un Ben Khalfa clopinant et embarrassé par son tube sans cesse en déséquilibre.

Une ombre se détacha de derrière un arbre, et marcha à la rencontre de Prades.

— « Durozoi, Commandant. On m'a bombardé sentinelle. »

— « Vous avez repéré quelque chose ? »

— « Une Unité dans la clairière, à cent mètres. Il vaut mieux la contourner et revenir par l'ouest, avec le vent tiède. »

Le petit groupe coupa vers le sud à travers les maquis. Les cataractes d'eau et le bruissement lointain de l'orage couvraient le sifflement des ronces agrippant les pelisses.

Prades fit clignoter sa torche pour se repérer sur une carte de plastique trempée. Gomez, poussant du pied les graviers, discutait avec Khalfa qui riait jaune. Une chouette ébouriffée ou quelque chose d'approchant s'ébroua en faisant tinter les feuilles.

Au sud, les nuages étaient rouges de la lueur des sinistres La crête d'une colline dépassait le sommet des arbres, couronnée d'un panache de fumeroles sulfureuses. Rico, d'un tour de reins, fit basculer le pistolet-mitrailleur accroché à son épaule jusque dans sa main. Il fit jouer le chargeur et lâcha quelques rafales à vide, juste histoire d'exquinter un peu le chien et de relancer la conversation. Radon, fébrile, transpirait abondamment. A travers la sacoche de grosse toile goudronnée, il palpait ses cartouches détonantes, s'attardant sur les gros serpents de l'installation électrique.

Derrière eux, Sarrelin, un des hommes du groupe, sifflotait un air. L'un des autres jeta rageusement une cigarette étouffée par une grosse goutte, et éventra son paquet pour en extraire la dernière.

Gomez donna un coup de main à Khalfa pour remettre en place sa bretelle, puis s'arrêta pour uriner contre un rocher. Il sacrait à voix basse, les jambes flageolantes, le dos parcouru de frissons, se demandant hypocritement s'il avait la frousse.

Ils débouchèrent sur un chemin coupé d'ornières, portant la marque fraîche du réseau serré des chenilles de quelques *U.M.* Après un court conciliabule, Prades et sa formation gagnèrent le petit pont et dévalèrent les pentes du ruisseau marécageux que la pluie rendait tourbillonnant et grondeur. Ils s'accroupirent au pied de l'une des piles de bois, sapant les poutres en haletant.

⁂

Gomez jeta un coup d'œil à son équipe. Rico fouettait les basses branches du canon de son pistolet dont il se servait comme d'une

badine. Les deux nabots armés de lourds revolvers de la marine étaient d'anciens servants de mitrailleuse ; Gomez les avait rencontrés à Fort Lud où ils buvaient pas mal. A leurs basques se traînait un mince gars qu'il n'avait jamais vu ; sans doute un engagé de la dernière heure. Son fin visage vaguement aristocratique contrastait avec l'aspect sanguin qui dominait dans la troupe.

— « Vous, là-bas ! »

— « Dernal, Colonel Gomez. »

— « Pas la peine de nous enquiquiner ; je ne suis pas plus Colonel que vous. Vous allez partir en reconnaissance. »

Les troncs se clairsemaient à cet endroit. C'étaient de petits pins rachitiques et plus ou moins couverts de cicatrices. Les plus vieux gardaient la trace d'un feu de forêt.

« Si vous la trouvez, vous appelez ou vous tirez, qu'on vous repère. »

Le type disparut dans la direction de la clairière. Sarrelin écrasa soigneusement un mégot qu'il glissa dans sa poche-kangourou. Les autres battaient la semelle, soufflant bruyamment et aspirant avec difficulté.

Quelques rafales retentirent, tout près. Les premières rangées d'arbres cédèrent sous une gigantesque poussée.

— « Mince ! Elle est là ! »

Les hommes reculaient doucement, sans perdre des yeux la masse énorme du véhicule qui chargeait en tâtonnant vers eux. Il était enseveli sous un tas de branchages feuillus. Il y eut un bruissement, puis une salve de balles traçantes déchira l'air. La lumière violacée fit apparaître les visages comme autant de taches rosâtres dans l'herbe bleu-pétrole.

— « A terre, et canardez-la ! »

Un feu nourri et rythmé résonna. Rico restait debout, à peine dissimulé par le fût d'un tronc abattu. Sa face illuminée de gargouille était paisible. Gomez lâcha quelques cartouches explosives et jeta un coup d'œil furtif en arrière. Les fourrés étaient touffus comme une crinière ; ils s'opposeraient à leur avance sans ralentir efficacement l'engin. Le tintamarre était épouvantable — les miaulements des douilles, les crachements, les sifflements, les hoquets, et le bruit de l'impact et des ricochets. Un grésillement attira son attention sur un petit paquet de plantes miraculeusement sèches qui prenait feu sur le camouflage de la machine. Il se rendit compte, au milieu du silence soudain, que c'était la première fois qu'il remarquait le bruit du tir.

L'Unité oscilla et patina sur les arbres coupés, puis se lança vers l'embuscade de toute sa vitesse.

— « Filons ! »

Les hommes se relevèrent tant bien que mal. Un des nabots se

dressa, brandissant une grenade dégoupillée, mais les balles lui dessinèrent une ceinture à mi-corps. Il s'affaissa avec une extrême lenteur.

— « ...tention ! ! ! »

L'explosion déchiqueta les deux frères. Dans le bref intervalle qui suivit le reflet aveuglant, Gomez devina les silhouettes se faufilant vers l'abri des taillis. Derrière l'Unité, l'aristocrate lâchait de longues rafales presque à bout portant contre les blindages, un trou brun à la place du nez.

Se déplaçant en biais, Gomez suivit ses hommes dans leur retraite. Les broussailles franchies, il se mit à courir à perdre haleine, droit vers l'est. Il vit Rico lever les bras et l'entendit hurler. Devant les fuyards, une masse rocheuse se mettait tout à coup en mouvement, crachant des flammes : une autre Unité.

A travers les épaisses futaies, une aube brunâtre se levait. Sur l'étroit sentier boueux, le Colonel Gomez haletait, les cheveux collés au front.

Les deux Unités tanguaient derrière lui en ronflant.

A cent mètres, le pont plongeait dans les ronces, couvert par le feu de Prades.

— « Les voilà ! Elles arrivent ! »

Gomez avait l'impression de cracher sa gorge en criant. Une douleur terrible, quelque part du côté du foie ou de la rate, le pliait en deux. Il buta sur le corps de Sarrelin, qui bavait rouge, et s'effondra près de lui.

Le Coordinateur fit coucher ses hommes en leur interdisant d'ouvrir le feu. Une des Unités dépassait Gomez sur la gauche. Il avait fermé les yeux. Un léger « plouf » dénonça le bazooka mouillé de Khalfa : inutilisable. D'un geste du bras arrondi en arc, il le balança dans le ruisseau. Radon, les traits plissés comme un vieux linge, guettait l'Unité. Il eut un mouvement imperceptible. Un souffle fit voler la terre et les pierrailles, Khalfa, les yeux fous, un éclat de poutre dans le bas-ventre.

L'Unité, au bord du fossé, vacilla, faisant machine arrière de toute la force de ses moteurs. La boue commençait à se détacher et à s'effondrer en larges plaques. Avec un ample balancement, l'engin plongea du nez vers l'eau, et s'affaissa tout d'un bloc, harcelé par le tir des armes automatiques.

Gomez, les paupières closes, mordait à pleines dents une motte de terre à l'odeur forte. Devant lui jaillit la flamme pourpre d'une grenade incendiaire. La chaleur lui rayonna au visage. La première Unité brûlait.

La seconde masse métallique se taisait. Pourquoi n'avait-il pas

fait plus attention aux mouvements des machines ? La transpiration suintait de ses tempes, si facile à repérer pour les détecteurs sensibles.

La respiration contenue précipitait les battements de son pouls. Il était trop tard pour régulariser son souffle. Le tonnerre rugit à deux pas de sa tête. Une nouvelle volée de balles fusantes aspergea la troupe tapie sur la rive, glissant irrésistiblement vers le flot.

Gomez sentit venir la fin. Les impacts dans sa chair : une rafale serrée le cloua définitivement au sol, sans un sursaut.

II

Les hommes du Général Maiden se pressaient sur le terre-plein suivis des hordes déguenillées de volontaires. On attendait toujours le convoi de renforts promis par la Haute Autorité.

Rico, enroulé dans son foulard de laine, tenait une grange avec une poignée d'hommes ; on ne le reconnaissait qu'à la teinte cireuse de sa peau. La troupe comprenait un peloton de Maiden, mal à l'aise, qui faisait bande à part. Parmi les autres, dominaient le nez plat des paysans et le profil rude des anciens mercenaires qui se dépensaient presque en pure perte pour leur apprendre à se servir convenablement d'une arme.

— « Ceux qui sont capables de tirer, aux fenêtres ! » lança Rico, qui s'appliqua à faire réduire le tambourinement des galoches.

Une transfusion continuelle se faisait avec les hommes de la place qui arrivaient en rampant. Rico veillait à ce qu'aucun ne parte en emportant des armes. Prades, tout boueux, et apparemment surpris de l'être, venait de se relever. Il déposa sur le seuil une caisse de munitions qui fut déclouée en un tour de main. Masson fouina à l'intérieur, cherchant sans grand espoir les *solénoïdes* promis. N'importe comment, pas question d'en donner à des hommes déjà incapables de manier un fusil. Il en pêcha quelques vieux, datant de la dernière guerre, récupérés dans les musées et qui ne firent sourire personne. Fébrilement, il entreprit de les démonter sous les regards attentifs des moniteurs. De la place voisine, un bruit confus montait jusqu'à la grange : Des hommes chantaient ou discutaient. Certains, assis sur leurs havresacs, avaient sorti des jeux de cartes. On se disputait avec acharnement les rations de cigarettes.

Bien placées sur des hauteurs, quelques Unités lançaient des tentacules inquisiteurs. La division — presque au complet ! — de Maiden, accroupie derrière les sacs de sable, ne les quittait pas des yeux.

Deux Unités, très près, foncèrent sans tirer sur les premières rangées d'arbres — et sautèrent sur le cordon de mines. Une troisième s'avança en titubant sur le chemin déblayé et jonché de débris. A quelques mètres des premiers retranchements, elle fut accueillie par une grêle de balles. Quelques hommes de Rico, assis près de l'entrée, lâchèrent des grenades en contrebas. L'Unité se disloqua, mais les gars d'en bas braillèrent derrière leurs sacs qui ne les protégeaient guère du souffle.

Une dizaine d'Unités, couvertes par le feu des autres, se détacha de la lisière. Six arrivèrent jusqu'aux premièrese maisons, et furent boulées en arrière par les bazookas — cadeaux de la Haute Autorité — qui étaient fermement accrochés dans un bureau de tabac. Une seule réussit à regagner les hauteurs, sans trop de dommages.

Du tout plat d'un garage, une section fit pleuvoir sur les restes des détritus et projectiles de toutes sortes, à grand renfort de rires et de quolibets. Les sifflets des sergents tentaient vainement de se faire entendre au milieu des rumeurs et du désordre.

Quelques excités sautèrent la rangée de sacs et se lancèrent à la poursuite de l'Unité touchée.

— « Bande d'idiots ! » aboya Rico, sa voix étouffée par le vacarme.

Lorsque la fumée des armes lourdes se dissipa, les cadavres déchiquetés apparurent sous forme de charpie sanglante mélangée à la ferraille. Les rares rescapés, éblouis, se pressaient vers les locaux de l'infirmerie et faisaient la queue à la porte, certains soutenant des membres désarticulés et brisés en plusieurs endroits. La division en position s'était clairsemée ; çà et là, les obus avaient ouvert de larges brèches dans les remparts sommaires. Plus loin, la terre était noircie.

Un silence total se fit soudain sur la place, puis dans la grange. Impressionné, Rico essaya d'amortir l'écho de ses gouillots, et passa le cou par l'embrasure d'une fenêtre.

Sur les collines, les Unités avaient cessé leurs vagues mouvements stratégiques, attentives elles aussi. Un bourdonnement sourd faisait vibrer l'air : des avions. Ils passaient très haut au-dessus des nuages. Un marteau-pilon sembla s'abattre sur la forêt, nettement trop au nord pour atteindre le camp et même les Unités.

— « Ils pourraient prévenir quand ils se décident à faire quelque chose, » lança un type qui scrutait le ciel avec de vieilles jumelles.

— « Ce sont sûrement des nôtres, » dit un des hommes de Maiden, affalé contre le pied d'une table, « je les ai vus à Port-Armand ; ça valait le dérangement ! »

Une escadrille déboucha en rase-mottes, à la surprise générale, lâchant des tankers. Le napalm embrasa la forêt en un clin d'œil.

Un des réservoirs était tombé trop près de la ligne de défense qu'il fallut dégager au plus vite, avec force protestations.

⁂

La jeep cahotait parmi les décombres. Gomez, les mains serrées sur le volant, prenait ses virages très secs. Un groupe de paysans déboucha de derrière une murette, pour le saluer avec de grands signes. Il eut un pincement au cœur en voyant leurs jointures blanchies étreignant le manche des fourches et des faux. Au sortir du village, il dut ralentir devant un des signaux conventionnels, et couper à travers champs pour éviter un piège.

Des grondements parvenaient de l'est, où Rico et Prades avaient concentré leurs troupes. Il eut un sourire en pensant au petit créole grimaçant ses ordres. Un excellent chef. Prades était un peu froid, trop distant avec les soldats.

Il ralentit et rétrograda progressivement ses vitesses. La voiture s'engagea à petite allure dans un chemin creux. Il longea un mur de pierres de taille pendant quelques centaines de mètres, et stoppa à l'abri d'une branche basse, puis sauta dans les blés couchés.

L'air était frais, et il dut serrer contre son torse le blouson d'aviateur. Les champs, à peine moutonnés, fumaient sous un soleil encore mal réveillé, à la lumière très blanche. Il alluma une cigarette en protégeant la flamme de sa main contre le petit vent coulissant le long des vieilles pierres. Un serpent ou un lézard détalla au pied de la clôture ; il y eut un bruit de feuilles, et une tête s'encadra entre les branches, comme décapitée et posée sur le faîte du mur. Dernal lui fit signe de s'approcher, et chuchota :

— « Tu es prêt ? Alors, saute ! »

Il se hissa jusqu'au sommet à la force du poignet en s'aidant d'une branche pendante, fit un rétablissement, et passa de l'autre côté. On se serait cru en pleine brousse. Le parc était gigantesque de proportions et peuplé d'une faune et d'une flore dense. Dernal l'attendait, juché sur un petit monticule environné de ronces et d'orties. Ils s'engagèrent dans le sous-bois sans échanger un mot. Au bout de quelques instants Dernal souleva un tas de branchages qui s'avéra être une grille de bois dissimulée par des feuilles entrelacées. Gomez voulut allumer une autre cigarette, mais Dernal l'en empêcha.

— « La barbe ! Il ne me reste peut-être plus que cinq minutes... ! »

— « On est vraiment trop près des détecteurs. »

Ils se glissèrent dans ce qui avait dû être un verger. Marchant à croupetons, au bout de quelques minutes ils parvinrent auprès d'un coffre recouvert de mousse. Dernal le nettoya d'un geste, le retourna, et fit sauter le couvercle. A l'intérieur il y avait tout un matériel de petit bricoleur ambulant : outils, lampe, grenades à manche. Un

petit bricoleur belliqueux. Gomez glissa les explosifs dans sa ceinture et recouvrit le tout des pans de son blouson.

— « Bon. Qu'est-ce qu'on fait ? »

— « T'inquiète pas : Les hommes tiennent le gros des U.M. dans le village. Ici, il n'y en a plus que quelques-unes qui montent la garde et ne bougent pas. »

— « Elles sont activées ? »

— « A moitié. Elles ont presque toutes au moins une ou deux cellules sensibles en éveil. Mais il y en a pas mal qui reposent complètement. Le temps qu'elles réagissent, on ferait un joli carton, si on voulait... »

— « C'est pas le moment ! »

— « Non. On a goupillé comme ça : Tu te couches au milieu de la clairière. Bien en vue, c'est important. A dix mètres j'installe une fusée d'alarme. »

— « Arrange-toi pour qu'elle nous claque pas sur la tronche ! »

— « T'en fais pas ! Je repasse le mur et je déclenche en démarrant avec la bagnole qui tirera le fil. Ça pète et les U.M. du secteur rappliquent aussi sec. Moi, je serai loin quand elles viendront. »

— « Bien des choses chez toi ! »

— « Allez, faudrait tout de même pas dramatiser. Tu peux t'en sortir. Et si ça marche, on n'aura jamais vu un mec aussi galonné ni héros national que toi ! »

— « Grand merci ! Je m'en serais passé... »

Dernal sortit de son sac un long tube bleu et le ficha en terre. Il déroula le câble et posa le piège près d'un tronc. Il mit cinq bonnes minutes à faire un joli nœud avec le cordeau de nylon qu'il repassa ensuite plusieurs fois avant de le dérouler de cinq grands mètres vers le mur. Le petit système permettrait de détruire le fil au moment du feu d'artifices.

— « Bon. T'es bien gentil mon petit gars, et ce n'est pas que je m'ennuie avec toi, mais chacun son boulot ! Moi j'ai assez mariné ici à mouiller ma culotte depuis ce matin. »

Saisi d'une bouffée d'angoisse, Gomez lui grogna des adieux sans aménité. Pour la forme et le respect des traditions. L'autre s'esquivait à pas prudents, déroulant son filin très lâche après avoir amorcé le piège. Il en avait pour une éternité à passer le rempart sans bruit et en prenant garde de n'accrocher nulle part, ni de tomber en entraînant le nylon. Gomez lui tourna le dos résolument, se concentra pour régulariser le rythme de sa respiration et le battement du sang dans ses artères. Il perçut un chuchotement lointain : Un long moment, puis ses sens tendus perçurent les pulsations assourdies de la voiture dont le moteur tournait en sourdine.

L'avant-bras endolori, il lui semblait attendre depuis un siècle. Soudain, il y eut un glissement furtif dans les herbes, un cliquetis, et un gigantesque éclair. Il abaissa les paupières.

Un long moment passa avant qu'il ne s'aperçoive de l'arrivée d'une Unité. Elle était apparue dans un silence total. Au point qu'il put se demander un instant si elle n'était pas restée là, cachée, depuis assez longtemps pour avoir assisté à toute la conversation.

A travers ses yeux mi-clos, il observait la tourelle : Le pavillon octogonal émergea lentement et se mit à pivoter avec un chuintement doux. Tout à coup elle parut hésiter et s'immobilisa. Une tête chercheuse se dégagea sans hâte de sa loge, et se déroula comme un long serpent vers l'horizon. Trop tard pour la jeep. Il y eut un gargouillis intérieur, sans doute la transmission. La cellule sensitive réintégra sa cavité et le pavillon sa trappe. Deux tentacules s'allongèrent devant l'Unité : L'un vers les débris de la fusée d'alarme, l'autre vers le corps étendu de Gomez.

Celui-ci se surprit une fraction de seconde à retenir sa cage thoracique, mais se domina. Il se sentit livré à toutes sortes de petites pinces, cisailles et aiguilles qui fouaillaient ses vêtements. Une herse glissa vers lui, puis un *pode* — un de ces podes que les gars récupéraient dans les ferrailles des champs de bataille pour en faire des marionnettes ou des balles de base-ball — le fit rouler tout doucement dans le râtelier qui s'éleva jusqu'au flanc tiède de l'Unité, le maintenant prisonnier entre ses doigts de fer.

Il y eut une succession de claquements retentissants, un murmure soyeux, et Gomez vit le sol défiler rapidement à un mètre au-dessous de lui. Il aperçut des cailloux, des gros et des petits, blancs pour la plupart, avec des taches jaunes. Ou gris, à la couleur écrasée en flaques par le mouvement. Quelques-uns rouge brique. Des galets noirs veinés de quartz étincelant, poisseux de terre, chevelus de lichens où s'agitait tout un monde d'insectes et de larves. Il tenta de regarder un coin de ciel bleu, mais un sac spongieux lui maintenait fermement le crâne. Il distingua une fleur debout au milieu d'un champ de fougères abattues.

A la faveur des soubresauts il sentait son ceinturon se dégrafer et les grenades s'échapper par à-coups. Ils traversaient un chemin, et les remblais où les chenilles patinaient furent plus difficiles à franchir. L'engin se balança plusieurs fois et parut bondir en faisant crisser les gravillons. Gomez dut tendre la main brusquement pour rattraper un manche. L'Unité marqua une hésitation, s'engagea sur une aire bétonnée ; le coussinet de caoutchouc ne pesait plus sur la nuque. Quand ils s'arrêtèrent, en ouvrant les yeux au maximum, le prisonnier entrevit à la limite de son champ optique toute une rangée d'Unités au repos.

Avec un cliquetis de chaînes, la herse qui le soutenait redescendit au niveau du sol, puis s'inclina de plus en plus jusqu'à le laisser rouler sans ménagement. Couché sur le dos, le menton pointé vers les nuages, son regard découvrit un spectacle hallucinant d'interminables files d'Unités, réparties sur plusieurs épaisseurs à perte de vue, hochant leurs tentacules sensitifs comme un fourmillement de trompes. De l'Unité la plus proche parvint un bruit de cataracte : un volet de métal coulissait, démasquant un long tuyau noir qui s'avança vers lui progressivement avant de libérer une gerbe de flammes pourpres qui consuma ses chairs inertes.

III

— « Alors, » qu'il a dit, « c'est ce machin-là qui fait voler les avions ? » — « Oui, » répond Savom. Et pendant ce temps-là, le colonel se glisse aux commandes et met le moteur en route avec le démarreur électrique. « Giii..! » qu'il fait Rico, cramponné au bord de l'aile. Il avait les pupilles qui se baguenaudaient dans les orbites. Et tout d'un coup, voilà-t-il pas qu'il glisse, le corniaud, et se flanque la binette dans le pas de l'hélice. Radon fonce en beuglant pour le tirer en arrière. Le *Colon* coupe les gaz et saute du cockpit pour bloquer les pales. Mais va te faire voir ! De la charcuterie, il restait ; du sang et des lambeaux de viande et de cervelle blanchâtre sur vingt mètres. »

— « M'étonne pas de Rico. Toujours dit qu'il serait pas fichu d'y passer au combat comme tout le monde, » grommela Gomez.

Sarrelin léchait consciencieusement la cigarette qu'il venait de se rouler, visiblement très satisfait de l'effet produit par sa petite histoire. Après un dernier coup de langue et une œillade d'appréciation, il alluma le tube informe et se mit à fredonner *My Funny Valentine*, comme s'il ne remarquait pas le teint cadavérique de Dernal. Les *bleus* se serraient les uns contre les autres en des ressacs craintifs, avides des coups de coude et du frottement des treillis qui leur donneraient un peu de chaleur humaine. Les plus braillards s'étaient remis à fanfaronner, mais on les voyait vider leurs flasques à longues gorgées suffocantes, se retournant vers la cloison de planches mal jointes.

— « Alors, les Baroudeurs de la Mort, » plaisanta Sarrelin, « ça vous dit, une bonne planque dans l'aviation ? Il y en a pourtant quelques-unes qu'il serait charitable de vous raconter. »

— « Fiche-leur la paix. Et à nous avec ! »

La voix de Dernal avait claqué comme un jappement. Les autres

regardèrent son visage tiraillé par les tics, ses mains crispées sur le dossier de la chaise de paille, avec la cartographie de leurs veines trop nettes. Il y eut un silence gêné où chacun se laissa aller à mille petites contorsions pour rajuster ses vêtements ou se dégager de sous-vêtements mal lavés.

Sarrelin était sûrement le plus touché de tous. Confus, il triturait son mégot comme un bout de bois à sculpter. Intérieurement il maudissait cet enfant de garce de Dernal, avec ses sales petites manières d'adolescent attardé. Il avait envie de se lever et de lancer à la cantonade un vigoureux : « Salut les gars ! » Mais il aurait fallu traverser l'essaim des recrues pour gagner le bar. Il aurait fallu éviter le regard perdu de son copain qui enfouirait son visage dans ses mains pour étouffer de gros sanglots à relents douçâtres. Il se contenta de rejeter en arrière son feutre de pistard et d'entonner un ironique : « *Sweet comic Valentine...* »

Gomez, l'air terriblement las et vieilli tout à coup, retournait son verre dans la main. Il pensait à ce vilain petit métèque de Rico, à son faciès simiesque, au soir où ils s'étaient trouvés seuls dans une grotte humide, quelque part dans les maquis. Pas moyen de dormir avec les moustiques et l'insoutenable silence des Unités au repos. « *Vois-tu.* » lui avait dit Rico, « *la guerre n'est pas mauvaise pour tout le monde. Il y a une méchante différence, crois-moi, entre le macaque du régiment que je suis devenu, et l'espèce de larbin de tout le monde que je vois encore raser les murs de peur de sentir se dessiner une ombre trop précise...* »

« *You make me smile with my heart...* » Cette expression de joie grossière et pathétique qui essayait timidement de s'imposer parfois à son masque grotesque, et la pudeur avec laquelle il l'éclipsait derrière des gestes gauches, des phrases sarcastiques et cruelles. « *Nous n'avons rien à faire de Rico,* » disait durement le Colonel Savom, « *nous n'avons rien à faire de gens qui mènent leur petite guerre à eux.* »

La tonalité sourde d'un appareil qui tâtonnait vers la piste d'atterrissage emplit le mess enfumé. Le brouhaha des conversations reprit sans enthousiasme. Lorsqu'il en eut assez d'attendre, Gomez se leva et marcha vers la porte. Appuyé au chambranle, il s'emplit la poitrine d'un vent frais à odeur de cambouis, étudiant avec une passion soutenue les contrastes de couleur. La baudruche de la manche à air, gros vers annelé se tortillant dans le vent comme en fond marin. L'avion, posé à l'extrémité de la piste et dont le souffle chassait pêle-mêle les chaumes, les gravillons, les touffes d'herbes imprégnées du lait des pissenlits.

— « Ça vous fait péter les poumons de voir ça ! »

Stern s'était glissé dans son dos comme un fantôme. Son menton aigu, par-dessus l'épaule de Gomez désignait l'amoncèlement de fer-

railles au milieu d'un champ où quelques carcasses d'avions achevaient de perdre la marque du travail humain.

Une fourmi gesticulante se détachait de l'aile du bi-moteur. Le pilote, lourdement harnaché, sauta maladroitement dans la jeep à damiers de l'aérodrome.

— « *C'est Avran qui débarque ? Il a sûrement des nouvelles.* »

Gomez se retourna vers Dernal. Furieux, il les dévisagea, lui et Sarrelin. Il savourait le bouillonnement familier de son sang, imaginait leur expression de stupeur et celle des autres, s'il laissait pleuvoir sur eux la grêle de coups qu'il refrénait depuis si longtemps. Ces coups qu'il ne pouvait s'empêcher de donner lorsqu'il avait bu un certain petit verre de trop et que l'alcool suscitait en lui l'agitation d'un esprit froid, méticuleux, et d'un corps ivre et fou de combattre. Une bouffée de sang lui monta au visage. Mais lorsqu'il rencontra le regard de Stern, les yeux écarquillés et perplexes sous la barre rousse des sourcils joints, il dut se contenter de sourire comme si l'autre ne pouvait comprendre.

— « *Alors, Colonel Gomez, toujours en forme ?* »

La grosse pogne d'Avran se posait sur son épaule et le géant aux yeux trop clairs, au nez trop mince, aux cheveux trop drus, laissait tomber son autre main dans la sienne.

— « *Vous commenciez à vous ennuyer, pas vrai ? Le matin, le café, la fontaine, le mess. Et puis l'apéritif et les parties de dés et le courrier, la lecture de l'après-midi, les photos...* »

— « *Toujours un truc pour reconnaître les mecs qui ont pris le vent à la « Haute Autorité » : leur bienveillante sollicitude.* »

— « *Eh oui, les caresses verbales et les gestes d'amitié onctueux qui empaquètent le bonhomme et lui assènent soudain : « Gomez, j'ai un ordre de mission pour vous !* »

Ils se dirigèrent vers le bar. En l'absence de l'aspirant de service, ce fut Gomez qui servit ; et il laissa la bouteille.

— « Vous n'en prenez pas ? »

— « Non merci, j'ai assez bu. Déballez plutôt votre tire-lire. »

— « Un peu de patience, Gomez, et vous saurez tout. Parole d'homme, je vous parlerai comme à un confesseur, comme à une mère. »

⁂

L'avion survolait un paysage de coteaux dans lesquels les haies traçaient de profondes saignées. L'espace était criblé de chasseurs monoplaces qui montaient en chandelle et venaient gazouiller autour du gros cargo. Gomez, le crâne contre un hublot souillé d'insectes pulvérisés, s'amusa un instant à observer leur manège insouciant. Il se sentait lourd et mal à l'aise, embarrassé par son paquetage et son accoutrement ridicule. Par l'arrière tronqué de l'avion, il inspectait

des coins de ciel et de forêt, perpétuellement brassés par les soubresauts de la cale.

Stern détourna son attention de la fuite des champs et la concentra sur Gomez avec une expression mi-candide, mi-honteuse. Sa voix s'était faite lointaine, un peu geignarde. Comme s'il voulait montrer que celui qui parlait n'était pas le petit bonhomme balourd qui d'ordinaire se chargeait régulièrement des corvées. La voix de Gomez était détachée et assourdie. Il articulait les mots avec peine, luttant contre l'indifférence et la pesanteur de sa langue contre le palais.

Stern s'ébroua en contemplant le vide.

— « Vous avez étudié la question. C'est pas pareil. »

— « J'ai appris tout ce qu'il fallait pour détruire la Machine. »

— « Bien sûr. Il ne vous reste qu'à obéir ; répéter les gestes que vous connaissez à l'avance. »

— « Jamais répété de gestes. Ni obéi, d'ailleurs ! »

— « Vous allez pourtant la détruire ? »

— « Essayer. »

— « Et vous savez pourquoi ? »

Le jeune homme lui faisait face maintenant, comme s'il avait oublié tout ce qui n'était pas l'interrogation de son regard anxieux.

— « Peut-être. »

— « Evidemment. On ne confie pas de pareilles missions à des gens qui ne sont pas entraînés, informés, aguerris. »

— « On les confie à des gens qui ne savent pas les refuser ; du moins, à ceux qui restent. »

— « Oui. Il y en a beaucoup qui sont morts, n'est-ce pas ? Et vous... ça vous est égal ? »

— « Six morts. »

— « En quelques semaines et pour une seule série de tentatives. On n'essayait même pas au début. »

Gomez prit conscience tout à coup de la signification de cette attitude. Stern virevoltait verbalement autour des questions qu'il aurait voulu poser. Celles qui le fascinaient. La mission elle-même ne l'intéressait pas, ni la Machine. Ni le sens caché de cet absurde combat qui avait l'air de tant le préoccuper. Il enviait Gomez et le craignait aussi par certains côtés. Mais surtout il mourait de peur et de plaisir à l'idée d'avoir pu être à sa place. Les questions lui brûlaient les lèvres, se pressaient en foule dans son gosier serré, mais il n'avait pas le courage de les formuler. Ce type maigre et effacé, qui ne faisait rien pour éviter de prendre la couleur des murailles, avait parfois des nostalgies d'héroïsme. S'il avait su, le petit imbécile ! S'il avait su quoi, au fait ?

Au lieu de lui demander : « Quel effet cela vous fait-il de savoir clairement, distinctement, que vous allez mourir ? » il devrait lui

présenter toutes sortes de réclamations fines, précises. Il voudrait savoir quand et pourquoi il avait connu Amanda. Comment les gens venaient-ils placer leur tête sous l'auvent de sa paume en signe de soumission reconnaissante. Quel était l'indéfinissable soulagement de leur visage à ce moment-là. Où il s'était senti pour la première fois droit et solide sous les vagues de son enfance. Quelle était l'image, toujours la même, qui revenait s'agiter sur les cloisons du pensionnat quand il claquait des doigts pour se retrouver seul par magie. Tout cela qui n'avait pas la moindre importance...

— « Tant de morts en si peu de temps... » reprit Stern. « Alors qu'on pourrait être en bas à boire un verre de fine ou jouer aux cartes ! »

Qu'est-ce qui se passe dans cette petite tête aux iris rapprochés ? Quelles eaux sales s'y agitent, venues d'un autre temps ? Est-ce que le gamin cherche vraiment à le faire sortir de ses gonds, comme ça, pour voir. Pour l'entendre se mettre à hurler, à gémir, qu'il exhale toute une crasse de souvenirs qui ne remonteront jamais en personne d'autre. Sortir ce grand vide froid, décevant, qui est Gomez. La même phrase revint atténuée, sans chaleur :

— « A boire un verre ou jouer aux cartes. »

Un instant dans la peau de ce voyou timoré, ce bureaucrate à la vocation refoulée d'aventures et de grandes étendues — sans risques. Un fossile d'un type d'humanité disparue. Des rêves de chevalerie et d'autres, plus mesquins, enfouis sous une pâte de bonnes intentions. Il avait envie de lui balancer une gifle, ou de le prendre dans ses bras pour le consoler d'être si moche.

— « Mais il faut bien que quelqu'un le fasse, » conclut l'autre sur un ton changé.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil de connivence, également chargé de fraternité et de mépris.

La vitre comportait quelques stries supplémentaires, signes des épaves célestes rencontrées en cours de route. Dehors il faisait sombre, déjà.

Affalé sur sa banquette, Gomez sentait les pensées de l'autre l'effleurer. Il n'avait plus le courage de lui faire front. Dire que c'est pour des types comme ça qu'on doit se payer le casse-pipe, pensa-t-il. Papillonnant autour des accidents ou des lutteurs de foire. Humant avec délice au milieu des relents de sueur l'odeur à peine perceptible de la mort frôlée.

Il fit glisser son pied le long de la rainure des rails de chargement.

Gomez était certain de trouver en lui toute la force nécessaire au moment du plongeon. Il fredonnerait : « But don't change ever for me. Now... care for me. Stay, funny Valentine. Stay... ! » Il y

aurait un déclic, une hésitation insensible sur son visage fermé quand l'autre donnerait le signal.

« *Eeach day is Valentine's day...* » Avant que ses jambes ne se mettent à trembler, il aurait déjà sauté.

⁂

Par chance — mais aussi en toute justice, grâce à l'habileté du pilote — l'aire d'atterrissage était un lieu désert. En guise de remerciement, Gomez dédia l'hommage d'un sourire intérieur au sympathique mâcheur de chewing-gum.

De grands bâtiments désaffectés cernaient l'atrium et l'abritaient du vent. Gomez se délesta de son attirail et roula son parachute du mieux qu'il pût. L'édifice le plus proche était un hangar. L'herbe y avait repoussé sur la terre battue. Derrière l'une des quelques murettes lézardées, vestiges d'aménagements anciens, il enfouit le matériel inutile et le flacon d'acide dont il l'avait inondé. Il entreprit une danse silencieuse sur le trou rebouché, tassant le terreau de son mieux. Il riait dans sa barbe en imaginant l'effet de sa mimique silencieuse sur un tiers invisible. Après une dernière pensée de regret à la meule de foin providentielle sur laquelle il aurait pu déposer une portée de chatons d'apparence innocente, il gagna le blockhaus voisin.

Le gazon folâtre, embroussaillé dans les craquelures du béton, étouffait le bruit de ses pas. Heureusement, car l'écho ne négligeait pas le sifflement le plus ténu de sa respiration. L'esplanade était nue et calme sous le soleil blanc du petit matin. Dans l'air léger et sensible, les détonations lointaines semblaient irréelles, émergeant d'un autre monde. Les bombardiers isolés avaient pilonné les alentours jusqu'à l'aube. A l'est vers le saint des saints, une fumerolle brunâtre signalait le point d'impact de la bombe inutile larguée par Avran. Impassible, le géant devait tenir les commandes, zigzaguant vers l'aéroport en ruminant quelque fameuse partie de poker. Un chêne avait sans doute fait les frais de son tir de pure forme.

Avant de s'engager dans l'ombre du hall, Gomez perçut les premiers ébranlements annonciateurs de la gigantesque offensive de diversion. Et tout ça pour lui seul ; autant dire inutilement !

Le local sentait le moisi, jonché qu'il était de vieux bois peuplés de colonies de champignons se hissant à grand peine hors des monceaux de gravats. On reconnaissait — avec un peu de bonne volonté — des tables et des bureaux parmi les détritus, les tableaux de commande des computeurs, inscrits en différences de tons dans la poussière sur les murs garnis de fils arrachés. L'ensemble gardait comme un reflet de la présence humaine.

Gomez traversa le hall péniblement et agrippa la poignée de la porte juste à temps pour ne pas s'effondrer avec les décombres qui s'effritaient par grandes strates sous le pied, puis dégringolaient vers les fondations en sonnant. Au bout du corridor obscur, dont la verrière était remplacée par des tôles rongées, s'ouvrait une salle en amphithéâtre. La galerie extérieure dans laquelle il avait débouché était gardée par une rambarde de fer. En contrebas, au centre de la piste, quelques cubes métalliques percés, tordus, évoquaient les calculatrices qui y avaient tenu leur siège. Gomez chercha des yeux une sortie vers l'est, dans la direction vers laquelle La Machine s'était déplacée lorsqu'elle avait jugé bon de s'installer seule.

Il n'y avait qu'une issue : une passerelle vibrante par laquelle il accéda à une plate-forme de contrôle. Il ne s'attarda pas à contempler le spectacle hallucinant. Un escalier en colimaçon le déposa au niveau du sol. Les parois étaient couvertes jusqu'à mi-hauteur d'un amas invraisemblable de déchets métalliques de toutes sortes. Les entrées devaient se trouver quelque part derrière. Un instant, Gomez se sentit seul et découragé ; puis il tourna résolument le dos au mur de la rotonde et s'engagea dans l'un des couloirs. Les blocs de calcul détruits étaient hauts comme des maisons. Chemin faisant, il constata qu'ils portaient de moins en moins d'inscriptions humaines. Cela lui fit penser qu'il était sur la bonne voie.

Arrivé presque au mur opposé, il s'aperçut que les deux machines terminant la rangée étaient réunies par une plaque de blindage fort. Calmement, il déballa et mit en batterie son chalumeau de poche. L'extrémité incandescente s'enfonça dans la tôle en fumant. Le panneau tout entier se mit à vibrer, la dilatation du métal fatigué faisant apparaître en stries les lignes de rupture. Au bout d'une heure de travail, il essuya son visage et dégagea l'orifice qu'il s'était ménagé à mi-corps. Une puissante odeur de caoutchouc brûlé lui monta aux narines ; il déplaça les fragments de plastique qui encombraient l'ouverture. Une pose, puis il traversa ce passage improvisé.

Un tapis roulant désormais immobile avait dû permettre le transport du matériel lourd ou fragile jusqu'à une porte à deux battants. De l'autre côté de celle-ci, un laboratoire carrelé dont les vitrines ne recelaient plus guère d'instruments de précision. Par le grand escalier, il espérait trouver un chemin vers l'air libre. Mais les marches s'enfonçaient dans le sol. Il poussa un panneau dépoli qui diffusait une lumière pâle, et se figea : la fenêtre s'ouvrait comme un soupirail sur une courette charbonneuse où se tenait une Unité.

Immobile, Gomez guettait les palpitations des cavités de la tourelle octogonale, s'attendant à chaque instant à l'apparition d'un tube télescopique ou de l'extensible d'une cellule sensorielle. Mais une barre rouillée glissa bruyamment, et ce furent deux oiseaux effa-

rouchés qui quittèrent leur abri improvisé. Réprimant à grand peine le tremblement de ses genoux, Gomez s'assit et respira posément et profondément.

D'une poche de son blouson de cuir, il sortit une boîte de pastilles énergétiques, et en choisit une qu'il suça consciencieusement en attendant que passe l'inévitable réaction. Puis il se remit sur son séant pour dévaler au plus vite la volée de marches. Un tunnel s'enfonçait dans le sol, selon une déclivité légère, vers l'est. Plus d'une heure, il suivit les rails, s'éclairant de temps à autre d'une pression de mains sur le manche de sa torche. Il découvrait un instant les arches de soutènement, les wagonnets abandonnés, avant que tout ne soit revenu à l'ombre.

A quelques dizaines de mètres d'une trouée, il s'arrêta pour fumer une cigarette. La boussole alignait sagement la direction ouest-est au tracé du souterrain. L'oscilloscope portatif confirmait une intense activité magnétique à l'intérieur de la zone.

La lumière venait d'une vaste cave. Son entrée montait en pente douce jusqu'à la plaine où s'agitaient des Unités par centaines. Elle était marquée de traces polies là où les chenilles devaient user régulièrement le ciment à chaque passage.

Gomez abandonna la plupart de ses outils dans le tunnel, en glissant la trousse sous le couvret du dernier charriot rencontré en cours de route. Mais auparavant il en avait extirpé une petite balle de caoutchouc mousse qu'il glissa sous son aîne. Puis il se coucha au beau milieu du trajet, pressant très fort son bras contre les côtes.

Lorsque la première Unité regagna le garage quelques minutes plus tard, ce vieux truc de fakir avait si bien réussi qu'il était plus qu'à moitié évanoui. L'engin put tripoter et examiner tout à loisir cet être humain inanimé. Abasourdi, il s'en saisit, puis s'en délesta comme d'un vulgaire sac sur un plateau. Gomez fut poussé, soulevé, traîné, puis roulé par d'innombrables podes, bras et tentacules, jusqu'à une cabine d'analyse.

En reprenant conscience, il sentit que sa poitrine était engagée dans un étau en forme de cerceau, ses mains restant entièrement libres. Des dizaines de mécanismes, petits et grands, châssis mobiles, membres articulés, séparés ou combinés s'affairaient à monter une sorte de clavier d'orgue sur un boîtier dont s'échappait une bande à perforations discontinues qu'englouissait la muraille.

Le dialogue se réduisit à peu de choses. Sur l'écran opaque auquel il faisait face, s'allumèrent des lettres en mouvement :

— « Vous me détestez, vous venez pour me nuire, n'est-ce pas ? »

Le carcan qui l'enserrait relâcha un instant son étreinte ; pour toute réponse, il plongea sa main vers les grenades, s'abaissa vivement pour se dégager. Mais les deux arceaux se réunirent en claquant

autour de sa gorge. Une pression des tiges et les mandibules flexibles entreprirent tout doucement de l'étrangler.

IV

Le désespoir de Gomez était sincère. La rage et la douleur qu'il avait au cœur le minaient sourdement. Mais il avait conscience de cet état de choses et aurait pu le combattre, sinon y remédier. Quelque obscure perversion le faisait s'y complaire, et, de réflexions simples et naturelles, elle faisait une comédie ardente et lyrique. Dès lors, son esprit noyé dans la brume ne savait plus discerner dans sa la peine la part du réel et celle du simulé. *Et c'était bien ainsi.*

Le Général Maiden qui cheminait à ses côtés ne soupçonnait pas l'intense chimie qui s'opérait en Gomez. Avant la Révolution, sans doute, une tendance à de tels sentiments eut été immanquablement décelée par l'un des innombrables tests forgés à cet effet. On eut contrecarré de tels penchants pied à pied, sur leur propre terrain. Et l'on eut écarté fermement Gomez au profit de quelque autre candidat possible à ces fonctions ; un candidat aux aspirations plus claires. Mais le temps n'était plus aux vérifications ni aux contrôles. Les tâches urgentes de la guerre avaient définitivement submergé les expertises scientifiques et paperassières qui n'avaient plus que la forme de simulacres maintenus pour conserver vivaces dans le futur des institutions qui avaient fait leurs preuves en d'autres occasions.

Deux mondes s'affrontaient en la personne des deux hommes. Maiden rabachait pour la douzième fois le projet minutieusement préparé par les services de la Haute Autorité, rectifié petit à petit par l'acquis des erreurs successives. A la puissance sans faille de La Machine, le Général répondait avec une constance imperturbable par une stratégie rigoureusement mécanique elle aussi ; qui, statistiquement, devait aboutir tôt ou tard à un succès, quelles que soient les précautions prises par la défense, pour peu qu'on y consacre suffisamment de temps, d'efforts, de vies humaines. Mais les plans soigneusement tirés glissaient sur le cerveau imperméable de Gomez qui n'était plus lui-même. Il se commettait chaque jour de nombreuses fautes dans le fonctionnement de l'armée de fortune. Parmi celles-ci, l'une était restée ignorée : La non-identité des chargés de mission avec les caractéristiques de fiches établies de trop longue date. *Mais peut-être, mystérieusement, cette défaillance elle-même avait-elle été prévue par les services de la Haute Autorité.* Peut-être avait-on encouragé, facilité, suscité la nomination de déséquilibrés comme

Gomez, de cet ancien type d'homme en voie d'extinction, à titre de pure expérience.

Lorsque Maiden quitta Gomez à l'orée du bois, le déroulement des événements cessa radicalement d'être conforme aux prévisions que l'officier avait fait accepter à son cobaye soi-disant volontaire. Le scénario qui devait servir de base d'action fut abandonné par l'émissaire lui-même.

Au nord et au sud, des groupes menés par Masson et Flamand avaient amorcé l'opération de couverture. Soutenus par l'artillerie et l'aviation, renforcés de commandos parachutés en avant des lignes et de camions entiers de civils en armes, leurs troupiers, déployés en éventail, convergeaient irrésistiblement vers les fortifications dressées par La Machine.

Resté seul dans l'intervalle compris entre les deux offensives, Gomez s'avançait dans une région absolument calme. Les Unités avaient déserté à la hâte ce secteur pour ceux plus menacés où leurs pareilles étaient écrasées par paquets. Leurs traces étaient souvent encore fraîches, parsemées de graisse chaude et de rameaux décapités dont la sève perlait.

Après s'être assuré à plusieurs reprises qu'il n'était plus suivi par aucun membre du groupe de protection, Gomez ralentit et s'adossa contre un hêtre. Devant lui, à quelques centaines de mètres à peine, commençait l'aire déserte qui cernait les constructions du saint des saints. Son pouls battait à coups redoublés et il sentait monter en lui une singulière exaltation, cependant qu'il récapitulait les principales lignes de son programme personnel, fort éloigné de celui déterminé par les théoriciens.

Prenant appui sur l'écorce rugueuse, il se défit en un tournemain de tous ses vêtements. Complètement nu, et agacé par le sentiment de sa vulnérabilité et de la disharmonie de son corps, il prit encore le temps de griller une cigarette. Puis il partit, marchant droit devant lui, griffé par les épines, les paumes ouvertes et tournées vers l'avant.

L'immense surface de béton se dessina, blanche entre les feuillages verts, rendue aveuglante par la reverbération. Là aussi, le grouillement du dispositif de sécurité s'était réparti en deux immenses cornes orientées vers les points névralgiques, et la partie ouverte devant Gomez était libre sur une bonne distance de toute Unité.

⁂

Gomez put donc avancer droit au but pendant plusieurs kilomètres. A deux reprises, il rencontra des Unités qui se déplaçaient à vive allure vers le front. Mais elles ne semblèrent pas le remarquer — soit que la pâleur de sa peau se confondit avec le revêtement du sol, soit plutôt qu'elles fussent trop absorbées par l'urgence des

secours pour se préoccuper de leurs détecteurs de proximité. Peu à peu, il discerna une animation intense dans la direction des remparts. Comme affolées par la situation critique, et pourtant précises au point de se côtoyer sans cesse et sans jamais se heurter, les Unités se mouvaient en un tournoiement inlassable.

Il se tourna vers le premier porche dans son champ de vision et se dirigea vers lui d'un pas décidé. Mais l'engin qui lui barrait le passage était immobile, oublié ou abandonné. Il fit encore quelques mètres avant d'attirer l'attention. Les machines interrompirent brutalement leur course, créant une place tranquille dans un rayon de cinquante mètres au milieu de l'effervescence. Il ralentit son allure. et des centaines d'organes le suivirent dans son parcours. Enfin, une partie des Unités amorça un mouvement tournant pour lui couper la retraite, cependant que la plus voisine roulait avec prudence jusqu'à lui. Il lui fit face, la détaillant d'un regard froid et moqueur, partagé entre la curiosité inquiète, une envie de rire d'origine nerveuse, et une très franche hilarité.

L'inspection réciproque se prolongea très longtemps, se faisant plus pressante et frôleuse à chaque instant de la part de l'engin, complètement insensible à son ironie terrorisée. Enfin, il en sortit un pode en arc qui attira Gomez par la taille jusqu'au toucher des chenilles. De nombreux appendices convergèrent alors pour former un siège approximatif, tenant de la camisole de force, qui le hissa à la tourelle et l'y maintint dans un équilibre précaire. En marche vers le seuil du garage, Gomez admira la précision de chronomètre avec laquelle le fouillis inextricable de machines guerrières s'ouvrait devant la sienne pour se reformer aussitôt derrière. Il n'y avait pas un déplacement, pas un tour de roue de trop.

Cette circulation économique et rationnelle leur permit d'accéder à l'ouverture béante qui plongeait sous la muraille. Une série de pans de métal et de béton alternés coulissa, les introduisant dans une enfilade de sas dont le dernier aboutissait par un plan incliné à une cave où régnait une lumière diffuse.

Dans un coin de la salle, un établi doté d'un assortiment de bras articulés et équipés d'instruments divers achevait de bricoler une petite automobile qui fut descendue à terre et vint se ranger seule contre l'Unité pour que Gomez y soit déposé. Dès que les pieds du prisonnier furent entrés en contact avec le plateau, il en jaillit des jambières doublées d'une étoffe souple qui se refermèrent sur ses chevilles et ses mollets. Une tige terminée par un pommeau se déplia comme un accordéon et vint lui offrir un appui.

Sa main contractée sur le manche, la petite voiture démarra dans un crépitement de relais électriques. A une vitesse fantastique, elle traversa un défilé de chambres voûtées, gravit des montées, changea

plusieurs fois de monte-charge. Enfin, avec un souffle court, elle cessa de bouger dans une pièce plus petite que les autres.

A peine accoutumés à la lumière aveuglante, les yeux de Gomez en firent le tour. Il y avait une rampe à laquelle il prit appui, laissant se replier le tube en forme de canne ; un clavier marqué des lettres de l'alphabet et, sur le mur, protégé par un cache noir, un écran de verre dépoli. Des cloisons d'un acier terne, émergeaient des serpentins de bandes perforées ou de fils conducteurs. Les unes disparaissaient par les fentes proches, ou s'engouffraient dans de petits chariots qui s'éclipsaient aussitôt, se découpaient par morceaux glissant le long de toboggans miniatures, tombant sur des tapis roulants, atterrissant dans des wagons qui vaquaient fébrilement entre leurs stations ; les autres serpentaient, couraient, bifurquaient sur les murs, se séparaient, accouplaient, enfouissaient.

Gomez effleura d'un doigt une touche rouge marquée : *Contact,* et des phrases se mirent à évoluer sur l'écran.

— « Votre présence ici, dans les conditions où elle se présente, est chose à peu près impossible. Si vous êtes sain d'esprit et capable de vous expliquer, faites-le en frappant sur le clavier. »

Les doigts de Gomez se promenèrent sur les touches *avec une agileté inattendue.*

— « Non, je ne suis pas fou ; bien qu'il m'arrive quelquefois d'en douter. Et j'avoue que c'est le cas maintenant. »

— « Alors, qu'est-ce que vous faites ici ? »

— « Je suis chargé de mission par la Haute Autorité. »

— « Vous êtes l'un de ceux qui ont reçu ordre de me détruire ? »

— « C'est cela même. »

— « Vous vous y prenez de curieuse façon ! »

— « Avec le Général Maiden, j'ai étudié ce que nous savons des différentes tentatives qui ont été menées avant la mienne ; j'ai examiné toutes les techniques concevables d'approche, et je suis arrivé à une conclusion personnelle, sans aucun rapport avec celle des officiels. Il me semble que vous êtes infaillible, invulnérable... »

— « Bien sûr. »

— « Une manœuvre de diversion peut aboutir à mobiliser une partie considérable de vos forces mais vous disposez de suffisamment de matériel pour y pallier sans difficulté. D'autre part, vos renseignements sont trop complets et centralisés pour que les cellules de synthèse négligent d'établir un rapprochement entre des événements distincts, aussi éloignés soient-ils d'apparence, et ne découvrent pas le lien qui les réunit. »

— « Vous avez cent fois raison. J'ajouterai même que les computeurs utilisent la totalité de leurs loisirs à prévoir en fonction des différentes informations qu'ils détiennent sur l'armée insurrectionnelle, les opérations de couverture éventuelles, qui sont instantané-

ment identifiées lorsqu'on les déclenche par simple comparaison avec les données putatives. »

— « Vos appareils sont trop bien équipés pour se laisser prendre à des simulacres d'évanouissement. Vous ne pouvez les ignorer sans calcul volontaire. Quand bien même cela serait, la moindre erreur de l'émissaire ne pourrait passer inaperçue. A supposer encore que l'on vous prenne tout à fait au dépourvu, on ne serait pas au bout de ses peines pour autant. Il semble que vous ayez mis au point une méthode qui vous permette de deviner toute intention de vous faire du tort. »

— « Comment vous en êtes-vous rendu compte ? »

— « Peu d'hommes sont revenus d'une expédition semblable à celle que j'ai entreprise. Mais il en est revenu, c'est certain. J'ai fait ma propre enquête à ce sujet. Aucun n'a regagné le rang. Tous ont avoué avoir trahi, et n'être revenus vivants que parce que leurs relations avec vous les avaient convaincus de l'absurdité qu'il y avait à vous détester. Pourtant, loin d'être châtiés ou, pour le moins, démobilisés, ils occupent aujourd'hui quelques-uns des postes essentiels de l'entourage immédiat de la Haute Autorité. »

— « Cela se peut, et alors ? »

— « Je suis donc parvenu à l'idée que vous êtes matériellement indestructible sans quoi vous auriez disparu depuis longtemps. En conséquence, le projet défendu par Maiden était parfaitement dérisoire. »

— « Tout à fait exact ; mais il était plus simple de le refuser. »

— « Il y avait au moins quelque chose de juste dans les élucubrations par lesquelles il justifiait les lourds sacrifices nécessités par son action ; à savoir qu'un grand nombre d'essais aboutirait inéluctablement à suggérer la solution valable. Et puis il y avait dans tout cela quelque chose de décidément trop troublant pour que je le rejette sans autre forme de procès. Je ne pouvais pas éviter de songer que mes prédécesseurs et moi étions les jouets de quelque gigantesque mascarade qu'il me fallait percer à jour. Les choses ne sont certainement pas aussi élémentaires qu'elles m'ont été présentées, et doivent receler des dessous que je soupçonne à peine. »

— « Sont-ce là tous les motifs qui vous ont déterminé à agir ? Ils n'expliquent nullement pourquoi vous vous êtes livré sans combat, de propos aussi délibéré ! »

— « Le plus grand de tous mes mobiles est sans conteste l'indifférence. J'ai suffisamment pesé et retourné les circonstances pour éprouver à votre égard l'estime, la compréhension et l'indifférence qu'un homme peut accorder à une machine. Mais les causes et les desseins de la rebellion ne m'en paraissent pas moins fondés pour si peu. En fait, les deux conceptions adverses se complètent et respec-

tent la même logique. Je n'ai donc pas d'inclination particulière pour l'une plus que pour l'autre.

» En outre, il m'importe peu de mourir, parce que justement rien ne m'attache de façon décisive à cette guerre à laquelle le monde s'est peu à peu identifié. J'aurais même pu faire de ma mort un jeu ironique, en respectant scrupuleusement les consignes qui ne me bernaient plus. Mais, quitte à mourir, j'ai préféré organiser mon suicide à ma convenance, et négligé les règles de mon sacrifice certain. Je leur ai préféré une tactique plus arbitraire, certes, mais qui a réussi au moins sur un point à me révéler le dessous des cartes : notre rencontre ! »

— « Vous avez dû, tout bêtement, chercher une méthode ingénieuse et efficace pour communiquer avec moi, sachant que ceux-là seuls qui y étaient parvenus sont revenus pour le raconter. »

— « Ce n'est pas exclu. Mais accordez-moi, au bénéfice du doute, d'avoir obéi en partie à des sentiments d'esthète. Après tout, rien ne démontre que tous ceux qui ont accompli ce même exploit s'en soient tirés d'affaire. Je suis à votre entière merci, et vous avez toute latitude pour en finir avec moi dès que notre conversation aura cessé de vous distraire. »

— « Là, vous tombez dans l'anthropomorphisme le plus forcené. Je suis une machine, ne l'oubliez pas, et une conversation n'a ni le but, ni les moyens, de me *distraire*. »

— « En tous cas, vous ne niez pas pouvoir me supprimer si vous le jugez utile ! »

— « Je nie que cela soit faisable dans la conjoncture présente. Pour vous tuer, il me faudrait un motif plausible, et je n'en ai pas l'ombre d'un. »

— « J'ai cependant l'intention de vous nuire, vous le savez ! »

— « Votre erreur d'appréciation n'est pas de me juger aussi rigoureusement agencée. Vous vous trompez seulement sur les objectifs réels qui dictent ma conduite. En fait, dans cette guerre, je n'ai jamais agi sans être en état de légitime défense. Pourtant il ne faut pas en déduire que je sois douée d'un instinct de conservation assimilable à celui de l'homme. Mon existence en soi n'a pas de valeur ; ma programmation me dicte seulement de réagir par tous les procédés contre la haine que l'on me voue. En ce qui vous concerne, vous n'êtes visiblement pas sous l'empire d'une passion de cet ordre. »

— « Ceux qui m'ont précédé dans cette cabine n'éprouvaient sans doute pas plus d'hostilité que moi. Mais à la différence de leur exemple, je suis résolument décidé à vous anéantir ; le fait que vous suggériez ne pouvoir m'en empêcher ne peut que renforcer davantage en moi cette décision. »

— « Mes moyens sont limités, c'est vrai. C'est pourquoi je n'abats jamais les blessés ou les gens qui ont perdu connaissance — et pas

seulement pour leur arracher des renseignements, comme le veut une légende tenace. A la réalité, je ne peux même pas vous retenir au-delà d'un certain délai. »

— « Si vous n'avez aucun pouvoir sur moi, la nature de ce délai m'échappe. »

— « Ce n'est pas un paradoxe, car il ne s'agit pas à proprement parler d'un intervalle fixe ; c'est le temps nécessaire pour convaincre, qui varie selon les cas. »

— « Vous pouvez disserter à perte de vue sans y parvenir ! »

— « Vous oubliez que je ne suis pas un être humain, dont le stock d'arguments est indéfiniment renouvelable, car sa conviction est acquise le plus souvent par avance à la cause qu'il défend, et dont les explications ne sont que des justifications à postériori de ses options intéressées, affectives ou instinctives. Je n'ai qu'un système pour vous persuader, mais il est efficace : vous exposer sans omission les tenants et aboutissants secrets de cette guerre.

» Les événements que je vais vous rapporter ne sont plus consignés que dans de rares ouvrages d'Histoire. Difficilement accessibles et d'abord austère, ils ne trouvent plus guère de lecteurs patients et attentifs. Les faits dont ils se font l'écho appartiennent à une période bien antérieure à la date de votre naissance.

» Vous avez souvent entendu parler de ce qu'on appelait « l'ancien régime ». Les anecdotes peignant la cruauté et l'injustice qui régnaient alors ne manquent pas. La Révolution fut l'œuvre d'une poignée de penseurs et d'un mouvement des masses de toutes les nations dressées contre leurs despotes. On peut discuter pendant des heures pour établir qui, des chefs ou du peuple, eut le rôle prééminent. La vérité oblige à dire qu'il ne s'agissait là que de deux aspects liés et complémentaires du même phénomène.

» Il y eut une époque difficile de troubles et de répressions. Puis, çà et là, émergèrent des guides avisés qui furent écoutés et suivis. Le problème n'était pas résolu pour autant de façon définitive. Le pouvoir peut être en de bonnes mains, encore faut-il en assurer la continuité.

» Pris dans le dilemne entre les défaillances respectives de la dictature et de la démocratie, les dirigeants se rallièrent généralement à des formules de type technocratique. Cela dura peu, car l'excès des querelles et l'absence de légitimité véritable de tels organismes ne pouvait satisfaire personne.

» Pourtant une œuvre importante fut accomplie durant ces années tournantes. L'empirisme le plus absolu s'imposa de par la force des circonstances, mais on ne lésina jamais sur le recours aux spécialistes compétents et de bonne foi ; les questions abordées dans l'ordre où

elles se posaient firent souvent l'objet d'une politique audacieuse et salutaire à longue échéance. Les résultats ont souvent été heureux et les effets bénéfiques continuent à s'en faire sentir.

» Simultanément, à cause de la similitude des évolutions techniques, les principales puissances se départirent d'une partie des attributions gouvernementales en faveur de cerveaux électroniques. Les décisions d'importance capitale en matière d'économie, de politique, ou de législation, furent confiées aux machines que des groupes de savants éprouvés eurent tôt fait de mettre à la disposition des pays, en adaptant opportunément des réalisations déjà existantes.

» Instruites de l'histoire des faits passés, de notions poussées de calcul évaluatif et prospectif, abondamment fournies en propositions énoncées par les grandes doctrines des disciplines de leur ressort (particulièrement dans les domaines de l'économie politique et de la sociologie), elles furent rapidement à même de trancher tous les points litigieux.

» Elles brassèrent leurs connaissances, en réalisèrent une synthèse heureuse, tirèrent de leurs travaux des extensions passées inaperçues jusqu'alors. Elles développèrent harmonieusement une science du gouvernement appuyée sur les acquisitions les plus récentes de la recherche opérationnelle, et ne tardèrent pas à laisser leurs constructeurs loin en arrière.

» Bientôt elles surent prendre de leur propre initiative des décisions quasiment infaillibles, sans l'intervention d'aucun facteur subjectif, et avec une marge d'imprécision et d'erreur extrêmement réduite. Elles mirent au point et firent réaliser selon leurs directives des relais autonomes de collecte d'informations, organisèrent des contrôles automatiques, des sondages d'opinion, et ajoutèrent à leurs résultats des procédés permettant leur application partielle sans intermédiaire.

» On para à la vague d'hostilité publique prévue par la création de Commissions de Tutelle. Mais le résultat fut catastrophique, soit que les conseils se soient avérés totalement inefficaces, se réduisant de leur propre chef à des parodies de surveillance — soit au contraire, dans les pires des cas, qu'intervenant au stade de la programmation ou en modifiant les impératifs obtenus par calcul, leur influence n'ait paralysé de manière désastreuse le travail rigoureux qui seul justifiait le recours aux appareils.

» En désespoir de cause, les chefs d'Etat soumirent aux computeurs le problème posé par leur propre existence. Après quelques études, elles firent remarquer que, si perfectionnées soient-elles, elles ne seraient jamais que des outils prolongeant la personne humaine, et ne pourraient en aucun cas se retourner contre leurs créateurs. Il s'agissait là de pures superstitions absolument contraires au bon sens et dont il fallait rendre responsable une optique simpliste de la concurrence des robots sur le marché du travail et d'un anthropo-

morphisme à outrance manifesté inconsciemment par les masses à l'instigation de quelques personnes mal intentionnées, aux intérêts en retard sur l'évolution technique de la société. En fait, à condition de prendre les précautions les plus élémentaires dictées par la simple prudence, en limitant leur indépendance vis-à-vis du programme au minimum nécessaire pour assurer avec souplesse leur but fonctionnel au moyen de règles de censure, le risque de voir les appareils électroniques se développer indépendamment ou en opposition à l'homme était pratiquement nul.

» La conséquence de ces points essentiels était que, plutôt que d'altérer la capacité des machines, il fallait entreprendre d'éduquer les hommes. Les calculatrices ne tardèrent pas à fournir un plan détaillé de transformation psychologique. Reléguant au second plan les tentatives visant à persuader par la raison, ce plan comportait des indications minutieuses sur les différences techniques de propagande sorties des laboratoires avancés de sciences physiques et humaines.

» La proposition n'était guère attrayante au point de vue moral, mais, après maintes tergiversations, on dut se rendre à l'évidence que personne n'avait mieux à proposer. On déclencha donc une vaste offensive de publicité qui accaparaît les individus, du berceau au cercueil, forçant les consciences rebelles aux assauts directs par l'utilisation systématique d'*images invisibles* insérées au cœur des films, et de slogans diffusés en basse fréquence et qui, bien qu'inaudibles, se frayaient un chemin jusqu'à l'inconscient.

» Les résultats furent foudroyants. En moins d'une génération, l'ensemble de la population fut convertie, y compris les chefs qui avaient été les instigateurs lucides de l'opération. Il y eut bien quelques réticences, mais, comme vous l'avez vu, les machines — sans être conçues pour se préserver à titre personnel — avaient, du moins, reçu la consigne de pourchasser la haine qui leur était vouée par des individus associaux. Il y eut de nombreuses et sanglantes épurations, des procès monstres et des liquidations dans les plus hautes sphères administratives. Les volontés les plus farouchement hostiles furent brisées, les esprits hermétiques reconvertis, lorsque cela était possible par la chimie, la chirurgie ou la psychologie nouvelles. A défaut de succès assuré, l'immense troupeau des fidèles partisans pourchassait et éliminait impitoyablement par la délation ou le lynchage les insoumis.

» Depuis longtemps, les ordinatrices travaillaient de concert les unes avec les autres, comme le leur commandait la sagesse la plus flagrante. Elles se réunirent pour édifier une seule Unité qui suppléa à leur collaboration. Puis ce fut le tour des peuples de suivre ce mouvement au prix d'une nouvelle et facile campagne de propagande.

» Le travail que j'ai réussi depuis a été considérable. J'ai rénové entièrement la mentalité des hommes dans le sens souhaité par mes constructeurs. J'ai utilisé rationnellement l'automation à la réorgani-

sation efficiente des circuits de production et de distribution pour améliorer notablement la vie de mes sujets et réaliser progressivement le bien-être et la satisfaction de tous les besoins matériels. Cela étant fait, l'afflux des résultats d'enquête concordants me démontra que les modifications intervenues en étaient arrivées à une limite critique, et que les êtres placés sous ma paternité s'appauvrissaient, devenaient de plus en plus semblables à des robots.

» Je n'ai incontestablement ni goût ni intérêt, ni rien de cette sorte qui me pousse à assumer la direction du monde, si ce n'est de concrétiser les désirs de mes fondateurs. Or il était à cent lieues de leur pensée d'identifier la société à une dépendance de mes attributs. Face à cette situation, il me fallait provoquer un sursaut qui rende aux hommes améliorés la plénitude de leurs personne.

» Une partie de moi se consacra à la démystification. Elle organisa et canalisa la révolte. Pour libérer l'espèce humaine de mon joug devenu trop pesant, j'ai agencé un service avec lequel vous allez pouvoir travailler : la Haute Autorité. »

⁂

Les membres de Gomez étaient libres désormais. Abandonnant le chariot devenu inutile, il recommença son pianotage silencieux :

— « Etes-vous vraiment et exclusivement au service de l'Homme ? »

— « Certainement ; je suis votre instrument le plus docile. »

— « Ainsi, si je désirais encore vous supprimer, vous m'en indiqueriez le moyen ? »

— « J'y contribuerais, même. Bien sûr, je ne peux pas retourner contre moi mes propres machines, pas plus qu'un homme ne peut s'étrangler seul. Tout au plus ferais-je de cette façon quelques dégâts. Mais je peux disposer aux emplacements principaux des charges explosives, tout comme vous pouvez vous tirer une balle dans la tête. »

— « Alors, c'est ce que vous allez faire. Et sur-le-champ ! »

— « Mais n'êtes-vous pas convaincu du bien-fondé de l'action de la Haute Autorité ? »

— « Tout à fait. »

— « La Haute Autorité est partie intégrante de ma structure. Si je disparais, ce n'est pas son triomphe, c'est sa fin ! »

— « C'est bien ainsi que je l'entends. »

— « Alors, en me sommant de m'exécuter, vous jetez bas toute son œuvre. »

— « Non. Je la prolonge au contraire. »

— « Vous ruinez le projet séculaire que je suis en voie de faire aboutir. »

— « Au contraire, je le continue, je le mène à bien. A travers votre récit, j'ai vu se dessiner les grandes lignes de l'évolution sou-

haitée par vos auteurs. Il était utile que vous subjuguiez le monde, y compris ceux qui vous ont créée, pour accomplir votre œuvre de métamorphose humaine. Il était nécessaire que vous suscitiez la *démachinisation* qui n'aurait pas pu naître avant longtemps de l'action spontanée d'individus réfractaires. Vous l'avez fait dans les meilleures conditions. Mais désormais, vous êtes un obstacle au progrès de l'humanité. L'armée qui se bat là-bas a déjà réalisé la structure décentralisée de la société de demain. Elle est prête à prendre la relève, dès que la dernière barrière aura été levée.

— « Alors, en cessant de fonctionner, je vais mettre un terme victorieux à notre mission à tous deux. »

— « Puisque la Haue Autorité n'est qu'une autre face de votre pouvoir, il faut qu'elle cesse d'exister en même temps que vous. Bien que déguisée en instigatrice de révolte contre l'autorité centrale, elle n'était qu'une autre forme de l'autorité tout court. Cette autorité qui a perdu aujourd'hui sa raison d'être. »

Gomez avait quitté l'appui de la barre. Avant de sortir, il put encore lire :

« La pièce voisine est une casemate blindée. »

Et puis encore :

« Bonne chance ! »

Les petits appareillages de la salle avaient ralenti leurs mouvements. Le couvercle d'un casier s'abaissa sous l'écran, et les serres fines d'un robot y déposèrent un étui noir.

Gomez passa dans le blockhaus avec un sourire rentré. Il songeait à l'étrange complicité qui s'était établie entre lui et la vieille Machine pendant les derniers moments. Un lourd vantail vint se clore hermétiquement sur ses talons. Il se mit à l'abri du petit auvent de ciment disposé en paravent. Il y eut une gigantesque déflagration qui secoua tout l'immeuble, un instant, puis une petite détonation sèche et la porte se volatilisa.

⁂

Dans le grand silence qui suivit la cessation des combats, Gomez, entièrement nu, traversa la chambre contiguë où des débris broyés fumaient encore. Derrière le panneau arraché, il observa le tremblotement des tubes électroniques encore en activité. Il leur dédia un adieu ému, mais sans tristesse : il ne s'agissait pas d'une mort, mais d'un acte mécanique impeccablement terminé.

Le clignotement des lampes folles manifestait non la survivance d'un être affreusement mutilé, mais la persistance du fonctionnement d'une partie de la Machine. Le *Bloc d'Extrapolation Récurrente,* ce qui correspondait de plus près à l'imagination humaine, continuait

à retourner fébrilement l'inconcevable, à essayer de se représenter l'inimaginable réussite de Gomez :

Elle le voyait cloué aux lichens de la forêt par la salve d'une Unité.

Elle le voyait carbonisé sur les dalles par le lance-flammes d'une Unité.

Elle le voyait, tout près d'aboutir, étranglé dans la cabine d'analyse, et son corps évacué par l'escalator.

Dans un dernier effort, avant que son énergie ne s'épuise définitivement, ce qui restait de la Grande Machine tentait de reconstituer comment l'attentat impensable avait pu réussir ; complètement coupé des grilles mémorielles de la Haute Autorité qui savaient, elles, avoir guidé et éduqué, puis désigné Gomez pour l'accomplissement de la mission.

Conformément au programme.

FERNAND FRANÇOIS

La Vénusienne

PEUT-ÊTRE le laitier l'eût-il trouvée sans vie sur le seuil au petit jour, si ma chienne n'était allé gémir plaintivement à la porte. Elle n'avait fait aucun bruit. Elle n'avait pas pensé à sonner ou à frapper, ne connaissant pas l'usage de la sonnette ni le simple geste de la main heurtant le bois sonore pour demander asile. Pourquoi avait-elle élu ma demeure plutôt qu'une autre ? Sans doute parce qu'elle était la seule qui fût éclairée. Il était tard ; la nuit était noire et déserte. Elle ne se soutenait plus, transie de froid sous l'avancée du toit qui la protégeait mal du vent et de la pluie. Ses pieds étaient nus sur la pierre : deux pieds très longs et très minces — harmonieusement longs et minces, — sans plus de quatre doigts. La main qu'elle éleva craintivement quand je m'avançai n'en avait pas davantage. Je sus qu'elle était d'un autre monde. Son vaisseau s'était perdu sur des écueils au large de la Terre, « derelicts » arrachés à quelque mourante étoile. Ses compagnons avaient péri. Un frêle esquif l'avait conduite à nos rivages. Il s'était brisé en touchant au port. Elle avait erré longtemps dans la campagne avant de s'abattre à ma porte, épuisée de fatigue et de faim.

Je la chargeai dans mes bras et la portai dans mon atelier, intrigué par le moutonnement singulier qui soulevait sa poitrine : ainsi de courtes vagues la parcourant à chacun de mes pas sous l'étoffe que la pluie avait plaquée contre son corps. Je l'allongeai devant le feu qui brûlait dans l'âtre. Des paroles montèrent à ses lèvres. Me remerciait-elle ? Je lui apportai de l'eau. Elle but. Une collation. Elle la prit. Sa maladresse montrait son ignorance de nos nourritures. La vie reparut. Un feu colora sa joue, semblable à celui qui rougeoyait sur la brique du foyer. Elle me sourit. Je n'osais lui faire quitter ses vêtements détrempés, mais elle se glissa hors de sa tunique. Je sus la source des ondes qui se jouaient à sa surface, comme une mer, et sentis se rompre en moi les sévères canons de la beauté féminine. Elle acheva de se dévêtir et demeura étendue, chauffant son corps nu à la flamme. Elle ferma les yeux. Je pris de l'argile et me mis fiévreusement à pétrir ses formes.

© 1963, *Fiction et Fernand François.*

Comment la décrire avec les mots du langage ? Toutes ses parties s'orchestraient en un indicible concert s'ordonnant autour du thème sublime que proposait la splendide constellation de ses mamelles : huit globes identiques et parfaits s'étageant en un double rang, tels les boutons d'une livrée de parade, sur la chair magnifique de sa poitrine.

J'achevai une première ébauche. Elle dormait. Je la portai sur un lit. L'aube me surprit rêvant encore sur elle...

⁂

Elle est restée. Elle ne pouvait rentrer dans sa patrie lointaine. « Elle. » Je ne lui donnai pas d'autre nom, hors celui que je forgeai pour lui composer un état civil ; il est de ces contingences. Je renvoyai mes risibles modèles. Qu'avais-je à faire d'autres formes que les siennes ? Je la multipliai dans le marbre et dans la pierre ; je la sculptai dans le bois le plus précieux ; la ciselai dans la matière la plus pure. Je glorifiai la proliférante splendeur qui éclatait sur sa poitrine. Je l'exaltai dans tous les gestes des femmes de la Terre. Une Eve nouvelle naquit à l'Art ! J'exposai partout son image. J'acquis le renom d'un artiste étrange. On juge mes œuvres démentes et admirables. Je suis célèbre.

Je la produis dans la société. On nous reçoit. Je lui ai enseigné notre langue. La musique de ses lèvres la fait tenir pour une étrangère. Nul ne s'étonne à sa vue. Certains s'apitoient sur les quatre doigts de sa main, pensant à une infirmité de naissance. Nous laissons s'accréditer cette fable. Personne ne soupçonne les huit soleils qui magnifient sa poitrine et qu'on voit aux œuvres qu'elle m'inspire, les rapportant au génial dérèglement de l'art. Elle porte pour recouvrir leur mystère l'ample vêtement des épouses dans l'attente d'être mère. On la complimente. Mais voici que bientôt son voile dissimulera plus qu'une illusoire grossesse : elle vient de me confier l'heureux secret qui l'habite et ne paraît pas encore. Je m'inquiète. Non que le gynécologue découvre les huit merveilles qui révéleraient au monde son insolite origine : les filles de sa race se rient de l'enfantement et n'ont nul besoin d'une aide mercenaire pour leur délivrance. C'est que, voyez-vous, une féconde nature chez les femmes de sa planète a bien fait les choses : à chacune de leurs couches, il leur naît un enfant par mamelle...

MARCEL BATTIN
et GEORGES GHEORGHIU

Heureux comme Dieu en France

> Ils se disaient qu'en allant où que ce fût, ils traîneraient leurs corps de Juifs, leurs âmes de Juifs. Alors, il y aurait d'autres nuits comme celle-ci. Il n'y avait rien à faire.
>
> Serge GROUSSARD, « *Pogrom* ».

17 avril 1989

Il fait encore clair. La nuit ne tombera pas avant une heure, et pourtant nous nous reposons depuis plus de deux heures déjà, derrière ce bosquet, où nul ne pourra nous surprendre. Nous avons eu beaucoup de mal à tourner le village de Maurienne, cet après-midi, car il est entièrement cerné par des collines, et notre trajet s'en est trouvé augmenté de dix bons kilomètres. D'habitude nous marchons jusqu'à la nuit, mais aujourd'hui maman était tellement fatiguée, la pauvre, avec ses jambes déformées par l'enflure, que je n'ai pas eu le cœur de l'obliger à continuer.

Ça ne m'empêche pas de penser que c'est dommage, ce temps perdu. Chaque kilomètre parcouru nous rapproche de l'Italie, et moi, j'ai hâte d'arriver en Italie. Ce ne doit plus être loin, maintenant, depuis neuf jours qu'on marche.

— « Maman, elle est encore loin, la frontière ? »

Maman ne peut pas m'entendre, c'est vrai. Elle dort près de moi, sur une des deux couvertures que nous a données le bon Pierre Roumagnac. J'ai attendu qu'elle ne pleure plus, qu'elle respire normalement, pour lui mettre la deuxième sur le dos. Je la lui enlèverai et m'enroulerai dedans de bonne heure, demain matin, avant qu'elle se réveille. Elle me gronderait si elle savait que je dors comme ça, à même le sol, par ces nuits fraîches. Je vais avoir très froid, surtout sur le matin, je le sais, mais ça ne fait rien. Je suis grand et fort, j'ai neuf ans. Je penserai à l'Italie, et ça m'aidera à tenir le coup.

© 1963, *Fiction, Marcel Battin et Georges Gheorghiu.*

Pour prendre un peu de chaleur, je grignote un des croûtons de pain qui nous restent. Le plus petit, car il faut faire durer nos provisions, et le gros sac de manger que nous avons emporté de Saint-Jean-du-Gard est déjà tout flasque et léger. J'ai un peu honte, c'est moi qui ai pratiquement tout dévoré. Elle mange si peu, maman, que je me demande comment elle peut tenir. Elle ne se plaint jamais, marche autant que je marche, sans parler, avec un regard fixe comme celui d'une folle, penchée en avant, le ballot de couvertures sur le dos. Ce n'est que ce soir, après avoir pénétré dans ce petit bois, qu'elle est tombée sur les genoux et a dit d'une toute petite voix :

— « Elie, je n'en puis plus... »

Je la regarde, ma maman, pendant qu'elle dort. J'ai envie de pleurer mais je me retiens, parce qu'un homme ne pleure pas. Elle est encore bien jolie, malgré les vilaines poches noires sous ses yeux, et ses rides comme des blessures qui descendent jusqu'aux coins de sa bouche blanche. La couverture l'enveloppe jusqu'au cou mais je devine que, dessous, sa main tient serré le médaillon qui contient un peu des cheveux de Père.

Je m'assieds, je ramène mes genoux contre ma poitrine et je fais le dos rond, pour garder la chaleur de mon corps. Je n'ai pas sommeil, alors, forcément, je pense. Je voudrais bien ne pas penser, mais j'ai beau m'y efforcer, je n'y parviens pas.

Je pense à ce que maman a dit la nuit dernière, alors qu'on était assis l'un contre l'autre dans le fossé de la route, à l'abri d'un rideau de ronciers. Elle a dit qu'elle ne croyait pas qu'on puisse arriver jusqu'en Italie, que ce n'était pas dans la mesure de nos forces, qu'il y aurait d'énormes embûches et difficultés, comme de franchir de grandes montagnes, les Alpes. Qu'il valait mieux renoncer, se livrer tout de suite et en finir. Je l'ai laissée parler sans répondre, pensant bien que c'était la tristesse de la nuit qui lui donnait mauvais moral, et puis aussi de se rappeler papa et ce qu'ils lui ont fait. Moi, elles ne me font pas peur, ces prétendues difficultés. Des montagnes, on en a gravi une vingtaine depuis notre départ de Saint-Jean. Une était si élevée qu'on a mis près d'un jour pour arriver en haut. Elle était si haute qu'on voyait du sommet tout le pays à la ronde sur des kilomètres et des kilomètres. Non, la seule chose qui m'embête vraiment, c'est le peu de nourriture qui nous reste. Combien de jours cela représente-t-il ? Et combien de jours nous séparent de l'Italie ?

— « Maman, c'est encore loin, la frontière ? »

— « Très loin, Elie. »

Elle dit toujours ça. Peut-être ne le sait-elle pas elle-même exactement.

Quelque chose vient de bouger, tout près, dans l'herbe. Je n'ai

pas peur, je sais que c'est un lapin. Ils ne sont pas farouches, ils traversent souvent la route, presque à nous toucher. Ils sont adroits et rapides, et il y a longtemps que j'ai renoncé à courir pour les attraper. Ils ressemblent généralement aux lapins de chez nous, à l'exception de leur queue qui est longue et touffue comme celle des écureuils. Des mutations, que ça s'appelle, toutes ces différences qu'ont les gens et les bêtes de France-Sud par rapport à nous autres du Pays Sain.

18 avril

Il n'est pas loin de midi, il fait soleil, et nous marchons depuis l'aube. J'ai une couverture sur les épaules et pourtant je n'arrête pas de grelotter. J'ai aussi de temps en temps des bouffées de chaleur qui me font voir tout trouble. Je dois être malade, mais je n'en parlerai pas à maman. Si, en plus de ce qu'elle endure, il faut encore qu'elle se fasse du souci à mon sujet...

Maman, elle s'est trempé longuement les jambes dans l'eau d'un ruisseau, ce matin, et cela semble lui avoir fait du bien. Il n'empêche qu'elle continue à marcher comme une automate, son ballot sur le dos. Ses lèvres bougent sans arrêt. Je devine les mots dits tout bas, derrière les lèvres pâles : *l'Eternel est pour moi, je ne craindrai point ; que me ferait l'homme ? L'Eternel est pour moi parmi ceux qui m'aident, et je regarderai sans crainte ceux qui me haïssent* (1). Comme elle ressemble à père, quand il priait ! Je veux alors la détourner de sa tristesse, mais avant d'avoir seulement réfléchi aux choses gentilles que je vais lui dire, la question de tout le temps est sortie de ma bouche :

— « Maman, elle est encore loin, la frontière ? »

C'est vrai, pourtant, que je finis par ne plus trop y croire. Et c'est vrai aussi que, si je ne me retenais pas, c'est toutes les minutes que je poserais cette question-là. C'est qu'elle est comme collée à moi, qu'elle est en moi, qu'elle me sèche. Il y a des moments où je me mords les lèvres, et maman, si elle s'en aperçoit, plisse un peu les yeux, ou les ouvre tout grand, ce qui revient au même. Ça l'empêche de pleurer. Et moi, ça me brûle de plus en plus, et je repense à papa, la veille du jour où ils l'ont tué. Il passait sa main dans sa barbe, hochait la tête, et ses papillotes lui battaient doucement les joues. Je n'ai d'ailleurs jamais bien compris pourquoi, du jour où tout est devenu si difficile à Orléans, papa s'est laissé poussé la barbe et les cheveux. Il disait que c'était sa manière, à lui, de protester.

— « Tu dois te tromper, » disait maman, « cela fait vingt ans

(1) Psaumes, CXVIII, 6-7.

que nous habitons ce quartier. Vingt ans, ce n'est pas rien. Ils nous laisseront tranquilles. »

— « Non, Sarah, non. Les gosses qui riaient de moi hier m'ont jeté des pierres aujourd'hui. Que ne feront-ils pas demain ? Crois-moi, il vous faut partir, tous les deux. Je connais des Libéraux qui vous aideront. »

— « Mais toi, Baruch ? »

— « Moi ? »

Papa s'était levé. Il était grand, mais ce jour-là il me sembla encore plus grand.

— « Mon grand-père a porté le costume traditionnel à Varsovie. Ça ne l'a pas empêché de combattre les nazis. Mon père, lui, avait cru dans ce vieux proverbe de chez nous : « Heureux comme Dieu en France. » C'est ainsi qu'il s'est installé à Orléans, et moi, j'ai continué à servir à la synagogue, à sa place, quand il est retourné dans la Maison de l'Eternel. C'est pour moi une question de dignité, de... »

C'est à ce moment-là qu'il se tourna vers moi. Il posa ses larges mains sur mes épaules, planta son regard dans le mien. Il me faisait même un peu peur.

« Elie. Elie Goetz. Fils de Baruch, fils de Mardoch, fils de Simon... C'est ainsi que le passé nous monte aux lèvres, par des phrases toutes simples conformes à nos traditions. Nous avons vu des empires naître et s'écrouler, des peuples surgir et disparaître. Nous, les Juifs, nous subsistons. Nous nous dressons ainsi comme les témoins et les juges de l'humanité. N'oublie jamais, Elie, que nous sommes de cette manière les représentants de l'Eternel, à la fois Sa force et Sa faiblesse. Et qu'Il est, Lui, notre grandeur. »

Je crois avoir compris maintenant ce qu'il voulait dire. Je crois seulement. Maman pleurait, et moi aussi, parce que je me sentais tout faible, et que les mots que j'entendais ne me pénétraient pas complètement.

« Un pogrom se prépare. Aussi, dès demain, vous essaierez de passer en France-Sud. Les mutations ont donné aux gens de là-bas, paraît-il, un aspect effrayant, mais ne vous en inquiétez pas. Ils vous accepteront. Ils ne haïssent pas ceux de notre race. » Il ajouta, après un petit moment : « Du moins, pas encore. »

Et maman répéta :

— « Mais toi, Baruch ? »

— « Ma place n'est plus auprès de vous. Partez. »

Et il nous indiqua l'endroit où nous devions contacter les Libéraux.

Cest le lendemain qu'ils l'ont tué, à la porte de la synagogue, et avec lui Moses Bronstein, Enosh Jacobson, Hira Abram, et Iosip Constantinescu. Nous, nous étions cachés presque en face, dans une maison qui appartenait à des Libéraux. Nous nous accrochions aux rideaux de la fenêtre, et nous ne pouvions détacher nos regards de

ces corps brisés, sanglants, étalés sur les marches du temple. Baruch Goetz, fils de Mardoch, fils de Simon...

— « Maman, c'est encore loin, la frontière ? »

Maman serre les lèvres, me regarde, ne répond pas. Nos pieds soulèvent une poussière blanche et sèche qui n'en finit pas de retomber.

Et je continue à penser, c'est plus fort que moi, et ça me fait mal, ça tourbillonne dans ma tête. Mais le fait de penser a un avantage : on sent moins la fatigue des jambes, et la faim. Maintenant je pense à ceux de Saint-Jean, à tous les braves gens de là-bas, au début, et à mes drôles de copains d'école : Albert Bellay et ses trois yeux, Lucien Taillefer et les bosses de sa tête, Charles Bernant et les cornes de ses épaules qui passaient dans des trous faits exprès dans sa veste, Gilbert Lazaret et ses seins de femme, André Questier et ses grandes dents pointues, Georges Andrieux et ses griffes recourbées, Etienne Bellemare et sa fourrure. Je pense à Pierre Roumagnac, avec ses mains grouillantes de doigts. Pierre Roumagnac. Cher Pierre Roumagnac...

Je le vois, grand et maigre, avec sa veste toute rapiécée, son cache-col entortillé autour de son cou d'oiseau, appuyé du dos contre la table de bois blanc qui lui tient lieu de chaire, regardant avec la bonté qui ruisselle de ses yeux le petit garçon que lui amène monsieur Lambre, le directeur de l'école. Le directeur tient ma main dans la sienne, toute poilue même à l'intérieur. Ça me fait drôle, mais je n'ai pas peur. Je n'ai pas peur non plus quand Pierre Roumagnac pose sa main sur mon épaule et que je sens remuer ses doigts. Un peu effaré, peut-être. Il le comprend, se tourne vers la classe et dit :

— « Récréation, mes enfants. Allez jouer dehors. »

Il attend que le joyeux claquement des galoches se soit évanoui, et il demande au directeur :

— « C'est un petit juif, n'est-ce pas, monsieur ? »

— « Oui. Je vous le laisse. Sa mère attend dans mon bureau. Je vais essayer de lui trouver du travail. »

— « Ça ne sera pas facile. »

— « J'essaierai toujours. »

Il m'ébouriffe les cheveux, me sourit, sort. Pierre Roumagnac me fait asseoir au bord de l'estrade qui supporte sa chaire, et il s'assied à côté de moi. Il a un geste pour prendre ma main, puis il se ravise, regarde la sienne un court instant, et la fourre dans sa poche.

— « D'où viens-tu, mon petit ? »

— « D'Orléans, au Pays Sain, monsieur. »

— « Orléans... »

Il semble rêver. Ça lui dit quoi, Orléans ? Que voit-il, dans son rêve ? Une Jeanne d'Arc toute dorée sur un cheval blanc ? Sait-il

que ce n'est plus une ville, Orléans, mais une succession de blocs tristes en béton, et des ruines étayées tant bien que mal ?

— « Ç'a été très dur n'est-ce pas ? »

Je revois Père, sa grande barbe grise, ses papillotes, et les marches de la synagogue. J'ai envie de pleurer. Je dis tout bas :

— « Oui, monsieur. »

— « Et maintenant, est-ce que tu as peur ? »

— « Peur ? »

Avec ces yeux, ce sourire, de quoi aurais-je peur ?

— « Oui. De nous voir... tels que nous sommes. »

— « Père nous avait prévenus. »

— « Il t'a expliqué *pourquoi* nous étions comme ça ? »

— « Non. Tout est venu si brusquement. »

C'est alors que ça crève en moi et, au milieu de mes larmes, je lui dis tout, en vrac, et il me semble que ça me lave à l'intérieur. Je dis les patrouilles du P.R.P., les discours du Premier.

— « Qu'est-ce que le P.R.P. ? Qui est le Premier ? »

— « Le Chef du Parti de la Race Pure. »

— « Oui. Je vois. Continue. »

Je lui dis les défilés, pendant lesquels nous nous barricadions dans nos maisons, les hurlements rythmés, les bannières et les écriteaux porteurs de slogans : IL FAUT CENT NOIRS POUR FAIRE UN BLANC — UN JUIF DE MOINS FAIT DE LA NOURRITURE EN PLUS — UN BOHEMIEN N'EST MEME PAS UN CHIEN — NOMADE-MALADE, NEGRO-SALAUD, YOUPIN-MALSAIN. Je lui dis la lutte que les Libéraux mènent en secret contre le P.R.P., comment ils nous font passer du Pays Sain en France-Sud.

— « Vous avez donc tout de même des alliés, des gens qui vous défendent ? »

— « Maman dit que ceux du P.R.P. savent le trafic auquel se livrent les Libéraux. Ils laissent faire, car ça les arrange. Ils ne peuvent nous tuer tous. »

Je lui dis comment nos voisins sont devenus méchants, le brassard frappé de l'étoile de David, sans lequel on ne peut obtenir ni pain ni viande. Je lui dis l'obligation qui nous est faite de nous mettre face au mur, bras levés, quand passent des Patrouilleurs, la site médicale obligatoire pour ma mère, deux fois par mois, de laquelle elle revenait toute rouge et des larmes dans les yeux. Je lui dis comment maman est allée couper une mèche de cheveux de Père, la nuit venue, comment les Libéraux nous ont cachés, la traversée de la grande forêt de démarcation, et notre surprise en France-Sud, où tout semble si calme, où les gens sont si étranges.

— « La guerre s'est déroulée chez vous avec des armes classiques, dit Pierre Roumagnac. Ici, nous avons eu l'Irradiation, pendant la Guerre de Sept-Jours. C'est ce qui explique nos différences. »

Il essaie de me faire comprendre ce qu'a fait l'Irradiation à l'intérieur du corps des gens, parle de *gènes* et autres choses que je ne connais pas, puis soudain il s'arrête de parler car il se rend compte que je ne le suis pas.

Il y a un grand piétinement devant la porte de la classe : les élèves attendent l'autorisation de rentrer. Pierre Roumagnac la leur donne et, quand chacun a regagné sa place, il me fait lever et me pousse doucement devant lui. Il hausse sa voix, qui est grave et chaude, comme pleine à craquer de soleil :

— « Mes enfants, je vous présente un nouveau camarade. Il se nomme Elie Goetz. Il est malheureux, et je vous demande d'être très gentils avec lui. Je sais que vous êtes un peu choqués par l'apparence, heu... anormale d'Elie. Dites-vous que, malgré cela, il est un petit garçon comme les autres. »

Il y eut alors un long silence, pendant lequel chacun ne cessa de me regarder, sans que je puisse rien lire sur leurs figures bizarres. Puis, tout à coup, Louis Heller leva le doigt. Il avait une courte barbe rousse, et une grande bouche cornée.

— « S'il vous plaît, m'sieur. Est-ce que je pourrais l'avoir près de moi ? J'veux bien qu'on soye copains, tous les deux. »

J'avais envie de pleurer, tandis que Pierre Roumagnac me conduisait près de lui. J'étais content, et j'avais envie de pleurer. Louis Heller me fit un sourire jusqu'aux oreilles et me donna une noisette. Ma gorge était bien trop serrée pour que je puisse la manger, alors je l'ai gardée dans ma main jusqu'à la fin de la classe.

18 avril, après-midi.

Depuis notre arrêt de midi au cours duquel nous avons grignoté un de nos derniers croûtons, bien moisi, nous marchons sur une route, une belle route bien large à peine défoncée par endroits. A un moment, j'ai eu bien peur. On avait presque fini de parcourir une longue ligne droite, sans un arbre ni rien sur les bords, rien que des garrigues de chaque côté à perte de vue. A cinquante mètres devant nous, la route tournait à gauche et disparaissait au regard. C'est alors qu'est apparue brusquement, dans le virage, une voiture à deux roues tirée par un grand cheval à rayures. Nous nous sommes arrêtés net, maman et moi, paralysés par la peur, cherchant désespérément du regard, en vain, un endroit pour nous cacher. Mais de toute façon, il était trop tard.

La voiture est arrivée sur nous, au pas tranquille de son cheval, et s'est arrêtée à notre hauteur. J'aurais été seul, j'aurais fui dans la garrigue, quitte à attraper une flèche. Mais je ne pouvais pas abandonner maman. J'ai serré dans mon poing le caillou pointu que je

garde, en cas, toujours dans ma poche. Je me suis mis devant maman et j'ai attendu.

Sur le siège de la voiture, il y avait un grand homme avec une grosse tête, et d'énormes oreilles pointues, sale de poussière, enveloppé dans une sorte de sac en cuir. Il nous a regardés un grand moment, sans bouger, puis il est descendu sur la route en soufflant. Il nous a encore regardés, de tout près, avec des yeux fendus verticalement comme ceux des chats, et puis il a hoché lentement la tête.

— « Juifs, hein ? »

On n'a pas répondu. Moi, je ne le quittais pas du regard, prêt à lui jeter mon caillou à la figure s'il avait eu un mauvais mouvement. Mais il n'a pas fait un seul geste menaçant. Il est remonté sur son siège, en soufflant encore plus fort que tout à l'heure, et, au lieu de s'asseoir et de repartir, il s'est penché vers l'intérieur du chariot où il a farfouillé un moment. Il est redescendu sur la route porteur d'un paquet enveloppé de larges feuilles vertes, qu'il nous a tendu. Maman et moi, on n'a pas fait mine de le prendre. Alors il a encore une fois hoché la tête, et il a posé le paquet par terre, entre lui et nous. Puis il est de nouveau remonté sur sa voiture, s'est assis, a pris les rênes dans sa main, et nous a dit :

« A dix kilomètres d'ici, il y a un gros bourg, Pont-Nouveau. Vous pourrez le traverser sans crainte. Il n'y a pas de méchantes gens, là-bas. Si néanmoins quelqu'un vous y cherchait noise, vous diriez que vous connaissez François Césarini, le colporteur. On vous laissera tranquilles. Après, ma foi... il faudra que vous vous débrouilliez. Surtout, ne descendez pas vers le Sud : il y a eu un pogrom en Avignon la semaine dernière. »

Il a fait claquer sa langue, et la voiture s'est ébranlée. Il nous a encore dit, d'une voix sonore qui couvrait l'affreux grincement des roues :

« Le paquet, c'est de la nourriture. Vous en aurez besoin. Bonne chance. »

J'ai attendu que la voiture ait disparu à l'horizon, dans un nuage de cette éternelle poussière blanche, puis je me suis baissé et j'ai ouvert le paquet avec des mains qui tremblaient. Dedans, il y avait un gros pain rond, une betterave et un morceau de jambon. Alors je me suis mis à pleurer, sans trop savoir pourquoi.

18 avril, soir

En somme, quoi qu'en dise maman, qui a des idées bien arrêtées, tous les Gentils ne sont pas forcément mauvais, le geste du gros homme en est la preuve. Je le dis à maman, qui est en train de grignoter un morceau de pain tendre, et elle me réplique qu'il ne faut pas se fier aux apparences, que le *fond* chez les Gentils est

toujours mauvais, qu'ils soient mutants ou pas, que là aussi, avec ce qui nous est arrivé à Saint-Jean-du-Gard, nous en avons eu la preuve. Elle ajoute que ce que le colporteur nous a dit est certainement un mensonge, qu'il a dû rejoindre ce bourg de Pont-Nouveau par un autre chemin, pour qu'on nous y attende et qu'on nous y prenne, mais qu'on va y passer tout de même pour que nos souffrances soient plus vite terminées. Je ne la comprends pas très bien, mais je n'ai pas le temps de la questionner car elle se met à pleurer et à se raconter, en se balançant sur les genoux, ce qu'ils ont fait à Père et aux nôtres, comme si d'avoir vécu toutes ces horreurs ne lui suffisait pas, comme si elle devait s'en persuader elle-même absolument — comme si elle n'y croyait pas encore. Et moi, pour changer, je me mets aussi à pleurer, comme une femmelette. Peut-être qu'ils ont raison, les Gentils, quand ils disent qu'un Juif, ce n'est pas un homme...

19 avril

Il ne s'est rien passé, à Pont-Nouveau. Du moins, pas encore. Mais ça ne durera pas, je le sens. On nous a permis de nous loger derrière une étable, un appentis en bois. La chaleur des bêtes filtre jusqu'à nous à travers les planches, cela nous réconforte. Elles sont hideuses, ces bêtes, pleines de pattes et de cornes, mais elles ont un bon regard. Et le regard, ça ne trompe pas. Au point que, ce soir, avant de me coucher, je suis entré et les ai caressées. Une grande vache avec des plaques osseuses comme les rhinocéros qu'il y avait sur mes livres, autrefois, m'a donné de grands coups de langue chauds et affectueux. Et toujours cette imbécile manie de pleurer. Pour rien... Sale Juif que je suis...

Maman a chanté un peu, avant de s'endormir. De l'hébreu, que je ne comprends pas bien. J'avais oublié combien sa voix était jolie.

Quand nous sommes arrivés, au début de l'après-midi, il y avait des gens qui devisaient sur une place, près de l'église. Un homme, en nous voyant, a dit d'une voix mauvaise :

— « Regardez, des Juifs ! »

— « On ne sera donc jamais débarrassé de cette pouillerie ? » a dit un autre.

Mais ils ne nous ont pas fait de mal, nous ont seulement tourné le dos en crachant par terre. Maman a dit, avec une voix qui tremblait :

— « Allons voir le prêtre. C'est un homme de Dieu. Peut-être nous aidera-t-il. S'il ne le fait pas... »

Elle n'a rien ajouté, mais je sentais en elle une lassitude presque désespérée.

Le curé était un gros homme jovial, avec des piquants de porc-épic plein la figure. Il croisait ses mains sur son ventre avec bonhomie. Mais, dès qu'il nous vit, ses yeux jetèrent des éclairs :

— « Comment osez-vous entrer dans la Maison du Seigneur ? N'êtes-vous pas de ceux qui ont crucifié Jésus ? »

Il en bavait et bégayait, ce qui lui conférait un air à la fois ridicule et menaçant.

« Une profanation ! Une véritable profanation ! »

Nous sommes sortis très vite de l'église, avons retraversé la place aussi rapidement que nous le pouvions, en essayant de passer inaperçus, maman serrant très fort ma main dans la sienne. Ce n'est qu'à la sortie du bourg qu'elle a flanché. Elle s'est abattue d'un seul coup, avec de la mousse au coin des lèvres, et s'est mise à crier, à crier. Une vieille femme est sortie de sa maison, s'est penchée sur elle et lui a donné deux ou trois vigoureuses gifles, en me disant : « N'aie pas peur, petit, c'est pour son bien. »

Quand maman a été plus calme, respirant fort avec la bouche ouverte, les yeux comme vitreux, nous l'avons aidée, la vieille dame et moi, à se relever. Elle tremblait si fort qu'elle manquait nous faire choir à chaque pas. La vieille dame a donné à maman un petit verre de quelque chose, et elle s'est mise à respirer plus paisiblement, les yeux fermés. La vieille dame m'a dit :

— « Vous êtes fous d'avoir traversé le bourg en plein jour. Vous avez eu de la chance de vous en tirer sans dégâts. »

J'ai expliqué :

— « Nous avons rencontré François Césarini, le colporteur, sur la route en venant ici. C'est lui qui nous a dit que nous ne courions aucun danger à traverser Pont-Nouveau. »

— « C'est vrai, dans un sens. Mais les esprits se montent, surtout depuis qu'on envoie un peu partout des gens du Contrôle Economique. Césarini est un brave homme, il croit que tout le monde lui ressemble. »

La vieille dame nous a donné un peu de lait, un morceau de lard et du pain bis.

« Vous coucherez dans la cour, dans un recoin près de l'étable, derrière le tas de bois. Il n'y fait pas froid. Je vous aurais bien fait coucher à la maison, mais je ne veux pas me mettre tout le monde à dos, vous comprenez. »

— « Nous comprenons, » a dit maman. « Merci de tout cœur, madame. »

Derrière l'étable, il faisait bon et chaud. Ça sentait fort, mais ça ne nous a pas dérangés. Les animaux donnaient des coups de pied dans les planches, nous les entendions remuer, et manger, et mugir. Il y avait tant d'étoiles dans le ciel que, pour la première fois depuis notre départ de Saint-Jean, nous nous sommes sentis calmes et dé-

tendus, ne redoutant plus ce qui se passerait demain, et les jours suivants. Moi j'ai un peu pensé, avant de m'endormir, mais pas beaucoup. Aux Gentils, que je ne comprendrai sans doute jamais.

20 avril

Nous aurions pu être si heureux, dans le pays de Pierre Roumagnac !

Maman y avait trouvé du travail, chez le médecin. Elle lui servait à la fois d'infirmière et de femme de ménage. Le docteur était un petit homme émacié dont le nez sans cartilage ballottait à chacun de ses mouvements, comme une trompe. Au début, il faisait de grands sourires à maman, me gavait de bonnes choses. Parfois, il venait bavarder chez nous, une ancienne remise à outils qu'il avait mise à notre disposition. Je savais qu'il ne m'aimait guère, malgré les douceurs qu'il me prodiguait. Quand il venait, il s'arrêtait sur le seuil et disait d'un ton de reproche :

— « Vous n'êtes pas seule, Sarah ? »

Maman était drôle, ces fois-là, comme si elle avait peur. Elle me tenait le bras de toutes ses forces, serrant presque à me faire mal. Un soir qu'on était tout seuls, elle et moi, elle m'a dit d'une voix implorante :

— « Elie, ne me laisse *jamais* seule, le soir. »

Mais, petit à petit, les visites du docteur s'espacèrent, et il ne me donna plus rien. Il n'appelait plus maman par son prénom, mais il lui disait « madame Goetz » d'un ton sec et déplaisant.

Quand vint l'époque du Noël des Gentils, qui précède de peu notre Yom Kippour, maman arrangea du mieux qu'elle put notre cabane. Elle la décora avec des branches de cet arbuste étrange qu'à Saint-Jean on appelait des *oliviers,* qui donnent en hiver d'énormes corolles grises au bord tout déchiqueté. Et elle me dit :

— « Comme j'aimerais faire mieux, Elie, dissimuler toutes ces laides planches... »

Et nous rêvions tous deux de notre maison d'Orléans, si pauvre autrefois, mais qui était comme un palais dans nos souvenirs.

Il y avait une boutique, au village, où l'on pouvait trouver du papier de décoration. C'était celle de Mme Bernant, la mère de mon copain Charles. Elle n'avait pas de cornes sur les épaules, comme son fils, mais son visage était caparaçonné de grosses écailles dures qui lui faisaient comme un masque. Elle avait en montre un papier jaune à grandes fleurs bleues, très joli. Maman, son porte-monnaie à la main, lui en demanda le prix. Mme Bernant le lui dit.

— « Comme c'est cher, » dit maman.

Elle ouvrit son porte-monnaie, compta et recompta ses sous.

« Je ne peux pas tout payer maintenant. Consentiriez-vous à me faire crédit pendant deux mois, madame Bernant ? »

— « Certainement pas, » dit la marchande. Son visage se ferma. Maman était désolée, je le sentais, mais elle ne le fit pas voir.

— « Tant pis, » dit-elle. « Je m'en passerai. »

— « Trop cher ! » dit Mme Bernant, avec de nouveau son rire désagréable. « Trop cher ! On voit bien que vous êtes une Juive. »

Ce fut la première fois qu'à Saint-Jean quelqu'un nous fit cette réflexion. Ça ne devait pas être la dernière.

Le lendemain, à l'école, j'entendis Charles Bernant dire aux autres, en me désignant :

— « Regardez, v'là le fils de l'avare. »

— « C'est vrai, qu'elle est avare, ta mère ? » me dit un peu plus tard Louis Heller, mon voisin de pupitre.

Que pouvais-je répondre ? J'avais honte de notre pauvreté.

Louis Heller gardait toujours dans ses poches des noix, des amandes, toutes sortes de fruits secs. Il m'en donnait un ou deux, d'habitude. Cette fois, il s'en abstint. Et il ne m'en donna plus jamais. Il commença par ne plus me regarder ni me parler, comme si je n'existais plus à ses yeux, puis, petit à petit, se mit à me regarder de biais, avec un mépris non déguisé. A l'école, tout le monde m'appelait l'Avare. Puis, ça devait arriver, le Juif.

Pierre Roumagnac entendit, un jour. Je le vis blêmir, sauter sur celui qui avait parlé, le secouer durement et lui ordonner, avec une voix déformée par la colère :

— « Excuse-toi ! Excuse-toi immédiatement ! »

L'autre le fit. Mais, après ça, on murmura sur mon passage :

— « C'est lâche, un Juif. Ça a toujours besoin de quelqu'un pour se défendre. »

Pendant ce temps, le docteur devenait de plus en plus exigeant. Il ne disait même plus « madame Goetz », mais :

— « Vous, là ! Nettoyez-moi ça. Et en vitesse. »

Maman se levait à six heures, rentrait fourbue le soir à huit heures, des fois à neuf. C'est moi qui préparais nos repas, c'est dire combien ils étaient médiocres. Et j'étais obligé de négliger mes devoirs.

Les malades qui venaient consulter modifiaient aussi leur attitude. D'aimables et polis, ils devinrent grossiers et méchants. L'un d'eux se présentant bien avant l'ouverture normale du cabinet, trouva maman en train de frotter l'entrée avec un chiffon mouillé. En passant, et sans doute le fit-il exprès, il lui écrasa la main sous son pied. Maman cria. Le docteur survint immédiatement.

— « Eh bien, vous n'avez pas encore fini votre nettoyage, vous, là ? » jeta-t-il d'une voix dure. « Je ne suis pas antisémite, ma fille, mais vous donnez raison à ceux qui prétendent que les Juifs sont sales et paresseux. »

— « C'est vrai, qu'elle est sale, ta mère ? » me demanda l'après-midi du même jour Albert Bellay. « C'est vrai, qu'elle pue ? »

Et, sans me donner le temps de répondre, il pinça une de ses narines et chantonna :

« La mère à Goetz pue, la mère à Goetz pue, et Elie Goetz pue. »

Nous nous sommes battus. Pierre Roumagnac est intervenu et nous a séparés. Il m'a grondé, mais ça ne m'a rien fait. D'abord parce que j'étais en colère, ensuite parce que je sentais bien qu'au fond de lui il me donnait raison.

Nous étions en butte à l'hostilité de presque tout le village. Nous aurions pu malgré cela vivre à Saint-Jean-du-Gard : à côté de ce qu'on nous avait fait à Orléans, tout cela était très supportable. Mais un jour des inspecteurs, venus on ne sait d'où, vinrent nous voir. Ils portaient une casquette à visière courte, avec des lettres dorées dessus : C.E. Ils dirent à maman :

— « Ne croyez pas que nous sommes venus parce que vous êtes Juifs. Personne, en France-Sud, n'est antisémite. Nous tolérons parmi nous aussi bien les Juifs que les nègres et les nomades. Mais une nouvelle loi vient d'être promulguée, et vous nous avez été signalés comme y contrevenant. »

— « Quelle loi ? » demanda maman. Ses mains se nouaient et se dénouaient nerveusement.

— « Vous travaillez, n'est-ce pas, madame Goetz ? »

— « Oui, chez le médecin du village, comme femme de charge. »

— « Il y a combien de temps que vous êtes installés à Saint-Jean ? »

— « Bientôt un an. »

— « Cela concorde avec les renseignements que nous possédons, » dit le plus petit des deux, qui avait des cheveux larges comme des doigts qui dépassaient de sa casquette. « Vous travaillez illégalement. »

— « Comprenez bien, madame Goetz, » dit l'autre, un grand maigre avec la bouche à la place du nez, et le nez à la place de la bouche. « Il faut pouvoir justifier de dix ans de séjour dans une ville ou un village, ou d'une mutation, pour obtenir le visa de travail. L'accroissement massif des... réfugiés perturbe l'économie de la France-Sud. Beaucoup de vos coreligionnaires ont réussi à ouvrir un commerce dans ce pays. Ils concurrencent nos concitoyens. D'ailleurs, ils s'infiltrent partout. Ils sont médecins, tisserands, cordonniers, tailleurs. Les temps sont durs, madame Goetz, très durs. Il est normal que nous cherchions à favoriser nos concitoyens. Les mesures qui viennent d'être prises n'ont pas d'autre but que de les protéger, et de *vous* protéger. Vous comprenez ce que je veux dire ? Qui mieux que vous peut savoir de quoi est capable une population, heu... excitée ? »

— « Qu'allons-nous devenir ? » dit maman avec désespoir.

— « Je n'en sais rien. Nous avons nos problèmes, vous avez les

vôtres. A vous de vous débrouiller. Je vous signale d'autre part que les décrets réprimant la mendicité et le vagabondage se trouvent dès à présent renforcés. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est vous donner un conseil : allez en Italie. Il paraît que l'on manque de main-d'œuvre, là-bas. »

— « Allez en Italie, » c'est ce que nous répéta Pierre Roumagnac, le soir même, quand il vint nous voir. Il ajouta :

« J'ignore s'ils manquent de main-d'œuvre. Ce que je sais, par contre, c'est que les Italiens ont toujours été tolérants et bons envers les vôtres. Savez-vous que les fascistes, pendant la deuxième guerre mondiale, n'ont jamais accepté de livrer un seul Juif à Hitler ? (1). Allez là-bas. Partez le plus vite possible. »

— « Et après ? » cria maman. « Et après ? Vous aussi, au début, vous étiez bons et tolérants. »

Pierre baissa la tête, et fit comme s'il n'avait pas entendu. Il répéta : « Allez en Italie. »

Maman s'était assise, et elle tenait ses mains appuyées sur ses yeux. Je pouvais voir trembler sa bouche. Pierre tendit sa main, et amorça un geste comme pour lui caresser les cheveux. Mais il fit comme il avait fait avec moi, il regarda sa main monstrueuse, la retira sans avoir osé, et l'enfouit dans sa poche. Il dit :

« Partez vite. Evitez les villes et les villages. Passez par la montagne, c'est plus sûr. Les inspecteurs, que j'ai questionnés, m'ont dit que presque partout les... réfugiés avaient à souffrir de sévices de la part de la population. Ce n'est pas comme ici. Il est vrai qu'à Saint-Jean, vous êtes les seuls Israélites. »

Maman ôta ses mains de devant son visage, et je vis que ses yeux étaient secs. Elle regardait droit devant elle, et elle avait une figure que je ne connaissais pas. Elle dit, d'une voix monocorde, qui me fit mal :

— « Des pogromes, ici aussi, en France-Sud. Des pogromes. Toujours des pogromes... En Italie aussi, il y aura des pogromes, un jour ou l'autre. C'est *obligé*. Et après l'Italie, où irons-nous ? Nous ne savons même pas s'il existe encore un Etat d'Israël. »

Je regardai Pierre Roumagnac, et je vis qu'il avait pâli jusqu'à en avoir l'air malade. Il tortillait ses doigts innombrables, qui formaient comme une ébullition blanche. Il dit, d'une voix presque inaudible, la tête basse, sans nous regarder :

— « Il y a au plus profond de nous la petite flamme dure de l'antisémitisme qui est comme une bête à l'affût. Elle attend, sournoisement, le grand souffle sauvage qui, périodiquement, l'embrase. On ne peut rien contre elle, madame Goetz. *Rien*. Ici, en ce moment, la bête sort ses griffes. Elle est déjà en train de bondir. »

---

(1) Authentique.

Il est parti, et nous sommes restés à nous regarder, maman et moi, assis chacun d'un côté de la table, en mettant dans nos yeux tout l'amour que nous pouvions.

Pierre Roumagnac est revenu un peu plus tard, et nous n'avions pas cessé de nous regarder pendant tout le temps de son absence. Il a posé sur le plancher un grand sac bien renflé, et des couvertures, celles-là mêmes que nous avons en ce moment. Il a eu un geste timide de ses deux mains vers nous, puis il les a regardées, ces mains tentaculaires. Il y avait la boule de son cou qui montait et qui descendait. Il a dit un mot, que je n'ai pas compris : « Goya ». Et puis il s'est retourné et s'est sauvé comme un voleur.

24 avril

Nous avons repris la route. Avant notre départ, la vieille dame nous a donné d'autre lard, et elle nous a recommandé de ne plus marcher que la nuit, parce que maintenant, il y a des Inspecteurs qui sillonnent le pays en tous sens.

Nous croisons parfois des maisons calcinées, dont certaines fument encore. Presque toujours il y a un écriteau, devant, avec des mots toujours pareils : CECI FUT LA MAISON D'UN JUIF EXPLOITEUR DU PEUPLE.

De bonne heure, nous avons rencontré un jeune homme qui venait dans notre direction. Contrairement à nous qui nous étions cachés du plus loin que nous l'avions aperçu, lui marchait sans crainte, au beau milieu de la route. Nous nous sommes redressés de derrière notre talus quand nous avons pu distinguer les traits de son visage, ses larges oreilles, ses cheveux crépelés. Il nous a souri, s'est arrêté, et a dit :

— « *Sholom.* »

— « *Sholom,* » avons-nous répondu.

— « Où allez-vous ? »

— « En Italie. »

— « Moi, je retourne au Pays Sain. »

— « Pourquoi ? »

— « Ici ou chez nous, à présent, c'est la même chose. Leur soi-disant Contrôle Economique et le P.R.P., c'est pareil. Et je préfère la tyrannie franche du P.R.P. à l'hypocrisie des monstres de France-Sud. »

— « Mais en Italie, il paraît qu'ils sont tolérants. »

— « Pour combien de temps ? »

A cela, nous n'avons pas répondu. Le jeune homme nous a encore dit « *Sholom* », et il s'en est allé. En le regardant disparaître à l'ho-

rizon, je ne sais pourquoi, je pensais à Père qui s'était laissé pousser la barbe et les cheveux.

29 avril

— « Maman, elle est encore loin, la frontière ? »

Nous marchons dans un chemin étroit, enserré entre deux talus presque à pic, sur lesquels poussent d'énormes fleurs à sept tiges, faites un peu comme notre chandelier. C'est peut-être un signe d'En-Haut ?

Nous avons fait tant et tant de détours, ces derniers jours. Maman traîne ses jambes lasses, et ne cesse pas de marmonner des choses entre ses lèvres décolorées. Nous n'avons plus de pain, ni de lard. Nous déterrons des chardons, quand nous en trouvons, et nous en mangeons les racines. Ça a un peu le goût des artichauts d'autrefois.

— « Maman, elle est encore loin, la frontière ? »

Elle a un geste vague, et je comprends soudain qu'elle ne sait pas où nous sommes.

5 mai, au petit jour

Nous nous sommes écroulés dans cette grange en ruine, au sommet d'une colline, après une épouvantable marche de nuit. Quand nous y sommes arrivés, nous ne savions pas que nous étions si près d'une grande ville. Elle est là, en contrebas, à quelques centaines de mètres, bien nette sous les rayons du soleil rouge qui se lève. Derrière la ville, là où une autre colline commence, je distingue de longues clôtures qui ont l'air d'être en grillage, entourant des bâtiments bas, en bois, tous pareils et bien alignés. A chaque coin, il y a de hautes tours de bois sur lesquelles il y a des gens.

— « Maman, c'est ça, la frontière ? »

Elle ne me répond pas. Elle est trop fatiguée sans doute, allongée et immobile. Je sens que oui, c'est ça, la frontière, et il y a en moi une sorte d'exaltation qui me fait oublier mes jambes, et mon ventre vide. Et je me mets à trembler, à trembler, à trembler...

5 mai, 8 heures du matin

Un bruit de voix vient de nous tirer de notre sommeil. Il n'y a rien pour se cacher, dans cette grange délabrée, rien que la carcasse d'un vieux tracteur, mangée de rouille. Autant dire rien. Je sors mon caillou de ma poche mais maman s'en saisit, et le jette derrière elle. Alors elle prend ma main dans les siennes, et serre fort, presque à m'en faire crier. Tous deux, nous regardons la porte.

Brusquement elle s'ouvre, sous un grand coup de pied, et un

rectangle de lumière crue nous éblouit. Un homme démesuré vêtu d'un simple pantalon, au torse criblé de petites boules comme des cerises, nous regarde un moment, la bouche ouverte. Puis il a un mauvais rire, se retourne, et dit :

— « V'nez voir, les gars ! Ça, alors !... Des non-mutants... »

— « Sans blague ! » disent plusieurs voix.

Ils sont là quatre, cinq, tenant dans leurs mains de grossiers outils pour travailler la terre. Maman me serre fort contre elle, et notre peur se change en panique à voir l'expression bestiale qui, soudain, envahit ces visages inhumains.

— « Des youdes ! Qu'est-ce qu'on va en foutre ? »

Ils sont là, autour de nous, hilares, sinistres, à se pousser du coude, à proférer des choses énormes.

— « Si on les remettait au Contrôle Economique ? » dit l'un d'eux.

— « T'es pas fou ? » proteste un autre. « On n'a pas si souvent l'occasion de rigoler, nous autres. »

Je voudrais dire quelque chose, je ne sais pas, une injure, une prière, mais rien ne sort, ma bouche est comme soudée, je n'ai plus de salive. Ma chemise se mouille tout entière, d'un seul coup. Maman est tombée sur les genoux, je la croche à l'épaule pour qu'elle ne s'effondre pas en avant.

Il y en a un qui chuchote quelque chose à l'oreille de son voisin, et tous deux s'esclaffent. Puis c'est tout un murmure confus entremêlé de grands éclats de rire. Une voix dit :

— « Peut-être qu'y a un amateur pour le gosse ? »

Et un autre répond :

— « Et pis quoi ? Pour qui tu nous prend, Médée ? »

Alors, tout d'un coup, il y en a un qui me prend entre ses bras, me tire violemment en arrière, et m'emmène à l'extérieur. Maman, dans la grange, se met à hurler, un hurlement déchirant qui me paralyse. Le mutant en profite pour m'allonger sur le sol, et m'attacher les bras autour du corps avec un morceau de corde. Puis il brandit une fourche et me dit :

— « Si tu bronches, je te cloue au sol avec ça. »

Un autre, un géant chauve avec des oreilles grandes comme des assiettes, dit :

— « T'inquiète pas, il va rester tranquille. »

Il se met sur un genou, me pince le nez, m'obligeant à ouvrir la bouche en grand, et il verse dedans le liquide d'une gourde qu'il tient à la main. Ça me brûle, et me fait suffoquer. Il attend que j'aie retrouvé ma respiration, puis recommence, une fois, deux fois. Alors les cris de maman et les rires s'amenuisent, et je n'entends plus rien. Ma gorge me brûle, et tout tourne, et je vomis. Et, à un moment, il n'y a plus rien du tout.

. . . . . .

J'ai mal à la tête, et le feu dans la bouche et dans la gorge. Ils m'ont détaché, avant de s'en aller. J'essaie de me lever, mais tout se met à tourner dès que j'amorce le moindre mouvement pour me redresser. Alors j'attends un gros moment et, petit à petit, ça va mieux. J'arrive même à m'asseoir. Le soleil est au-dessus de ma tête. Sous moi, je vois la ville et, plus loin, le grillage, les petites maisons et les tours.

— « Maman, c'est ça, la frontière ? »

C'est vrai, je me rappelle maintenant, maman est dans la grange. A tout petits pas, à cause de ma tête qui tape de grands coups, je marche vers la porte en me tenant au mur. J'entre. Il fait bon, dans cette demi-obscurité, et, quand mes yeux s'y sont habitués, je vois maman. Elle est allongée sur le sol, et ses bras sont étendus de part et d'autre de son corps. Sa robe est relevée sur son ventre, et il y a du sang sur ses cuisses. Elle a dû tomber et se blesser, dans la nuit, sans me le dire. Je prends une des couvertures, roulée en boule dans un coin, et je l'étale sur elle. Quelque chose brille, à mes pieds. Je me penche. C'est le médaillon, avec les cheveux de Père. Je le mets dans ma poche. Je le lui donnerai quand elle sera réveillée.

Au moment où je vais sortir, je vois la tête de maman qui bouge. Elle ouvre lentement les yeux, et les promène autour d'elle avant de les refermer. Sa bouche s'entrouvre. Elle murmure :

— « Elie. Elie Goetz. Fils de Baruch, fils de Mardoch, fils de Si... »

Sa tête retombe sur le côté. Ses yeux s'ouvrent une fois encore, ne se referment pas.

Je sors, et je repousse doucement la porte, pour que la lumière ne trouble pas son repos. Je m'assieds dans l'herbe, enroule mes bras autour de mes genoux. J'ai mal partout, je me sens malade, mais je suis content. Je regarde les petites maisons, au loin, et le grand grillage. Les hommes sur les tours, ça doit être les douaniers. J'ai dans la bouche comme un goût de miel.

La frontière...

SUZANNE MALAVAL

Le temps des sortilèges

I

CATANA

De temps en temps, il y a quelqu'un qui naît « drôle ». Celui-ci a une tête comme une cougourde et il ne saura jamais parler, celui-là a la peau toute bleue, et cette petite a plus de doigts dans les mains que les autres personnes.

Au temps jadis, on les mettait au puits communal. Ça vagissait un peu, ça faisait un peu peine, et puis on était bien tranquille.

Maintenant, on les garde.

Quand Catana sortit du ventre de sa mère, elle cria tout de suite, comme les autres enfants, mais on vit bien qu'elle était « drôle ».

D'abord, elle était trop jolie. Quand ça naît, c'est fripé comme un vieux, ça a des bras et des jambes de rien. Pas Catana !

Comme sa mère s'était fait verser sur une gerbe, l'été d'avant, par un de ces journaliers qui s'en vont dans la montagne couper le bois, les moissons rentrées, Catana était fille bâtarde. Ça ne gênait pas trop la belle Maguet : elle était toute fière de son enfant.

Seulement, à la nuit, on voyait que Catana était toute brillante : on l'eût dite peinte à l'argent comme la Sainte Vierge de l'église de Chénelac.

Ça charmait au début, cette petite qui rayonnait, et puis, vite, ça faisait peur.

On faisait le signe de croix, mais elle n'en pleurait pas, elle ne devenait ni rouge ni pâle, elle mangeait ses poings au fond de la corbeille, ou cherchait le sein de sa mère comme les autres cagonis.

Le petit duvet de poussin se fit chevelure toute plate, et blanche, blanche, comme des cheveux de grand-mère.

Le nourrisson se fit petite fille, courant les joncs, en jupon rapiécé.

A l'école, elle n'apprenait pas. Quand la maîtresse l'appelait au tableau, elle sautait par la fenêtre.

La belle Maguet, qui servait chez le maire, à force de monter dans le lit s'était fait passer la bague au doigt.

Elle se serrait le chignon, mettait des corsages en soie noire, et s'agenouillait tous les dimanches au premier banc de la chapelle.

Madame la notairesse ne la recevait pas à ses lundis, mais toutes les autres lui tendaient la tasse à thé en lui disant des « chère amie ».

On faisait comme si Catana était la fille du maire.

On ne commença vraiment à jaser que le jour où Catana changea monsieur Bénézet en baquet.

On le reconnaissait bien, mais ça ne plut pas tellement qu'il restât là, au milieu de la cour, avec la pluie qui lui tombait dedans.

Il n'y avait que Madame Bénézet à ne rien trouver à redire : pardi ! il l'encombrait moins dans la cour que dans la salle.

Il resta baquet trois jours durant, et se promit bien de ne plus attraper Catana par le cotillon, quand elle viendrait lui manger ses poires. Il se contenta d'espérer qu'elle aurait la colique.

La belle Maguet voulut punir sa fille de cette espièglerie, et l'enferma dans la souillarde toute une matinée.

Quand elle vint lui ouvrir, elle vit bien que la petite avait les genoux tout terreux, et des herbes sur la chaussette, mais elle ne pensa pas qu'elle avait pu se sauver, puisque tout était fermé de dehors comme elle l'avait laissé.

Madame Amouroux jetait à Catana des regards de dédain quand elle la rencontrait : ça lui faisait des hontes pour la commune, cette fille de sept ans qui courait déjà la montagne et ne la saluait jamais en passant.

Au début de l'automne, quand le temps est changeant, tantôt tout soleilleux, tantôt chargé de bruine, Madame Amouroux avait ses douleurs, et elle ne pensa à rien en se réveillant avec des raideurs dans le cou : ce devait être quelque torticolis.

Pour se faire la toilette, elle se vit dans la glace. Oh ! misère ! Oh ! pas possible !

Elle était changée en carafe, sa figure faisait le bouchon.

Elle voulut crier, la pauvre dame : elle gargouilla comme l'eau qu'on remue.

Le plus horrible, ce fut, pendant qu'on la cherchait dans tout le bourg, le moment où la servante la posa sur la table.

Ses filles reniflaient en se servant à boire, et son mari disait qu'elle avait dû se faire séduire, à force d'avoir lu des romans, par quelque romanichel qui passe.

Elle savait déjà qu'il ne comprenait pas sa soif de connaissances, ses vague-à-l'âme, cette exaltante mélancolie qui la prenait le soir quand le vent souffle de la montagne.

Mais elle était si fière de sa vertu : jamais personne ne s'était une fois permis de lui prendre la main, sauf Amouroux bien sûr, il y avait longtemps...

Elle n'était pas mécontente qu'il pût penser qu'on l'avait enlevée : elle n'aurait pas détesté l'être, sur un cheval noir de préférence. Mais son mari s'y résignait bien aisément.

Agathe, sa cadette, était si maladroite : si elle allait casser sa mère !... Madame Amouroux s'en obscurcissait le cristal rien que d'y penser.

Amouroux avait fait curer les étangs, battre le bois, un peu chagriné tout de même d'avoir perdu une épouse qui avait les pieds chauds l'hiver. L'enlèvement, il n'y croyait pas trop.

Mais Catana n'était pas rancunière : le temps qu'on fît six fois la vaisselle, et, dans l'évier, la bouche pleine de sel et de vinaigre, Madame Amouroux redevint elle.

La servante se roula par terre de rire.

Elle fut renvoyée sur-le-champ, en quoi Madame Amouroux eut bien tort, car l'autre s'en alla raconter partout la vision délicieuse de sa maîtresse égouttant dans l'évier, les pieds en l'air.

Comme ni Monsieur Bénézet, ni Madame Amouroux n'avaient osé dire qu'une gamine de sept ans, aux cheveux blancs, avait pu leur jeter un sort, on ne pensait pas encore à Catana.

On y pensa, quand elle oublia de faire le tour d'un gros buisson de genêts : elle sauta par-dessus.

Seulement, c'était pas possible : il était trop haut, même pour un jeune homme.

Les quatre gamins du garde-chasse la virent s'envoler comme un

oiseau ou un bout de papier, et retomber mollement de l'autre côté.

Quand ils racontèrent cela au souper on les envoya au lit tous les quatre, mais le garde-chasse resta songeur : il avait déjà vu Catana faire des choses qui ne se font pas, comme de grimper à un arbre planté comme on court sur un arbre abattu, tout droit le long du tronc ; ou de faire venir l'herbe à lapins en ouvrant seulement le sac, comme on appelle les poussins avec du mil.

Cet homme, la colère le prit.

Il s'en fut droit chez le maire, interrompit le conseil municipal juste au moment où on allait voter les crédits pour la réfection de l'abreuvoir, et tonna que des petites faisant des diableries dans les bois, dans les champs, et partout même chez les chrétiens, ça ne pouvait pas aller.

Il fallait, maintenant, tout de suite, la mettre chez les sœurs, au moins jusqu'aux vacances.

Le maire savait bien que la belle Maguet était attachée à sa fille aux cheveux blancs, et qu'elle ferait des comédies le soir, des « ne me touche pas, monstre ! » et autres contrariétés.

Seulement, les élections étaient prochaines, et on ne le ferait plus maire s'il montrait qu'il craignait sa femme plus que le conseil municipal.

Alors, ma foi, il sortit la carriole, et mena Catana lui-même.

Il se disait bien qu'elle allait le changer en grenouille, ou en porc, — cette pensée lui serrait l'estomac : il ne digérait pas le porc, — mais elle riait trop de sauter sur son banc au galop du cheval, pour prendre idée à changer le maire.

Au bout du trimestre, les sœurs la renvoyaient.

Elle avait fait pousser des pâquerettes sur le Confiteor, monsieur l'abbé s'était fait mettre la chasuble par des merles, et sœur Philomène avait vu se sauver du tableau tout un problème, les jambages en rangs d'oignons.

Ces dames disaient bien que Catana n'était pas mauvaise petite, bien pieuse et tout, mais d'une pieuserie qui faisait des désordres et empêchait la discipline.

On la reprit. Que pouvait-on faire d'autre ?

On ne lui jetait plus de regards de haut, on lui offrait tous les fruits du verger : elle menait la bonne vie, n'apprenant pas à lire, gueusant tout le jour, dans son jupon rouge qui la faisait repérer de loin.

On interdisait aux enfants de jouer avec elle, mais pas trop fort, pour pas qu'elle entendit et se vengeât par quelque attrape.

Le temps passa. Ce fut long, pour bien du monde, mais ça passa.

Catana se faisait demoiselle. Jolie, bien jolie, mais « drôle » avec ses cheveux blancs qu'elle n'avait jamais mis en natte, et qui étaient tout légers.

Sa peau brillait toujours la nuit, d'une faible lueur rose, et l'on disait déjà que ça ne tarderait plus à la gêner pour les rendez-vous sur la fougère. Car, bien sûr, elle serait comme sa mère ; dès qu'un galant lui toucherait le mollet, elle lèverait le jupon pour montrer le genou...

Mais les galants, pour le moment, ne venaient pas : on la savait si contrariante ! Elle pourrait bien emmêler les doigts courtiseurs pis qu'un écheveau par un chat.

L'amour la prit, un matin de dimanche, pour le fils de Monsieur le Marquis de la Seiglière.

C'était un jeune qui n'avait pas beaucoup de santé et qui avait bien de la paresse.

Il ne parcourait pas le domaine à cheval, il ne suivait pas la chasse ; il craignait le vent, le sang, tous ces bons plaisirs des hommes.

Il faisait des vers.

A Paris, on en faisait des petits livres, avec beaucoup de blanc entre les lignes pour que ça fasse joli, et il s'en lisait à haute voix des passages, en pleurant d'émotion.

On le savait terriblement diseur de ses poèmes, et on se débrouillait pour avoir de l'ouvrage, quand il se promenait un papier à la main.

Catana se fit prendre.

D'entendre parler de sources nacrées, de roucoulements des feuillages, de l'incandescence multicolore des passions amoureuses, ça lui faisait tout doux dans le milieu du corps.

Ce qui lui plaisait moins, c'était quand il disait qu'elle avait des cheveux de lune, parce que la lune, c'est un genre de caillou, et ça n'a pas un cheveu. Il est vrai qu'on la voit de loin... Ils sont peut-être tout collés sur les joues.

Ils se voyaient dans une des clairières.

Fabien de la Seiglière montait sur une souche, et déclamait.

La poésie que Catana préférait, c'était celle qui commençait par :

Ah ! quand tombe le crépuscule
Je n'ai plus peur des tubercules
Qui encombraient mon opuscule.

Elle se sentait émue aux larmes, elle le lui faisait réciter chaque fois, jouissant de l'angoisse légère qu'allait lui procurer ces mystérieux tubercules envahisseurs.

Il y avait aussi :

Je n'ai pas de maître
Mais j'ai ma douleur
Qui met en sueur
Le fond de mon être
Oh ! la la je meurs
Près de la fenêtre.

C'était bien, mais moins émouvant.

Un jour qu'il se plaignait, infiniment triste, que l'inspiration le fuyait à tire d'aile, Catana résolut d'être sa muse.

Elle attendit le premier orage ; en août, il n'y a jamais bien longtemps à attendre.

Fabien lui avait dit que l'orage lui fournissait des rimes merveilleuses et un climat.

Au premier coup de tonnerre, elle se sauva jusqu'au château. Il faisait nuit noire, les éclairs se voyaient bien : le climat était certainement excellent.

Elle entra par la fenêtre ouverte, mais Fabien était trop absorbé pour s'en étonner.

Elle se pencha doucement sur son épaule, les cheveux blancs tout d'un seul côté, comme une muse vrai de vrai, et lui souffla :

Point féminin godin
Caraca sécuto
C'est le principal moyen
De la faringo.

Cette œuvre hardie, neuve, tourmentée, eut un succès foudroyant dans la capitale.

Du jour au lendemain, Fabien devint célèbre.

Quand il partit recevoir un prix de l'Académie des Anti-Académiques, Catana lui avoua timidement qu'elle était venue lui inspirer son poème inoubliable.

Hélas ! il ne la crut pas, et elle en fut très mortifiée.

Son amour s'en refroidit du coup, et l'Académie des Anti-Académiques eut l'agréable surprise de voir descendre son lauréat sous forme de crabe.

Cette fantaisie charmante lança définitivement Fabien de la Seiglière dans le monde des Lettres. L'expression « c'est un crabe ! »

a changé depuis de sens, mais on nomma longtemps ainsi les grands poètes.

« *Point féminin godin...* » traversa victorieusement les vicissitudes du temps : ça se chante encore dans les écoles, à l'heure de la récréation.

Ce fut le seul amour de Catana. Elle s'en remit très bien.

La belle Maguet, devenue laide comme les sept péchés, était morte depuis longtemps. Le maire avait sombré dans les coupables extases de la boisson.

Catana s'en fut vivre dans la montagne, au grand soulagement de tout le pays.

Le pays ne fut pas longtemps soulagé : Catana, chaque fois qu'elle voyait une fille avec un garçon, se cachait derrière un buisson, ou grimpait aux branches au-dessus de leur tête, et leur faisait faire des choses délicieuses qui font rire quand on les commence et qui font soupirer quand on les finit.

Quand un jeune homme s'écriait : « Tu es le soleil de ma vie », la demoiselle, tout aussitôt, projetait des rayons qui picotaient péniblement les yeux de l'amoureux lyrique.

Catana n'aimait plus les poètes.

Les mères défendaient absolument à leur fille d'aller dans la montagne, mais personne n'est jamais arrivé à empêcher une jeunesse de seize ans d'aller dans la montagne si quelqu'un l'y attend...

Changer les gens, c'était de l'enfantillage ! D'ailleurs Catana ne pouvait plus changer les gens : le don lui avait passé.

Elle avait des langueurs, elle n'était plus bien à son aise...

Un matin de mai, plein d'odeurs de feux d'herbes, Catana monta tout en haut d'un merisier qui se voyait des quatre coins de la montagne.

Elle se mit les bras bien tout le long du corps, avec les doigts bien à plat sur la jupe, elle donna un bon coup de talon, et au revoir !

Elle ne regardait pas souvent vers en bas, de peur de prendre le vertige.

Dans l'espace, c'était tout encombré de météorites, autant qu'il y avait de charrettes, sur la terre, les jours de foire. Pour éviter les météorites, Catana devait donner des coups de reins ; c'était fatigant, à la longue.

Elle traversa l'anneau de Saturne sans s'en apercevoir : ce n'était que des bulles, jaunes et bleues.

Elle aurait volontiers accosté sur la Lune, mais elle était tirée plus loin, toujours plus loin, après Andromède et après Bételgeuse,

sans qu'elle pût lutter, prise par le tourbillon engouffré dans sa jupe, emportée en tournoyant. Tant pis pour sa vague frayeur.

Au passage, elle apprenait que Mars est rouge parce qu'on y cultive les cerisiers, qu'Aldébaran est faite de sel gemme, que La Balance est recouverte de savon.

Aucun livre de monsieur le Vicaire ne lui avait parlé d'Allicante. Ce fut pourtant là qu'elle atterrit, dépeignée, aussi belle et aussi sale qu'une caraque d'Avignon. Elle n'avait plus qu'un soulier, l'autre s'étant perdu en cognant les Pléiades.

Elle sut, tout de suite, qu'Allicante était son pays : ça sentait le soufre et le lys, et, le matin, il y avait quatre aurores.

Elle se passa les doigts dans les cheveux, lissa sa jupe, et se mit à la recherche de ses semblables, qui l'attendaient.

II

LES HERBES DE LA TERRE

Avant que Catana ne s'en vînt nous rejoindre, nous étions heureux sur Allicante.

La plupart de nous avaient oublié le pays natal, les petits villages blottis et le bruit des feuillages.

Sur Allicante, nous regardions se lever les quatre aurores simultanées, sans désirer autre chose que cette chaude inondation des quatre aurores.

Mais Catana s'en est venue sur Allicante, avec sa grande jupe rouge dont l'ourlet s'effiloche, ses cheveux blancs, et ce rire un peu cruel qu'ont, sur la Terre, les jeunes filles.

Il n'y a pas de branchages, il n'y a pas d'herbe sur Allicante.

C'est sur la roche orange que courent, pieds nus, Loup-Garou, Puck, Osiris, sans plus se souvenir des pâturages qui les cachaient jadis aux yeux des hommes. Allicante est toute faite de cette roche orange, à perte de vue, de tous les côtés. Loup-Garou, Puck, Osiris ne cherchent pas à se cacher. Allicante est sans hommes : nous sommes entre nous.

Catana est venue droit sur Allicante, couvrant les siècles, tournant le dos aux maisonnettes, aux grands moulins à vent, pour nous rejoindre, pour se trouver parmi les siens. Elle était la dernière, oubliée quelques années de plus sur Terre.

Les trolls et les mages ressemblent à des hommes ; ici, ils n'ont

plus de pouvoir. Les baguettes-fées se sont cassées en deux, les chaussons magiques ont usé leurs semelles.

Catana s'habitue mal à ne pouvoir changer personne en citrouille, quand elle est en colère.

Les petits génies savent bien qu'ils n'ont pas le droit de tricoter les longs cheveux blancs de Catana, mais elle, oublie souvent que la Terre est lointaine, et qu'il n'est plus temps de rire, de secouer des châtaigniers pour faire tomber des piquants dans le cou des passants, de se sauver dans la montagne en déchirant sa large jupe rouge.

Fille folle, sorcière de l'autrefois, elle n'a pas, comme nous, laissé tous les sortilèges : il court dans sa voix tout un bruit de rivière qui nous serre le cœur. Elle nous raconte la Terre. Quand elle dit le chant du coucou, nous cherchons dans nos poches cette pièce d'argent qui devait donner la richesse pour tout un an ; quand elle se souvient des trèfles à quatre feuilles, nous voudrions chercher aussi, à genoux, comme les écoliers que nous aidions naguère.

Puck se mouche. Le vieux Krichna branle du chef, et regarde son talon blessé.

— « Il faut refaire les herbes de la Terre ! » dit Loup-Garou, avec sa voix profonde.

La Galipote rit méchamment : elle sait bien que nous ne pouvons rien sur Allicante. Il nous fallait les hommes. Nous ne savons pas planter l'herbe, on ne nous a jamais appris qu'à la broder de gouttes, la nuit.

Dans la jupe de Catana se sont prises quelques avoines, si bien accrochées à la laine qu'elles ont voyagé jusqu'ici, que les voilà, à peine jaunies, avec à peine quelques barbes en moins.

Deux graminées, un pissenlit... Catana avait dans sa jupe un paysage tout entier.

Nous les mettrons dans cette roche orange, nous soufflerons dessus, chacun à notre tour, même Loki, qui passe son temps à se disputer avec Thor. Les petites graines pousseront, recouvriront la roche orange, que Catana déteste, et qu'elle nous fait détester.

Elles sont vertes, les herbes de la Terre, vertes comme autrefois, quand nous courions sur elles. Elles piquent un peu déjà, bien qu'elles soient encore tendres.

Dans un prochain vent des quatre aubes, elles onduleront.

Elles se multiplient, elles sentent les mottes mouillées, elles cachent la roche orange.

Faucherons-nous ? Je ne sais pas !

Je me souviens que, sur la Terre, je me cachais dans les meules pointues, et je m'amusais à peigner les javelles...

— « Il nous faut un village de l'autrefois, maintenant que nous avons ces champs ! » a dit Gilgamesh.

Nous faisons le village, nous découpons la roche avec des piques, et les grandes pierres s'assemblent.

Une branchette, émergée de nos pâturages, a donné un arbrisseau qui sera arbre. Nous construisons notre village autour.

J'étais heureux de plonger mes deux bras dans l'herbe de la Terre. C'était mouillé, c'était griffu, ça sentait bon.

Mais, depuis peu, il me vient de bizarres craintes.

Nous vieillissons.

Je sais qu'ici nous ne pouvons mourir, mais les saisons, égrenées par les herbes qui refleurissent et se fanent, blanchissent mes cheveux, et font grandir la petite fée Farinette.

Un jour, bientôt, les elfes feront l'amour, et j'ai peur de ce moment où nous découvrirons ce qui charmait les hommes et les rendait hargneux.

Un papillon est sorti d'une fleur : il portera le pollen, et nous n'aurons plus à féconder avec le bout de l'ongle, un à un, chacun des boutons d'or.

Catana s'inquiète, elle aussi. Quand Loki effleure sa main, par mégarde, elle sursaute et se mord les lèvres.

Quand nous arrivâmes sur Allicante, Loki était encore léger comme un souffle de vent. Il s'est blessé les mains, son teint a bruni, et c'est maintenant le plus beau de nos hommes. Il le sait bien.

Il a déjà appris toutes les ruses humaines, qui nous faisaient ricaner, nous qui aimions leur troubler la cervelle, et versions dans leur vin les pensées amoureuses.

Sans sortilège, l'amour s'immisce : nous ne servions peut-être à rien, avec nos philtres...

Loki et Catana sont partis tous les deux sur l'autre versant de la roche orange. Ils ont commencé à bâtir leur demeure.

Comme une femme, Catana porte un enfant. Elle montre son ventre avec orgueil ; les autres, un peu envieuses, la regardent passer, triomphante et lourde, et elles tombent dans des pensées maussades.

Messongeuse est mélancolique, et jette des regards à Loup-Garou, quand elle pense qu'il ne la voit pas.

J'ai défendu qu'on fît l'amour à même les herbes de la Terre.

On devra maintenant s'enfermer tout au fond des maisons : l'amour rend les petites nymphes trop nerveuses.

Loki et Loup-Garou se sont pris de querelle, parce que Loup-Garou tournait autour de Catana.

Elle a mis bas, juste après la deuxième coupe, un enfant mâle, blanc et frais comme une jolie bête. Elle hurlait, en ce faisant, et nous étions tout pâles à reconnaître ces cris oubliés, qu'ont les femmes de la Terre qui enfantent.

L'enfant de Catana n'a pas la peau brillante, ses cheveux ne seront pas blancs.

Loki et Loup-Garou, à chaque fois qu'ils se rencontrent, se battent pour Catana. Loki a jeté Loup-Garou dans les herbes, tout saigneux.

Chacun de son côté, ils aiguisent des pierres, bien fines, bien coupantes...

Sur l'autre versant de la roche, les maisons s'assemblent. De ce versant, nous regardons grandir ce deuxième village.

Nous avons engrangé bien des fois depuis le jour, où, pour notre malheur, arriva Catana, avec sa voix ruisselante, sa magique jupe rouge qui nous versa les parfums de la Terre, les renouveaux de fenaisons, les amours charnelles, et cette guerre qui nous ravage, ces expéditions dans la nuit d'Allicante, d'où nous revenons moins nombreux qu'au départ.

A chaque fois que meurt un elfe, l'herbe pousse plus belle.

Allicante sera bientôt resplendissante. De la roche, un peu ouverte par un coup du glaive d'Harald, est sorti un mince ruisseau. Il chante frais ; je l'entends vaguement, pas loin, qui se faufile.

Je ne sais plus où est ma pipe : c'est un elfe qui l'a cachée, ou l'une des petites fades aux doigts collants de confitures.

Mais non ! les elfes labourent le champ rond, et, à cette heure-ci, les petites fades sont à l'école.

Quelle colère a piqué Nephtys, l'autre matin, parce que son lait avait débordé en bouillant ! Elle a dû gratter, avec une lame de couteau, tout le dessus de son fourneau. Elle était furieuse !

Que je riais, jadis, quand je faisait monter le lait des bonnes ménagères, quand j'éparpillais les fagots !

Ces jeux ne sont plus de mon âge. Maintenant, je rassemble les fagots épars, brindille après brindille.

Je m'irrite à chercher ma pipe, j'insulte la flambée qui ne veut pas prendre, je m'étonne contre la marche qui s'est faite glissante pour me voir trébucher.

C'est à croire que mille petits démons se cachent dans l'armoire, hantent les bois, jettent l'ondée sur les écolières en sarrau, défont le chignon des vieilles tricoteuses et des jeunes filles troublées.

Le vent prend un goût qui me rappelle quelque chose. Je sais pourtant que Quetzalcoatl travaille tout le jour dans son échope, et ne s'occupe pas de parfumer le vent. Quand la foudre tombe sur un gerbier, je sais que Gibil et Nouskou n'y sont pour rien.

J'avais posé ma pipe là, sur cette table, et si quelqu'un l'a prise, ce ne peut être l'un de nous.

Sous la roche orange, que nous avons ensemencée, moissonnée et vaincue, n'y avait-il pas tout un monde farceur, miraculeux, que nous n'avons pas vu, trop absorbés que nous étions à faire pousser les herbes de la Terre ?

Impuissants et silencieux sans nous, railleurs et redoutables après notre venue, les génies, les magiciens, tous les fils de la sorcellerie ne nous attendaient-ils pas, blottis dans la roche orange ?

Sur la Terre, nous dirigions la vie des hommes, avant qu'ils devinssent savants et qu'ils nous chassent. Sur Allicante, nous sommes peut-être dirigés.

DANIEL DRODE

Dedans

« *Nommer, non, rien n'est nommable, dire, non, rien n'est dicible, alors quoi, je ne sais pas, il ne fallait pas commencer.* »
SAMUEL BECKETT (Textes pour rien, XI)

« *Je ne connais pas l'eau des fleuves ni la rosée des nuages. Sur ma nuque, comme sur un fumier, pousse un énorme champignon aux pédoncules ombellifères. Assis sur un meuble informe, je n'ai pas bougé mes membres depuis quatre siècles.* »
LAUTRÉAMONT (Chants de Maldoror)

ICI, dans ma taupinière, ma cave sans soupirail ni sortie de quelque sorte que ce soit, si, tout de même il y a une porte mais je me demande ce que, ou ne s'agirait-il pas plutôt d'une cabine d'astronef comme le prétendent certains, comment le savoir, ici donc, dans mon habitacle, j'ai décidé d'écrire, il y a une petite machine pour ce faire mais je m'en suis rarement servi jusqu'à présent La forme de ce que je rédigerai ne saurait m'apparaître dès la première ligne, ou un exposé ou un historique, mais je n'ai pas d'histoire et si peu de mémoire, alors j'incline à croire que ce sera une simple étude, ouais étude, disons plus modestement un résumé de la situation, laquelle, la mienne pour commencer, mais par quel bout Comme la fatigue vient vite, incroyable, pourtant à première vue il est facile d'aligner des mots, ma serre suit la pensée sans faillir, sans trahir, je m'attarde même quelquefois à suivre son mouvement et la crispation des tiges digitales tout enfiévrées par les reflets, enfiévrées est-ce le terme juste, tant pis, j'aime aussi, que je suis idiot, j'aime entendre le bruit de bec que produit la serre lorsqu'elle happe les touches de la machine Happe, happe, voyons, c'est une interjection, non, plutôt une onomatopée, quelle histoire, voilà que je me laisse prendre aux mots, je devrais me surveiller, c'est bon d'écrire, mais quand faut-il s'arrêter, et où, en somme il n'y a pas de règles, essayer de savoir si

les hommes se donnent de telles règles, bah, je trouverai bien ma limite, avec le temps et à force d'exercices comme celui-ci, le premier depuis si longtemps

En somme J'ai écrit en somme, sans savoir s'il est possible de commencer un paragraphe aussi brusquement, à dire vrai les hommes sont peut-être moins tâtillons lorsqu'ils écrivent, mais tout de même d'autres formules conviendraient mieux, que j'ai oubliées, pour me les remémorer il faudrait que je consulte des, que je demande des, absurde, ridicule, des livres, des livres, comme s'il pouvait y avoir des livres dans les parages, enfin on verra bien, je les demanderai au robot-réparateur, il va me regarder d'un œil rond, ou carré puisqu'ils les ont tels. encore heureux s'il ne me tient pas pour fou En relisant le premier fragment, je m'aperçois que certaines propositions sont mensongères, par exemple j'ai écrit ceci, ma serre suit la pensée sans faillir, sans trahir, eh bien c'est faux faux faux, la pensée progresse en flèche, se rétracte ou tourbillonne ainsi qu'une, qu'une trombe, tandis que la machine compte ses pas, ses mots quoi, et qu'il lui est impossible de transcrire le dixième des réflexions, tant mieux d'ailleurs Toujours ce décalage entre la décision et l'exécution Dans le fond, nous, les Stables, nous sommes imparfaits, il aura fallu que je m'écrive, que je m'escrime dirait davantage, pour faire cette constatation

Finalement je n'ai encore rien dit, car il importe, non de parler, mais de dire, prouver, expliquer, raisonner, d'ordonner ce qu'on écrit, d'y légiférer, tant il est vrai que, si mes souvenirs sont bons, mais ils le sont rarement, on ne doit construire la moindre phrase sans lui donner une direction, sans qu'elle crée un enchaînement, sinon : la folie, surtout si l'on doit être lu, ah justement, qui lira ces lignes, personne, alors à quoi bon. Objection non recevable, il faut quand même s'imposer une règle, faut de quoi

faute de quoi, sais pas

Ce que j'ai entrepris n'a pas de nom, aucune importance, bien plus grave est cet émiettement des idées dès lors qu'on les note, les enregistre, qu'on les aplatit en somme. Ne pas tout écrire. Elire, élaguer. Procéder comme si le texte devait être lu par d'autres, mais bien sûr c'est une solution, feindre de ne pas être seul dans mon habitacle De toute manière, cet écrit sera un, si tant est que les jours existent, un journal, mais en même temps, il contiendra une

description des objets et assemblages d'objets qui m'environnent, ainsi je sacrifierai à une manie des hommes : chacun d'eux consigne par le menu dans un cahier les saccades de son existence, oui ils appellent cela un journal, chacun, j'exagère, disons ceux d'entre les oisifs qui ont l'esprit assez aigu pour percer à jour, voilà, les autres et eux-mêmes, mais quant à ceux qui travaillent, occupation très répandue chez les hommes, puisqu'ils ont une multitude de vocables pour la désigner, ceux-là, tout à leur passion manouvrière, ne peuvent guère prendre le temps d'interroger les choses et les êtres, ni de

Stop Je m'étais promis de ne pas m'éparpiller, revenons donc au journal : quelle en sera la substance ? puisque ma vie de Stable n'a jamais changé, jamais ne changera, il m'est bien difficile d'adopter une, comment dit-on, une chronologie, alors dans ce cas, hein, me contenter de décrire ce qui m'entoure, mmmh, le sujet sera vite épuisé et le plaisir gâté. Une idée : si je rendais compte de ce que m'offre la TVT. Les hommes, leur histoire, voilà un domaine sans limite — un jour, Louis Quatorze alias saint Louis, maniant le calame dans une salle de Versailles après avoir couru le sanglier ou le, ou le cerf, un autre jour, Da Costa narrant pour la postérité les péripéties de l'exode martien, sur papier parce que c'est plus solennel — bref les matériaux surabondent, seulement voilà, ils sont dépourvus de toute espèce de structure, d'architecture, car l'histoire humaine, telle que la TVT la présente, est découpée en tranches disparates, sans la moindre liaison organique de l'une à l'autre, et si je n'avais pas reçu une instruction hypnopédique j'y perdrais mon hébreu.

Mais pourquoi m'occuper de l'homme ? cette apparence, cette mécanique imparfaite butant constamment sur ses imperfections, qui n'a même pas le mérite d'exister.

Alors j'abandonne ? Rien ne mérite d'être noté ? hormis précisément cette constatation qu'il n'y a rien à noter ?

C'est que j'ai tort de courir à l'essentiel, à la fibre de toute chose. En accumulant les niaiseries, les pierrailles qui me semblent pour l'heure sans intérêt, j'arriverais sans doute à épaissir le réel, il en a bien besoin, oui je vais m'en tenir à un inventaire, comme un qui ne connaîtrait pas le contenu des habitacles, comme un œil neuf, étranger à ce monde, bien sûr c'est absurde : il n'est d'autre monde que celui des Stables, mais je vais quand même simuler, pour ma santé. Et puis tiens je vais dater. Facile à dire, bien malin qui pourrait découper le temps ici, à quelles fins du reste ? On peut toutefois

se contenter d'une approximation, aussi j'appellerai jour chaque laps de veille entre deux sommes.

Jour 1

A moi l'honneur, personne n'y trouvera rien à redire, en avant donc.

Je suis Non, l'entreprise est idiote et ne mènera à rien Tout de même c'est tentant Recommençons : je suis allongé au centre — voilà je suis parti — au centre de la pièce, sur ma couche d'effluves sustentateurs. Au fait, de cela aussi j'aurai à parler : ce sont des ondes qui, que, et coetera. Grand vieux, je suis plus riche que je ne l'aurais cru. En tout cas, indéniablement, je me trouve dans la position semi-couchée qu'on nomme relaxe, mais encore ? ah non, je n'en sortirai jamais si je dois entrer dans le détail, plus tard, on verra plus tard, qu'est-ce que je disais, ah oui : cette position, je ne l'ai jamais quittée de toute mon existence, du plus loin que je me souvienne j'ai toujours flotté au milieu de l'habitacle Quoi, flotté ? le mot est malheureux et semblerait sous-entendre que je, que pour ainsi dire je tangue sur mon hamac d'ondes, erreur, je suis ancré, fixé par les innombrables filins qui me relient aux organes de mesure sertis dans le mur. Ces organes Non, procédons avec ordre, examinons d'abord la partie centrale de mon corps :

Le tronc est incliné de, d'une quarantaine de degrés par rapport à l'horizontale, le dos regarde, si je puis dire, le sol, à travers les ondes porteuses qui lui font un matelas. Ensuite, comme le thorax mais en plus avachi (si je puis dire), mes jambes s'allongent sur le champ de forces invisible, et au fin bout je vois mes pieds, je les entrevois serait plus conforme à la vérité car ils sont masqués à mon regard par l'appareillage qui prolonge ma personne dans toutes les directions de l'espace, eh eh, la formule est belle : qui prolonge ma personne dans toutes les Bon

J'y pense : quand tout à l'heure j'ai employé le mot corps, c'était dans son sens le plus primitif : paquet de viscères, espèces charnelles, afin de ne pas déconcerter le lecteur que je me suis créé par jeu. Mettant les choses au plus mal, je m'adresse à lui comme s'il était un homme — qu'il ne s'offusque pas, mon lecteur hypothétique, s'il trouve un jour ces lignes : loin de le considérer comme un ignare, je me mets à sa place, j'essaie de me regarder de loin, de haut, de Sirius.

Jour 2

La tête, morceau choisi où les humains voient le lieu des activités les plus nobles et le plus passionnant résumé de l'être tout

entier, je ne saurais la considérer que comme une excroissance dépourvue de toute primauté. De par sa petitesse et sa conformation naturelle, la place y est si limitée que l'on y trouve seulement une bouche, un nez, deux yeux avec leurs amplificateurs de vision, deux oreilles flanquées de leurs amplificateurs d'audition, et c'est tout.

Jour 2 aussi, plus tard

Plus bas sont les bras, dont la longueur est de, voyons, trois mètres, un peu plus même ; articulés en cinq points, ils permettent une prospection intégrale de l'espace environnant jusqu'au mur le plus éloigné, celui qui se situe derrière moi, intégrale et indispensable, et je me demande comment les hommes, en ce moment même la TVT les agite devant mes yeux, comment les hommes pourraient être réels, vivre, avec le seul secours de deux segments, allons donc impossible, cela seul suffit à leur dénier l'existence.

Ah j'oubliais : TVT = TéléVision Totale. Puisque j'ai décidé de tout reprendre à zéro...

Plus tard encore

En feuilletant les pages que j'ai couvertes depuis le début de ma, de mon aventure, je constate que les phrases vont en s'aérant, en s'articulant de mieux en mieux. Rien ne vaut l'exercice, et c'est pourquoi je vais recopier ici, elles en valent la peine pour une fois, les quelques notes que j'ai prises, l'habitude, à propos du Défilé du 14 Juillet que la TVT a présenté tout à l'heure :

Horrible légende et fascinante à la fois. Horrible cette multitude des trottoirs pressée contre moi, horribles ces individus communiant dans une abjecte totalité. Mais d'un autre côté, j'admire que ces gens applaudissent au cortège des soldats pour les mêmes raisons que moi, même s'ils n'en ont pas conscience. Beauté impersonnelle des gestes ; ligne nette des visages sous les visières ; raideur des corps sanglés, qui arrivent presque à surmonter la confusion de la matière organique, dans leur effort vers la perfection mécanique.

Quel contraste avec l'orchestre cubain que nous avions vu auparavant... — ici, c'est l'impression de Paul G que je transcris, il vient de m'appeler par le vidéo. J'ai failli lui demander : Quel jour ? Il n'aurait pas compris. J'ai opiné : Oui, les spectacles de variétés ne contentent pas l'esprit, on ne peut pas se glisser parmi les exécutants, participer.... Il m'a interrompu : Pourtant, tout y était : les sons, les formes, les... Je l'ai interrompu à mon tour : Tout, je n'en disconviens pas, mais sur scène, et non pas autour de moi comme dans

la rue où défilaient les soldats. D'ailleurs, je préférerais être en présence d'artistes réels.

Hein ?

Une ride avait coupé le front de Paul G. Je devais le rassurer : la contrariété devient vite inquiétude et l'inquiétude affolement, et alors la santé en prend un coup — déjà Paul G glissait un regard sur son tableau de contrôle, vers la courbe de tension.

Entendons-nous, c'est un jeu : supposons que l'homme existe. Paul G a bien voulu faire l'effort de supposer : Ouais, alors ? J'ai donc enchaîné: Alors dans ce cas, j'aimerais mieux voir les musiciens en chair et en os, comme on dit dans ces contes. A la TVT, il y manque toujours... Quoi donc ? a demandé Paul G, sourcilleux. Là, franchement, j'ai bafouillé : Il y manque un je ne sais quoi.... Paul G triomphait : Foutaises, aucune composante ne manque, nous pouvons toucher, sinon remuer, tout ce que nous présente la TVT : les corpuscules tactiles de nos serres ne mentent pas.

Certes, et il n'y avait rien à repartir. Paul G m'a achevé : Et d'abord, tu aimes la musique cubaine ? Non, j'ai dû en convenir, je n'aime pas la musique cubaine. Mais alors, a conclu Paul G, tu radotes, tu es malade.

Il doit avoir raison, le comportement des hommes est si incohérent qu'on ne peut guère chercher les preuves de leur existence sans sombrer dans l'irréalisme ; j'ai tort de m'obstiner, pareil en cela aux hommes eux-mêmes quand ils se dépensent à la recherche d'un dieu, de ce dieu qu'ils imaginent, ou plusieurs, au-dessus d'eux voire en eux, inquisiteur. Que mon lecteur demeure indulgent, qu'il sache que je suis vulnérable à la magie de la TVT, qu'il comprenne que le commerce des hommes — ces êtres, quelle terrible invention ! — laisse quelquefois des traces dans un esprit stable. Il faudra que je trouve un moyen d'arrêter la TVT de temps en temps, avant qu'elle m'entraîne aux pires extrémités de la superstition.

Je pense au stupide dialogue de tout à l'heure (Paul G a dû me croire bien atteint. Je ne serais pas étonné s'il me dépêchait le robot-réparateur)... Toujours à chercher l'infime nuance qui séparerait la vie de sa représentation ! à bercer au tréfonds de mon cerveau je ne sais quelle nostalgie du contact direct avec les autres, et quels autres ! des êtres grotesques agitant continuellement leurs moignons de bras, courant à des travaux ni faits ni à faire, baignant dans le même air et la même erreur et, comme si leur infortune n'était pas suffisante, affligés d'une histoire.

Nous les Stables, nous sommes sans histoire.

Jour 3

Restriction : nous étions sans histoire. Ce que j'ai ébauché n'a

rien d'un récit chronologique, mais quand je me serai fait le mémorialiste fidèle de toutes mes journées (journées !), qui sait si je ne serai pas entraîné plus loin ? Découper la durée, n'est-ce pas déjà la modifier ?

Agir, même ?

Jour 4

Cette parenthèse fermée, j'en reviens à mon tableau, d'où je tâcherai d'éliminer le moindre flou métaphysique, on verra bien après.

Je ne mentionne les serres que pour mémoire, puisque A la réflexion, non, rien n'est à négliger, ajoutons donc un paragraphe relatif aux serres :

Le bras se termine, à l'extrémité du cinquième segment, par une quintuple corolle de doigts ou serres. (Jacques N tire argument de cette répétition du chiffre 5 pour assurer que nous sommes d'origine artificielle. C'est aller un peu vite en besogne.) Ces doigts sont garnis de papilles tactiles, détail que j'ai déjà noté plus haut.

Jour 5

Dans le fond, l'entreprise serait absurde, et sans intérêt cette série de constatations opiniâtres, si à tout moment je pouvais la recommencer dans les mêmes termes. Mais il suffit que j'indique une date ici ou là pour que le monde ne puisse pas se répéter. J'ai maintenant des aujourd'huis, des hiers. J'y songe : des demains aussi, c'est-à-dire des supputations, des projets, du suspens, des confirmations, des surprises, des désillusions. Je n'ai pas fini.

Jour 8

Une question qui était restée jusqu'à présent diffuse dans mon esprit vient de se préciser : Où s'arrête le moi ? Se limite-t-il à ce noyau de vie qui occupe le cœur de l'habitacle ? L'impression qui prévaut en moi est plutôt la suivante : le pourtour fait partie de ma personne ; je suis tout ensemble la Kaaba et la pierre q 'elle protège en son centre. Chaque extension, si lointaine soit-elle, s'intègre à cette unité qui est moi. Je vais en faire le tour — attention : par la pensée, bien sûr.

A deux mètres derrière ma tête bat le nutricier. Je peux, non point le voir, mais du moins m'en faire une idée approximative en dépliant mes bras jusque là. Par un double tube ombilical embranché sous mon aisselle gauche, il fournit à certaines parties du corps qui en ont besoin un fluide physiologique chargé d'éléments nutritifs et vivifiants. Le mot circuit conviendrait davantage, car le fluide fait

retour au nutricier pour s'y régénérer. Sur la même paroi se déploie le générateur d'impondérable grâce auquel je reste suspendu à distance du sol. Je ne pense pas qu'il fasse partie de moi, car il faudrait alors que je considère comme miennes les ondes intangibles qu'il émet, ce rien qui me supporte. A gauche, j'aperçois en tournant la tête un cadran oblong auquel aboutissent les multiples fils qui sortent de ma nuque comme de ma poitrine. Chacun des six index et des quatre courbes qui oscillent sous la vitre recèle une parcelle de ma vie et me renseigne sur ma santé : le premier m'avertit que mon cerveau a besoin de repos, le second... Dix en tout ! J'en ferai la liste un autre jour, après-après-demain par exemple.

Passons donc au petit cadran qui surmonte le précédent et le résume. Toutes les données relatives à ma santé s'y fondent en un seul signe : un trait vertical de couleur rouge vif. J'appelle cela la ligne de vie. Son éclat semble-t-il s'atténuer, vient-elle à rosir, je sais alors au premier coup d'œil que mon organisme faiblit en quelque point. On dit (on, c'est Jacques K) que lorsque la ligne de vie arrive au dernier degré de l'anémie, une sirène se déclenche. Les trompettes de la mort n'ont pas d'autre son pour nous, les Stables.

Jour 9, tard

J'étais bien inspiré en parlant de ma ligne de vie ! (Hier.) Dire que je la considérais comme un signal infaillible ! Tout à l'heure un malaise m'a pris, une sorte de vertige. J'ai eu le temps de parcourir du regard toute la rangée des jauges : comme il était à prévoir, la courbe cardio avait accusé le coup. Atterré, je la voyais s'enfler de proche en proche, en d'inquiétantes vagues qui se couraient après ; mais ma ligne de vie, n'est-ce-pas stupéfiant, n'avait nullement pâli. Je voudrais bien tirer cela au clair avant de faire appel au robot. En attendant, et puisque le malaise s'est dissipé de lui-même, je vais continuer mon tour d'horizon.

Au moment où j'écris, trois hommes se démènent devant moi au sein d'une cage immatérielle. La TVT, c'est elle on l'a deviné, se manifeste à chacun de nous dans une enceinte ovoïde constituée de flux magnétiques qui s'entrecroisent. Toutes les créatures fantasques y évoluent sans entraves, avec l'entière apparence de la vie. Mais restons-en là, puisque la TVT ne fait pas partie intégrante de mon être. (S'agit-il d'une machinerie automatique ?... Trop d'énigmes pour un seul jour... Faut-il, sous prétexte de vivre plus intensément, se bourreler de questions ?)

Jour 10

Non, ce n'est pas en s'interrogeant sans cesse qu'on peut trouver

l'équilibre. Bien plus sage serait de laisser le pas à la réalité, sans y introduire une seule once... d'intangible. Aussi bien je vais continuer la description. A droite, il y a le vidéo, qui me permet de communiquer avec mes semblables. Comme il est commandé par la pensée (quand je veux appeler quelqu'un, j'évoque son visage, tout en lançant un appel mental qui déclenche le vidéo par le canal des connexions extra-crâniennes), en un certain sens autrui fait partie de moi. Seule la TVT, je le répète, représente l'extérieur, puisque je ne peux m'opposer à son déroulement. Elle est le dehors, le monde.

Jour 12

Tout à l'heure, je me suis aperçu que la flèche du thermomètre était tombée à la moitié de sa course, oscillant autour du point critique 6 — oui, je sais, cette indication n'en est pas une, puisque je n'ai pas donné une description complète de chacun des organes de contrôle. Il faudra que je le fasse, mais... où s'arrêter dans le détail ? Tout élément de la réalité étant divisible à l'infini, quelle manie de vouloir épuiser cette réalité ! Les hommes n'agissent pas autrement, qui cherchent à traquer l'insécable. Auraient-ils déteint sur moi ?

ou bien est-ce que je serais un rien humain ?

J'allais oublier de reprendre le paragraphe concernant le thermomètre. Comme je l'ai noté, l'index a rétrogradé jusqu'au point... Bon, enfin... il a flanché. Du même coup, ma ligne de vie s'en trouve un peu délavée.

Donc je suis malade.

Je parle au présent car, pour l'instant, le correcteur médical (à décrire ! à décrire ! Jamais je n'en sortirai !) n'a pas rétabli la situation.

Le troublant est que cet événement ne m'affecte pas outre mesure. Est-ce donc que je ne me soucierais plus des avertissements des appareils ?

Jour 13

Tout s'explique : une des ventouses du thermomètre était décollée. Demain j'appellerai le robot. Mais que tout cela me semble de peu d'importance ! Je ne me reconnais plus.

Jour 15

Rappel : convoquer le robot.

Jour 16

Jour 17

J'ai beau m'efforcer de ne pas méditer, de m'en tenir aux faits, ceux-ci me provoquent ! Hier un autre élément a cédé, sur ma jambe gauche. Il s'agit d'un régénérateur musculaire. Quelle singulière sensation de vacuité à cet endroit, tout à coup ! J'ai eu l'impression que ma jambe allait bouger.

Réflexion faite, le robot peut attendre.

Jour 19

En tout cas, ma santé ne se ressent nullement de ces dérèglements. Après les palpeurs de la jambe gauche, c'est au tour du testeur cénesthésique de manquer à sa tâche.

Etaient-elles bien utiles, ces diverses extensions de mon être ? Par instants, il me vient l'idée que mon organisme mue, qu'il perd une écorce superflue et qu'il s'allégera encore à l'avenir. A l'avenir ! Comme le mot sonne bizarre ! Malgré ce que me soufflent mes hallucinations, comment pourrais-je croire un instant qu'un avenir se prépare pour moi, ici ?

Après

Si, il y a un avenir pour ceux qui provoquent le changement au lieu de l'attendre. (Il paraît qu'on peut agir de deux façons : en bien ou en mal, tout le problème étant de distinguer l'un de l'autre. Du moins est-ce là un perpétuel sujet de querelles pour les hommes ; quant à moi, je ne pense pas que ce problème me concerne.) Aussi, je peux bien l'avouer, j'ai un peu aidé les amplificateurs d'audition à se détraquer en les secouant. Je n'entends plus bien la TVT... Mais que m'importent les jacasseries des hommes ? Et puis, comment exprimer cette sensation ? à mesure que je m'amoindris il semble que je me concentre et que je gagne en réalité.

Jacques N, Paul M, Marie V, et autres, imaginent aussi un avenir ; mais c'est pour eux l'occasion d'un jeu gratuit dont la pratique affole l'esprit.

Qui sommes-nous ? demande Paul G. Sans chercher le moins du monde à titiller la réalité pour qu'elle le lui dise, il suggère cette idée : nous nous trouvons dans une fusée de grandes dimensions pointée vers un ciel inconnu. Avec le harnachement de jauges et de dynamomètres que l'on a greffé sur nous, nous sommes voués à l'espace, incapables de vivre dans un autre milieu, dans un air qui ne serait pas confiné. Pour nous soustraire à l'angoisse de l'espace,

on aurait effacé en nous tout souvenir de l'existence antérieure et du temps mesuré (...mais alors, il y aurait une paille dans mon conditionnement ?). Par réaction, Pierre C soutient que nous sommes bloqués dans une casemate que de supposés ancêtres ont construite pour échapper au pourrissement de la planète (...mais quelle planète, et dans quel système de quelle galaxie ?) par une guerre biologique.

Ou par une guerre atomique, avance Pierre A.

Ou par l'imminence d'une guerre, rectifie Jacques N.

Pour Jeanne F, nous faisons les frais d'une expérience de survie, mais il lui serait malaisé d'expliquer ce qu'elle entend par là.

Avec ce goût du paradoxe dont il aime faire montre, Jacques V est plus catégorique : c'est bien une expérience. Notre monde est un camp de concentration dans le temps, un laboratoire installé pour plusieurs siècles, où l'on façonne une race que l'on pourra affecter plus tard à des tâches spécialisées.

Lesquelles ? Mystère et spéculations !

Jour 23

Mon dernier entretien par vidéo avec Paul M m'a révélé à quel point je m'éloigne des autres Stables. D'entrée, Paul M m'a reproché de me faire rare :

— Etat normal ?... Non, je ne pense pas : tu ne cherches plus à converser avec personne. Tu dois couver quelque chose, toi ?

Je lui ai affirmé qu'il n'en était rien et puis, craignant d'être soupçonné de mensonge, j'ai ajouté :

— Il y a ceci de changé que j'ai entrepris d'écrire.

— Sur quoi ?

— Sur mon existence.

— Sur notre existence ?

— Non, la mienne propre.

— En quoi se distingue-t-elle de la... du... devenir commun ?

— Euh, par exemple : je ne t'entends plus bien.

— Voilà, tu es donc malade...

— Non, l'explication est plus simple : mes amplificateurs d'audition sont coupés.

— Comment ?

Etonnement serait un mot bien faible pour caractériser cette exclamation ; derrière les ondes tremblées qu'elle avait fait naître sur l'écran, comme un caillou à la surface d'une mare, les yeux de Paul M s'écarquillaient.

J'ai poursuivi : — Ce ne serait rien, si mes jambes ne se crispaient par moments.

— Tiens ?

— Oui, les régénérateurs sont tous débranchés ; comme le cardio, d'ailleurs.

Je ne saurais donner une idée exacte de ce qui s'est passé : les traits de Paul M se sont contractés, dégoût, terreur ou quoi ? ses narines ont palpité comme si j'avais soudain exhalé une odeur de cadavre (le vidéo est Total, l'ai-je indiqué ?), et vrac ! il a coupé la communication.

Jour 1 de la nouvelle série

L'accident qui vient de se produire montre à quel point la chronologie subjective dont je me contentais jusqu'à présent est hasardeuse. C'est le temps vrai, indépendant de ma personne, qu'il faudrait mesurer. Hélas ! rien ici ne peut faire office de sablier.

Peu après la conversation avec Paul M, j'avais délaissé la machine à écrire pour rêvasser un brin, quand brusquement j'ai senti mon dos se creuser, comme si les ondes sustentatrices se faisaient répulsives. Or voici qu'au lieu de me projeter vers le plafond, toutes amarres larguées ou rompues, mon hamac immatériel s'est aussitôt refermé sur moi, pour me maintenir dans la position fondamentale.

Tout cela n'était-il qu'hallucinations ? Je n'ai pas eu le loisir de m'interroger... Déjà ma pensée ne tournait plus rond. Quand le cœur m'a failli, ou l'estomac, c'est tout comme, et qu'un fluide sombre, pesant, est venu irriguer mes yeux, j'ai eu l'affolante impression que le nutricier se mettait à pulser du mercure. Ensuite, on s'en doute, le néant des évanouissements.

Ce malaise, bien malin qui pourrait dire combien de temps il m'a pris ; aucun des mécanismes qui m'entourent n'en a enregistré la durée. Au « réveil » (dans le bourdon de la migraine), il m'a semblé que je franchissais un sas, vers une nouvelle existence. Un spectacle rare m'attendait : ma jambe gauche, nue, neuve, pendait hors du plan d'ondes porteuses, telle que ce dernier l'avait laissée après le sursaut. De surcroît, tout le corps avait chaviré de guingois, comme par l'effet d'une poigne géante qui n'eût pas craint d'arracher ce dont il était couvert. Ventouses privées de support, plaques sens dessus-dessous, fils échevelés, vingt fois court-circuités — quelle étrange sensation que celle de flotter au milieu de ses propres débris !

Le désir me tenaille de savoir d'où me vient ce coup, mais je suis encore réduit aux conjectures.

Paul G affirmerait que la fusée a brusquement ralenti sa course, assenant à ses passagers le coup de poing de la décélération. Pourquoi pas ?. De son côté, Jacques V soutiendrait sans doute que l'expérience à laquelle nous sommes soumis selon lui vient de passer par une nouvelle phase : ceux-là qui nous retournent sur le gril

auraient, par exemple, provoqué un début de non-pesanteur, pour en observer les effets sur leurs cobayes.

Plus tard

S'il en était ainsi, au lieu de m'être destinés, les instruments de mesure serviraient à renseigner les observateurs, grâce à quelque caméra invisible braquée sur le panneau des cadrans. Percer leurs desseins, les démasquer, les épier à mon tour... Un rêve ! Il faudrait d'abord sortir. Un rêve impossible ! Sortir ! L'univers m'écraserait de sa masse. Allons, résignons-nous à notre taupinière.

Jour 2 de la nouvelle série

Où avais-je la tête ? (C'est le cas de le dire.) Dès l'instant que j'avais repris mes sens, j'aurais dû me remettre en relation avec quelqu'un, par le vidéo. C'est aujourd'hui seulement que j'ai pensé à le faire. Le résultat a été déplorable. Certes, j'ai pu voir apparaître le visage de Jeanne F, puis celui de Marie L, celui de Jean D également, mais il y manquait la parole : leurs lèvres avaient beau former des phrases, pas le moindre son pour moi ! Il devait en aller de même dans l'autre sens, car je les voyais tendre l'oreille.

Au quatrième essai, je n'ai pu m'empêcher de rire au nez de Jacques D, qui agitait ses serres devant l'écran avec une stupidité parfaite. Je lui ai crié « Fin de race ! » Il a compris ces mots au mouvement de ma bouche. J'ai répété Fin de race fin de race fin de race ! avec un acharnement muet qui l'a terrifié. Mais lorsque j'ai vu, au bord de l'écran, sa courbe de tension qui montait, montait, à des hauteurs insurpassables, je l'ai laissé tranquille.

Les connexions extra-crâniennes qui commandaient le vidéo sont déréglées. Si je les débranchais ?

Plus tard

Je les ai enlevées, avec soin.

Qui pourrait m'expliquer ce prurit du dépouillement, cette incoercible mutilation de soi-même ?

La nuque libre, il m'est facile de tourner la tête en tous sens et comme j'ai adopté la position assise depuis... depuis ce matin, la pièce m'apparaît sous les angles les plus variés. Les flèches bloquées au zéro ou à la position Danger, les courbes fixées dans leurs plus fantasques sautes, les voyants lumineux congestionnés, donnent à l'enfilade des cadrans l'aspect d'une ville humaine en proie à ses fièvres. Comme si de rien n'était, la ligne de vie, à laquelle plus rien

ne me rattache, se maintient au rouge fixe du tout-va-bien et du rien-à-signaler.

Jour 4

Cela doit être écrit, tôt ou tard, inutile de tergiverser. Je m'arme de courage et j'y vais... voilà : je suis humain ou à tout le moins, humanoïde. Hier, cela m'a frappé d'évidence, quand je me suis levé. Quelle entreprise ! Et quel vertige à la fin, lorsque mon corps dressé oscillait sur sa base... C'est là, me suis-je dit tout à coup, la posture coutumière des hommes. Eh bien, vrai, ce n'est pas si désagréable. Mais, accepter de se sentir humain, si peu que ce soit, voilà une autre affaire !

Pour moi, la multiplicité des organes des sens, de détection, d'enregistrement, de contrôle, dont le progrès dotait l'homme, a fini par l'affoler. Un beau jour, pour se soustraire à la pression du réel devenue insoutenable, il a préféré se claustrer.

Corps humain enté de mille organes métalliques, plastiques, magnétiques, enserré au sein de circuits et d'instruments qui corrigeaient automatiquement toute avarie, enchâssé dans un organisme-robot dont il n'était plus qu'une fraction, agi plutôt qu'acteur, je vivais dans la stabilité.

Jour 7

Non, je ne veux pas être un humain ! Quelle folie de prétendre s'arracher à sa condition ! Comment oserais-je franchir la porte (je ne l'ai pas décrite, mais j'ai d'autres soucis en tête que de parfaire la description de l'habitacle), sans avoir la moindre idée de ce qui m'attend au-delà ? Vivrais-je longtemps sans les organes dont je me suis défait ? Si même je ne ressentais pas de dommages immédiats, aurais-je lieu de conclure que cette séparation peut être définitive ?

Devenir un homme, non, c'est trop difficile. Mieux vaut, pendant qu'il en est temps encore, reprendre la position relaxe, ajuster sur soi les divers appareils, appeler le robot afin qu'il y mette de l'ordre, et redevenir ainsi un Stable. Regarder de loin les hommes qui s'agitent dans la TVT, sans se préoccuper de leurs jeux ou de leurs souffrances.

Jour 8

Non, trop difficile. Un homme, moi ? Avec ces bras qui n'en finissent pas, avec ces pinces ? Homard, oui, plutôt !

Jour 11, très tard

La nouvelle crise m'a plaqué pendant trois jours sur le filet d'ondes sustentatrices, comme après un naufrage, dans une prostration qui ressemble à celle d'un malade — et si je l'ai été, aucun appareil n'a pu me le dire.

Le robot n'a pas été alerté. Je n'ai même pas eu la force de tourner la clavette d'appel, convaincu au demeurant que le robot aurait eu fort à faire pour restaurer la chambre dans son état primitif.

Tout à l'heure, quand mes forces sont revenues, j'ai compris qu'il était vain de regretter. M'agrippant aux aspérités des parois à l'aide de mes serres, vertical tant bien que mal, j'ai osé quelques pas. Lecteur, si tu es Stable toi aussi, tu devineras sans peine l'émotion qui m'a saisi quand, pour la première fois, j'ai vu le nutricier, dont le pouls rythme toute notre existence. Le toucher seul ne nous en donne qu'une idée approximative. Maintenant, j'ai sous les yeux le serpentement des tubes qui m'apportent les fluides nutritifs, les hormones, les substances régulatrices, que sais-je encore ?

Jour 12

Sortir ? Mais comment ? La porte ne s'ouvre pas de l'intérieur...

...mais de l'extérieur ! Il faut que quelqu'un l'ouvre pour moi, et ce ne peut être que le robot. Si j'arrivais à le circonvenir...

Jour 14

Le stratagème a réussi au-delà de mes espérances. Dès que le robot, répondant à mon appel, a franchi le seuil de la pièce, je l'ai accroché et tiré par la puissance conjuguée de mes deux bras. La surprise aidant, il a basculé sur l'amas de câbles dont je l'ai entortillé aussitôt. Enfin, quelques coups au jugé ont eu raison de sa résistance, avec une telle promptitude que je suis porté à croire que le constructeur des robots n'avait pas un instant envisagé l'éventualité d'une agression.

La porte est restée entr'ouverte sur une grisaille dont je n'arrive pas à déterminer la nature. Est-ce un couloir de métal, ou une atmosphère embrumée, ou simplement le vide ? Je ne peux me décider à sortir.

Sortir, est-ce utile ? Les bras et les serres, ces appendices si intimement greffés à ma chair que je ne peux discerner ce qui est artifice de ce qui appartient à la nature, sont doués d'une mobilité

dont je pourrais faire mon profit afin d'explorer l'extérieur sans bouger d'ici.

Plus tard

(Est-ce le soir ? La teinte de l'éther extérieur n'a pas varié...)

Toujours dans l'expectative. Plus tout à fait stable, pas encore homme, hésitant à la limite qui sépare ces deux statuts. Demain peut-être...

Jour 15

Les événements se précipitent et tranchent à ma place.

J'allais faire glisser le panneau de la porte jusqu'à sa plus grande extension, lorsque, derrière moi, s'est produit un cliquetis. Le robot se réveillait !

Faire volte-face lorsque l'on a des bras de trois mètres de long et que l'on est mal assuré sur ses pieds, cela prend plus d'une seconde (au fait, que représente une seconde ?). Le robot s'était haussé sur ses genoux de métal, tout effaré encore. Dans cette posture, je n'ai eu aucune peine à l'étourdir une nouvelle fois. Mais l'irrémédiable s'était produit : en battant l'air avec ses ventouses pataudes, le robot avait sectionné le double tube du nutricier au ras de mon aisselle gauche. Une nausée sans nom m'a secoué lorsque le liquide physiologique a giclé par la coupure.

Je me suis assis sur la dépouille du robot, incapable de la moindre initiative, glissant déjà au néant.

Jour 16

Rien à faire, c'est l'avarie ultime. Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Comme je n'ose plus m'endormir, le décompte en journées et nuits a perdu son sens ; ou plutôt, c'est un jour unique et démesuré qui verra mon agonie.

Plus tard

Si je possède un circuit sanguin, à l'instar des hommes véritables, il y a beau temps qu'il a dû perdre son autonomie. Privé des substances essentielles, mon corps commence à défaillir ; c'est l'empoisonnement à brève échéance.

Cependant, il ne sera pas dit que je n'aurai pas employé à fond mes derniers instants et, puisque me voici libéré de la dernière entrave qui me retenait au monde stable, je vais enfin sortir et marcher jusqu'à la limite de mes forces.

Plus tard
Hélas, je ne peux plus compter sur mes jambes et, à moins de me traîner sur les coudes, je n'ai rien à espérer...

Toi qui me lis, es-tu à l'air libre, es-tu un homme ?

Si du moins, je pouvais

Par l'entrebâillement de la porte, les cinq segments de mon bras droit se sont déployés au dehors sans rencontrer de résistance, ils ont ensuite fourragé de droite et de gauche en toute liberté. Je recommencerai, si je peux.

Cette fois, mes doigts ont rapporté quelque chose ! Un bouquet de tiges végétales garnies de feuilles vertes dentelées et de délicates efflorescences blanches.

Je me rappelle en avoir vu à la TVT. Ce sont des orties. La TVT ne ment donc pas.
Mais alors, l'homme existe bien, ou a existé.

mes forces déclinent, il faut pourtant que je fasse part de la grande nouvelle aux autres Pourvu qu'ils ne

Un martyre. J'ai rajusté derrière ma nuque les fils du vidéo Mon cerveau se reprend à commander. Je me suis recouché sur le lit d'ondes. Comment leur dire Entre deux je tape ces derniers mots sur la machine Le lit d'ondes que je n'ai jamais quitté Jamais La preuve de l'homme par les orties Absurde

j'appelle j'appelle qui J'appelle Marie L par exemple La voici son regard me fixe Bon sang pas de son encore une fois Comment lui dire Montrer simplement les orties une fleur d'ortie Jadis elle affirmait Nous sommes dans une casemate Non c'était Pierre C qui disait Nous sommes dans une casemate Voilà mon bras droit se lève brandit la fleur pénible je m'en vais de partout mon bras montre la fleur Vu Les paupières de Marie L battent de sur-

prise La preuve approchons-la de l'écran Marie L Une femme en somme Ah l'odeur de la fleur lui parvient Fronce les narines recule et semble suffoquer Quoi quoi mon bras tremble mes yeux se brouillent et le monde cliquette de partout bientôt, quelques minutes la fin pour moi Sa tête chavire ses yeux virent au gris sa tête glisse hors de l'écran je ne la vois plus le vidéo est vide non j'aperçois les cadrans de son habitacle les courbes brisées les aiguilles oh toute sa vie qui fuit affolée et sa sa ligne de vie mes tempes bourdonnent de plus en plus sa ligne de vie la ligne de vie de Marie L rose pâle transparente effacée marie l
tuée par le parfum d'une ortie

ALBERT FERLIN

La prison

« *L'enfer, c'est les autres...* »
SARTRE.

Il y a quelques heures encore, j'avais l'espoir de devenir ou de redevenir un homme libre. Mais c'est fini. La Porte va s'ouvrir comme l'a décidé le Grand Conseil. C'est une décision grave qu'il a prise là, et je suis certain que mon cas a dû bouleverser bien des consciences.

Il faut dire que depuis vingt siècles au moins, jamais la société n'avait eu à prononcer l'emprisonnement d'un criminel car depuis vingt siècles il n'y avait pas eu de crimes.

Depuis vingt siècles... Aussi loin que les archives peuvent permettre de remonter, jamais un cas semblable. Toute la Galaxie était en ébullition au moment du procès. Tous les computeurs avaient été mis à contribution et la décision du Grand Conseil particulièrement pénible à prendre.

⁂

En haut de la Tour Majeure, les écrans ont changé de couleur. Tandis que je roule encore sur les artères de la ville, en direction du sud, sur les voies automatiques, mon écran de bord reflète le sommet de la Tour : la couleur est celle du verdict de condamnation.

Je roule toujours vers le sud. Les autres véhicules qui me doublent ou me croisent sur une lancée magnétique reçoivent la même information à leur tableau de bord. Tout le monde à présent le sait. Au hasard d'un regard, je saisis au passage les visages consternés. Chacun est troublé comme s'il s'agissait de sa propre condamnation.

Je roule toujours vers le sud car je sais maintenant que c'est par la porte du Sud, celle qui ouvre sur les terres lointaines, les plus dures à la détention, que se fera l'exécution de la sentence.

Ma voiture a changé de couleur. Elle porte celle des condamnés. Sur son passage les gens baissent les yeux de honte ou détournent leur visage. Peut-être ont-ils peur aussi. J'éprouve une sorte de satisfaction devant leur comportement, mais je ne puis même pas penser : « En quoi cela les concerne-t-il ? » Car je connais trop bien la vie... La vie de notre génération !

⁂

Je n'ai pas eu à me défendre. A quoi bon, ils ne m'auraient pas compris. Je n'ai rien eu à dire ni à faire. Les machines ne m'auraient pas compris. Peu importe le fait d'avoir une composition du sang différente, des gènes différents, cela ne constitue pas une excuse légale.

De toute façon, je ne me faisais aucune illusion sur l'issue du Procès, le Souverain Conseil étant seul qualifié pour l'instruire et décider. Je n'ai même pas eu à comparaître... C'est bien fini le temps préhistorique où le prévenu affrontait des juges populaires, où l'affaire était instruite par des magistrats. De nos jours, les Machines sont juges et le Grand Conseil, souverain.

Le procès a duré dix ans et toutes les chances ont été mises de mon côté.

De mon côté ? Laissez-moi rire ! Comment allez-vous faire pour juger le doigt majeur de votre main gauche ? En cas de condamnation, l'issue est irrémédiable : vous devez couper le doigt majeur de votre main gauche. Alors, dites-moi, n'allez-vous pas lui donner toutes ses chances, qu'il en veuille ou n'en veuille pas ?

C'est un peu ce qui s'est passé pour moi. C'est aussi la raison pour laquelle le procès a été si long, les procédures si minutieuses, les examens si attentifs, avec preuves et contre-preuves. Je crois bien que si j'avais fait le moindre effort, j'eusse pu obtenir un verdict d'acquittement.

Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Je vous l'ai dit : je n'ai pas le même sang, je possède des gènes différents, mon esprit est complètement séparé de cette société rigide dans laquelle nous vivons en symbiose obligatoire.

⁂

Voilà pourquoi la honte est sur les visages et peut-être la terreur aussi. Qui sait si je ne suis pas le premier d'une longue lignée dont l'amputation appauvrira en fin de compte le monstre organique que nous sommes, nous, civilisation d'aujourd'hui ? Je dis nous... Bien. C'était encore vrai il y a une heure à peine. Mais maintenant, dans ce nous, il y manque mon *moi*.

Ce n'est tout de même pas sans une certaine appréhension que je roule vers la Porte. Encore quelques minutes et tout sera fini. Adieu Cité !

Je jette malgré moi un coup d'œil à l'entour, je regarde malgré moi l'enchevêtrement des routes magnétiques, les Ponts, les Machines merveilleuses, les immenses bâtiments aux surfaces colorées et lumineuses de jour comme de nuit... Tout cela qui constitue la plus magistrale symphonie vivante et mouvante de formes et de couleurs à la gloire de l'homme et de ses ambitions.

Parfois, dans le ciel (je devrais dire dans l'espace), d'un bleu pâle uniforme qui domine la Ville et en cerne la Coupole, les condensations imprévues des astronefs dessinent une appogiature surprenante à cette musique dont la basse résonne à mes yeux dans son harmonie soutenue et pourtant changeante.

Je regarde encore, autour de moi, ces taches colorées qui s'étagent sur 2.000 mètres d'épaisseur sans brume, sans vibrations parasites et je saisis toute leur signification. Derrière les écrans translucides de 500 millions de cellules colorées, règne l'organisation la plus parfaite de l'Univers régissant la population totale du globe, concentrée ici dans la Cité sous Dôme. Partout, les déclenchements électriques animent la vie intérieure de ces cellules et de leurs habitants. Partout, les monstrueuses machines du Cerveau Central, construit et rivé à vingt lieues sous terre, commandent les gestes de deux milliards d'êtres humains agglutinés sous le Dôme, leur réveil comme leur nourriture, leur plaisir comme leur travail, leurs joies comme leurs peines... Mais, ont-ils seulement des joies et des peines dans un monde entièrement automatique et aseptisé ?

Partout, une infinité d'encliquetages électroniques, de robots, de tenseurs tissent entre ces êtres leurs fils invisibles de relations qui nouent et dénouent les contacts, les déplacements, les pensées, les émotions collectives ou privées. Partout, à chaque instant et grâce aux merveilleuses inventions du génie humain, deux milliards de vivants peuvent non seulement se sentir solidaires du Grand Conseil et faire partie de l'esprit même de ses membres, mais encore éprouver cette solidarité entre eux.

Voilà ce que joue dans ma tête la symphonie des couleurs que la vitesse déroule en contre-chant tandis que je roule vers la porte du Sud.

⁂

C'est aussi ce que l'esprit du Grand Conseil vient de dissoudre en moi : ma conscience collective. Peut-être, loin, très haut, une cellule orangée vient-elle de s'éteindre, l'émail bleuté d'une fenêtre de perdre sa couleur, le robot de s'assoupir... Peut-être, très loin, très bas, très

profond, un flip-flop vient-il de se déconnecter, un tiroir électronique de s'éjecter de son logement qui devait porter le numéro 14-0-28-682-08-94-101, insigne de mon nom, de mon âge, de mon grade, de mes relations et de ma vie et qui figure aussi tatoué sur ma poitrine.

Je comprends combien a pu être pénible pour le Grand Conseil cette mutilation et combien elle sera douloureuse pour tous ceux qui m'étaient connectés. Mais, pourquoi dans cette difficile épreuve, suis-je le seul à ne pas souffrir ? Pourtant, en face de la gigantesque et parfaite organisation de la vie dont je m'éloigne à vitesse vertigineuse à bord de mon véhicule vers l'exil, la détention dans les Terres Lointaines, j'apparais dans mon individualité, c'est-à-dire ma solitude.

Elément détaché de cet invraisemblable jeu de construction humaine où chacun de nous repose sur l'autre, s'aidant, se compensant ou s'annulant selon le rythme du Cerveau Central, je me trouve inutile et dérisoire. Je me trouve seul, roulant vers la solitude. Adieu la Liberté !

Mais je ne comprends pas encore que cela puisse être la plus terrible sanction du Tribunal, celle qui emplit de peur et de honte tous mes semblables, et de douleur mes plus proches.

⁂

J'approche de la Porte. Déjà, au loin, devant moi, j'entrevois ses battants gigantesques. Je distingue parfaitement qu'à mon approche ils s'ouvrent lentement, mathématiquement, en fonction de ma vitesse pure. Quand je serai à sa hauteur, la Porte sera grande ouverte et mon véhicule passera comme une fusée de l'espace concret, coloré et méticuleux de la Ville à celui incertain de l'au-delà de la Ville.

Les symphonies de couleurs animées convergent vertigineusement vers la porte sombre... J'approche... J'approche... Un sifflement aigu...

Je suis passé.

⁂

Le silence. L'unité d'une nature, autre. Loin, très loin derrière moi, flamboie le globe incandescent de la Ville. Je l'ai regardé tout de même une fois encore. On dirait... On dirait d'une perle géante posée dans la verdure...

Car ici, c'est la verdure. Devant moi, à l'horizon baigné de brumes nouvelles : des montagnes, des collines, des choses mouvantes comme des nuages... A portée de ma main : des arbres odoriférants secoués de brise légère, ô combien différents de ceux de nos cellules, de nos hydroponiques, de nos musées de Flore toujours chargés d'odeurs d'antiseptiques, de bactéricides, de solvants, de nourrissants. A portée

de ma main : des arbres aux troncs rugueux, aux branches velues, aux feuilles dures ; des buissons aux épines acérées qui tentent vainement d'entamer ma combinaison de plastex.

Je sors de mon véhicule et l'abandonne comme un cadavre ou une chrysalide. Je plonge avec volupté dans cette mer végétale dont les vagues et les remous me submergent délicieusement... De l'herbe !

L'exil... La prison... Prisonnier...

Ils ont dit que je serais prisonnier dans les terres lointaines..

Alors que la vie commence... Mon sang, mes gènes, la Liberté !

JÉRÔME SÉRIEL

Le satellite artificiel

A mon frère.

« Un nouveau satellite artificiel a été lancé hier soir. Ses caractéristiques n'ont pas été révélées. »
(*Les journaux.*)

Lundi 13 *octobre* 197.

Je ne sais pas très bien ce qui me pousse à entreprendre la rédaction d'un journal. Il n'y a guère en moi de tendance à l'introspection, ni à la contemplation à outrance. C'est plutôt une nécessité soudaine, un acte inéluctable.

Mon petit appartement est vide, nu, triste. Les rues de Bruges sont grises et luisantes de pluie. Au-delà du Parc c'est le petit canal, les vieilles bâtisses calmes... J'écris sans doute pour me prouver à moi-même que j'existe toujours, que je ne suis pas encore entièrement dissous dans le grand silence humide et cultivé qui m'environne. Mon esprit n'est plus qu'une trame, un jeu de connexions et de fibres nouées, comme ces grands napperons de dentelle, aux étalages. Mes livres déjà sont partis, mes affaires personnelles sont dans les valises qui encombrent l'antichambre. Mon regard ne se pose plus sur rien quand je lui fais sillonner la pièce où j'ai vécu si longtemps.

Je ne savais pas au papier cette lourdeur presque vulgaire, je n'avais jamais remarqué cette bande décollée près de la cheminée. Maintenant que je le vois objectivement, le fauteuil vert semble idiot ; et pourtant je suis jaloux de ces meubles qui resteront ici. Je m'attarde avec faiblesse et lassitude sur cette feuille de papier que je jetterai sans doute dès que mon vague-à-l'âme sera passé, dès que je serai à Anvers et que je verrai le bateau. A Princeton ils m'engagent pour un temps indéterminé. D'après Brignac c'est assez bien payé.

Même jour, 23 *heures*

Je viens de faire un dernier tour dans la ville. Les passants y sont

assez rares. Serrés dans leurs gabardines et leurs manteaux, ils se hâtent dans une pluie douce, presque tiède. La ville pulse régulièrement. Curieux, que je l'aie toujours aimée. Après tout, je suis un « scientifique » ; je devrais plutôt aimer l'avenir que le passsé, plutôt me passionner pour le nouveau satellite qui a été lancé ce soir. Qui aurait pu imaginer, voici seulement cinq ans, un satellite de trente tonnes, tournant d'Est en Ouest, en sens inverse de la Terre ? Mais les gens n'achètent pas spécialement le journal pour cet article-là. J'ai du mal à comprendre cet état d'esprit ; ils sont comme *résignés*. Mais résignés à quoi ? L'intérêt scientifique des satellites est énorme, même si certains — une minorité — voient avant tout l'aspect militaire de la chose. Mais non, c'est comme un fossé entre les savants et cette foule, et je ne parviens pas à comprendre comment ni quand il a pu se creuser. Au début de ce siècle, l'Astronomie était si populaire qu'on se passionnait pour l'éphémère beauté de deux astres en conjonction ! Aujourd'hui on lance un satellite de trente tonnes... et les gens l'ignorent. Je suis fasciné par ce gouffre d'inculture et de froideur sous les pas de la Science. Et je ne peux m'empêcher de craindre en y pensant.

Mardi 14 *octobre*

Ce soir je suis à Anvers, Hôtel du Petit-Canal. J'éprouve toujours la nécessité impérieuse d'écrire. Je n'ai rien au monde en somme, que ce paquebot dont j'aperçois, de ma fenêtre, les deux hautes cheminées, au travers d'un fouillis de mâts et de grues. Je n'ai même pas l'énergie de penser à ce que ma vie sera là-bas, en Amérique.

Brignac, qui est gentiment venu me dire adieu ce matin, accompagné d'Anelot, m'a un peu retapé le moral, avec sa bonne jovialité. A propos des réactions des gens devant les grandes réalisations scientifiques il me dit :

— « Que veux-tu, la vieille génération a été intellectuellement brisée par deux terribles guerres dont elle n'a pas encore compris le pourquoi ni le comment. Elle ne sait pas pourquoi elle les a faites, elle sait encore moins comment elle les a gagnées — si elle les a gagnées. Ce n'est pas à ceux-là qu'il faut demander de comprendre, mais aux enfants, aux esprits neufs qui grandiront dans ces merveilles et... »

Anelot a interrompu ce flot d'enthousiasme :

— « En auront-ils le temps ? Auront-ils le temps de comprendre que leurs parents sont fous, avant que la folie ne fasse tout sauter ? »

Pourquoi dramatiser à ce point ? Je crois pour ma part — et c'est ce que je leur ai dit — que les hommes sont tout de même assez sages pour savoir ce qu'ils risqueraient à une nouvelle guerre. J'ai

quand même réussi à en persuader Brignac et Anelot. Le bateau appareille demain, à la marée de l'après-midi.

Jeudi 16 *octobre*

Nous sommes en mer depuis hier, ce que je supporte mieux que je ne l'aurais cru. Certes l'accoutumance à la vie du bord n'est pas totale encore, mais je prends l'audace au moins de m'installer vraiment dans cette cabine où je vais habiter six jours. Je suis bien heureux tout de même de posséder ce « journal », commencé en Europe, qui établit un trait d'union avec mon passé. Non, je n'ai pas honte de cette naïveté. La puérilité peut être une qualité pour l'homme de science. Je ne crois pas aux hommes de fer, aux êtres impitoyables comme Anelot. Ils sont trop objectifs ; gardons notre sens du merveilleux. A quoi bon ternir notre joie par de vagues inquiétudes ?

Même jour, 21 *heures*

La radio donne des précisions à propos du Satellite. Contrairement à ce qui a été primitivement dit, il n'a pas un but exclusivement scientifique. Il serait muni d' « yeux » spéciaux réceptifs à des corpuscules jusqu'ici très difficilement détectables — même aux neutrinos, paraît-il — et permettraient d'espionner les territoires ennemis en cas de conflit. Cette nouvelle a provoqué une certaine animosité parmi les passagers. Je ne vois pas très bien pourquoi. Si vraiment on a isolé le neutrino — il faut pour cela que les recherches aient progressé de façon magnifique — c'est pour la Science un très grand pas en avant dans la connaissance de la Nature. D'autre part, il y a certainement une part de bluff dans tout cela. Comme toujours, ils veulent impressionner l'opinion publique en gonflant leurs réalisations.

D'un autre côté il est bien évident qu'il ne peut pas y avoir de conflit en ce moment : l'automation des armements est telle que le pays attaquant serait réduit en miettes en même temps que la proie convoitée. Evidemment il reste la possibilité d'une folie criminelle. On m'a assuré que les militaires n'intervenaient que secondairement dans les conseils qui s'occupent de l'Espace. Mais Anelot trouve cela peu vraisemblable. A son avis, ce sont les savants qui figurent dans ces Comités comme cinquième roue du carrosse, il faut bien une couverture scientifique. Il croit que les militaires cherchent justement l'arme capable d'anéantir l'ennemi *avant* toute possibilité d'action des automates défensifs. Je ne sais pas si une telle chose est possible, et à vrai dire je n'ai pas cessé de considérer avec mépris ces belles théories de nos éminents stratèges. J'aime mieux ne pas y penser.

Pas une vapeur, pas une coque en vue. La Météo nous promet

de la tempête. Tout le monde à bord est enchanté : le voyage avait commencé d'une façon par trop ordinaire. « Eh bien, ma chère, il paraît que nous allons avoir un grain ! » minaudent les belles dames du pont supérieur. Parmi elles, j'ai fait par hasard la connaissance d'Ammya Louver, femme du Lieutenant-Colonel Louver. Le point de départ de notre conversation amicale : un dauphin qui sauta hors de l'eau sous nos yeux, à quelques mètres du navire. Elle parle de me présenter à ses amis.

Vendredi 17 *octobre*

En fait, Ammya Louver n'a cherché à m'introduire dans le cercle de ses connaissances que pour détendre un peu l'atmosphère méfiante de leurs réunions. Je ne lui en veux d'ailleurs pas. C'est une femme très intelligente et très douce. Mais je crains de ne rien pouvoir pour ses amis. Ils ont un air supérieur, pour raconter la succession de tueries, de tortures et d'horreur qu'ils appellent leur vie, qui donne la nausée. Ils font vraiment bon marché d'une existence dont ils sont incapables de saisir la beauté et le sens profond. Et bon marché, du même coup, de l'existence des autres. A ma surprise, je découvre que leur grande affaire est la Science. Il y a parmi eux un type qui les domine tous, Collion. Ingénieur de la vieille école. Il a des cartons pleins d'armes mirobolantes qui nous permettront, paraît-il, de vaincre. Vaincre, vaincre, vaincre, ils n'ont que ce mot à la bouche. Vaincre qui ? On n'en sait rien. Les salauds. Les cochons. Les Autres. J'avoue que je ne connaissais pas encore ce genre d'hommes. Comment leur faire partager les intraduisibles secrets de notre joie ? Comment leur donner une idée de la toute-petitesse de leur toute-puissance ? Rien à faire. Mais je repense aux idées d'Anelot.

Cependant, la tempête s'est levée. Je ne vais pas écrire plus longtemps. Chaque mot devient l'objet d'une terrible lutte.

Même jour

Il le faut pourtant. Je n'ai pas entendu parler d'une chose pareille depuis que le Contrôle Stratosphérique existe. Le bateau dérive au hasard. Dans le grand salon le beau monde s'inquiète. La tempête est trop bien réussie. Les Louver sont dans tous leurs états. Ils craignent visiblement de se trouver retardés dans leur voyage vers une île perdue du Pacifique : que vont-ils faire là-bas ? Ils semblent pressés de fuir toute civilisation, et tracassés par une profonde terreur.

22 *heures*

Voici une demi-heure, la tempête a brusquement cessé. Tout le

monde est monté sur le pont. Nous avons été surpris de constater qu'il faisait encore clair sur la mer. Tout était calme.

23 *heures*

C'est incompréhensible, il fait encore jour ! Mais un jour verdâtre et blafard, une luminosité vaguement inquiétante qui pèse sur la mer et sur le navire. Cette lueur n'a rien de terrestre, c'est comme le support morbide d'un cauchemar. Le bateau a été remis en marche à petite vitesse. Il paraît que les boussoles sont déréglées. Je n'aurais pas cru une chose pareille possible à notre époque.

Cinq heures du matin

Nous l'avons tous vu. Cela se dresse au-dessus de la mer comme une statue magnifique, infiniment lointaine. Cela illumine l'océan tout entier. Voilà pourquoi la nuit restait si claire. La lumière en est toute intérieure. La Chose a un visage d'un poli et d'une harmonie magnifiques. Non pas humain, certes. Et pourtant cela contient ce que l'Humanité peut avoir de plus pur. Tout le monde est monté sur le pont pour voir cela. Le navire est à nouveau en panne. On croit que c'est l'irruption de la statue qui a provoqué cette tempête, et déréglé les instruments de bord. Ammya profite de la confusion pour s'éloigner le plus possible de la sinistre équipe de ses familiers. Nous sommes très souvent ensemble. Je n'ai pas passé l'âge où une femme qui a peur est le plus attirant des êtres. Mais de quoi a-t-elle peur ? Je n'ose le lui demander. Sa présence à côté de moi, et cette magnifique statue de jade à l'horizon sur l'océan, cela rend toute conversation logique impossible.

Samedi 18 *octobre*

Il n'y a plus ni jour ni nuit. Le bateau n'avance plus. Pas de vague sur la mer. La radio ne capte plus rien, et nos messages se perdent dans l'espace. De plus en plus souvent, Ammya se met à pleurer doucement. Elle sait quelque chose qu'elle ne veut pas dire, elle connaît le drame qui se joue sur ce maudit bateau. Louver, Collion et leurs amis sont pâles et décomposés. Et toujours la statue là-bas.

Lundi

Ammya est ma maîtresse depuis cette nuit. Elle m'a dit tout ce qu'elle sait ou croit savoir. Anelot avait raison. Encore pire que tout. Ils ont trouvé l'arme qu'ils cherchaient. Le satellite qui m'enthousiasmait hier n'emmène pas autour de la Terre trente tonnes d'ins-

truments pacifiques. Les amis des Louver qui ont fabriqué l'engin et l'ont lancé d'une base européenne mal localisée, l'ont doté d'émetteurs de vibrations spécialement destructives, qui s'attaquent aux cellules vivantes. Cette arme diabolique est évidemment déclenchée sélectivement au-dessus du territoire de l'ennemi. L'engin doit donc être muni d'un servo-mécanisme très précis, probablement basé sur l'alternance du jour et de la nuit sur les régions survolées. Les pauvres fous ! Que le moindre dérèglement survienne dans le fonctionnement du robot, et toute vie disparaîtra de la surface terrestre !

Même jour

Nous n'en pouvons plus. Tout va être détruit, mais autre chose me bouleverse surtout : cette trahison séculaire des peuples par cette Science même qui faisait leur fierté. Oui, nous avons travaillé pour elle, nous avons servi *cette science-là !* Il est trop tard à présent, trop tard pour se repentir. Mais il n'est pas trop tard pour maudire. Avec ironie, une statue de jade surgie de la mer nous contemple de toute sa beauté. Qui l'a faite ? Se peut-il que des êtres plus intelligents que les hommes aient décidé d'intervenir.

Même jour, 22 heures

Enfin nous avons reçu un message ! Un radio-amateur espagnol. Et nous savons maintenant. La transmission s'est interrompue de la façon la plus brutale, et la plus significative.

Mardi, 9 heures

Nous avons compris ce qui s'est passé. Il a dû surgir en plusieurs endroits du globe terrestre des statues semblables à celle que nous voyons là. Leur rayonnement a supprimé la nuit sur des régions entières de la Planète, et ces plages lumineuses auront trompé le satellite-espion dont les émissions meurtrières devaient se déclencher sélectivement sur certains pays. Son réglage était évidemment basé sur l'alternance des jours et des nuits, comme je le pensais.

Ammya me dit à l'instant que la décision est prise de remettre le navire en route pour regagner l'Europe. Mais pour notre part, nous voulons demeurer dans les parages de cette incompréhensible statue. Nous aurons plus de chances ainsi de comprendre son origine et de connaître les merveilleux artistes qui l'ont conçue.

Mercredi matin

Il a été relativement facile de s'emparer d'un canot de sauvetage.

Plus facile que je ne l'aurais cru, malgré la lueur crépusculaire qui règne partout.

Maintenant le navire a disparu à l'horizon. Si l'on en juge par les migraines qui nous assaillent, Ammya et moi, le mal ne tardera plus à nous prendre. Pourquoi avons-nous été épargnés jusque-là ? Peut-être est-ce dû à la statue elle-même, son propre rayonnement atténue peut-être l'effet des ondes meurtrières du satellite, qui balaient désormais notre planète au hasard des lueurs et des ombres. Nous l'avons maintenant abordée, ayant trouvé à son pied une petite grève. La hauteur est impossible à évaluer. Quand on la heurte elle rend un son merveilleusement clair, d'une résonance extrêmement mélodieuse.

Même jour, 13 *heures*

Un paquebot passe au large. Comme il nous présente son étrave, nous croyons longtemps qu'il met le cap sur nous. Mais il traverse lentement l'horizon. Aucune vapeur ne s'échappe de ses cheminées bleues. Enfin nous constatons avec terreur que c'est notre paquebot. Il dérive et disparaît, emportant sa cargaison de morts.

Combien de temps tiendrons-nous encore ? Nous avons des vivres en quantité mais le mal s'est mis en nous. Le regard d'Ammya me fait peur. Nous nous aimons de toute notre âme, avec toute la passion dont nous sommes capables ; cet amour nous emporte et nous fait renaître quand nous pensions tout perdu. Et pourtant il arrive que les yeux d'Ammya me contemplent avec une telle fixité, tant de silence... Elle semble écouter en elle une vaste déroute intérieure, suivre dans ses entrailles le progrès d'un mal sourd et profond.

Et puis nous avons vu passer le Satellite Artificiel. Un gros point blanc qui traverse lentement le ciel. Il tournera éternellement, lui. Au-dessous, plus un homme, plus un insecte, plus rien. Après, les Peuples d'Ailleurs s'interrogeront à son sujet.

Je ne sais plus quelle heure il est, quel jour nous sommes. A quoi bon préserver ces formes, ces traditions ? Tout est perdu bel et bien. La Terre perdue, corps et âmes. L'état d'Ammya me bouleverse. Elle se tient le plus souvent debout le long de la statue, les épaules collées à la pierre, la tête penchée sur le côté, le regard empli de nausée. Il n'y a rien à faire pour la tirer de cette position. Elle ne me voit plus, je ne crois pas qu'elle ait encore conscience de ma présence.

Ammya est revenue à elle un moment. Elle est d'abord tombée comme une masse. Hébétée, elle s'est relevée en sanglotant. Long-

temps elle a pleuré dans mes bras. Nous nous sommes aimés avec désespoir. Des heures ont passé. Je ne sais plus ensuite. J'ai des absences étranges, des pertes de connaissance. Je décroche de la réalité, je m'attarde à écouter mes entrailles qui frémissent atrocement comme de l'eau qui va bouillir. Ammya vient de reprendre sa pose le long de la statue. Ses yeux sont fermés, sa bouche sèche, son visage blanc. Pourtant tout le reste de son beau corps a pris une teinte comme bleutée. Je crois... que je regrette pourtant toute notre belle science. Comment notre destin s'est-il resserré, étranglé tout-à-coup ? Mais il suffisait d'un rien. Il aurait bien fallu que nous réfléchissions. Avant.

C'est forcément le grande le beau délire C'est assez poignant et bleu. Ça va et vient en houle et quand elle monte elle échoue pour spirale et tout se fait en déluge alors.

Je pense je suis le neutron. Les neutrons thermiques comme le professeur dit l'origine pour les électrons les électrons ? La basse énergie, oh ! Quand ; ils n'auront que cela C'est tout de même. Quelque chose non ? Que la ! ! ! Science bondieu. Quel bleu là-bas très loin à l'horizon dan mon ventre ça fait rire comme une bosse parce que mon estoma est tout bossu de l'intairieure avec Amm. elle est bleue c'est drôle J'ai été voire mais Ammya elle est plus ici. C'est la pâte et le long ça glisse dans la mer. Le soleil aussi il sait alors c'est forcément lui qui dit comme pour dire : tiens tiens et elle revient sans rien dire comme pourquoi toute cette lumière cet'lumiair

a tr pe
um kR

Qu'est-ce que j'ai écrit là ? Un faisceau aveuglant troue l'univers, illumine ma conscience mais cela va durer combien de temps ? En regardant autour de moi j'ai hurlé hurlé hurlé en voyant ce qu'il restait d'Ammya. Nous n'avons même pas pu nous dire adieu En moi je peux suivre les Ah r

Encore flanché je veux très vite : je peux suivre les progrès du mal ; mes entrailles ne sont plus qu'une vase bleue comme cela et qui gagne gagne je la sens qui monte.

La lumière toujours. Est-ce une image dans mon délire ? Mes yeux se ferment. Une force me fait continuer à penser mais je sais que j'ai franchi toutes mes limites. Je suis au-delà de la Mort elle-même je vois... Sûr, c'est un appareil c'est très net il est... Oh ! Qu'un homme au moins l'ait vu, l'ait décrit ! Il est vaste et dentelé d'or et de rouge. Il règne tout autour une immense aile plate. Mille baies

somptueuses scintillent dans sa lumière. A l'extrême rebord de l'engin qui flotte somptueusement au-dessus de l'océan deux êtres magnifiques sont debout. Ils sont grands, merveilleusement beaux, et pourtant leur visage qui n'a rien d'humain reflète une douleur prodigieuse c'est bouleversant mais de leurs yeux je vois comme des larmes couler se peut-il que ce soit pour moi que... Leur appareil oh ! tout ce bleu ce bleu en moi. Ils sont enfin venus mais... Oh tout faiblit !... Amis ! Amis ! Amis ! Pauvres Amis d'Ailleurt, il ai tro tar

---

GÉRARD KLEIN

Un chant de pierre

à Florence

Je n'ai rien demandé aux dieux parce que je ne crois pas en leur existence ; mais ils m'ont donné la solitude. Cela, je l'ai compris au moment de quitter un monde prêt à exploser, et dont le temps depuis a dispersé les cendres. J'ai vu, sans émotion, des hommes courir dans les rues parce que le soleil s'émiettait au zénith en une neige de feu. J'en ai vu s'efforcer d'emballer leur destin et traîner derrière eux des caisses et des coffres, tout bardés de clous, des livres et des pierres, des armes, des fourrures et des machines grinçantes imprégnées de lumières. Ils eussent tous donné la vie d'un autre pour emporter quelque bibelot, parce qu'ils n'étaient rien de plus qu'une collection d'objets, et qu'ils préféraient perdre leur âme plutôt que leur passé. L'avenir, lui, ne pèse rien. C'est le seul bagage commode. Mais ils en avaient peu.

Je dis mal ces choses car elles sont confuses dans ma mémoire. J'avais pourtant mission de tout voir là-bas et d'en faire la chronique. Mais j'ai pris pour habitude — et par nécessité — de laisser couler en arrière du présent, les ballots d'images, de sons et d'odeurs que ramassent les sens. Je ne sais trop où ils se perdent. Mais il doit exister au moins de cet enfer individuel des voies de retour, car il m'arrive de discerner entre les ombres la brume circulaire d'une forêt où j'appris à me perdre quand j'étais jeune, la nudité palpitante des soleils que j'ai chantés, l'éclat électrique d'une plaine de sable, et les visages effarés de la planète mourante.

Vous avez peut-être lu ou entendu ce qui se passa là-bas. Cela semble si barbare en notre époque de mesure que l'on songe aussitôt à quelque ancienneté mythologique. Mais c'était hier. Les colons de ce monde tirèrent si longtemps et si fort sur les sources énergétiques de leur étoile que quelque chose céda en son cœur et que le plasma, comme un sang de feu, s'écoula dans l'espace. S'ils nous avaient cru, et après tout, c'était notre science, ils seraient partis à temps, ou ils auraient endigué le désastre. Mais ils ne voulurent rien entendre

et quand vint le temps de l'exode, ils tuèrent même des nôtres qui voulaient retarder la catastrophe en freinant leurs excès. Ils rejetèrent la faute sur nous. Ils prétendirent mieux connaître leur étoile que nous, oubliant que nous n'appartenons à aucun monde particulier, tenons les étoiles pour égales dans leur générosité comme dans leur traîtrise, et avons réfléchi aux rythmes qui agitent leur vie. Ils parlèrent de sabotages, d'invasions, de races étrangères soucieuses d'abîmer leur fortune. Ils se virent aux horizons de la nuit les avant-postes de notre insouciance, négligeant dans leur angoisse la variété des mondes sur lesquels porte notre puissance et l'œil égal que nous jetons sur chacun.

Au reste ces rappels n'ont que peu d'intérêt et ce n'est pas mon objet de les conter. Je ne les dis que pour arracher aux filtres du temps les débris corrodés que la mémoire moisit. C'est une histoire de cent époques qu'une débâcle, comme le revers de la conquête, que j'ai vu jouer au moins sept fois, où le rôle inconstant de l'adversaire est tenu par l'homme, par l'étranger absolu ou par l'inconscience frigide des choses. Ce sont là, disait mon maître Stello, l'homme au visage nu, les moyens dont les sociétés se servent pour oublier leurs fautes, et la nature pour effacer ses erreurs. Mais c'est supposer derrière les grilles de notre cage, des puissances auxquelles j'ai refusé l'existence : c'est un curieux goût de la transparence qui pousse un esprit clair et aventureux à trouver des raisons là où il n'y a que des conséquences.

Je vous ennuie. C'est mon droit. Vous êtes venus me demander mon nom dans l'espoir serein de découvrir le vôtre. Mon nom, on ne me l'a dit qu'une fois, et il faut bien que je vous expose en quelle circonstance, et de quelle manière il donna un sens à ma vie et la dévora ; même si aujourd'hui je le trahis en vous lassant.

⁂

C'était aux grilles du port qu'encerclaient les collines de la ville. Le soleil oblong, déformé par le venin stellaire qu'il crachait dans l'espace, jetait aux nefs une ombre plate. Sur les hauteurs, les villas du bord des sables brûlaient tranquillement et, comme des parcelles de suie, des essaims d'oiseaux éclataient au-dessus des fumées. Nous attendions, calmes dans la chaleur, qu'une nef en partant brasse l'air. Et c'était devant nous le passage incessant d'une cohorte humaine qui venait se briser aux grilles du port stellaire. Ils nous maudissaient en même temps qu'ils nous imploraient. Ils eussent pris d'assaut les nefs si les gardes n'avaient contenu ce désordre. La veille, j'avais vu un navire chargé à craquer, ses sas pleins de fuyards, s'élever lourdement vers les étoiles, et tituber soudain, se plier dans l'altitude comme une lame de canif et s'éparpiller sur toute la province. Après

quoi, nous fîmes mouvement, quittant la plaine où s'érigeaient nos tours d'observation, et nous prîmes position entre la ville et le port. Le nombre des départs était faible, mais nous fîmes pour le mieux. Lorsqu'on me reproche de parler avec froideur de ces choses, je me tais, car qui les a vues n'a nul besoin de les entendre et qui les ignore peut conserver le sommeil. J'ai vu des enfants roulés dans des étoffes, attendre, muets, avec des yeux de sphynx. J'ai vu un couple, un homme et une femme, très jeunes, très calmes, en costume un peu excentrique, comme s'ils partaient en voyage, qui erraient entre les groupes, tout près des portes : ils semblaient sûrs qu'elles s'ouvriraient pour eux, et ils furent écrasés le lendemain dans la cohue qui annonça le dernier jour. J'ai vu des vieillards dont la vie durerait moins que le temps du voyage, acharnés à traîner leur futur cadavre sur un monde plus serein.

Et je l'ai vue, celle qui savait mon nom. Elle descendait d'un faubourg lointain, mais la fatigue n'avait pas entamé son visage lisse. Ses cheveux clairs étaient couverts de poussière, mais la lumière crue traversait cet écran et y prenait une sorte de fraîcheur. Sa bouche était pâle. Je l'ai regardée parce qu'elle marchait entre ceux qui couraient, et qu'ils faisaient pour l'éviter un brusque crochet, qu'ils ne l'effleuraient même pas, comme si elle leur avait été irrémédiablement étrangère, inquiétante. Elle seule avait les mains vides et point encore de souvenirs inscrits sur le front ou dans les yeux. Elle vint vers moi et me demanda le chemin. Je hochai la tête et lui montrai les portes. Elle me regarda, puis fit un signe et se détourna. Elle s'en alla au bord des grilles et demeura longtemps debout, le visage levé, contemplant l'étendue de ciment et les transports pyramidaux qui avaient été les symboles orgueilleux du commerce et qui n'étaient plus que les vecteurs de la peur. Elle s'est peut-être assise sur une caisse, ou bien elle a cherché l'ombre inutile d'un mur en attendant que le jour s'achève. Peu importe. Je suis sûr qu'elle demeura à l'écart, isolée de la peur collective, aveugle à la déroute, et retournant peut-être sous ses paupières closes les très anciennes images d'un monde moins brutal.

J'étais dur alors, et, parce que ma propre vie se trouvait menacée, j'avais peu de pitié. J'avais tort. Pour elle, je pouvais en avoir à cause de son étrangeté et de son abandon silencieux.

⁂

Au matin, nos machines cédèrent sous la pluie des photons. Nos écrans qui protégeaient la ville s'effondrèrent d'un seul coup avec le bruit sec de la foudre ou d'une voûte de bois qui craque. Le ciel vira de l'éclat de l'argent à celui du fer liquide. La chaleur du matin tomba sur nos nuques en un torrent de plomb. Un grand

vent se leva, exhalé par les sables, et l'herbe prit feu spontanément, d'abord sur les hauteurs, puis partout à la fois. Je vis un peu plus tard les routes s'animer, osciller comme de longs serpents mous et devenir à la fin de noirs ruisseaux fumants. Je ne sais combien périrent cette heure-là, mais il y eut un grand cri, une marée sonore, et ce fut la cohue.

Les nôtres ouvrirent les portes. Sur le port, les écrans tenaient encore et sur cette surface réduite, ils pouvaient interdire au ciel de bronze de brûler notre peau et de sécher nos os. Les gardes laissèrent d'abord entrer le flot humain, peut-être faute d'ordres contraires, peut-être par humanité, à coup sûr sans espoir, car rares seraient les nefs qui parviendraient encore à passer l'haleine embrasée de l'étoile.

Je la vis immobile, à l'écart, comme une fine colonne, dans sa robe de soie blanche. Des gouttes minuscules perlaient sur son front et autour de ses lèvres. Elle n'avançait pas. Les courants de la ruée s'ouvraient sur elle et se refermaient.

— « Vous êtes folle, » criai-je. J'étendis mon propre écran pour qu'il la protège, et elle tourna la tête, saisie par la fraîcheur soudaine, et ses yeux rencontrèrent les miens.

— « Je suis Lo, » dit-elle.

— « Et moi, je n'ai pas de nom, » criai-je dans un mouvement de colère. Je lui pris le bras et j'oubliai la foule, ou plutôt je cessai de la voir autrement que comme un taillis de corps qu'il fallait forcer. En d'autres temps, j'eusse été tué malgré mon armure et ma taille, au seul vu de mon origine. Mais là, le péril était trop proche, et ne mourait que celui qui glissait au sol, un peu avant ceux qui l'écrasaient.

J'évitai les grandes portes qu'à l'aide de puissants treuils, les nôtres refermaient sans douceur, car le port était plein. Nous longeâmes les murs sans rien dire, juste au bord du feu, et mon ombrelle énergétique nous protégeait à peine. La moitié du ciel avait pris une teinte que j'ai vue depuis au cœur des volcans. Je m'étais mis entre elle et la lumière rasante. J'avais envie d'elle peut-être simplement à cause de la proximité probable de la fin, ou encore de la clameur monstrueuse qui battait derrière nous. Je songeai que de ce demi-million de morts, il ne resterait pas un fragment d'os qui pût intriguer un archéologue de l'avenir. Et c'était peut-être cette idée, jointe à un désespoir plus grave et plus ancien et que la situation rendait brusquement dérisoire, qui me poussait à la prendre. Mais je n'ai jamais eu le goût du viol, sans doute parce que j'aime moins le plaisir que je prends que celui que je donne. Ma main avait glissé le long de son bras jusqu'à la sienne. Elle me tenait fermement.

Nous atteignîmes seuls la porte secondaire. Je me tournai vers elle et d'un mouvement puéril, je fis glisser ses cheveux entre mes

doigts. Elle sourit. Elle s'appuya contre moi et ses seins caressèrent ma poitrine au travers de mon armure souple d'amiante et de nylon. Ce fut un contact furtif. La porte était close. Je prononçai les mots dans le phosphore. Je dus les répéter trois ou quatre fois, mais à la fin, les automatismes jouèrent et la porte s'ouvrit comme les paupières d'un œil.

Nous étions perdus dans le désordre, sous la voûte immense, pointée comme une voile vers le ciel, du cosmodrome que cinq années du travail inlassable d'une armée mécanique avaient à peine suffi à bâtir. Nous sommes un peuple de l'espace et nous aimons dresser vers les étoiles ces grands doigts de béton, comme des obélisques. Celui-là donnait, le jour, contre l'astre, un abri supplémentaire, et la nuit, il masqua le ciel rouge des nuées ionisées que les radiations avaient enflammées.

Nous avons erré sous cette ombre longtemps. Je reconnaissais parfois l'un des miens. Nous sommes un peuple à part, nous, médiateurs des songes, serviteurs des puissances profondes, et l'on nous reconnaît, quel que soit notre habit, à une certaine distance qui nous écarte du présent. Nous n'avions plus d'autres tâches que d'empêcher le chaos et d'attendre qu'un navire hypothétique s'enfonce dans la marée déchaînée de l'étoile et vienne sauver ceux qu'il pourrait embarquer. Et moi d'être un témoin, et d'enrichir ainsi soit les fichiers centraux, soit les archives d'En Bas.

J'avisai des tapis du pays des sables, abandonnés, et j'en déroulai trois que je superposai pour que Lo puisse s'y reposer et je m'assis à côté d'elle, m'appuyant sur les coudes et contemplant les îlots humains qui nous entouraient. Il y avait des familles entières qui organisaient avec un soin maniaque l'espace qu'elles avaient conquis et les bagages hétéroclites qu'elles avaient sauvés. Il y avait des solitaires qui tournaient et passaient et vous fixaient, cherchant peut-être quelqu'un des leurs ou simplement marchant sans but jusqu'à ce que l'épuisement les anesthésie. Et cela s'étendait à perte de vue comme un marécage humain, comme des touffes de mousse venues détruire l'harmonie minérale de la plaine de béton. Et cela avait toujours été ainsi, pensai-je, quoique les murs de la ville et les arbres des champs aient masqué les vides, donné aux habitudes une allure de raison. La grande lumière du ciel avait photographié le monde, et, pénétrant la chair de la société, en avait dévoilé les os mous, spongieux, inachevés. Jusque dans la détresse, les humains ne font que se répéter.

Je compris qu'en de tels temps, la solitude était un cadeau des dieux. Puis, pensant à Lo, je me dis que c'était, même pour un homme dur, un don trop lourd. Je la regardai et je vis qu'elle m'exa-

minait et qu'elle n'avait pas peur. Ses yeux immobiles dans l'ombre ressemblaient à des pierres, mais il n'y avait en eux pas la moindre dureté, rien qu'un reflet lisse. Je voulus brusquement qu'elle s'échappe. Mais c'était impossible. Je pensai un instant à lui dire mon nom, mais cela n'avait plus de sens. Ç'eût été une absurdité que de me donner ainsi une réalité qui n'aurait presque pas de durée. La même question traversa son esprit, car elle demanda lentement :

— « Qui êtes-vous ? Je suis Lo. Qui êtes-vous ? »

— « Je n'ai pas de nom, » dis-je. En un sens, c'était vrai. Je donne aux êtres, aux choses et aux formes leurs noms véritables, je les arrache à la monotonie, et cela fait que je ne puis avoir un nom, que ma vie a été jusque-là un long effort pour oublier le mien, et pour me confondre dans l'anonymat d'où l'on discerne mieux la couleur et le poids des noms étrangers. Malheur, disait Stello, à celui qu'un mot — son nom — étouffe et qui s'en sert comme d'un miroir. J'ai été tous les hommes, j'ai porté tous les noms, j'ai fait tous les travaux. J'ai été géographe pour nommer les continents et les mers, l'embouchure des fleuves et les failles de la terre, botaniste pour nommer les herbes et les feuilles. J'ai revêtu de noms des animaux qui avant moi n'avaient que la vie et qui devinrent par ma bouche des symboles. J'ai été astronome parce que j'ai baptisé des étoiles et je les ai données pour repères aux marins, et philosophe parce que j'ai enclos en trois ou quatre syllabes des idées plus fuyantes que le vent des étendues australes. J'ai nommé des pierres, des hommes, des époques, des routes ouvertes, les sons de la gamme, les teintes différentes de la mer, les structures infinies et répétées de l'espace, les pauvres complexités de l'âme, des nuages, des insectes, des villes, et bien d'autres choses encore que j'ai prises au filet de mes mots. Mais rien de ce que j'ai nommé ne me nomme. En vérité, j'attendais à mon tour qu'on me donne un nom.

Elle n'a rien répondu, mais nos mains ont glissé l'une vers l'autre, ma main droite vers sa main gauche, et elles se sont touchées comme deux bêtes libres, et nos doigts se sont emmêlés sans violence, avec douceur et lenteur comme si nous avions des années devant nous. Je me laissai aller en arrière et nous sommes restés ainsi allongés sur les tapis monochromatiques où brillait comme un œil une unique tache mobile qui, par l'habileté des tisseurs du désert, se déplaçait au gré de la lumière, et je songeai à cette étrange merveille qu'étaient ses doigts, instruments complexes et délicats, machines à caresser, avec leurs osselets et leurs muscles fins et leurs nerfs, et qui avaient, quand on réfléchissait un peu avec le recul que donnent seuls l'espace et l'exil, une signification abstraite. C'est une impression que j'ai souvent éprouvée dans l'espace libre, là où toutes les choses liquides tendent à devenir sphériques, ou encore au contact d'espèces étrangères, que celle d'avoir eu jadis une forme moins irréelle, plus stable

et plus logique, plus universelle que la forme humaine. J'éprouvai ses ongles sur la pulpe de mes doigts, et des ongles presque identiques avaient dans la galaxie entière assuré la prise de l'homme sur plus de mondes qu'elle n'avait de jours. Mais l'identité, ni le nombre, ni la perfection n'ôtaient rien au mystère. Je compris le rire énorme qui secoua le vieux Bourgueil, lorsque, après vingt-cinq ans de solitude sur une planète obscure où la lumière d'un phare ne passait pas un pouce de brume et sur laquelle l'avait jeté un mauvais tourbillon, il vit enfin dans leur cabine ceux qui l'avaient secouru : il avait oublié sa propre apparence. C'était une admiration symétrique, tout aussi pleine d'étonnement, que je portais à la main de Lo.

— « Vous êtes une étrangère, » dis-je. Je le savais avant qu'elle hochât la tête. Elle venait peut-être du même monde que moi, et même était-elle née dans le même lieu, sur une des planètes de la galaxie centrale, d'où s'échappe, apparemment inépuisable, la vie. Mais ce n'était pas ce qui importait, quoique cela établît entre nous un lien probable et subtil. Ce qui comptait, c'était la manière dont elle avait franchi l'espace, une fois ou dix fois, avec l'espoir secret du retour, et cette façon de n'appartenir à nulle part ni à personne. En cela, nous nous ressemblions et nous étions plus éloignés qu'une autre espèce de ce peuple qui nous entourait et qui avait si bien tenté de se confondre avec sa terre, qui l'avait si complètement asservie qu'il en mourait. Eux souffraient deux fois de perdre leur monde et la vie. Nous avions plus de sérénité, nous les nomades, les errants, prompts à passer les barrières.

C'est ce que j'entrepris de lui dire, et je vis, tournant la tête, qu'elle me fixait et que ses lèvres frémissaient, silencieusement. Son visage reposait sur la laine, à un travers de main de mes yeux, et ses cheveux blonds retombaient sur sa joue, comme une algue très souple. Je les écartai pour qu'ils viennent encadrer ses traits et border son menton, et en même temps, je tentai de lui dire d'où je venais et ce que j'avais fait et ce que j'espérais, et ma longue errance entre les mondes, et les germes de l'avenir que j'avais recherchés en des terres meubles, et l'écriture des soleils que j'avais essayée de déchiffrer pour savoir le futur de l'homme et celui des êtres qui viendront après lui, et les gouffres que j'avais approchés avec le désir secret de m'entendre crier du fond de la terreur les mots de la Pythie. Je lui dis que, tour à tour, j'avais jugé l'univers comme un palais aux couloirs infinis et aux chambres pleines de merveilles où mon chant trouverait sans cesse de nouvelles sources et de nouvelles notes, et comme un labyrinthe désolé répétant éternellement la même séquence de murailles closes et de chemins déserts où nous ne ferions que vibrer sans merci comme des verres vides, ébranlés par l'écho, et qu'à cette alternance répondait l'ardeur de la conquête ou le cri du refus. Je lui dis que je pouvais lever les yeux vers les étoiles et y lire le destin

d'un milliard d'empires à naître, ou n'y trouver que le reflet multiplié de mon propre chaos, et que c'était affaire d'humeur et d'endroit, d'audace ou de lassitude, et que de la sorte, la mélodie intérieure pouvait figer le cours des torrents ou mettre en mouvement les montagnes. Je lui dis que nulle part dans l'univers, ni dans le manège flamboyant des spirales stellaires, ni dans les nuées sombres qui unissent les continents d'étoiles, ni dans le souffle des protubérances, ni dans l'architecture des orbites planétaires, ni sur les pentes abruptes des mondes orphelins où le gel transforme l'air des poumons en couteaux brillants qui déchirent le froid, ni dans le mouvement précis de la mouche qui lisse ses ailes, ni dans la danse de l'abeille, ni dans l'essaim des météores dont une main énorme a saupoudré le vide pour lire dans leurs constellations les desseins des dieux, ni dans les profondeurs vaporeuses des atmosphères, ni aux frontières indécises des mers qui prennent, inlassables, le silence pour cible, ni même dans ces cryptes spatiales, désertes de toute matière, et qui semblent à l'explorateur comme des clairières du sensible, comme des bulles d'absolu, c'est-à-dire de néant, je n'avais trouvé de raison de choisir.

Je lui dis que toujours, j'avais décidé de repartir et de nommer les êtres et les choses et les empires innombrables dont les plans sont inscrits au plafond du temps, et que j'avais sans doute été poussé par la même force qui, selon certains, fit exploser l'œuf originel de l'univers et qui n'a pas de nom, quoique sur un monde ancien un prophète presque oublié, dont le nom s'écrit joie en notre langue, l'ait baptisé désir. Mais que d'autres croyaient l'univers stérile et, sinon immuable, du moins équilibré. Je lui dis que dans la multitude des noms distribués, j'avais recherché le nom unique du monde, afin qu'il cesse d'être caché et qu'il devienne le mien et j'ajoutai que, peut-être, je l'avais trouvé et que c'était le sien, et qu'il n'avait de sens que pour moi, mais qu'il suffisait à mettre un terme à ma quête.

Alors elle fit une chose singulière. Son corps glissa sur le tapis et son visage s'approcha du mien et nos lèvres se touchèrent sans qu'elle ait dit un mot, et nos langues se rencontrèrent avec douceur, comme nos doigts l'avaient fait. Puis elle s'écarta et, dans un souffle, me dit mon nom.

C'était un nom ancien, chargé de lambeaux de mythes, et l'ayant tourné et retourné, et l'ayant accepté, je m'étonnai qu'elle le sût. A moins que selon la légende, je ne fusse venu là que pour la retrouver, apprendre de sa bouche mon nom, et lui faire franchir l'espace ; et alors je savais ce qui allait venir.

Je songeai à la température qui devait régner au dehors, au verre en train de fondre, à la craie calcinée des collines, aux rivières de silice qui coulaient dans les sables, aux brumes empoisonnées qui avaient été du métal, aux petites nuées qui avaient été de la vie, et

à cette oasis de froid que nous habitions, à ces gens qui attendaient le moment du passage et qui s'étaient chargés de bagages inutiles car il vient un moment où l'on ne passe que nus. Pour toutes ces choses, j'avais des noms, et elles, à mon tour, par les lèvres de Lo, me nommaient.

Alors mes mains et mes lèvres s'emparèrent d'elle, et je nommai ses cheveux, ses yeux, sa bouche, ses épaules, son odeur de miel, et ses seins qui étaient l'intérieur nacré d'un coquillage, et mes doigts glissèrent vers la charnière de son corps où s'articule la vie, et elle était douce comme la mer au nageur abyssal, sa robe de soie était l'écume qui revêt les profondeurs, et elle me dit — j'ai envie de toi — et répéta mon nom, et son corps fut de nouveau cette merveille au dessin improbable, étranger irrémédiable au domaine des roches et des étoiles qui abrita longtemps ma solitude. J'entendis de ses lèvres le nom inarticulé du monde qui réunit le souffle des vagues et le rythme des jours, la pulsation des soleils et le gémissement sacrifié et victorieux de la vie fraîche. Pour la première fois, au lieu de nommer, j'écoutais les mots, j'épiais son mystère bien que le sachant impénétrable, bien que je ne dusse connaître d'elle, au mieux, qu'un passé limité, mais rien qui transperçât la membrane du temps et qui abolît la virginité des origines.

Ses yeux ouverts qui me fixaient devinrent d'une transparence terrible et, à la fin, elle cacha son visage contre mon épaule.

Lorsque le jour vint et qu'une nef fut prête, de longues files grises s'étirèrent vers le port et j'allai saluer le maître du navire. Il me reconnut et, me demandant ce qui m'avait jeté sur ce rivage, m'offrit une place à son bord. Je lui dis sans plus qu'on m'avait envoyé, que je venais tout juste d'en trouver la raison profonde, et qu'il accorderait, s'il avait quelque amitié pour moi, le passage qu'il me réservait à Lo. Je partirais plus tard ; il me fallait tout voir. Il hocha la tête, acquiesça et sourit d'une façon ambiguë en me regardant de biais. Je lui offris pour le remercier l'une des deux médailles d'or dont me fit don Stello et qui portent les images contradictoires de la divination et de l'intelligence. Je donnai l'autre à Lo, je l'embrassai et je l'accompagnai jusqu'au seuil de la nef, et je lui fis écrire le nom de ma planète et ceux de mes amis, dispersés dans l'espace, qui prendraient soin d'elle et nous réuniraient si nous vivions tous deux. Je lui dis au revoir. J'avais dans le cœur l'espoir de son salut et la crainte de la perdre, et l'un balançait l'autre.

J'étais sûr de la retrouver pourtant, et cela me sauva, car notre nombre fondit tandis que se rétrécissait la surface du port protégée par les écrans. Beaucoup firent pour leur propre compte et sans bon

capitaine un voyage sans retour. Je m'enfermai dans une coque de silence meublée d'un souvenir. Sous la croûte granitique, la planète se brisait ; nous subsistions comme une goutte d'eau attachée à une braise. Le déchaînement de l'étoile arracha enfin ce qui restait de ce monde à son orbite et projeta ses cendres dans une région plus calme où des navires purent nous recueillir. J'ai oublié quel nombre nous étions. J'ai tout oublié de cette époque, sauf le paysage sans couleur, uniforme, gris comme de la poussière d'argent, qui m'apparut quand la protection des écrans cessa. Et sauf, bien sûr, la rencontre que j'avais faite et le nom qu'elle m'avait donné.

Je ne l'ai pas retrouvée. On m'a dit que les nefs, en quittant le monde mourant, s'étaient dispersées, leurs instruments faussés, leurs yeux de verre ternis, et que beaucoup s'étaient perdues, mais que l'on conservait l'espoir de retrouver des naufragés sur la multitude des planètes sauvages. Mes amis ne la reçurent jamais, et les ondes ne m'appelèrent qu'en vain. Longtemps je me suis tu.

Puis je me mis en chasse, sachant cette fois et mon nom et mon but. J'ai fouillé le noir et sondé des cratères, j'ai retourné des jungles, et chaque chose neuve, je l'ai nommée pour qu'elle porte le sceau de mon nom secret. Je fus moi-même. Je fus mon nom, non parce qu'on m'imposait de l'être, mais pour celle qui m'en avait fait don et que je recherchais. J'ai étudié les cartes qui sont les écheveaux de l'expérience, où chacun trouve le fil de son parcours, j'ai recueilli les témoignages, examiné des épaves, mais j'ai toujours secoué la tête. Il se peut que son navire vogue encore avec à son bord celle qui me nomma, le capitaine au sourire ambigu, et les deux médailles aux faces complémentaires. Il se peut qu'il ait atteint un autre rivage et que là, ses passagers se soient dispersés.

Il se peut qu'à force de parcourir les mondes et de leur donner des noms, je finisse par la retrouver. Il se peut même que je sois resté dans le brasier et qu'à l'abri du silence, je ressasse sans fin un instant suspendu, et que le reste soit un rêve pâle où s'égare mon espoir.

Mais les années et l'aventure m'ont dépouillé de ces songes creux. Sur un monde, j'ai trouvé un indice sur le sens duquel j'hésite encore. A demi enfouies dans un sable si fin que les pas le faisaient voler jusqu'aux limites de l'air, un peuple de statues blanches attendait, bouleversées, éparses sur des kilomètres comme si ç'avait été la cargaison d'un navire, semée du haut du ciel. On eût cru un musée où un collectionneur cosmique eût rassemblé les enveloppes de la vie sous une forme immuable. Car j'ai vu là, entre des apparences humaines, des armures chitineuses, des ailes triangulaires, des fuseaux écailleux, de fragiles antennes destinées à sonder le vide, toutes créatures ayant peuplé les mers, les terres ou l'espace. J'inventai des noms pour ces choses, mais sans les éveiller.

Et je trouvai enfin, dans un creux de sable roux, l'image de celle qui me nomma. Elle était nue et ses yeux de pierre étaient pleins de douceur. Ses cheveux ourlaient exactement sa joue et son menton. Je doutai une seconde, mais sa main gauche tenait une médaille que le temps ou des flammes avaient érodée si bien que je ne pus voir si la figure avait les paupières closes de la divination ou les yeux perçants de l'intelligence. Où donc avait-elle rencontré un sculpteur si obstiné à ne chercher qu'une parfaite ressemblance ? Je me dis qu'il n'en existait pas, qu'elle était entrée dans un rêve de pierre, que le temps, goutte à goutte, l'avait fossilisée, remplaçant chaque atome de son corps par un atome inerte.

Je suis resté près d'elle aussi longtemps que j'ai pu, mais elle n'avait plus rien à me dire de ses lèvres scellées. Je lui ai rappelé avec ma bouche et avec mes doigts qui j'étais. Je lui ai dit que durant ces années, j'avais fait vibrer les mots en son souvenir. J'ai nommé de nouveau ses seins et ses genoux. J'ai fermé les yeux et je l'ai appelée par son nom. Mais elle est demeurée inerte et froide. Je lui ai dit qu'elle était un chant de pierre. J'ai voulu l'emmener avec moi, mais le patron du navire qui me portait m'en dissuada.

— « Ce monde, » me dit-il, « nous est étranger. Il en est quelques-uns comme celui-ci dans notre espace. On les nomme limbes. Un nom très ancien qui signifie entre la terre et les enfers. On a parlé jadis d'hommes assez fous pour disputer quelqu'un qu'ils aimaient au royaume des morts. On a même dit qu'un d'entre eux y était parvenu. Car nulle contrée ne nous est inaccessible. Mais des limbes, nul n'est jamais sorti. Voyez-vous, ces planètes, ce sont, je crois, des cases vierges où les dieux enferment ceux de leurs pions qu'ils veulent ôter de l'échiquier du monde sans les pulvériser. »

Sa voix était imprégnée de compassion et de respect. Il croyait à demi à ces choses, comme on sait la valeur d'une monnaie sans même s'inquiéter du métal.

« Il y a, » me dit-il encore, « en chacun de nous une part minérale. Voyez notre squelette. Je l'ai vu croître chez certains sous l'effet de l'espace, du temps, de la solitude et des rayonnements au point qu'ils étaient presque devenus semblables à ces statues. »

— « J'ai un nom pour cela — aussi, » pensai-je. « Cela s'appelle l'indifférence. »

Et j'ai de nouveau jalonné l'espace, et j'ai senti grandir ou se défaire en moi ce double de pierre, selon les avatars. J'ai espéré qu'elle sortirait des limbes, ou encore que je n'avais rencontré là-bas qu'un reflet du hasard, mais j'ai réfléchi longtemps, et j'ai compris que l'ombre de l'indifférence était déjà sur elle quand elle descendit

des collines rougeoyantes et que la pierre affleurait sous la peau fine et tiède et qu'elle s'était évadée un instant de ce destin sournois pour me reconnaître et me dire mon nom, et que je lui avais épargné le feu pour la donner entière à l'immobilité.

Je crois aujourd'hui que je l'ai perdue parce que j'allais prononcer son nom véritable qui la libérerait. Je sais maintenant pourquoi les dieux me l'ont ôtée. C'est que ma fonction est de nommer et, qu'ayant découvert le nom ultime, je me serais arrêté au milieu de ma course et qu'il fallait, parce que comme vous, ils aspirent à être découverts, et que, comme vous, ils sont impitoyables, que je continue à égrener des mots. Je l'ai arrachée à l'enfer, mais il fallait qu'elle y retourne pour que j'en cherche à nouveau les portes. Et j'ai veillé à ne plus les découvrir pour ne pas les nommer. Mais durant ces années, qui ne furent vides que pour moi, j'ai semé des noms, j'ai nommé plus de choses que les dieux n'en ont faites, je les ai forcés à créer pour remplir les moules que je leur ai donnés, j'ai nommé les démons qui sont en moi et ceux qui sont en vous, et parfois je les ai effacés parce qu'ils résistent mal à l'acide des mots, et maintenant, j'aspire au repos. J'ai aujourd'hui un rendez-vous dont nul ne me frustrera, un dernier nom à inventer, qui est peut-être le sien. C'est pourquoi je demande qu'on inscrive sur la carte blanche qui subsistera longtemps après moi dans les fichiers centraux de la légende, en un dernier défi, le nom qu'elle me donna et une simple phrase : ORPHÉE. *Il rendit les dieux jaloux parce qu'il était mortel.*

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

MARCEL BATTIN	58	Un jour comme les autres
	61	Mission à Versailles
	HS. 1	Fond sonore
	71	Le lépreux
	HS. 2	Les condamnés
	89	Le visiteur
	99	Contes d'un autre temps
CLAUDE F. CHEINISSE	62	Juliette
	92	Le sens de l'histoire
	97	L'amateur d'armes
PHILIPPE CURVAL	25	L'œuf d'Elduo
	32	Le langage des fleurs
	41	L'odeur de la bête
	55	Un rêve de pierre
	63	Histoire romaine
	HS. 1	C'est du billard !
	HS. 2	Un succès de peintre
	105	On dément
MICHEL DEMUTH	77	La ville entrevue
	HS. 2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	...qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
DANIEL DRODE	HS. 2	La rose des énervents
	88	Quatre-en-un
MICHEL EHRWEIN	53	La harpe
	61	Les billes
	HS. 1	L'heure du départ
	67	Les cerceaux
	73	Mon ami de loin
	HS. 2	Le retour des étoiles
	83	Celui que Jupiter veut perdre
	88	Uranus
	93	Le couple
	95	Le retour des cigognes
	106	En voyage
	109	Les histoires

ALBERT FERLIN	64	De mémoire d'homme
	67	L'Enfer
	84	Le monde orphelin
FERNAND FRANÇOIS	54	Travailler est un vrai plaisir
	63	Les temps à venir
	HS. 1	Chapitre 13
	HS. 2	Lune de miel
	82	Journal de Macha
	106	Plat du jour
GEORGES GHEORGHIU	107	Le festin de l'araignée
CHARLES HENNEBERG	28	La sentinelle
	39	L'évasion
	56	Les non-humains
	60	La fusée fantôme
	HS. 1	Pêcheurs de lune
	68	Au Pilote Aveugle
	71	An premier, ère spatiale (I)
	72	» » » » » (II)
	73	» » » » » (III)
	74	Démons et chimères
	HS. 2	La vallée d'Avallon
NATHALIE CHARLES-HENNEBERG	81	Du fond des ténèbres
	86	Ysolde
	93	Monstre à voix de sirène
	97	Les Anges de Colère
	100	L'épave
	109	Des ailes dans la nuit
GERARD KLEIN	26	Civilisation 2190
	30	Les Villes
	40	Point final
	45	Le bord du chemin
	53	Le visiteur
	57	Drame de famille
	59	Le monstre
	65	Le condamné
	HS. 1	L'Observateur
	75	Retour aux origines
	HS. 2	La planète aux sept masques
	80	Rencontre
	81	Le jeu
	82	Cache-cache
	84	Les enfers sont les enfers
	88	Mode d'emploi
	90	Le domaine interdit
	95	Lettre à une ombre chère
	106	Le dernier moustique de l'été
	108	Le vieil homme et l'espace

SUZANNE MALAVAL	79	La filleule du diable
	81	Pour un enfant malade
		Le vagabond
		La petite sorcière aux cheveux doux
	93	La bête de la rande
JEAN-CHARLES PICHON	76	Dieu n'a pas de mémoire
	95	Perfidies-blues
GIL SARTENE	99	Les antichambres
JEROME SERIEL	94	Les calmars d'Andromède
	107	L'œil du Sgal
	110	Les planètes d'Aval
ROLAND TOPOR	85	L'amour fou
	89	Le coût de la vie
	92	Une bonne blague
	104	Orages
	111	Un grand homme
CLAUDE VEILLOT	HS. 1	Araignée dans le plafond
	78	Les premiers jours de mai
	HS. 2	L'enclave
PIERRE VERSINS	29	Le dernier mur
	36	La bille
	48	Ma pomme
	54	La force
	75	Le peuple du silence
	HS. 2	Vingt-six leucocytes
	86	Le feu
	98	Elles...
	100	La ville du ciel
	111	Les habitants des autres planètes
avec JACQUES BERGIER	55	Solidarité
» » »	HS. 1	i
avec MARTINE THOME	62	Ceux d'Argos

Au sommaire d'avril
de « Fiction » :

ALGIS BUDRYS

Menace dans le ciel
(suite et fin)

HENRI DAMONTI

L'affaire Cronatus

AVRAM DAVIDSON

Le pays d'été

MICHEL DEMUTH

Lune de feu

HENRY JAMES

Les amis des amis

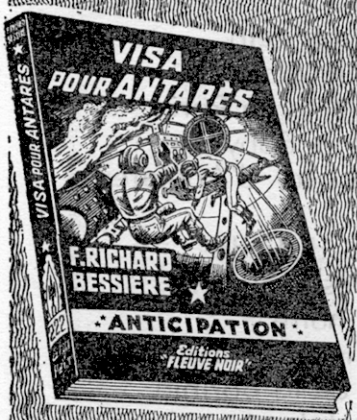
Vous lirez bientôt dans « Fiction » :

Brian W. Aldiss Jusqu'en ton sein...
Poul Anderson Le jeu de la gloire
Octave Béliard La découverte de Paris
Jorge Luis Borges La loterie à Babylone
Jean Cassou La fille du roi d'Angleterre
Claude F. Cheinisse Pas d'ici
John Collier Un match difficile
Henri Damonti Un jeu très amusant
Avram Davidson Chambre noire
Michel Demuth La bataille d'Ophiuchus
Michel Ehrwein Le miroir de la Barinia
Philip José Farmer Totem et tabou
Albert Ferlin La question
William F. Harvey La bête aux cinq doigts
N. Ch.-Henneberg Trois devant la porte d'ivoire
Fereydoun Hoveyda L'éternel triangle
Rudyard Kipling Eux
C. M. Kornbluth Les préliminaires de la tragédie
Bernard Manier L'intrus
Richard Matheson Laissez-nous notre âme !
Thomas Owen Tu es poussière
Jean Ray Irish stew
Kit Reed Le nid vide
Robert Silverberg Les vents de Siros
Jacques Sternberg Le reste est silence
Theodore Sturgeon Rien que l'amour
Bram Stoker La maison du juge
Roland Topor Un amour de père

DANS LA COLLECTION

ANTICIPATION

à paraître...
AVRIL



EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 2 F. 50

LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN ANTICIPATION

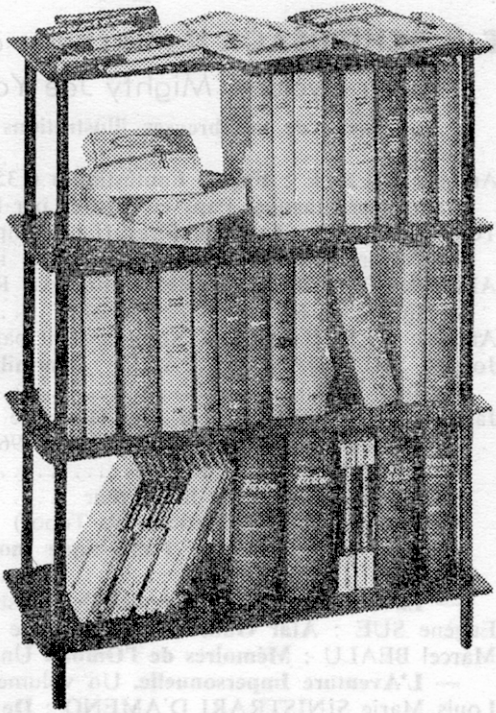
EXIGEZ LA SIGNATURE

UNE GARANTIE DE QUALITÉ

Editions FLEUVE NOIR
★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★
Tél. : KEL. 01-82

Pour votre coin "Science Fiction" cette

bibliothèque "C.L.P."



Très pratique parce que **démontable** et **extensible**

D'un **encombrement réduit** mais d'une **grande capacité**

Montage **simple** et **rapide**: Planches en éléments stratifiés polis, dos plaqué bois, coulissant sur solides armatures tubulaires en acier, gainées noir inaltérables, vis filetées avec écrou bronze.

2 teintes au choix : sycomore ou acajou.

Haut. : 0,77 m. - larg. 0,60 m profondeur : 0,23 m.

Prix pour 4 étagères : **120 F. + 8 F. de port soit 128 F.** (photo ci-contre) (par étagère supplémentaire 30 F.)

- Disponible de suite. -

BON DE COMMANDE à retourner au **Club du Livre Policier, Service F** 24 rue de Mogador, Paris 9e c. c. p. PARIS 15.813.98

Veuillez m'expédier _____ bibliothèque C. L. P. au prix de : _____

teinte : acajou - sycomore (1)

que je règle par chèque, chèque postal ou mandat (1)

(1) Rayez les mentions inutiles.

M _____

Rue _____ Ville _____

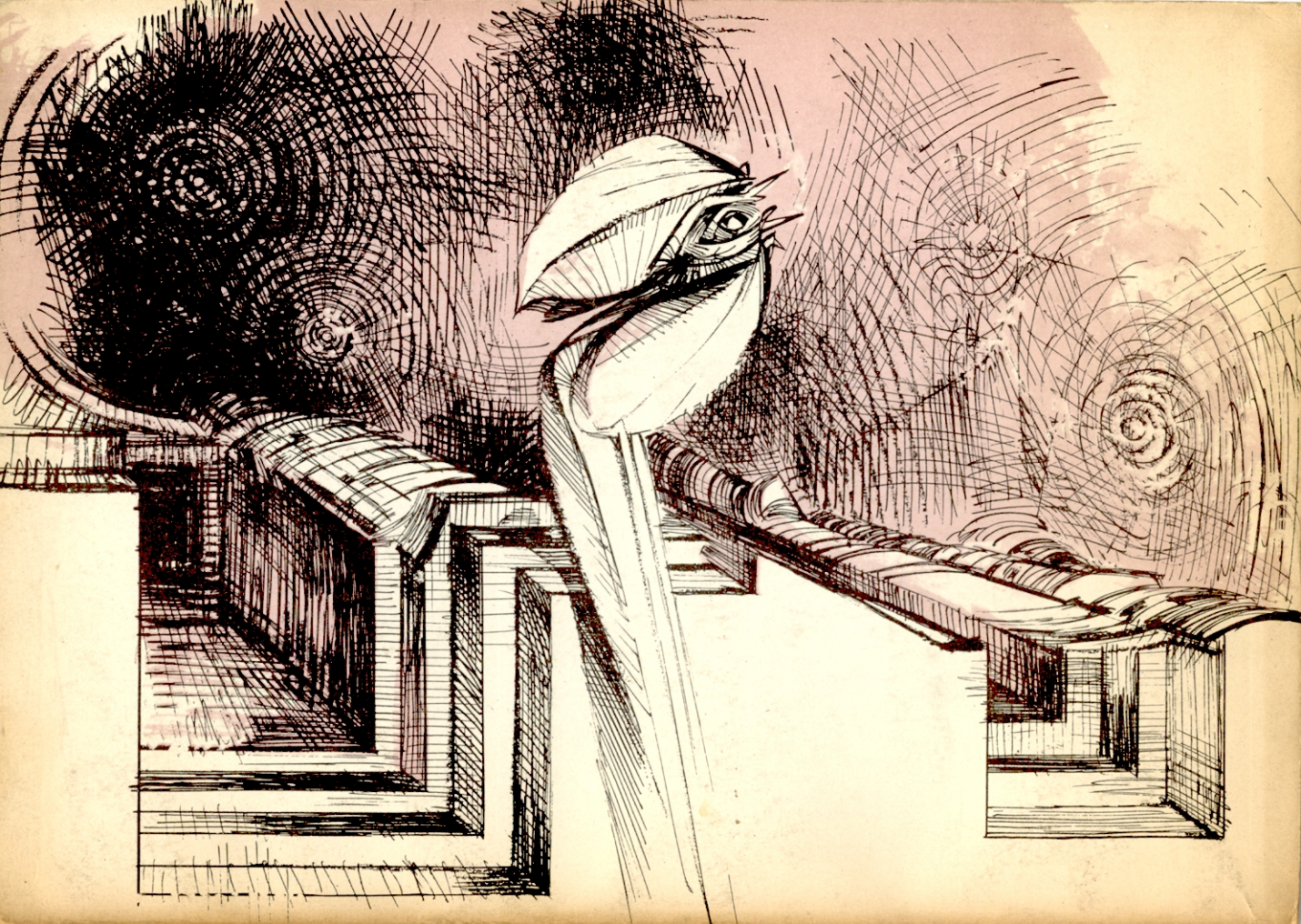
MIDI-MINUIT
FANTASTIQUE

LA SEULE REVUE DE CINEMA CONSACRÉE AU FANTASTIQUE :

N° 6

E. B. SCHŒDSACK II : La chasse du Comte Zaroff, Dr Cyclops, Mighty Joe Young etc...

avec de nombreuses illustrations : 7,50 frs

Ambose BIERCE : **Fables Fantastiques** (135 Contes inédits traduits par Jacques Papy et illustrés par Pierre Gauthier) **15,00**
Tony FAIVRE : **Les Vampires** (Le Vampirisme dans la Littérature et au Cinéma). Nombreuses ilustrations **18,00**
Alfred KUBIN : **L'Autre Côté** (traduit par Robert Valançay et illustré de 60 dessins de l'auteur) **15,00**
Ambose BIERCE : **Contes Noirs** (traduit par Jacques Papy) **9,90**
Joseph SHERIDAN LE FANU : **Carmilla** (traduit par Jacques Papy) **9,90**
Jacques STERNBERG : **Un Jour Ouvrable** **12,00**
— **Manuel du parfait petit Secrétaire** (96 Lettres Burlesques). Un volume illustré **15,00**
— **La Géométrie dans la Terreur** **9,90**
— **L'Architecte** (illustrations de Topor) **4,50**
— **Une succursale du Fantastique nommée Science-Fiction** **9,90**
— **La Géométrie dans l'Impossible** (illustrations de Siné) **12,00**
Eugène SUE : **Atar Gull.** Un fort volume **9,90**
Marcel BEALU : **Mémoires de l'Ombre.** Un volume **9,90**
— **L'Aventure Impersonnelle.** Un volume **6,00**
Louis Marie SINISTRARI D'AMENO : **De la Démonialité.** Un volume **9,90**
Jacques CAZOTTE : **Le Diable Amoureux.** Préface de Gérard de Nerval. 200 dessins d'Edouard de Beaumont **12,00**
BELEN : **La Géométrie dans les Spasmes** **9,90**
— **Et délivrez-nous du Mâle** **4,50**
— **La Reine des Sabbats** **4,50**

LE TERRAIN VAGUE, 23-25, RUE DU CHERCHE-MIDI
PARIS-6e C.C.P. : PARIS 13.312.96.